

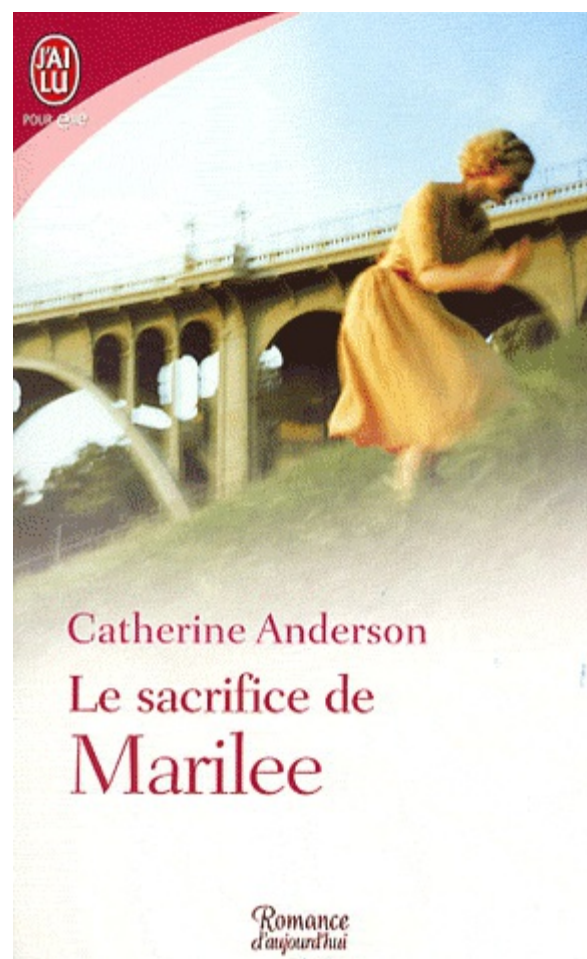
The logo for the publisher 'J'ai lu', consisting of the words 'J'AI' and 'LU' stacked vertically inside a circular border.

POUR 0,99€

The background of the book cover is a photograph of a woman in a long, flowing, light-colored dress running across a grassy field. In the background, there is a large stone bridge with multiple arches. The sky is clear and blue.

Catherine Anderson
Le sacrifice de
Marilee

*Romance
d'aujourd'hui*



Retrouvez toutes les collections **J'ai lu pour elle** sur notre site :

<mailto:www.jailu.com>



Catherine Anderson

Le sacrifice de

Marilee

Traduit de l'américain par Florence Bertrand

Prologue

Lundi 20 mars

San Milagos, Californie

Debout dans le hall d'entrée du cinéma, Joe Lakota regardait son fils de quatre ans, Zachary, siroter la boisson qu'il venait de lui acheter. Une appétissante odeur de pop-corn frais lui chatouillait les narines.

Les yeux brillants, Zachary tira sur sa paille avec application, puis jeta un coup d'œil inquiet à la foule qui allait et venait autour d'eux, son visage reflétant une profonde anxiété qui ne disparaîtrait qu'avec le temps. Malgré les conseils du psychologue, qui avait affirmé que cette sortie au cinéma ferait du bien à l'enfant, Joe avait des doutes. Pourquoi diable ne pas laisser Zachary évoluer à son rythme ?

— Tout va bien, fiston, murmura-t-il. Ces gens font la queue pour acheter quelque chose à manger avant de regarder le film. Je suis là. À partir de maintenant, je serai toujours là.

Joe avait dû lutter pour pouvoir prononcer ces paroles, et les dire lui faisait un bien fou. Tant de bien qu'il mourait d'envie de les crier sur les toits. Valérie, son ex-femme, ne lui reprendrait jamais son fils. Jamais. Il lissa les cheveux ébouriffés de Zachary, le regard fixé sur le petit visage levé vers lui. Hormis le teint mat que Zachary et lui partageaient, hérité de leurs ancêtres sioux, Joe ne voyait guère de ressemblance entre eux. Sans doute parce qu'il avait passé la moitié de ses trente et un ans à jouer au football et qu'il avait eu le nez cassé quatre fois avant qu'une

blessure au genou le force à prendre sa retraite.

Il ne se souvenait pas d'avoir jamais été aussi adorable. Zachary avait des traits parfaits, une bouche en forme de cœur, un petit nez bien droit.

Joe n'avait qu'à le regarder pour que sa poitrine se gonfle d'émotion.

— Ce soir est spécial, tu te souviens ? demanda-t-il à l'enfant.

— Parce que le juge a signé notre papier ?

— Exactement. Un papier très important. À partir de maintenant, toi et moi, on forme une équipe.

— Pour toujours ?

— Pour toujours.

— Tu vas m'apprendre à jouer en attaque ? Depuis qu'il avait visité le stade, Zachary était fasciné par le travail de Joe en tant qu'entraîneur de San Milagros. Joe espérait néanmoins que l'intérêt de son fils pour le football ne tournerait pas à l'obsession. La carrière de footballeur était non seulement éprouvante sur le plan physique, elle avait aussi parfois un effet dévastateur sur le mental. La gloire et la fortune n'étaient pas toujours faciles à gérer pour un jeune qui y était mal préparé. Avec un mariage raté derrière lui et un compte en banque au plus bas, Joe avait connu les revers de la célébrité, et il avait d'autres aspirations pour son fils. Il rêvait pour lui d'une vie différente, remplie de choses qui dureraient et qui comptaient.

— Bien sûr.

Joe plongea la main dans la poche de son coupe-vent, en tira une casquette noire pliée en deux et s'en coiffa, prenant soin de l'abaisser pour

dissimuler une partie de son visage.

— Prêt? Zachary sourit.

— Prêt !

Dès que Joe poussa la porte, la brise fraîche du soir l'enveloppa. Deux adolescents se tenaient sur la gauche, la fille mince et blonde, le garçon brun et athlétique. Enlacés, ils lisaient une affiche en parlant tout bas, indifférents au monde qui les entourait.

L'espace d'un instant, Joe resta figé sur place, tandis que les années s'envolaient. Il aurait presque pu croire que c'était lui, avec Marilee, son premier amour, une décennie plus tôt. Il y avait quelque chose chez la jeune fille - l'inclinaison de sa tête, ou peut-être la manière dont ses cheveux dorés dansaient dans la brise - qui lui rappelait des moments qu'il avait désespérément tenté d'oublier.

Joe s'autorisait rarement à penser à Marilee, et il était surpris de constater à quel point ses souvenirs restaient douloureux. Comme il l'avait aimée...

Des images défilèrent dans son esprit, aussi nettes, aussi vibrantes que s'il l'avait vue la veille. Des cheveux blonds couleur miel, des yeux d'un bleu limpide, un sourire si doux qu'il avait failli lui briser le cœur...

— Papa ?

Joe tressaillit, brusquement désorienté. Son fils le regardait, fronçant les sourcils d'un air perplexe. Il se demanda depuis combien de temps il se tenait là, immobile, à regarder dans le vide.

— J'ai froid.

Il faisait frais, en effet, comme toujours dans la baie de San Francisco au mois de mars. Des bourrasques de vent plaquaient la veste de Joe contre son torse, l'humidité transperçant le nylon. Joe attira l'enfant à lui et remonta rapidement la fermeture de sa parka.

— C'est mieux comme ça ?

Zachary frissonna et jeta un regard dégoûté à sa boisson fraîche.

— Mettons ça à la poubelle, suggéra Joe en souriant. En rentrant, je nous préparerai du choc...Un éclair l'aveugla soudain, tandis que s'élevaient des cris et qu'il entendait crépiter les flashes des appareils photo.

— Papa ! hurla Zachary en se pressant contre lui. Papa!

— Tout va bien, Zachary. Ce sont seulement des journalistes. Je suis là.

L'enfant noua les bras autour de son cou avec un gémissement de terreur. Joe entendit les portes du cinéma claquer et comprit que les deux adolescents s'étaient réfugiés à l'intérieur. Comme ses yeux s'habituèrent à la lumière, il parcourut du regard la foule des reporters.

— Monsieur Lakota ! Vous avez obtenu la garde de votre fils aujourd'hui. Des commentaires?

— Est-il vrai que vous avez payé votre ex-femme pour obtenir la garde de l'enfant ?

Des tremblements secouaient le petit corps de Zachary. Joe songea brièvement à retourner dans le cinéma, mais repoussa aussitôt cette idée.

Ces salauds l'attendraient à la sortie, de toute façon. Mieux valait se

diriger vers la voiture maintenant plutôt que d'imposer deux fois cette épreuve à son fils.

Joe jura intérieurement. Il avait fait tout son possible pour éviter les médias ce soir, allant jusqu'à louer un véhicule de peur que le sien ne soit reconnu. Et voilà le résultat. Il ne pouvait même pas emmener son enfant au cinéma sans être harcelé par des journalistes.

— Ecoutez, commença-t-il, vous faites peur à mon petit garçon.

Reculez un peu et laissez-moi l'installer dans la voiture. Ensuite, je répondrai à vos questions.

Ignorant sa requête, les journalistes continuèrent à s'approcher. Tout ce qui comptait à leurs yeux, c'était d'obtenir des images pour leur reportage, se dit Joe, exaspéré. Tant pis s'ils traumatisaient un enfant pour cela.

— Tout va bien, mon chou, murmura-t-il. Ils ne vont pas te faire de mal.

— On dit que votre ex se drogue. C'est vrai ? cria un homme.

Un autre brandit un micro sous le nez de Joe, cognant au passage la tête de Zachary, qui se mit à hurler. Joe se raidit. Il fallait qu'il sorte son fils de cet enfer. Zachary était trop fragile pour affronter des scènes de ce genre.

Joe repoussa le micro sans ménagement.

— Écartez-vous. Laissez-moi passer.

Personne ne bougea. Joe eut même l'impression qu'ils resserraient les rangs pour lui barrer le chemin. Très bien. Après avoir joué cinq ans

comme quarter-back dans l'équipe de San Milagos, il savait comment se frayer un passage.

Joe banda ses muscles, regardant au-delà des reporters l'Audi métallisée garée le long du trottoir. Il mit la main dans sa poche, à la recherche des clés.

— D'après une source sûre, Valérie Lakota est alcoolique et accro à la cocaïne, cria une voix. Des commentaires ?

Ne se rendaient-ils pas compte qu'ils parlaient de la mère de son enfant ? Joe serra les dents, espérant seulement que son genou abîmé tiendrait le coup.

Comme il l'avait fait par le passé avec un ballon de football, il cala son fils sous son bras, tournant l'épaule opposée vers la mer de corps.

Puis il se pencha et fonça en avant, comptant atteindre la voiture avant que les reporters se soient remis de leur surprise.

La seule force de son élan propulsa Joe hors du groupe de journalistes, et il se retrouva sur le trottoir, le regard toujours fixé sur l'Audi.

Il était presque arrivé à sa hauteur quand un journaliste corpulent, vêtu d'un pantalon de toile marron et d'une chemise blanche, se dressa devant lui. Il regardait Joe à travers l'objectif d'un appareil photo au flash crépitant.

— Monsieur Lakota ! Combien avez-vous payé votre ex-femme pour...

Joe le bouscula, lui faisant perdre l'équilibre. Il entendit le bruit d'un

corps qui tombait et d'objets métalliques heurtant le ciment. En même temps, il pressa le bouton d'ouverture automatique des portières.

— Espèce de salaud ! Mon appareil !

Le reporter bondit sur ses pieds, plongea en avant et essaya de le saisir par le bras. Il rata son objectif et attrapa la jambe de Zachary à la place.

L'enfant poussa un cri terrifié. Joe pivota sur ses talons et donna à l'homme un coup sec sur le poignet pour le forcer à lâcher prise.

— Lâchez mon fils !

— Ton fils, je m'en fous ! Et mon appareil ?

Les traits du reporter étaient déformés par la rage, et Joe comprit qu'il allait y avoir du grabuge. La première chose à faire était de mettre Zachary à l'abri, décida-t-il. Sans répondre, il fonça vers la voiture, distante de quelques mètres à peine. Il ouvrait la portière quand une main lui agrippa l'épaule, l'obligeant à s'arrêter brutalement. Le porte-clés lui échappa, rebondit contre la carrosserie en tintant et tomba dans le caniveau.

Acculé, Joe déposa Zachary sur le sol, plaçant l'enfant entre lui et le véhicule pour le protéger. Comme il se tournait pour faire face au reporter, deux grosses paluches le saisirent par le col de sa veste ouverte.

— Tu vas payer les dégâts. Compris, connard ? Tu ne peux pas brutaliser les journalistes comme ça. Il y a des lois dans ce pays !

Joe aurait pu riposter qu'il y avait aussi des lois visant à protéger les célébrités des abus des médias, mais le moment était mal choisi pour en débattre. Il n'avait qu'une préoccupation : sortir Zachary de là. Il se

dégagea d'un geste brusque.

— Vous allez vous écarter de mon chemin, compris ? Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, j'ai un enfant avec moi. Reculez !

Pour toute réponse, le journaliste le poussa violemment. Déséquilibré, Joe faillit reculer et percuter Zachary.

Cette fois, la coupe était pleine.

Envahi par la rage et un farouche instinct de protection, Joe serra le poing et flanqua un direct du droit dans le menton du reporter. L'homme bascula en arrière, mais sa chute fut amortie par les rangs de ses collègues qui se pressaient derrière lui.

Sans prêter attention à la douleur qui lui transperçait la main, Joe se retourna. Alors qu'il saisissait l'enfant pour le mettre dans la voiture, il se souvint des clés tombées et retint un juron. Il se pencha pour les ramasser, Zachary cramponné à son cou, affolé.

— Dépêche-toi, papa ! Je veux rentrer à la maison ! Je veux rentrer à la maison !

Joe ouvrit enfin la portière, serrant étroitement son fils contre lui.

Rentrer à la maison... Une myriade d'images défila dans son esprit. Des rues calmes, bordées d'arbres ; le jardin public les soirs d'été ; sa mère en robe à fleurs et tablier, étalant la pâte à tarte dans sa cuisine démodée, mais pleine de gaieté. La maison. Ce mot signifiait bien plus pour lui qu'un appartement au deuxième étage dans cette ville.

— S'il te plaît, papa ? Ils vont nous attraper !

Il n'existait aucun refuge ici. Aussi longtemps qu'il vivrait à San

Milagros, il y aurait des incidents de ce genre avec la presse.

Les bras autour de son enfant, Joe se glissa derrière le volant, verrouilla les portières, puis se tourna pour installer Zachary sur son siège. L'un et l'autre tremblaient, Joe de colère, Zachary de frayeur.

— Tout va bien, mon chou, dit Joe d'une voix aussi calme que possible. Tout va bien. Tu n'as rien, et moi non plus.

Il se retourna et mit le contact d'un geste sec.

— Nous allons rentrer à la maison, dit-il alors que le moteur rugissait.

Tu vois ? Nous sommes en sécurité. Les portières sont fermées. Ils ne peuvent pas te faire de mal.

Un éclair de lumière illumina l'habitacle. Zachary sursauta et fixa avec horreur le reporter collé contre la portière qui tentait de le prendre en photo à travers la vitre. — Dépêche-toi, papa !

Furieux, Joe démarra dans un crissement de pneus, refusant de freiner pour les journalistes qui se trouvaient sur son chemin. Si ces imbéciles se faisaient renverser, tant pis pour eux.

Il allait sortir son enfant de cette maudite ville, l'éloigner de cette folie. L'éloigner de tout cela...

Rentrer à la maison. Une vague de nostalgie submergea Joe. De tous les endroits où il aurait pu emmener son fils, Laurel Creek brillait pour lui comme un phare dans la tempête.

Là-bas, ils seraient en sécurité. Et un visage s'imposait à son esprit.

Celui de Marilee. Son seul véritable amour, la femme qu'il n'avait jamais pu oublier...

1.

Lundi 17 juillet Laurel Creek, Oregon

Il y avait près d'un an que Marilee Nelson n'avait pas eu de crise de panique, et elle croyait sincèrement qu'elle n'en aurait jamais d'autre.

Jusqu'au moment où elle vit le casque.

C'était un casque de joueur de football, tout ce qu'il y avait d'ordinaire, gris à rayures écarlates, les couleurs de Laurel Creek High, son ancien lycée. Rien d'effrayant là-dedans. Ce qui était effrayant, en revanche, c'était que ce casque reposait sur la plage arrière d'une Honda bleue inconnue, immatriculée en Californie et garée dans son allée.

Cela suffit pour que Marilee sente l'angoisse la gagner.

Elle coupa le moteur d'une main tremblante et fixa la voiture si longtemps que ses yeux commencèrent à la picoter. «Joe», disait la plaque d'immatriculation. Un prénom ordinaire. Sans doute une coïncidence. C'était peut-être un étudiant qui vendait des abonnements à un magazine pour financer ses études, ou quelqu'un qui effectuait un recensement.

Elle aurait peut-être réussi à s'en persuader, s'il n'y avait eu ce casque.

Un seul Joe venu de Californie pouvait avoir un casque de Laurel Creek High dans sa voiture. *Son* Joe. Un mètre quatre-vingt-dix de muscles et de virilité.

— Ô Seigneur...

Au son de sa voix, son chien Boo s'ébroua sur le siège passager. Il lui lança un regard brumeux et grognon, puis bâilla et se lécha le museau.

— Ne me regarde pas comme ça. C'est toi qui as besoin d'un Valium pour faire face à un rendez-vous chez le vétérinaire.

Marilee prit une inspiration tremblante, déglutit et tenta de se détendre. Inspirer lentement, régulièrement ; recentrer ses pensées. Cette routine était devenue une seconde nature, et, quoique parfois inefficace, elle l'aida cette fois à ralentir les battements précipités de son cœur. Dieu merci. Faire une crise de panique à la seule vue de la voiture de Joe l'aurait trahie à coup sûr.

C'était ridicule. Il était rentré au pays depuis presque deux mois, et il avait décidé de venir lui dire bonjour. Pourquoi, elle n'en avait pas la moindre idée. Mais quelle importance, au fond?

Elle avait vingt-huit ans, elle était indépendante. Elle se débrouillerait.

Marilee rassembla son courage et descendit de la voiture. Elle n'avait qu'à prendre le contrôle de la situation et inventer un mensonge pour se débarrasser de lui.

Les mains tremblantes, elle contourna le véhicule, ouvrit la portière et tapota la tête de Boo.

— Allez, descends. Et pour une fois, rends-toi utile. Fais le méchant.

Si tu le chasses, je t'offre une entrecôte pour le dîner.

Boo grogna et sauta à terre. Marilee se tourna pour le suivre, décidée à ne pas céder à la panique. Tout allait si bien depuis un an. Il était hors de question qu'elle laisse Joe s'immiscer dans sa vie et tout bouleverser.

D'ailleurs, elle avait des choses importantes à faire, cet après-midi. Peu importait qu'il s'agisse d'une daube de bœuf qui mijotait sur le feu. A 16 h

30 précises, elle devait ajouter les pommes de terre. Bref, elle était prise.

Elle ferait semblant d'être contente de le voir, puis elle lui expliquerait que, malheureusement, il arrivait au mauvais moment. Et voilà.

Boo avançait à pas lents devant elle, occupant presque toute la largeur de l'allée, des bourrelets de peau molle roulant sur ses omoplates saillantes. Il tourna à gauche et s'engagea dans le passage entre le garage et la maison. Elle le suivit, époussetant nerveusement son pantalon blanc pour balayer les poils que le chien y avait laissés.

Oh. Où diable avait-elle la tête? Comme si elle se souciait de son apparence ! Joe Lakota était le dernier homme sur terre qu'elle cherchait à impressionner. Il était dangereux pour son équilibre, et si elle oubliait cela, ne fût-ce qu'une seconde, elle se retrouverait avec plus de problèmes qu'elle n'en pouvait gérer.

À mi-chemin de la maison, Boo s'immobilisa, l'air méfiant, humant l'air. Assis sur la véranda du côté, penché en avant, une jambe pliée et l'autre droite, Joe se massait le genou.

Même de loin, il était superbe - si on aimait le style hâlé, cheveux clairs ébouriffés et muscles à gogo. Il portait un pantalon de survêtement gris et un tee-shirt assorti sur lequel était imprimé « Laurel Creek High School » en caractères rouges sur la poitrine.

Il se redressa en voyant Marilee. Ce fut seulement à ce moment que Boo l'aperçut. Il était légèrement myope. Si elle n'avait pas été aussi décontenancée elle-même par leur visiteur, Marilee aurait éclaté de rire en voyant la réaction du chien. Tout en lui semblait dire : « Diable ! Un

intrus ? Ici ? »

— Bonjour, lança Joe d'un ton amical.

Boo se raidit, sursauta et laissa échapper un aboiement timide, avant de reculer prudemment dans les jambes de Marilee. À vrai dire, Marilee était tentée de prendre la fuite aussi. Cette voix grave hantait ses rêves depuis dix ans. Étourdie, elle vit de petits points noirs danser devant ses yeux.

C'était ridicule. Tant qu'il gardait ses distances, Joe Lakota n'était pas une menace pour elle. Il avait beau être plus séduisant que jamais, il ne lui faisait plus d'effet.

Enfin... un léger effet, malgré tout. Elle n'était quand même pas morte.

Et son regard brûlant lui donnait des picotements un peu partout.

Boo se mit à aboyer et adopta sa tactique d'attaque, alternant entre une avance hésitante et une série d'arrêts brusques, lesquels visaient certainement à vérifier que Marilee était toujours là.

— Tout va bien, Boo, dit-elle en se penchant en avant pour le caresser, tandis qu'il battait en retraite et se réfugiait derrière elle.

— Laisse-moi deviner. Tu l'as pris pour te protéger, c'est ça ?

Marilee s'efforça de sourire, mais ne parvint qu'à produire un de ces affreux rictus crispés qui lui donnaient l'impression qu'elle avait du blanc d'œuf collé sur le visage. Ainsi, Joe optait pour la désinvolture, comme si se revoir était la chose la plus naturelle au monde. Eh bien, ils pouvaient être deux à jouer ce jeu.

— Ne l'insulte pas. Il a déjà eu un après-midi difficile chez le

vétérinaire et il est drogué au Valium.

— Au Valium? répéta Joe, abasourdi. Tout s'explique. Il se pencha en avant et tendit sa large main vers le chien.

— Salut, Boo.

Dans sa hâte à fuir la caresse, Boo faillit déséquilibrer Marilee. Joe se mit à rire.

— Allez, viens, insista-t-il. J'aime les chiens. Encore hésitant, Boo renifla avec circonspection la paume ouverte de Joe.

— Il n'a pas vraiment l'habitude des visiteurs. Apparemment, l'odeur de Joe rassura Boo, car il se pencha en avant et se détendit un peu, autorisant même l'inconnu à lui gratter les oreilles.

Joe leva les yeux vers Marilee, qui plaqua un nouveau sourire sur son visage.

— Quelle bonne surprise.

— Oui, je vois que tu es ravie, dit-il en se redressant. J'espère que ça ne t'ennuie pas que je me sois assis sur la véranda pour t'attendre. Il fait une chaleur écrasante en plein soleil.

Marilee songea brièvement aux photos de Joe qu'elle avait vues dans les journaux. Il était beaucoup plus séduisant en réalité, mais elle n'aurait pas dû s'en étonner. Il avait toujours été d'une beauté telle que le regarder était presque douloureux, et les années avaient donné à ses traits une fermeté nouvelle qui ne faisait qu'ajouter à son charme.

Hormis l'inconfort à peine visible que lui causait son genou droit, il se déplaçait avec grâce, ses muscles jouant sous le coton, la ligne de ses

cuisses visible sous le tissu tendu de son pantalon. Sur son visage tacheté d'ombre et de lumière, les rayons fugitifs du soleil accentuaient l'arête bien droite de son nez et le contour décidé de son menton. Il semblait presque... agressif.

Marilee s'obligea à se raisonner. Joe était un des êtres les plus gentils qu'elle ait connus, se rappela-t-elle. Mais, presque aussitôt, elle se souvint de l'article qu'elle avait lu à son sujet au mois de mars : on y affirmait qu'il avait frappé un reporter et lui avait cassé la mâchoire. Elle n'avait pas vu Joe depuis dix ans. Qui lui disait qu'il était aussi doux qu'autrefois ?

Elle chercha désespérément à se remémorer le prétexte qu'elle avait inventé pour le chasser. Pour sa part, Boo se laissa tomber mollement sur le ciment tiède et poussa un soupir soulagé, sans doute parce qu'il n'avait pas besoin de la défendre.

Joe secoua la tête.

— Je comprends pourquoi tu ne l'as pas appelé Tiger.

Les mains sur les hanches, il fléchit légèrement le genou droit, dans une attitude qui mettait en valeur son corps d'athlète. Chez un autre que lui, la pose aurait peut-être été choisie pour impressionner, mais elle soupçonnait Joe de chercher avant tout à soulager sa jambe douloureuse.

Trois ans plus tôt, à la suite d'un plaquage, il avait été victime d'une blessure au genou. D'après le beau-frère de Marilee, Ron Palmer, qui était aussi l'ami de toujours de Joe, deux opérations et des mois de rééducation n'avaient pu réparer tous les dégâts. Joe n'était pas infirme, mais un

homme moins endurci et moins résolu que lui le serait sans doute devenu.

Il désigna son tee-shirt.

— Je suis désolé, je n'ai pas eu le temps de me changer.

Marilee se rendit compte qu'elle le fixait.

— Oh, non ! Je ne... Tu es très bien comme ça, je t'assure. Non, je suis seulement... surprise de te voir. Agréablement surprise, évidemment.

Les yeux sombres de Joe pétillèrent en se posant sur son visage. Ils se regardèrent. Pendant quelques secondes, Marilee eut l'impression d'avoir de nouveau dix-huit ans. Le seul fait de le voir réveillait des émotions enfouies, qui montaient en elle comme un raz de marée - la joie, le chagrin, le désir... et une méfiance qui lui nouait l'estomac.

Il rompit le contact en jetant un nouveau coup d'œil à Boo, qui avait déjà entamé sa sieste.

— Comment as-tu eu ce chien ?

— Je l'ai sauvé, dit-elle en s'approchant des marches de la véranda. Il appartenait à un homme qui élève des chiens de chasse. Mais Boo n'était pas doué. Son propriétaire se serait débarrassé de lui si je ne l'avais pas adopté.

— Et tu l'adores, bien sûr.

Marilee haussa les épaules, posa son sac sur la plate-forme en bois et se pencha pour caresser l'oreille du chien, qui s'étira paresseusement, laissant échapper un gémissement de bien-être.

— Il est mignon, répondit-elle.

— Je crois que tu as forcé sur le Valium. Il a l'air d'être dans le coma,

observa Joe en haussant les sourcils.

Il lui tendit la main pour l'aider à monter les marches, mais Marilee l'ignora.

— Et... à quoi dois-je l'honneur de cette visite?

— Je voulais seulement te dire bonjour, bavarder un peu.

Elle jeta un bref regard à sa montre et remercia le Ciel que son cerveau ait enfin recommencé à fonctionner.

— Je suis désolée, Joe, mais tu tombes mal. Tu aurais dû me téléphoner pour me dire que tu venais.

— Pourquoi ? Pour que tu t'arranges pour être absente ?

Il avait compris.

— Ne dis pas de bêtises. J'aimerais beaucoup discuter avec toi. C'est seulement que j'ai un rendez-vous urgent.

— Allons, Mari... Tu penses que ça été facile pour moi de venir ici ?

Le moins que tu puisses faire est d'offrir une boisson fraîche à un vieil ami. Je ne resterai pas longtemps.

Marilee se sentit mesquine. S'il redoutait cette rencontre autant qu'elle, cela n'avait pas dû être facile pour lui de venir, en effet.

— Euh... je...

Elle s'interrompit et prit une inspiration.

— Je suppose que je peux te consacrer quelques minutes. Veux-tu un thé glacé ?

— Avec plaisir.

— Assieds-toi, dit-elle en désignant les solides transats blancs. Je

reviens dans une minute.

Elle ouvrit les portes-fenêtres, espérant qu'il resterait sur la véranda, mais il lui emboîta le pas et la suivit dans la cuisine. Tout en s'efforçant d'adopter une attitude détachée, elle posa son sac sur la table ovale.

— Où est ton petit garçon ? demanda-t-elle en essuyant ses paumes moites sur son pantalon. Ma sœur m'a dit que c'était ton portrait craché.

— Non. Il est beaucoup plus beau que moi.

— Il s'appelle Zachary, n'est-ce pas ?

Comme si elle avait pu en douter ! Elle n'oublierait jamais le nom de cet enfant, pour des raisons dont elle aurait préféré ne pas se souvenir.

— Il a quatre ans ?

— Quatre ans et demi. Il tient beaucoup à ce « demi ». Il est toujours chez ma mère. Je me suis arrêté ici en route.

— Oh. La prochaine fois, il faudra que tu l'amènes. Si cela ne tenait qu'à elle, il n'y aurait jamais de prochaine fois, mais elle ajouta quand même :

— J'aimerais faire sa connaissance.

— Il est plutôt timide avec les gens qu'il ne connaît pas.

Marilee avait entendu Gerry, sa sœur, dire la même chose.

— Il n'a pas eu une vie facile, si j'ai bien compris ?

— On peut dire ça comme ça, répondit Joe. Sa mère est une épave.

Cela aussi, Marilee l'avait entendu dire.

— Je suis désolée.

— Oui, eh bien... nous nous sommes mariés sur un coup de tête. Je ne

savais pas ce que je...

Il s'éclaircit la gorge.

— Valérie n'était pas faite pour avoir des enfants.

— Je suppose que certaines femmes ne le sont pas, répondit-elle en évitant son regard. Gerry m'a dit que tu étais revenu ici à cause de ton fils...

— Laurel Creek est une petite ville, expliqua-t-il avec un haussement d'épaules. Ici, il n'y a ni fans ni reporters pour me harceler. Je ne supportais plus de vivre sous l'œil des caméras. A Laurel Creek, je ne suis que Joe, un gamin du pays qui avait un certain talent pour lancer la balle. C'est plus facile pour Zachary.

— Eh bien, j'espère que vous allez vous plaire ici tous les deux, mentit-elle en allant chercher deux verres dans un placard.

Curieusement, sa grande cuisine en style rustique ne semblait plus si spacieuse maintenant que Joe était là. Pire encore, il s'était adossé au placard du bout, enfermant Marilee dans le coin en forme de U. Son regard brun se posa tour à tour sur les meubles en chêne ciré, les rideaux bleus et la collection d'animaux en céramique qui ornaient le plan de travail.

— Je vois que tu aimes toujours autant les animaux.

— Oui. Avec eux, on sait exactement où on en est. Il gloussa.

— Et avec certaines espèces, ça veut dire qu'on servira d'entrée.

— Oui, mais au moins, ils ne font pas mystère de leurs intentions.

Avec les hommes, on ne sait jamais.

— Tu parles en connaissance de cause ?

Que voulait-il dire par là ? Marilee sentit sa nuque se couvrir de gouttes de sueur. Il en avait toujours été ainsi avec Joe : il la connaissait trop bien, et elle avait toujours l'impression qu'il pouvait lire dans ses pensées. Raison de plus pour garder ses distances avec lui.

— J'aime bien ta maison, reprit-il. Elle est chaleureuse, accueillante.

— Merci. Je suis très heureuse ici. Tu prends du sucre ?

— Non, merci.

Elle regarda par-dessus son épaule et surprit Joe à l'observer. Ses yeux se promenèrent paresseusement sur son visage, empreints d'admiration.

— Tu es superbe. Je priais pour que tu sois devenue grosse et laide, avec une paire de grosses lunettes pour faire bonne mesure. Il n'y a pas de justice.

Grosse et laide ? Pourquoi diable avait-il espéré une chose pareille ?

Parce qu'il éprouvait encore des sentiments pour elle ? Cette pensée la terrifia.

— Tu es plutôt pas mal toi-même, admit-elle à regret.

La gorge nouée, elle le vit qui s'avançait vers elle, sans la quitter du regard. A chacun de ses pas, elle sentait grandir son appréhension. Elle ne pourrait supporter qu'il la touche, et elle craignait que ce ne soit précisément ce qu'il comptait faire.

Quand il s'arrêta, elle avait l'impression d'être à court d'oxygène. Son parfum si particulier l'enveloppait - mélange de coton séché au soleil, d'après-rasage poivré, d'herbe fraîchement coupée. La chaleur qui

émanait de son corps puissant s'immisçait sous ses propres vêtements, réchauffant sa peau, l'étourdissant, lui coupant le souffle.

Inspirer. Expirer. Se concentrer sur la conversation. Ne pas s'autoriser à penser à autre chose.

Joe esquissa un sourire. Encore une chose qu'elle se rappelait avec une clarté douloureuse, cette manière paresseuse qu'il avait de sourire. Ses yeux pétillaient d'abord, puis sa fossette s'élargissait, et ce sourire dévastateur s'installait. Autrefois, il avait le don de lui mettre les jambes en coton... et aujourd'hui encore. Mais il y avait quelques différences. Sa bouche était plus ferme, le dessin de ses lèvres était devenu légèrement cynique, et la fossette avait créé un pli permanent sur sa joue.

Elle eut un pincement au cœur à l'idée que chacun de ces changements reflétait les milliers de jours et de nuits qui s'étaient écoulés depuis la dernière fois qu'ils s'étaient vus. Il y avait eu un temps où l'un et l'autre avaient cru que rien sur terre ne pourrait jamais les séparer. Par malheur, Marilee avait appris à ses dépens qu'une vie pouvait basculer en un éclair, sonnait le glas de tous les projets qu'on avait pu avoir.

Il tendit la main derrière elle pour prendre un des verres, lui frôlant le bras au passage. Puis, alors qu'elle était encore coincée entre le plan de travail et lui, il but son thé en quelques gorgées.

— Ah, dit-il doucement. Ça fait du bien.

— Tu en veux encore ?

— Un gentleman ne viendrait pas sans être invité boire tout ton thé, observa-t-il avant de tendre son verre. Mais, après tout, n'ai-je jamais

prétendu être un gentleman ?

— Il ne faut qu'un instant pour en refaire, dit-elle en levant le pichet pour le resservir.

Elle tremblait tant qu'elle renversa un peu de thé sur ses doigts.

— Oh ! Pardon.

— Ce n'est rien, dit-il en essuyant sa main sur son pantalon. Je meurs de chaud. Tu pourrais me verser le pichet entier sur la tête que je ne m'en plaindrais pas.

Au grand soulagement de Marilee, il se dirigea vers la table et feuilleta les dessins sur lesquels elle travaillait - des dessins destinés à illustrer un livre pour enfants qu'elle était en train d'écrire.

— Qui est le petit personnage au visage triste ?

— Il s'appelle Bleu. C'est la seule pensée bleue de tout le jardin, et il est exclu. La morale de l'histoire est que la couleur n'a pas d'importance. Toutes les autres fleurs le méprisent, mais à la fin de l'histoire, c'est lui qui sauve le jardin de la destruction parce qu'il appartient à une espèce rare.

Il eut un sourire songeur, puis baissa les yeux vers les photos encadrées qui figuraient sur les étagères.

— Je me souviens de cette photo, murmura-t-il. C'était au parc, le jour des régates.

Si elle avait su qu'il viendrait, elle aurait caché toutes les photos de lui. Elle non plus n'avait rien oublié de cet après-midi-là. Ils n'avaient pas passé beaucoup de temps à regarder les courses. Joe l'avait emmenée sous

le pont, avait étalé une couverture et lui avait appris à embrasser.

— Il y a toujours des régates ici fin août.

— Vraiment ? fit-il en lui lançant un regard malicieux. Peut-être devrions-nous y aller ensemble cette année, en souvenir du bon vieux temps.

— Il faut que j'aide Gerry à surveiller ses enfants, à présent. Tu t'ennuierais à mourir.

— J'en doute fort. Pas avec sept enfants qui courent dans tous les sens.

Elle emporta son thé sur la véranda et s'adossa à la balustrade, un bras serré autour de sa taille, tenant son verre de l'autre main. Joe la rejoignit, s'approchant si près d'elle qu'elle en eut un frisson. Elle s'éloigna légèrement pour se donner l'espace dont elle avait besoin et s'efforça de ne plus penser à lui, de se concentrer sur le chant des oiseaux, les ronflements de Boo, les glaçons qui craquaient dans les verres. Mais il n'était pas facile d'ignorer Joe Lakota.

Afin d'apaiser sa gorge nouée, elle sirota son thé, tandis qu'il se tournait vers elle. Il était si proche qu'elle distinguait ses longs cils clairs et les taches dorées dans ses yeux marron. Il baissa les yeux vers sa bouche, et elle dut se faire violence pour ne pas s'éloigner davantage.

— Je suis désolé de m'imposer de cette manière, mais il fallait bien que cette première rencontre ait lieu. Dans une ville aussi petite, il est inévitable qu'on se croise de temps en temps. Je ne sais pas ce qu'il en est pour toi, mais je redoutais ce moment.

Une expression penaude traversa ses traits tandis qu'il ajoutait :

— J'ai honte de l'admettre, mais je me suis caché au début, dans l'espoir de t'éviter. Au bout d'un moment, ça m'a paru ridicule. Je devenais parano chaque fois que je voyais une blonde. Le jour où je me suis baissé derrière la pyramide d'oranges au supermarché, j'ai compris qu'il fallait que je vienne te voir.

Marilee ne put réprimer un sourire en imaginant la scène. Joe Lakota se cachant derrière des oranges ? Curieusement, cela l'aidait de savoir qu'il était nerveux, lui aussi.

— Je comprends ce que tu veux dire. J'ai failli heurter une voiture garée l'autre jour, parce que je croyais t'avoir vu traverser la rue, avoua-t-elle.

Il poussa un soupir et regarda ses cheveux.

— Leur couleur a changé, murmura-t-il. Je cherchais des cheveux tout blonds, mais tu as des mèches. Il aurait fallu qu'on se retrouve nez à nez pour que je te reconnaisse.

Marilee effleura une boucle sur sa tempe.

— Ils ont commencé à foncer quand j'ai vieilli, puis ça s'est arrêté.

Maintenant, c'est un vrai désastre.

— Tu n'as pas changé, Marilee. Tu es toujours en train de te rabaisser.

Certaines femmes paient une fortune pour avoir des cheveux comme les tiens. Ils sont superbes.

— Vraiment ?

— Vraiment, répéta-t-il avec force. Tu n'en as pas conscience, n'est-ce

pas ?

— De quoi ?

Une brise se leva, et il écarta une mèche vagabonde sur son front.

— De ta beauté.

— Oh, je t'en prie.

— Écoute, Mari, tu dois bien te douter que je ne cherche pas à te faire plaisir.

Elle rit de nouveau, et sa tension se dissipa quelque peu.

— Merci. Je te crois.

— Je t'en veux vraiment, mon chou, tu sais. Cela dit, je ne suis pas aveugle.

— Merci, répéta-t-elle.

— Il y a des gens qui ont un éclat particulier, reprit-il. Il suffit de les regarder et... Je ne sais pas comment le décrire, mais on sent la douceur en eux. As-tu déjà éprouvé cela ?

— Oui. Avec ma tante Luce.

— Ta tante Luce ?

Il rejeta la tête en arrière et éclata d'un rire sonore. Quand son hilarité se fut apaisée, il s'essuya les yeux.

— Je suis désolé. Ta tante est adorable, mais... Un rire le secoua de nouveau.

— Elle est tellement excentrique. Elle se teint toujours les cheveux de toutes les couleurs ?

— Oui. C'était rose, la dernière fois. Et elle porte des boucles

d'oreilles qui clignotent. On dirait un extraterrestre qui vient d'atterrir.

Mais elle est adorable. Si j'ai besoin d'amour inconditionnel, c'est elle que je vais voir. Elle ne juge jamais personne.

— Qu'as-tu jamais fait - hormis me briser le cœur, bien sûr - qui puisse être condamnable ?

S'il avait su !

— Nous commettons tous des erreurs, Joe.

— Comme je te l'ai dit, je t'en veux énormément, mon chou. Mais je crois quand même que tu es presque parfaite.

— Ne dis pas de bêtises.

Elle se sentait plus détendue, à présent. Qu'y avait-il d'étonnant à cela, après tout ? C'était l'aspect le plus dangereux de Joe, cette capacité qu'il avait de détruire ses défenses.

— Tu te souviens du jour où je t'ai poussé du plongoir de la piscine et où tu t'es fait une fracture du crâne ?

— C'est ma faute si je suis tombé sur le ciment. Marilee eut un petit rire stupéfait.

— Seigneur ! C'est vrai que tu me trouvais toujours des excuses.

— De toute façon, je l'avais cherché. J'avais défait ton haut de maillot de bain.

— J'étais une peste ! J'avais onze ans et j'étais plate comme une planche à pain. Si j'avais eu quelque chose à cacher, c'aurait peut-être été compréhensible. Mais là...

Il agita son verre, faisant tinter les glaçons.

— À cet âge-là, les filles sont toujours très pudiques. Tu n'étais pas une peste. C'est moi qui étais un vaurien. Je ne pouvais pas m'empêcher de te taquiner.

Bercée par ces souvenirs heureux, Marilee eut un sourire nostalgique.

— C'est vrai.

— Je flirtais, mais tu étais trop naïve pour le comprendre.

— Oh, allons. J'étais beaucoup trop jeune.

— Et moi alors ? Il secoua la tête.

— Je t'ai toujours aimée. Tu le sais.

Ils s'étaient soudain aventurés en terrain dangereux. Pourtant, elle ne put s'empêcher de lui répondre.

— Si je me souviens bien, tu as eu le béguin pour Jane Ellen Rawls quand j'avais onze ans. Et Beth Anderson et Suzy Fischer?

— Je ne suis jamais sorti avec Suzy Fischer. Les deux autres m'ont juste servi de tests.

— Tu as testé consciencieusement, il me semble.

Il lui fit un clin d'œil avant de boire une autre gorgée de thé.

— Il fallait que je perfectionne ma technique pour ne pas tout rater avec toi.

Un terrain très dangereux, décidément...

Marilee but un peu de thé, levant son verre d'un mouvement si nerveux qu'elle en renversa sur son tee-shirt. Le liquide glacé coula sur sa peau, et elle retint un cri, éloignant instinctivement le vêtement de sa poitrine. Les yeux de Joe suivirent son geste, et elle s'immobilisa, gênée.

Ils se regardèrent.

Elle fut la première à se détourner.

— Alors, tu es venu... pour parler?

— Oui. Pour éclaircir les choses. Il prit un air songeur.

— Je ne peux plus te haïr, Mari. Il est temps que je lâche prise, que je mette cette douleur derrière moi. Je t'ai dit des choses épouvantables ce soir-là. Je ne les pensais pas. Je voulais seulement te faire souffrir autant que tu me faisais souffrir.

Les yeux de Marilee se mirent à la brûler. Elle ne voulait pas repenser à tout cela. Mais en un sens, il avait peut-être raison. Peut-être se sentiraient-ils mieux l'un et l'autre s'ils enterraient ensemble leurs démons.

— Je suis tellement désolée, Joe. Il faut que tu saches que tu es la dernière personne au monde à qui j'aurais voulu faire du mal.

Il hocha la tête sans répondre. Sans doute avait-il la gorge serrée, tout comme elle. Le silence les enveloppa. Les parfums de l'été flottaient autour d'eux, rappelant à Marilee les longues journées paresseuses d'autrefois.

— Quand je suis allé voir Ron hier, reprit-il au bout d'un moment, nous avons beaucoup parlé. Il m'a dit que tu n'avais pas terminé tes études. C'est dommage que tu n'aies jamais eu ta licence. Tu avais toujours rêvé d'enseigner, non ?

— Oui... eh bien... écrire pour les enfants est une forme d'enseignement. Et j'adore mon travail.

— Tant mieux. C'a dû être une décision difficile pour toi de quitter l'université.

L'estomac noué, Marilee garda le silence. Il posa son verre vide sur la balustrade.

— Combien de temps t'a-t-il fallu pour prendre cette décision ?

— Oh, je ne sais pas. Un certain temps.

Ce n'était pas vraiment un mensonge. Même une heure représentait un certain temps.

— La dernière fois que nous en avons parlée, tu étais encore décidée à poursuivre tes études.

— Oui, mais à mesure que le temps a passé, mon enthousiasme a diminué. Les cours m'ennuyaient. La psychologie et tout ça... J'ai compris que l'enseignement n'était pas pour moi.

— Tu as terminé l'année ?

Cette fois, il ne lui donnait pas la possibilité d'éluder la question. Soit elle mentait, soit elle disait la vérité. Elle entoura plus étroitement sa taille de son bras et se rappela le jour où ils s'étaient juré d'être des amis pour toujours. Les amis ne se mentaient pas. Elle tourna son verre entre ses doigts, les yeux baissés, regardant pensivement le soleil se refléter sur les glaçons. La fille qui avait fait cette promesse était morte.

— Je suis partie au dernier trimestre. Il demeura longtemps silencieux.

— J'ai fait un peu de psychologie, moi aussi.

— Oh ? Et ça t'a plu ?

— J'ai beaucoup appris. As-tu jamais étudié le langage corporel ?

— Non.

— Je m'en doutais. Sinon, tu n'adopterais pas constamment une posture défensive.

— Une posture défensive ?

— Comme celle que tu as en ce moment.

Elle retira lentement le bras serré autour de sa taille, et ses deux mains se crispèrent sur son verre.

— Tu essaies de te reprendre, Marilee ? Il désigna le verre.

— Des mains jointes. Désir subconscient de se contrôler.

Elle s'éloigna légèrement de la balustrade. Joe la regarda et sourit.

— Et maintenant, tu redresses le menton. Classique. Le pouls de

Marilee s'accéléra. Elle posa son verre à côté du sien et s'essuya les mains sur son pantalon.

— Comment ça ?

— C'est un geste de défi. Je commence à t'agacer, et tu voudrais me dire d'aller me faire cuire un œuf. La politesse - ou le bon sens, ou peut-être un peu des deux - t'empêche d'aller aussi loin, alors tu le dis en redressant la tête.

Il la dévisagea un instant.

— Mais l'expression de ton regard détruit l'effet d'ensemble. Tu envoies des messages contradictoires, dit-il en souriant de nouveau. Il ne faut pas faire ça, Marilee. C'est dangereux.

— Je n'aime pas le ton que tu prends. Nous devrions peut-être clore

cette discussion.

— Pas question.

— Ce que tu dis est absurde.

— Non. Et tu le sais.

Une lueur étincela dans son regard sombre.

— Tu penses vraiment pouvoir me mentir ? Réfléchis. Je te connais trop bien.

— Je ne t'ai pas menti.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre.

— Oh, il est presque 16 h 30. Il faut que je mette les pommes de terre dans la daube. Gerry ne se sent pas très bien, et comme elle en est au huitième mois de grossesse, je prépare à dîner pour toute la famille ce soir.

Il eut un petit rire, grave et doux à la fois.

— Tu ne réussiras pas à éviter cette conversation. Leurs regards se soudèrent. Marilee recula d'un pas.

— Je ne vois pas où tu veux en venir, Joe, mais ça ne me plaît pas.

— Et voir la peur dans tes yeux ne me plaît pas non plus, dit-il, visiblement tendu. Peux-tu m'expliquer ça, Marilee ? Ai-je jamais fait quoi que ce soit pour te pousser à avoir peur de moi ?

— Ne sois pas ridicule. Je n'ai pas peur de toi. Tu viens de laisser entendre que je t'ai menti, et je n'aime pas ça, voilà tout.

Elle entoura de nouveau sa taille de ses bras.

— Je n'ai pas peur de toi, répéta-t-elle. Je te connais depuis que je suis

toute petite. Je... je te confierais ma vie !

— Prouve-le, dit-il avec un sourire qui avait quelque chose de menaçant. Viens là et embrasse-moi.

— Quoi ?

— Ce n'est pas comme si tu ne l'avais jamais fait. Nous nous sommes embrassés des dizaines... que dis-je? Des centaines de fois. Je ne vois pas pourquoi cette idée semble tant t'horrifier aujourd'hui.

— Je... je crois qu'il est temps que tu t'en ailles.

— Comme il y a dix ans ? Désolé, mon chou. Je ne suis pas sous le choc, cette fois. Je pense avec ma tête, pas avec mon cœur, et je n'ai plus d'œillères.

Il continua d'avancer vers elle, d'un mouvement lent et mesuré.

— Souviens-toi de l'époque où nous étions enfants, reprit-il doucement. On nous disait toujours qu'il valait mieux être honnête. C'est le cas aujourd'hui. La vérité, Marilee. C'est simple, c'est facile. Tu me dois bien ça, tu ne crois pas ?

— Ne me menace pas.

Il avança encore d'un pas.

— Ne fais pas ça, murmura-t-elle. Nous repartions de zéro. J'espérais même que nous pourrions être amis de nouveau. Maintenant, tu me fais peur. Pourquoi ne peux-tu tout simplement accepter et oublier?

— Accepter quoi ? Que tu as cessé de m'aimer ?

— Oui!

— Et combien de temps t'a-t-il fallu pour arriver à cette conclusion ?

Aussi longtemps que pour prendre la décision de quitter l'université? Une seule nuit ?

— Je n'ai pas décidé du jour au lendemain de quitter l'université. Je...

— Tu mens.

Il fit un pas de plus. Marilee avait l'impression d'être figée sur place. Il tendit la main et lui saisit le poignet.

— Hier, Ron m'a dit ce qui s'était vraiment passé, Marilee. Tu as quitté l'université du jour au lendemain et tu es revenue ici. Tu t'es cloîtrée dans ta chambre. Tu refusais de manger. Tu ne voulais pas parler.

Tu as perdu tant de poids que tes parents se sont fait un sang d'encre.

Tous les gens qui t'entouraient ont cru que c'était ma faute, que j'étais le pire salaud du monde et que je t'avais plaquée. Et tu n'as pas dit un mot pour les détromper. Pas une seule fois au cours de toutes ces années.

Pourquoi?

Marilee tenta de parler, en vain. Seigneur... Elle ouvrit la bouche, tentant de respirer.

— Je m'en moquerais s'il s'agissait de personnes que je n'aime pas.

Mais Ron est mon meilleur ami, et Gerry est comme une sœur pour moi.

Et tu sais à quel point je respecte tes parents.

Il eut un rire amer.

— Ron a été bizarre avec moi pendant trois ou quatre ans. Je croyais qu'il était gêné parce que tu m'avais laissé tomber. Mais la vérité, c'est qu'il m'en voulait. Tu as failli détruire notre amitié. Peux-tu m'expliquer ça ? Donne-moi une seule raison qui explique que j'ai mérité que tu me

traites ainsi.

Les larmes jaillirent dans les yeux de Marilee, et elle secoua la tête.

— Moi non plus, je n'en trouve pas, reprit-il d'une voix à peine audible. Et tu sais quoi ? Ça ne te ressemble pas d'être aussi cruelle. En fait, de tous les gens que je connais, tu es la dernière personne que j'aurais crue capable d'une chose pareille. La dernière personne que j'aurais crue capable de mensonge. Pourtant, par ton silence, tu as permis aux autres de croire le pire à mon sujet, et tu viens encore de me mentir, là, il y a une minute. Pourquoi ? Quelque chose me dit que, quand j'aurai la réponse à cette question, tout le reste deviendra clair aussi.

— Je ne voulais pas que les gens aient une mauvaise opinion de toi, parvint-elle enfin à dire. Personne ne m'en a jamais parlé. Je ne savais pas que Ron t'en voulait. C'est vrai, je te le jure.

— Je te crois, assura-t-il. Tu sais pourquoi ? Je pense que tu étais si concentrée sur autre chose que tu n'as jamais songé aux conséquences de ton silence. Tout ce qui importait pour toi, c'était d'empêcher les autres de découvrir la vérité à ton sujet. De découvrir la vraie raison qui t'avait poussée à abandonner l'université et à venir te réfugier ici. Je me trompe ?

Marilee se sentait au bord de l'évanouissement. — Je crois que c'est aussi la raison pour laquelle tu viens de me mentir. Parce que si tu m'en dis trop long, je vais deviner la vérité.

— Je ne vois pas ce que tu veux dire. Et d'ailleurs, en quoi cela te regarde-t-il ?

Il continua de parler comme s'il ne l'avait pas entendue.

— Tu as laissé tomber tes études. Et alors ? Des tas de gens font la même chose. Pourquoi tiens-tu tant à me cacher la date à laquelle tu l'as fait? Qu'est-ce que cela m'apprendrait ?

Marilee se sentit pâlir. Était-il possible qu'il soit au courant ?

2.

— Joe, je t'en prie, lâche-moi.

Marilee avait connu trop de crises de panique pour ne pas en reconnaître les signes avant-coureurs. Elle se tordit le bras, cherchant à se dégager.

— Lâche-moi. Je parle sérieusement.

L'étreinte de Joe n'était pas douloureuse, mais elle était constante.

— Qu'est-ce que la vérité m'apprendrait? répéta-t-il. J'ai passé toute la nuit à me poser cette question. Pourquoi Marilee ne voulait-elle pas que je sache qu'elle avait abandonné l'université le lundi qui a suivi notre rupture ?

— C'est arrivé il y a dix ans. Quelle différence cela fait-il à présent ?

— Si ça ne fait aucune différence, pourquoi m'as-tu menti tout à l'heure? répliqua-t-il. Et l'autre type? Celui pour lequel tu m'as soi-disant plaqué ? D'après ce que m'a dit Ron, il n'y a jamais eu d'autre type. Ni avant ni après. Jamais. Et s'il n'existait pas, pourquoi m'as-tu brisé le cœur?

Marilee avait l'affreuse certitude qu'il était déjà au courant. Ou, tout au moins, qu'il avait des soupçons.

— J'en ai assez de cette conversation, Joe. Il est temps que tu partes.

— Ce serait une solution, n'est-ce pas ? Tu n'aurais pas à me dire la vérité.

— Si tu crois que tu peux réapparaître dans ma vie au bout de dix ans et te conduire ainsi, tu te trompes. Je n'ai pas à tolérer ça.

— Réapparaître ? Ce n'est pas moi qui ai disparu. Tu m'as chassé.

Maintenant, je suis de retour et je découvre que rien ne s'est passé comme je l'ai cru à l'époque. Tu m'as menti autrefois, et tu me mens à présent.

— Et alors ? rétorqua-t-elle, haletante. Je t'ai laissé croire qu'il y avait quelqu'un d'autre, et il n'y avait personne. La belle affaire ! Je ne t'aimais pas. C'était tout ce qui comptait à l'époque, et c'est tout ce qui compte à présent.

— Est-ce la vérité ou un mensonge de plus ? Regarde-moi quand tu dis ça.

Il lui souleva le menton pour l'obliger à soutenir son regard.

— Regarde-moi bien en face et dis-le : « Je ne t'aime pas, Joe. »

Marilee avait l'impression d'être prisonnière d'une bulle de plastique. À chaque inspiration, la bulle se resserrait, lui laissant de moins en moins d'oxygène. Tout autour d'elle avait revêtu un éclat blanc, irréel. Sa vision était brouillée. Elle ferma les yeux, pressant ses paupières de toutes ses forces.

— Je ne t'aime pas, Joe, dit-elle d'une voix étranglée, avant de rouvrir les yeux et de le fusiller du regard, voyant si flou à présent qu'elle avait du mal à distinguer ses traits. En ce moment, je te déteste de me faire subir ça.

Elle fit un effort désespéré pour tenter de se dégager. Mais, même mue par la panique, elle n'y parvint pas. La main de Joe resta sur son bras.

— Va-t'en. Laisse-moi seule.

Elle porta une main à sa poitrine, cherchant son souffle.

— Je veux que tu partes.

— Je ne partirai pas avant d'avoir obtenu des réponses.

— Tu penses que tu es le seul à avoir souffert ?

— Non, je ne le pense pas, murmura-t-il. Plus maintenant.

Une partie d'elle-même savait qu'elle n'aurait pas du en dire plus long, mais il l'avait poussée dans ses derniers retranchements.

— Quand je t'ai regardé partir, j'ai souffert ! Et plus tard, quand j'ai entendu parler de toutes les filles avec qui tu sortais, j'ai souffert ! Et quand tu t'es marié ! Et quand tu as eu un bébé !

Sa voix, devenue perçante, semblait résonner dans sa tête.

— C'est moi qui aurais dû avoir ton bébé ! Moi ! Que crois-tu que j'aie éprouvé ? Zachary James. Tu pensais que je ne me souviendrais pas que nous avons choisi ce nom ensemble ?

Ô Seigneur, elle était à peine capable de penser. Elle passa une main dans ses cheveux, serrant le poing.

— Pourquoi revenir là-dessus ? Pourquoi revenir sur ce qui est mort depuis dix ans ?

— Parce que ce n'est pas mort. Pas pour moi. Je t'aime encore, bon sang !

Ces paroles suffirent à faire basculer Marilee dans l'abîme. La bulle s'était refermée sur elle, et elle suffoquait, se heurtant au plastique plaqué sur sa bouche et sur son nez chaque fois qu'elle tentait d'inspirer. Le décor se mit à tourner autour d'elle, de plus en plus vite. Il fallait qu'elle respire, qu'elle respire...

— Mari ? Ça va ?

La voix de Joe semblait lui parvenir de très loin. Et elle était incapable de répondre.

Joe avait désespérément voulu lui arracher la vérité, mais soudain, il regrettait d'avoir tant insisté. Marilee était pâle comme un linge, et des gouttes de sueur perlaient sur son front. Elle regardait fixement son torse, haletante. Brusquement, il comprit qu'elle avait du mal à respirer. Il la prit par les épaules et se pencha pour l'observer de plus près.

— Mari?

Elle plaqua ses deux mains sur sa poitrine, ouvrit la bouche et, une lueur de panique dans ses yeux, lutta pour prendre une inspiration, mais ne parvint à produire que de brefs halètements qui ne semblèrent pas atteindre ses poumons. Était-ce de l'asthme ? Une crise de panique ? se demanda Joe, affolé. Elle semblait sur le point de s'effondrer. Elle suffoquait sous ses yeux.

Instinctivement, il passa derrière elle et l'étreignit, glissant les bras autour de sa taille, lui parlant à l'oreille.

— Tout va bien, Mari. Calme-toi. Respire lentement, à fond. Laisse tes muscles se détendre.

Elle tressaillit à son contact, puis rejeta la tête en arrière et se débattit pour lui échapper. Joe, qui craignait qu'elle ne tombe s'il la lâchait, tint bon et continua de lui parler, essayant d'ignorer la résistance frénétique qu'elle lui opposait.

À un moment donné, elle mit la main sur le poignet de Joe, comme pour l'écarter d'elle, mais le manque d'oxygène l'avait affaiblie et elle n'y parvint pas. Son geste le troubla. Avait-il causé cette crise ? Il ne pouvait pas - ne voulait pas - le croire. Quoi qu'il soit arrivé, ils avaient été amis pendant la majeure partie de leur vie. Et pourtant, y avait-il une autre explication ? Elle respirait parfaitement bien avant qu'il la touche. Un peu vite, peut-être, mais sans plus. Puis il lui avait saisi le poignet, et...

Il se souvint alors du regard méfiant que Marilee lui avait lancé en le voyant sur la véranda, de la manière dont elle avait reculé chaque fois qu'il s'était un peu trop approché d'elle.

Elle ne pouvait supporter l'idée qu'il la touche.

Il la souleva dans ses bras et la déposa doucement sur une chaise. Dès qu'il fut sûr qu'elle ne risquait pas de tomber, il la lâcha et recula légèrement, restant prêt à la rattraper le cas échéant, mais lui laissant la distance dont elle avait désespérément besoin.

Il n'aurait su dire combien de temps la crise dura. Quand elle reflua enfin, Marilee se pencha en avant et aspira l'air par énormes goulées entrecoupées de hoquets. Joe la regardait, atterré à la pensée qu'il avait peut-être provoqué cela.

— C'est bien, murmura-t-il. Respire. Ne pense à rien. Ça va aller.

Il prit appui contre le mur de la maison, les jambes soudaines flageolantes. Il avait été aveugle, incroyablement aveugle. Les paroles de Marilee résonnaient encore dans sa tête. *Tu penses que tu es le seul à avoir souffert?* Il avait lu la consternation sur ses traits lorsque ces mots lui avaient échappé et compris qu'elle n'avait jamais eu l'intention de les prononcer.

— Je suis désolé, Mari. Tellement désolé. Je n'ai jamais voulu te faire ça.

Elle frissonna et se frictionna les bras.

Prenant soin de rester à distance, il s'accroupit devant elle, les mains sur les genoux, le regard rivé à ses pommettes fragiles.

Tout lui paraissait soudain si clair - et si atroce. La manière abrupte dont elle avait mis fin à leurs fiançailles, sans la moindre explication.

Même la façon dont elle s'était tenue à l'écart ce soir fatidique, un bras serré autour de sa taille, lui revint en mémoire. « Je ne t'aime plus », avait-elle dit en pleurant. Et il l'avait crue. Il lui avait tourné le dos alors qu'elle avait plus que jamais besoin de lui. *Je ne veux jamais te revoir, Joe. C'est fini entre nous. Tu comprends ? Fini.*

— Oh, Mari.

Il scruta son visage, cherchant les réponses aux questions qu'il avait presque peur de poser.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

Elle entrouvrit les lèvres, mais aucun son n'en sortit. Elle déglutit et cilla.

— Je ne pouvais pas, Joe. C'était juste après que ça s'était passé et...

Elle s'humecta les lèvres, puis haussa les épaules.

— Il y a des choses qu'on ne peut partager avec personne.

Une partie de lui avait espéré qu'elle lui dirait qu'il s'était trompé.

Mais non. La vérité était gravée sur ses traits. Il pencha la tête vers le plancher de la véranda, absorbant lentement ce qu'il venait d'apprendre.

Mari, sa douce, sa précieuse Mari. Durant les trois ans qu'avait duré leur relation, il avait respecté son innocence. A la pensée qu'un monstre avait abusé d'elle, avait osé poser les mains sur elle, la rage le submergea, lui brouillant la vue. Il serra les poings.

— Qui t'a fait ça ? murmura-t-il d'une voix tendue. Je te jure que je vais le tuer.

Elle demeura immobile un moment, le regard vide, les doigts tremblants. Quand elle leva enfin la tête, ses épais cils bruns révélèrent des yeux d'un bleu si intense qu'ils formaient un contraste saisissant avec la pâleur de son visage.

— A quoi cela servirait-il ?

— Je me sentirais mieux, bon sang !

Une veine tressautait dans sa mâchoire. Il mourait d'envie d'abattre son poing contre le mur de la maison, de saccager la véranda dans un accès de folie furieuse. Mais surtout, il voulait attraper le salaud qui avait fait ça et le tuer de ses propres mains.

Elle posa les bras sur les accoudoirs de la chaise.

— Je voudrais que tu partes à présent, dit-elle d'une voix atone. Ces crises m'épuisent. Cela fait longtemps que je n'en avais pas eu. J'avais

oublié à quel point elles pouvaient être fatigantes.

— Tu en as eu beaucoup ?

— Aucune depuis un an.

— Je suis désolé, Mari. J'étais venu pour savoir la vérité, pas pour te rendre malade.

— Je sais.

— Ce sont des crises de panique ?

— En un sens, oui.

Elle humecta sa lèvre inférieure, rappelant à Joe le goût sucré de sa bouche, ancré dans sa mémoire. La Marilee avec qui il était sorti était le genre de fille qui emplissait la tête d'un garçon de pensées de sexe et de mariage parce qu'il savait pertinemment qu'il ne pourrait pas avoir l'un sans l'autre.

— Je partirai dès que je serai sûr que tu vas bien.

— Je vais bien, assura-t-elle, d'une voix tremblante qui démentait ses paroles. Il faut seulement que j'aie m'allonger un peu. J'aimerais que tu partes et que tu me laisses seule. Pourquoi ne peux-tu le comprendre ?

Sa voix était pressante et lui communiquait son désarroi. Elle avait l'air traquée. Ses beaux yeux semblaient errer, se posant ici et là comme si elle cherchait une issue. À cet instant, Joe comprit qu'elle ne pouvait pas parler davantage, que s'il faisait pression sur elle, elle risquait d'avoir une autre crise.

Il se leva et recula.

— S'il te faut de l'espace, en voici, dit-il en mettant les mains sur les

hanches.

Elle acquiesça, mais Joe trouva sa respiration un peu trop saccadée.

— Je ne te poserai plus de questions, et je ne m'approcherai pas, c'est promis. Il n'y a que toi qui comptes à mes yeux. Dès que je serai sûr que tu vas mieux, je m'en irai.

Il n'ajouta pas que cette retraite ne serait que temporaire. Il l'aimait toujours, et elle avait presque admis qu'elle l'aimait aussi. La vie lui avait offert deux miracles. L'un était son fils, l'autre cette femme, et il avait failli perdre les deux. Il s'était battu longtemps pour obtenir la garde de Zachary. À présent, il se trouvait face à une bataille tout à fait différente, une bataille qui exigeait une planification minutieuse et une stratégie sans faille. Peu importait. Marilee en valait bien la peine.

— Pendant que nous attendons, puis-je te dire quelque chose ?

Elle le regarda d'un air résigné.

— Pendant toutes ces années, j'ai cru être le seul à souffrir, dit-il d'une voix rauque. Aujourd'hui, je réalise que j'ai réussi au-delà de mes espérances chaque fois que j'ai essayé de te faire du mal.

Seul le silence lui répondit. Marilee resta immobile, un masque impassible sur son visage livide.

Joe baissa la tête.

— Je voudrais pouvoir tout défaire, Mari, mais c'est impossible. Je ne peux que te demander de me pardonner.

Il jeta un coup d'œil furtif dans sa direction pour voir si elle prêtait attention à ses paroles, mais son expression ne trahissait rien. Joe sentit

les muscles de sa nuque se raidir. Il n'était pas facile pour lui de baisser sa garde et de se montrer de nouveau vulnérable devant elle.

Il déglutit, la gorge nouée.

— Aucune des filles avec qui j'ai couché après que tu m'as rendu ma bague n'a compté pour moi. Je sais que c'est un cliché, et tu as le droit de ne pas me croire. Mais c'est la vérité.

Silence.

— Je n'ai jamais aimé que toi, reprit-il. Et je n'ai jamais pu t'oublier, quoi que j'aie fait.

Toujours rien. Elle restait immobile, les yeux fixés sur le plancher de la véranda, la brise tiède ébouriffant ses cheveux. Joe éprouva soudain l'envie de la prendre par les épaules et de la secouer pour lui arracher une réaction.

— Pendant les deux années qui ont suivi notre séparation, j'ai eu les larmes aux yeux chaque matin, quand je versais du lait sur mes céréales.

Deux années, Mari.

Enfin, elle leva vers lui un regard perplexe.

— Tu te souviens que tu chantais toujours en versant le lait dans le bol ? Tu me manquais tellement à ce moment-là que j'avais envie de mourir.

Il soupira.

— Quant à mon fils... la première fois que j'ai compris à quel point il me ressemblait, j'ai éteint la lumière et je l'ai bercé dans le noir parce que je pleurais. Tu avais toujours dit que notre premier enfant serait un garçon

et qu'il serait exactement comme **moi**. Je m'en souvenais chaque fois que je le regardais. Zachary est né six ans après notre rupture, Mari. J'étais marié. Je n'aurais pas dû penser à une autre femme, encore moins la pleurer. Mais pour moi, tu **étais** mon seul amour, et Valérie n'était qu'une usurpatrice.

Il marqua une pause.

— Je me sentais vraiment coupable, mais elle ne m'aimait pas non plus, alors, en un sens, on était à égalité. Je savais quand nous nous sommes mariés qu'elle était surtout attirée par l'argent et la célébrité, et c'est devenu évident lorsqu'elle m'a quitté après mon accident. Mais à l'époque où je l'ai épousée, j'espérais qu'on pourrait construire quelque chose ensemble. J'ai tenté ma chance, j'ai perdu, et c'est mon fils qui en a payé les conséquences. D'ailleurs, il paie toujours, et ça m'empêche de dormir la nuit parce que je sais que je suis responsable de chacune des larmes qu'il verse.

— Oh, Joe...

Le regard de Marilee se riva au sien, et elle se mordit la lèvre inférieure.

— Je suppose que d'une certaine façon, c'est en partie ma faute aussi.

— Je ne t'ai pas raconté tout cela pour que tu te sentes coupable. Je voulais seulement que tu comprennes...

— Je sais. Mais je me sens coupable quand même. J'ai toujours su que je t'avais fait du mal. Seulement, je n'avais jamais imaginé que mes actions auraient un impact si négatif sur un petit garçon que je n'ai jamais

rencontré.

Elle soupira.

— J'aurais voulu t'écrire, t'expliquer au moins en partie ce qui s'était passé. Mais je ne pouvais en parler à personne, Joe. Pas même dans une lettre.

Joe absorba lentement ses paroles. Il en croyait à peine ses oreilles.

Elle n'avait jamais parlé à personne de ce qui lui était arrivé ?

Elle se leva gauchement, puis s'immobilisa, vacillant légèrement, comme si elle ne savait pas quoi faire. Joe réprima l'envie d'aller la soutenir, comme il brûlait de le faire. Un oiseau se mit à chanter dans le jardin. Marilee fixa son regard sur l'arbre où il était perché.

Joe ne la quittait pas des yeux, remarquant chacune de ses inspirations, chaque mouvement nerveux de ses mains fines. Seigneur, comme il l'aimait ! Peu à peu, la couleur revint sur ses pommettes délicates.

— Tu te rappelles le jour où j'ai mis de la lotion auto-bronzante juste avant d'aller au bal de la promo ? demanda-t-elle soudain.

Joe sourit, se demandant ce qui avait réveillé ce souvenir.

— La fois où tu en as trop mis et où tu t'es arrêtée à mi-hauteur de ton cou ? Je m'en souviens vaguement, oui.

Elle continua de fixer l'arbre.

— Ma robe avait des bretelles toutes fines. Et moi, j'avais l'air d'un zèbre.

— J'ai toujours aimé les zèbres. Elle ignora sa remarque.

— Je me sentais tellement humiliée que j'ai pleuré jusqu'à avoir les yeux tout gonflés. Et quand tu es venu me chercher, j'avais des taches rouges partout sur le visage.

— De jolies petites taches. Elles étaient assorties aux bandes marron. Elle soupira.

— J'ai emprunté un châle à ma mère pour cacher le gros des dégâts, et tu l'as accroché à mon corsage. Je savais que j'étais horrible, mais tu m'as embrassée sur le bout du nez et tu m'as dit : « Tu vois, le mal est réparé, Mari chérie. Tu es redevenue la plus belle fille de la région. »

— Je le pensais, répondit Joe, la gorge serrée. Je le pense encore. Tu es belle, Mari. Si belle. Et je n'ai jamais cessé de t'aimer.

Il déglutit et détourna légèrement le regard tandis qu'il cherchait les mots justes.

— Je sais que la situation est différente aujourd'hui, Mari. Nous sommes tous les deux adultes et nos problèmes sont plus difficiles à résoudre. Mais difficile ne signifie pas impossible. Pas si nous affrontons ces problèmes ensemble. Comme autrefois. Tu te souviens ? Si tu veux bien nous accorder une autre chance, nous pourrons surmonter cela. Cela ne se fera pas en un jour, je le sais, mais c'est possible, Mari. J'en suis sûr. Elle tourna vers lui ses yeux magnifiques, où se reflétait tout l'amour qu'elle éprouvait encore pour lui. Mais il y vit aussi un désespoir si profond qu'il en fut glacé.

— Tu ne peux pas réparer cela, Joe, dit-elle d'une voix tremblante.

Pas cette fois. Il n'y a rien que j'aimerais plus au monde, mais tu ne peux

pas me réparer, moi.

Ses mots résonnaient encore aux oreilles de Joe quand elle pivota sur ses talons et disparut à l'intérieur.

3.

À 3 heures du matin, Marilee fut réveillée en sursaut par le cauchemar qui la hantait depuis dix ans. Les scènes qui défilaient dans son esprit, en couleurs et au ralenti, étaient si glaçantes qu'elles la laissaient toujours en proie à une terreur absolue. L'expérience lui avait appris que la seule manière de s'en libérer était de marcher.

C'était devenu une routine : en sortant de sa chambre, elle tournait invariablement à droite pour vérifier les trois autres chambres le long du couloir, puis la porte d'entrée. Ensuite, elle faisait demi-tour, reprenait le couloir pour gagner la salle à manger et le salon. De là, elle retraversait la partie principale de la maison pour se rendre dans la cuisine, tressaillant au moindre craquement du plancher.

Tout était fermé. Chaque fenêtre était protégée par un volet. Chaque porte était fermée, même si elle n'avait pas encore eu le temps de faire poser des verrous de sécurité sur ses portes-fenêtres toutes neuves.

Tremblante et soulagée, le corps moite, elle se tint au milieu de la cuisine, immobile. Elle était en sécurité. Ce n'était qu'un mauvais rêve. Son petit univers était inviolé.

Elle porta un regard encore ensommeillé sur les objets qui décoraient sa cuisine. La boîte à gâteaux qui venait de sa grand-mère, la famille de canards en faïence sur le plan de travail. Des objets familiers. De bons souvenirs. Ça n'avait été qu'un rêve. Elle ne risquait rien.

Toute à cette pensée rassurante, elle surprit un mouvement du coin de l'œil et se retourna brusquement vers le vaste placard à balais près des battants | à claire-voie qui séparaient le cellier de la cuisine. Sous ses yeux écarquillés, la porte légèrement entrebâillée s'ouvrit davantage, laissant apparaître quatre | doigts d'une grosse main gantée.

O Seigneur!

Un homme... caché dans le placard. Elle n'était | qu'à deux mètres de lui, coincée dans la partie en U de la cuisine. Elle jaugea la distance qui la séparait de l'autre extrémité de la pièce, mais avant qu'elle ait pu faire un pas, les doigts s'avancèrent, se recourbant légèrement comme pour saisir la porte.

Des prières paniquées surgirent dans l'esprit de Marilee, une litanie de terreur. Son cœur tambourinait dans sa poitrine, ses jambes menaçaient de se dérober sous elle.

Puis la main tomba mollement sur le sol. Marilee, qui s'apprêtait à courir, se figea, bouche bée. Désincarnée, pathétique, la main gisait sur la grille d'air conditionné, tremblotant comme si elle était à l'agonie.

C'était son gant de jardinage marron, qu'elle avait suspendu à un crochet avec son jumeau au dos de la porte du placard. Pris dans le léger courant d'air causé par la porte entrouverte, il avait glissé sur le côté avant d'être emporté à travers l'ouverture.

Marilee vacilla et tomba lourdement à genoux sur le plancher ciré, le corps secoué de sanglots. Un gant ! Un simple gant. Si elle avait eu la présence d'esprit de se ruer sur le téléphone posé sur le plan de travail,

elle aurait appelé la police. Elle voyait d'ici la tête que les policiers auraient faite en découvrant qu'ils s'étaient précipités chez elle pour la protéger d'un gant de jardinage.

Au bout d'un moment, ayant recouvré ses forces, elle se releva et voulut aller ramasser le gant pour le remettre à sa place. Comme elle traversait la pièce, la porte du placard frémit de nouveau. Son cœur bondit **dans** sa poitrine. « Allons, se morigéna-t-elle. Ce n'est qu'un courant d'air. »

Pourtant, elle s'immobilisa. Le courant d'air était la seule explication raisonnable, mais pouvait-elle être certaine qu'il ne s'agissait pas d'autre chose? Et si elle ouvrait la porte pour y remettre le gant et qu'elle découdrait un homme dans le placard ?

C'était de la folie, et elle le savait, mais elle saisit un couteau de cuisine, au cas où. Elle perdait la tête, songeai-t-elle.

Elle mit timidement un doigt sur la poignée de la porte, puis l'ouvrit avec une violence telle que le battant alla percuter le réfrigérateur.

Hormis l'assortiment habituel d'outils, le placard était vide.

Les yeux de Marilee se posèrent sur l'entrée du cellier. Elle avait déjà regardé là et s'était assurée que la porte qui donnait sur le jardin était bien fermée. Mais avait-elle vérifié le garde-manger? Elle ne se souvenait pas de l'avoir ouvert, or il était assez grand pour abriter un homme.

Elle se rappela que toutes les portes et fenêtres étaient fermées.

Retourner dans ce cellier relevait d'un comportement obsessionnel, anormal. Elle se souvint des années où elle avait été si malade, où elle

avait perdu le contrôle de sa vie. Si elle s'autorisait à se conduire de manière irrationnelle, ce serait l'escalade.

Tant pis. Elle devait entrer dans le cellier. Elle n'avait pas le choix. Il le fallait. Elle poussa les battants, entra et ouvrit le garde-manger d'un coup sec. Rien. Elle aurait dû être soulagée, mais à cet instant précis, le réfrigérateur se mit en marche, et un craquement résonna dans la maison. Elle se retourna, le sang tambourinant à ses tempes, tandis qu'une petite voix intérieure lui demandait si elle était bien sûre que ce n'était qu'un bruit anodin.

Elle revint lentement sur ses pas, vérifiant de nouveau portes et fenêtres, cherchant constamment à se raisonner. Ses démons appartenaient au passé. Laurel Creek était une bourgade paisible, et aucun intrus ne pouvait pénétrer chez elle.

Quand sa deuxième tournée d'inspection se révéla aussi infructueuse que la première, elle se refusa à recommencer. Au contraire, elle se força à se recoucher. Au bout d'une heure passée à se tourner et à se retourner, elle s'endormit enfin et refit le même cauchemar presque aussitôt. Elle se réveilla en sursaut, sentant l'énorme main plaquée sur sa bouche, le pouce charnu bloquant la circulation d'air dans ses narines.

Elle se leva tant bien que mal et resta au milieu de la pièce, pliée en deux, haletante, fixant les couvertures comme si elles grouillaient de serpents. *Ô mon Dieu, mon Dieu...* Cela ne lui était pas arrivé depuis presque un an.

Ce n'était qu'un rêve, rien qu'un rêve.

Mais si réel.

Trop terrifiée pour s'en empêcher, elle alla de pièce en pièce, vérifiant une fois de plus portes et fenêtres, allumant toutes les lumières, ouvrant tous les placards, regardant sous tous les lits.

Puis elle recommença.

La troisième fois, elle s'arrêta net en prenant conscience de ce qu'elle était en train de faire. Elle ne pouvait pas retomber dans ce piège. Elle ne s'autoriserait pas à le faire.

Si elle n'arrêtait pas maintenant, tout de suite, elle ne tarderait pas à se barricader dans sa chambre, terrifiée à l'idée de répondre au téléphone.

Non. Cela ne se passerait pas ainsi. Elle avait fait trop d'efforts, elle avait trop souffert, pour se laisser submerger de nouveau par ce genre de sentiments. Elle devait se concentrer sur le positif. Penser à sa famille, au succès qu'elle connaissait en tant qu'auteur-illustrateur de livres pour enfants.

Debout dans le salon, elle s'interrogea. Pourquoi cela lui arrivait-il soudain ? Tout allait si bien depuis des mois ! Pas de cauchemars, pas de crises. Et voilà qu'elle était sur le point de faire sa deuxième crise en vingt-quatre heures. Pourquoi ?

La réponse était d'une effrayante simplicité. Joe. Le revoir l'avait bouleversée. Toute la soirée, elle s'était refusée à penser aux conséquences éventuelles de cette visite, mais son subconscient ne se laissait pas contrôler aussi aisément. Au fond d'elle-même, les révélations qu'elle lui avait faites cet après-midi-là la terrifiaient.

Il lui avait arraché la vérité, et s'il l'aimait réellement, comme il le prétendait, elle était certaine d'aller au-devant de nouveaux ennuis. Elle le connaissait assez pour savoir qu'il ne se contenterait pas d'un refus de sa part. Joe était une des personnes les plus tenaces qu'elle ait jamais rencontrées. S'il se donnait un objectif, il l'atteignait, quoi qu'il lui en coûte. Son succès en tant que footballeur et la manière dont il avait surmonté sa blessure au genou en témoignaient.

Il lui téléphonerait le lendemain, elle n'en doutait pas. Et quand il le ferait, elle lui dirait les choses clairement. Elle lui expliquerait sans ambiguïté possible pourquoi elle ne pouvait pas le revoir. Ce serait difficile et humiliant, mais elle devait lui faire comprendre ce qui risquait d'arriver s'il persistait.

S'il l'aimait - s'il l'aimait vraiment -, il garderait ses distances.

Le lendemain après-midi, Joe s'assit sur sa chaise de bureau grinçante, posa les pieds sur le bureau, puis appliqua une poche de glace sur le côté de son genou droit en esquissant une grimace.

Avec un soupir, il rejeta la tête en arrière et ferma les yeux, laissant le froid produire son effet. Quand la douleur eut suffisamment reflué, il leva les yeux vers l'horloge murale. Il était 13 heures. Zachary devait avoir terminé sa sieste du matin.

Il se pencha en avant, prit le téléphone et composa le numéro qui n'avait pas changé depuis qu'on l'avait forcé à le mémoriser au jardin d'enfants, une précaution au cas où il se serait perdu. *Je m'appelle Joe Lakota. M a mère s'appelle Faye Lakota. J'habite 362 K Street. Mon*

numéro de téléphone est le 555-3231.

Juste avant que le téléphone se mette à sonner à l'autre bout de la ligne, il coupa la communication, son regard revenant sur l'horloge. Il avait une heure devant lui avant que l'entraînement recommence.

Pourquoi ne pas profiter de la pause-déjeuner pour aller rendre une petite visite à sa mère ? Il pourrait mettre de la glace sur son genou là-bas pendant qu'il boirait un café avec elle. Maintenant qu'il avait commencé à travailler, il ne la voyait pas autant qu'il l'aurait souhaité, et Zachary serait content qu'il leur fasse une surprise.

Moins de dix minutes plus tard, il gara sa Honda dans l'allée qui menait à la maison de son enfance, une ancienne ferme en bardeaux de cèdre brut qui étaient devenus marron foncé au fil du temps. Il avait à peine coupé le moteur que sa mère s'avança sur la large véranda, comme si elle s'était attendue qu'il vienne. Les boucles grisonnantes qui encadraient son visage semblaient avoir perdu un peu de leur éclat, et en l'observant à travers le pare-brise, Joe songea qu'elle avait l'air pâle.

— Bonjour, maman. Comment ça va ? demanda-t-il en descendant de voiture.

— Très bien, mon petit.

Elle s'essuya les mains sur son éternel tablier. Joe s'avança vers les marches, s'émerveillant du fait qu'elle semblait changer si peu. Bien sûr, des rides étaient apparues sur son visage, et elle était un peu plus frêle à présent, mais sinon, elle était exactement pareille à la femme qu'il avait connue enfant.

— Je parie que tu es venu voir ton petit garçon. Il dort encore. Il a commencé sa sieste un peu tard.

Elle avait l'air fatiguée, songea soudain Joe, inquiet. Peut-être que s'occuper de Zachary était une tâche trop lourde pour elle à présent. Elle n'était plus jeune, et un enfant de quatre ans signifiait une charge de travail considérable.

— Tu es sûre que ça va, maman ? Tu n'as pas bonne mine. Si tu allais te reposer un moment ?

— Mais non. Je vais lui faire une tourte au fromage.

— Par cette chaleur ? s'écria Joe, sachant pertinemment que la nature économe de sa mère l'incitait à ne pas allumer l'air conditionné. Tu vas faire une attaque !

— Je me suis reposée pendant qu'il regardait un vieux épisode de *Lassie*. Et d'ailleurs, je vais très bien. Tu t'inquiètes pour rien.

— Peut-être, concéda Joe. Alors, comme ça, tu lui fais regarder *Lassie* ? Tu sais qu'il veut un chien ? Est-ce que tu vas prendre son parti ?

Elle poussa la porte-moustiquaire en riant.

— Tout enfant devrait avoir un chien. C'est un de mes grands regrets que de n'avoir jamais eu les moyens de t'en offrir un.

Elle lui avait donné tout ce dont il avait besoin et bien davantage, faisant des ménages huit heures par jour pour compléter sa maigre pension de veuve. Jamais il n'avait eu l'impression d'être plus pauvre que les autres. Au lycée, il avait porté les mêmes marques que ses camarades et reçu de l'argent de poche. Bien sûr, il avait fallu qu'il travaille pour

s'offrir une voiture et en payer l'assurance, et plus tard, il avait décroché une bourse pour aller à l'université, mais la plupart des jeunes avaient dû en faire autant. Dans l'ensemble, c'avait été une bonne expérience. Si besoin était, il savait toujours se contenter de peu.

— Je vais lui acheter un chien, maman. Promis. Il faut seulement que je construise une clôture d'abord.

Joe suivit sa mère dans le salon, laissant tomber ses clés sur la table de télévision qu'il lui avait offerte trois ans plus tôt. Avec le fauteuil bleu inclinable, c'étaient les deux seuls meubles qui ne dataient pas des années cinquante ou d'avant. Cela amusait Joe de voir que ce style revenait à la mode.

— N'attends pas trop longtemps, conseilla-t-elle. Les enfants grandissent vite.

Elle entra dans l'antique cuisine, le plancher grinçant sous ses pas. Joe réprima un soupir. Pendant ses jours de gloire, il lui avait donné régulièrement de grosses sommes d'argent, et il n'avait pas la moindre idée de la façon dont elle l'avait dépensé. Certainement pas pour faire des travaux dans la maison.

— Il faut que j'y réfléchisse encore, maman. Il est cruel de garder un chien enchaîné toute la journée, et à l'intérieur, il ferait des saletés sur la moquette.

— Cette moquette ! Soupira Faye.

Elle s'approcha d'un placard, prit une assiette à dessert et y déposa une énorme part de gâteau aux épices nappé de caramel. Joe en eut l'eau à la

bouche.

— Je ne sais pas où tu avais la tête quand tu as choisi ce beige.

Tout chez lui était beige. Moquette, murs, rideaux et canapé. Et alors?

Au moins, toutes les couleurs allaient avec. De toute façon, la décoration d'intérieur n'était pas son fort, songea Joe en revoyant les murs encore nus de sa nouvelle maison.

Sa mère poussa l'assiette de gâteau vers lui.

— Mange.

— C'est pour moi ?

— Bien sûr que c'est pour toi, répondit-elle en lui servant un verre de lait pour accompagner le gâteau. Si je mangeais autant, je pèserais cent cinquante kilos.

Il prit une bouchée de gâteau, ferma les yeux et réprima un gémissement de plaisir. C'était du nappage au caramel maison, le genre qu'on laisse cuire sur la cuisinière et qu'on fouette ensuite pour qu'il devienne onctueux.

— Oh, maman, dit-il avec un soupir d'aise. C'est délicieux. Tu l'as fait pour Zachary? Tu le gâtes.

— J'aime le gâter, répondit-elle en souriant. Tu n'as pas idée du bonheur que c'est pour moi de l'avoir chaque jour.

Ils bavardèrent de tout et de rien pendant que Joe terminait son gâteau.

— Eh bien, maman, dit-il enfin, il est temps que je retourne au boulot.

Il mit son assiette dans l'évier, puis, passant un bras autour des épaules de sa mère, il marcha avec elle jusqu'à la porte d'entrée, ramassant ses

clés au passage.

— Fais-moi plaisir. Repose-toi quelques instants pendant que Zachary dort encore.

—Bah!fit-elle en lui ouvrant la porte-moustiquaire. Fais plutôt attention à toi sur la route. Ne roule pas trop vite, hein ?

Joe sortit de l'allée en souriant. Au coin de la rue, il tourna à droite dans l'artère principale, prenant soin de ne pas dépasser la limite de vitesse dans ce quartier résidentiel. Il dépassa des enfants à vélo, des gens qui se promenaient et dut faire un détour pour éviter un chien qui avait décidé de faire une sieste à l'ombre d'un orme. Partout où il allait, tout contrastait avec le rythme effréné de la cité qu'il avait laissée derrière lui. Ici, à Laurel Creek, Zachary aurait une enfance idyllique et jouirait de beaucoup plus de liberté qu'il n'en aurait eue à San Milagros.

En passant devant la rue où vivait Marilee, il jeta un bref coup d'œil à sa montre. Il avait encore quelques instants devant lui. Il s'était inquiété à son sujet toute la matinée. Quel mal pouvait-il y avoir à s'arrêter pour prendre de ses nouvelles ?

Sa décision prise, il ralentit et fit le tour du pâté de maisons pour revenir à sa rue. Sa Taurus verte était garée dans l'allée, indiquant qu'elle était là.

Boo vint à sa rencontre, et Joe se pencha pour le caresser.

— Tu te souviens de moi, hein ? murmura-t-il en grattant les oreilles tombantes du chien. J'espère que ta propriétaire va m'accueillir avec le même enthousiasme.

Il grimpa les marches de la véranda et appuya sur la sonnette. À travers les vitres de la porte, il vit Marilee apparaître dans le couloir et tressaillir en le reconnaissant. Joe lui décocha un sourire. Elle s'avança, visiblement à regret, puis entrouvrit la porte sans retirer la chaîne de sécurité.

— Bonjour, dit-elle d'une voix atone.

— Bonjour, Mari. Je voulais seulement voir comment tu allais.

— Oh.

L'accueil n'était pas vraiment chaleureux. Joe se pencha vers Marilee pour mieux voir son visage. Il lui sembla pâle, presque cireux.

— Comment te sens-tu ?

— Bien, dit-elle de la même voix désincarnée. Un frisson parcourut la nuque de Joe.

— Bien? Tu n'as pas l'air d'aller bien, mon chou.

— Je faisais la sieste.

— Oh, je suis désolé. Je ne voulais pas te réveiller. Elle fixait le torse de Joe d'un air absent.

— Mari, tu es malade ? demanda-t-il, de plus en plus inquiet.

Un long silence lui répondit. Puis Marilee cilla.

— Joe, quand tu m'as dit hier que tu m'aimais toujours, tu étais sincère ?

Il y avait quelque chose qui n'allait pas, songea-t-il. Jamais il ne l'avait vue si froide, si distante.

— Je t'aime tant que je donnerais ma vie pour toi. Dis-moi ce dont tu

as besoin.

— J'ai besoin que tu restes loin de moi, répondit-elle. Que tu n'essaies pas de me voir. Ne reviens pas.

Joe eut l'impression de mourir. Ne plus jamais la voir ? Il ferma les yeux, écoutant Marilee respirer un instant, soulagé qu'elle ne semble pas avoir de difficultés à le faire. Puis il rouvrit les yeux. La jeune femme était si pâle qu'il ne put s'empêcher d'éprouver une nouvelle bouffée d'inquiétude.

Il jeta un coup d'œil à sa montre et décida que son assistant pourrait se débrouiller seul jusqu'à ce qu'il arrive.

— Je sais que tu ne comprends pas, dit-elle à voix basse. Et je ne veux pas entrer dans des explications embarrassantes. S'il te plaît, Joe, n'insiste pas. Je ne peux pas te voir. J'ai fait tant d'efforts pour reconstruire ma vie... Je ne peux pas te laisser la détruire.

— Je ne ferais jamais une chose pareille.

— Tu sais qu'à un moment donné, je devais commander mes courses par téléphone ?

— Non, je ne le savais pas. Mari...

— Écoute-moi, coupa-t-elle. S'il te plaît. Il se tut et lui fit signe de continuer.

— J'ai acheté cette maison pour avoir mon propre espace, dit-elle avec un geste vague. Vivre avec mes parents était devenu trop étouffant. Tu sais à quel point ils sont routiniers.

Joe hocha la tête. Karl Nelson et sa femme Emily étaient des gens

adorables, mais ils avaient toujours été vieux avant l'heure. Ils se rendaient à la messe chaque matin à 8 heures, priaient ensemble après le dîner et regardaient rarement la télévision parce qu'ils trouvaient qu'on y disait trop de vulgarités. Si Marilee ne s'était pas rebellée à l'adolescence, elle aurait sans doute porté des jupes longues et des socquettes blanches jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans.

— Après, j'ai regretté ma décision. Je ne me sentais pas en sécurité ici toute seule.

La gorge serrée, Joe commençait à deviner ce qu'elle allait lui raconter.

— Mais bon, j'avais acheté la maison, et il fallait que je paie les mensualités. J'ai songé à vendre et à retourner vivre avec mes parents, mais... je ne sais pas... je crois que par certains côtés, ils étaient contents de se retrouver seuls. Et puis, j'avais honte d'avouer que j'étais lâche à ce point. Bref, j'ai décidé de rester ici. J'ai commencé à être vraiment malade. Elle marqua une brève pause.

— Je mettais des casseroles derrière les portes au cas où quelqu'un aurait essayé d'entrer. Quand le téléphone sonnait, j'avais l'impression qu'on m'écorchait vive. Je ne sortais que pour aller chez ma sœur ou chez mes parents, et chaque fois que je montais dans ma voiture, j'avais le cœur qui battait à cent à l'heure. J'étais plus ou moins agoraphobe.

Comme Zachary, pensa Joe.

— Je ne savais jamais quand j'allais avoir une crise. Une fois, ça m'est arrivé lors d'une réunion de famille, et mon père a appelé une ambulance.

C'était affreux. Les médecins des urgences ont dit que j'avais de l'asthme, et après, mes parents ont insisté pour que j'aie un inhalateur. Je ne pouvais pas leur dire que ça ne servait à rien. Ils m'auraient posé des questions.

Joe changea de position pour soulager son genou douloureux.

— Et c'aurait été grave qu'ils te posent des questions ? dit-il avec douceur. Peut-être que cela te ferait du bien de parler à quelqu'un, Mari.

Tu y as pensé ?

Elle demeura silencieuse.

— Il n'y a pas de traitement pour les crises de panique ? Insista-t-il.

Tu devrais au moins consulter un médecin.

— J'ai consulté mon médecin. Je lui ai dit que je faisais des crises de panique, et il n'a pas cherché à en savoir plus - je suppose que c'est relativement courant. Il m'a donné des tranquillisants. Ça n'a pas marché, alors il m'a prescrit des doses plus fortes.

La souffrance perçait dans sa voix.

— Oh, Mari, pourquoi ne m'as-tu rien dit ? Je serais venu, tu le sais.

J'aurais tout abandonné, le football et le reste.

Il tendit la main par l'entrebâillement de la porte pour lui caresser la joue du bout du doigt.

— J'aurais monté la garde devant ta porte, dormi sur ton canapé.

J'aurais fait n'importe quoi.

Elle émit un petit bruit exaspéré et se recula pour esquiver sa caresse.

— Tu ne comprends donc pas, Joe ? Tu étais la dernière personne au

monde que je pouvais appeler. La dernière.

— Mais pourquoi, bon sang ? C'est ça qui me stupéfie le plus. Nous étions si proches. Je te disais tout, tu me disais tout. Et d'un seul coup, tu ne pouvais plus me parler ?

— Je savais ce qui arriverait si on se retrouvait ensemble. Je savais ce que tu attendais de moi. Je ne pouvais pas y faire face, et je ne peux toujours pas.

Joe sentit le sang battre soudain à ses tempes.

— Tu veux parler de sexe ?

— Ne prends pas cet air surpris.

Elle se tut un instant, et Joe comprit qu'elle était arrivée au bout de son discours, qu'elle cherchait désormais ses mots.

— Nous avons décidé d'attendre jusqu'au mariage, mais combien de temps aurions-nous résisté ? Nous étions fiancés. C'était de plus en plus difficile, et je savais que le moment approchait.

Un frisson parcourut Joe.

— Nous avons attendu trois ans, reprit-elle, et j'avais enfin dix-huit ans. Mais après ce qui s'était passé, je ne pouvais pas. Je ne pouvais pas !

Joe se mit à arpenter la véranda devant la porte, les yeux fixés sur le sol.

— C'est pour cette raison que tu as rompu nos fiançailles ? dit-il enfin.

Parce que tu pensais que je m'attendrais que tu couches avec moi ?

Elle posa la main sur la chaîne de sécurité.

— Je ne le pensais pas. Je le savais.

— Je t'en prie, dit-il doucement. Je ne suis pas un monstre.

— Tu n'étais pas au courant, et je ne pouvais pas te le dire. Je ne pouvais même pas en parler!

— Et ça n'a rien arrangé, observa-t-il. Je t'aurais emmenée à Eugène. Même à l'époque, il devait y avoir là-bas un centre d'accueil pour les victimes de viol.

Elle cilla à la mention du mot, et la tristesse transperça Joe. Elle faisait un déni, songea-t-il. Non seulement elle était incapable d'en parler, mais quelque part au fond d'elle, elle refusait même d'admettre que cela lui était arrivé.

— Tu avais besoin de voir quelqu'un, Mari. Et je pense que tu en as encore besoin. Je t'aurais emmenée.

— J'étais incapable de t'en parler, Joe. Pourquoi est-ce que tu ne peux pas comprendre ça ?

— Tu as préféré m'éliminer de ta vie. Comment as-tu pu penser que tu surmonterais une chose pareille toute seule, ma chérie ?

Il se rapprocha de la porte, effleura une mèche des cheveux de Mari.

Ils s'enroulèrent autour de ses doigts comme un ruban de soie.

— Les gens ne se remettent pas de ce genre de choses spontanément.

Ils ont besoin de soutien. Tu n'es pas la seule, tu sais.

Elle se mit à sangloter doucement, et Joe se pressa contre le battant, comme s'il pouvait ainsi être plus proche d'elle.

— Mari... ne pleure pas, supplia-t-il, réprimant l'envie de briser la chaîne pour prendre Marilee dans ses bras et la réconforter. Pardonne-

moi. Je sais que c'a été dur pour toi, que tu te sentais seule et que tu ne savais sans doute pas quoi faire.

Elle avait été élevée au sein d'une famille de catholiques pratiquants, dans une petite ville paisible. Comment aurait-elle su où se tourner ?

— Je t'en prie, ne pleure pas. Nous devons nous concentrer sur le présent. D'accord ? Je connais la vérité, maintenant. Je peux t'aider, si tu veux bien me le permettre.

— M'aider ? répéta-t-elle d'une voix perçante. Je ne peux pas avoir de relation avec un homme, Joe, et je n'ai certainement pas besoin que tu fasses pression sur moi.

Elle lui donnait l'impression qu'elle le considérait comme une maladie contagieuse.

— Rien n'a changé depuis dix ans. Tu es toujours Joe, et je suis toujours la même fille abîmée. Après ta visite hier, c'était comme si on m'avait enfermée dans une cage et torturée avec des piques.

— Je ne te ferais jamais de mal. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— Ce que je sais et ce qui se passe au fond de moi sont des choses complètement différentes. Mon cauchemar est revenu la nuit dernière, Joe.

Il hocha la tête sans rien dire. Il n'avait aucun mal à imaginer de quel genre de cauchemar il s'agissait.

— C'était la première fois depuis dix mois. Il a fallu que je prenne des calmants pour m'endormir. Et d'autres ce matin. C'est pourquoi je sommeillais quand tu es arrivé. Je suis à moitié dans les vapes. Si tu

m'aimes, si tu m'aimes vraiment, laisse-moi tranquille.

Oui, il l'aimait. Il l'avait toujours aimée et il l'aimerait toujours. Mais la laisser seule ne lui semblait pas une décision très judicieuse. Si elle pouvait le voir régulièrement dans des situations où elle ne se sentait pas menacée, elle cesserait d'avoir des crises de panique, et peu à peu, elle se remettrait. Il en était certain.

— Marilee, tu veux bien faire une chose pour moi ? Une seule chose ?

Après un instant d'hésitation, elle hocha la tête.

— Laisse-moi t'emmener chez un spécialiste. Pas ici, en ville, où cela se saurait. À Bedford, peut-être. Je t'attendrai dans la voiture si tu préfères ; si tu as besoin de soutien moral, je t'accompagnerai. Je suis sûr que le médecin comprendrait que je reste avec toi pendant les premières séances.

— Quoi ? Pour que tu entendes tous les détails sordides et que tu me juges ?

— Te juger ? Pourquoi diable ferais-je une chose pareille ?

La douleur qu'il lisait dans ses yeux lui brisait le cœur.

— Et si la femme l'a cherché, Joe ? Tu as pensé à ça ? Il jura entre ses dents, serrant le poing sur la chaîne.

— Aucune femme ne cherche ça. Même si elle se promène toute nue dans la rue.

— Tu ne connais pas toute l'histoire.

— Je n'ai pas besoin de la connaître. Je te connais, toi.

— J'ai été stupide, Joe.

Son regard se riva au sien, le bleu de ses yeux si sombre qu'il en paraissait violet.

— Si stupide ! Tu m'avais dit de ne jamais aller aux soirées des fraternités étudiantes. Tu t'en souviens ? Tu m'avais avertie.

— Je m'en souviens, dit-il d'une voix tendue.

— Eh bien, je ne t'ai pas écouté. Je suis allée à une de ces soirées avec une fille de ma résidence. Beaucoup d'autres filles y allaient, et elles n'avaient jamais de problèmes. J'ai pensé que tu étais trop protecteur. C'était vrai. Mais Marilee avait passé toute sa vie à Laurel Creek, où elle avait reçu une éducation stricte qui ne l'avait pas préparée à se défendre. Fort de trois ans d'expérience à l'université, Joe était conscient des dangers qu'elle pourrait courir sur un grand campus universitaire.

— Toutes les filles sortaient par deux, c'était la règle. Ma copine voulait y aller parce que son petit ami devait être là, et elle m'a suppliée de l'accompagner. Finalement, j'ai accepté. On était censées rester ensemble, mais elle a disparu.

Une vague de nausée submergea Joe.

— Mari, tu avais dix-huit ans. À cet âge-là, tout le monde commet des erreurs de temps en temps. Tu crois que je n'ai jamais rien fait de stupide ? Détrompe-toi.

— Tout le monde ne paie pas pour ses erreurs comme je l'ai fait.

Elle n'avait jamais parlé à personne de ce qui lui était arrivé, et maintenant qu'elle avait décidé de le faire, c'était à travers une porte entrebâillée ? Il supposait que les tranquillisants lui avaient délié la

langue, mais il avait quand même besoin d'entrer. Rester debout sur la véranda alors qu'elle avait de toute évidence besoin d'avoir ses bras autour de lui était de la torture.

— Mari, ma chérie...

— Quelqu'un avait mis de l'alcool fort dans le punch, reprit-elle sans l'écouter. La salle était bondée, la musique assourdissante. J'avais chaud, et le petit ami de ma copine m'a offert un verre de punch. J'ai trouvé qu'il avait un drôle de goût, mais je n'avais jamais bu d'alcool.

Seigneur ! Il se souvenait de la jeune fille innocente qu'elle était alors.

Il allait tuer le salaud qui lui avait fait ça. Ce fumier était peut-être marié et père de famille à l'heure qu'il était, mais ça ne l'autorisait pas à vivre tranquillement alors que Marilee subissait quotidiennement les séquelles de ce qu'il lui avait fait subir.

— Tu n'as bu qu'un verre ? demanda-t-il, car il voulait qu'elle continue à parler.

— Oui, mais c'était un grand verre, et j'ai tout bu. Joe avait connu des types de ce genre à l'université, des jeunes dénués de scrupules.

— D'abord, j'ai eu le vertige, dit-elle d'une voix saccadée. Puis j'ai commencé à avoir mal au cœur. Affreusement mal au cœur. Il a dit qu'il y avait un endroit où je pouvais m'allonger.

Joe passa une main sur ses yeux. Il savait ce qu'elle allait raconter. Il aurait pratiquement pu achever le récit lui-même. Il l'imaginait, à peine capable de tenir debout, prise de nausées, faisant confiance à un jeune homme « serviable » pour l'aider.

— J'aurais dû appeler un taxi et rentrer à la résidence, reprit-elle en sanglotant. Au lieu de quoi... J'ai été si stupide, Joe. Si incroyablement stupide. Je le connaissais, et je croyais pouvoir lui faire confiance, alors je suis allée avec lui. Je suis allée avec lui !

Elle se mit à pleurer pour de bon. Il resta immobile aussi longtemps qu'il put le supporter, puis il saisit la poignée de la porte et pressa son épaule contre le battant.

— Écarte-toi, mon chou. Je vais entrer.

— Non!

Elle s'appuya de tout son poids contre la porte.

— Seulement pour parler, je te le jure.

— Je t'ai dit que je ne pouvais pas en parler. Pourtant, elle venait de le faire. Et quand la digue s'était finalement rompue, c'était à lui qu'elle avait ouvert son cœur.

— Très bien. Nous ne parlerons pas. Je veux seulement être avec toi.

En tant qu'ami.

— Oh, Joe.

Tant pis pour le discours de motivation qu'il devait faire à ses joueurs dans le vestiaire. S'il perdait son emploi, il en trouverait un autre. Hormis son fils, personne au monde ne comptait autant pour lui que cette femme.

— Je vais te faire du thé, et dès que tu iras mieux, je m'en irai.

D'accord? Défait la chaîne.

— Non... je t'en prie. N'entre pas. S'il te plaît, Joe. Elle prit une inspiration tremblante.

— Ça va, je t'assure. Et je ne veux pas que tu entres. J'allais mieux avant de te voir hier. J'allais presque bien.

— Et tu n'as pas envie d'aller tout à fait bien ? Si tu ne veux pas que j'entre, d'accord, mais il faut quand même que tu ailles consulter un médecin.

Il s'abstint d'ajouter qu'il avait fait un crochet par la bibliothèque la veille, après lui avoir rendu visite, et qu'il avait emprunté plusieurs livres concernant les crises de panique provoquées par les traumatismes. Il était évident qu'elle avait besoin d'aide, et il était déterminé à faire en sorte qu'elle en obtienne.

— Tu penses que je suis folle ?

— Mon chou, je n'ai pas dit ça. Elle émit un bruit exaspéré.

— Tu as raison. Je suis folle. Mais je ne peux pas aller voir un psy.

Parler de ça ne fera qu'aggraver les choses. Le seul fait d'y penser suffit à les aggraver.

— Mari, je...

— Il faut que tu partes, maintenant, Joe. Je t'en prie, ne reviens pas.

La prochaine fois, je ne t'ouvrirai pas.

Il ne la laisserait pas fermer ainsi la porte à toute communication entre eux. Il voulait au moins pouvoir lui parler par téléphone.

— Puis-je t'appeler de temps en temps ? Juste pour savoir comment tu vas ?

Elle le dévisagea pendant un long moment, les yeux emplis d'une nostalgie qui lui disait qu'elle aurait de tout son cœur voulu répondre par

l'affirmative.

— Ne m'appelle pas, Joe. Je ne peux pas courir ce risque. Si je retombe malade, je ne m'en remettrai peut-être pas. Il faut que tu me laisses en paix.

Il n'était pas d'accord. Ce dont elle avait besoin, c'était de sentir ses bras autour d'elle. Mais ce n'était pas le moment d'en débattre.

— Souviens-toi que toi, tu peux me téléphoner si tu veux.

— Je m'en souviendrai.

— Au revoir, alors, dit-il d'une voix enrouée. Je t'aime, Mari. Si tu as besoin de moi, n'hésite pas. Je serai là en un clin d'œil, et je ne te demanderai rien en échange. C'est promis.

Il y eut un long silence. Puis, si bas qu'il l'entendit à peine, elle murmura : — Moi aussi, je t'aime. Et elle referma la porte.

4.

Le lendemain après-midi, Joe tentait de se concentrer sur un groupe de garçons qui auraient été incapables de jouer au football si leur vie en avait dépendu. Il ne restait qu'un mois avant le début de l'année scolaire et celui de la saison. Il n'avait plus beaucoup de temps pour amener l'équipe à un niveau correct, et la tâche semblait plus insurmontable de jour en jour.

— Bedford High va nous massacrer cette saison, maugréa Ted. Je ne donne pas cher de mon poste si ces gosses n'arrivent pas à faire des progrès.

D'aussi loin que remontent les souvenirs de Joe, Bedford High avait

toujours été le rival le plus féroce de Laurel Creek High. Avec le temps, la compétition entre les deux lycées était devenue un élément clé de la saison de football, transformant ce qui aurait dû être un jeu en une lutte sans merci pour la victoire.

Joe prit quelques notes en se disant que gagner n'était pas la seule chose qui comptait dans la vie. Ces garçons mettaient tout leur cœur dans leur jeu, même n'avaient remporté aucun de leurs matches jusqu'à présent.

La sonnerie de son téléphone portable retentit, interrompant le cours de ses réflexions. Il plongea la main dans sa poche et ouvrit l'appareil.

— Lakota.

Une voix de femme inconnue s'éleva à l'autre bout du fil, le prenant par surprise. Joe s'écarta du terrain et mit une main sur son oreille pour entendre ce que lui disait son interlocutrice. Elle semblait âgée et agitée.

— Excusez-moi, coupa-t-il. Qui est à l'appareil ?

— Sarah Rasmussen, la voisine de votre mère ! Faye est très malade.

J'ai appelé une ambulance, et on va l'emmener à l'hôpital. Je crois que c'est son cœur.

Joe eut l'impression qu'un gouffre venait de s'ouvrir sous ses pieds.

— O mon Dieu, murmura-t-il, le sang tambourinant à ses tempes.

C'est grave ?

Il se mit à courir, mais s'arrêta presque aussitôt, réalisant qu'il ne pouvait pas s'en aller sans avertir son assistant. Il pivota sur ses talons.

— Où est mon fils, madame Rasmussen ?

— Il est sous la table. Le pauvre petit est terrifié. Je vous proposerais

bien de le garder pour que vous puissiez aller tout de suite à l'hôpital, mais je crois franchement qu'il vaudrait mieux que vous veniez ici d'abord.

— J'arrive tout de suite. Pouvez-vous le lui dire, madame Rasmussen? Je serai là dans cinq minutes.

Il était près de 20 heures quand Joe rentra ce soir-là. D'un pas lourd, il porta son fils endormi à l'intérieur. Quelle journée c'avait été !

Heureusement, l'état de sa mère s'était stabilisé. Avec du repos et un traitement approprié, elle ne tarderait sans doute pas à aller mieux. Son électrocardiogramme était bon, mais le médecin voulait la garder en observation quelques jours afin d'effectuer des examens supplémentaires.

— Votre mère n'est plus toute jeune, lui avait dit le docteur Pétrie.

Garder un enfant de quatre ans est trop fatigant pour elle. Quand elle rentrera chez elle, elle ne pourra pas continuer à s'occuper de son petit-fils pendant toute la journée, du moins pas de manière régulière.

Malgré le soulagement qu'avait ressenti Joe en apprenant que sa mère allait se rétablir, les paroles du médecin avaient éveillé en lui une nouvelle inquiétude. Zachary n'était pas un enfant comme les autres, et Joe ne pouvait envisager de le mettre à la crèche comme le faisaient les autres parents.

Qu'allait-il faire ? La migraine lui martelait le crâne tant il s'efforçait de réfléchir. Quoi qu'il arrive, il ne pouvait pas prendre de journée de congé. S'absenter alors qu'il venait de débiter ce nouvel emploi était le plus sûr moyen de se faire renvoyer.

Zachary se réveilla au moment où Joe remontait les couvertures sur lui.

— Ça va, papa ? Mamie va mieux ?

Joe s'efforça de sourire et se pencha pour déposer un baiser sur le front de son fils.

— Ça va, mon chou. Je suis un peu fatigué, c'est tout.

— Mamie va mourir ?

— Non, bien sûr que non, répondit Joe en lui caressant les cheveux.

Elle va guérir.

— Papa, c'est à cause de moi qu'elle est malade ? Joe se pencha davantage et scruta les grands yeux effrayés de son fils.

— Mais non, Zachary. Où es-tu allé pêcher une idée pareille ?

— C'est le docteur qui l'a dit, murmura l'enfant d'une voix tremblante.

Joe cilla, regrettant que Zachary ait été témoin de la conversation.

Mais sans baby-sitter, il n'avait pas eu d'autre choix que d'emmener l'enfant à l'hôpital.

— Non, mon chéri. Ce n'est pas ce que le docteur a dit. Mamie est malade parce qu'elle est âgée, pas à cause de toi.

Zachary enfouit son visage dans la poitrine de Joe.

— Je ne voulais pas la rendre malade, papa. Elle me préparait une tartine comme tous les jours, et puis tout à coup, elle a fait une drôle de tête et elle m'a demandé de lui apporter le téléphone. Elle a parlé à quelqu'un, et après, elle est tombée. Elle ne pouvait plus parler. J'ai cru qu'elle allait mourir.

Joe ferma les yeux, tout en berçant son fils doucement. Parfois, il avait l'impression d'être un bien piètre père. Pourquoi diable n'avait-il pas deviné ce que l'enfant ressentait? Pendant toutes ces heures d'attente à l'hôpital, Zachary s'était accablé de reproches. C'était un lourd fardeau à porter pour un petit garçon.

— Oh, Zachary... je suis tellement désolé. Écoute-moi.

— Oui?

— Ce qui est arrivé à mamie Faye n'était la faute de personne. Son cœur est vieux et malade, et il y a longtemps qu'elle a des douleurs à la poitrine. Cela a commencé bien avant qu'elle s'occupe de toi. N'importe quoi peut déclencher une crise, même une petite promenade dans le parc, le soir. Sa crise n'avait absolument rien à voir avec toi.

— Tu es sûr? demanda Zachary, au bord des larmes.

— Tout à fait sûr, affirma Joe. Parole de scout. Mamie Faye adore te garder.

Il déposa un nouveau baiser sur la tête de l'enfant, humant son odeur de petit garçon qu'il aimait tant.

— Si elle savait que tu te fais des reproches, elle te dirait comme moi que ce n'était pas ta faute et qu'il ne faut pas que tu penses des choses pareilles. Elle sera sur pied en un rien de temps, tu verras.

— Je ne pourrai plus aller chez elle, dit Zachary avec tristesse.

— Plus autant qu'avant, admit Joe.

— Où est-ce que j'irai pendant que tu entraînes l'équipe de football, papa ?

— Je trouverai une solution, répondit Joe avec une assurance qu'il était loin d'éprouver. Une solution qui te plaira, je te le promets. Pour le moment, je ne veux pas que tu t'inquiètes. Tu as envie que je te lise une histoire?

Zachary sourit et se pelotonna sous les couvertures.

— Oui. *Bonne nuit, madame la lune.*

Joe réprima un grognement. Il avait lu cette histoire tant de fois qu'il la connaissait par cœur. Il alluma la lampe de chevet.

— Bon.

Zachary étouffa un bâillement.

— Papa ?

— Mmm ? fit Joe en cherchant le livre choisi parmi ceux qui étaient rangés dans le tiroir de la table de nuit.

— Et si tu ne trouves pas de solution ? Qu'est-ce qu'on fera ?

C'était une question à laquelle Joe n'avait pas de réponse et qui l'inquiétait tout autant que Zachary.

— Tu m'as déjà vu échouer quand j'ai décidé de faire quelque chose ?

— Non.

— Alors ? Je trouverai une solution, mon chéri, et elle te plaira. C'est promis.

Marilee était en train de donner à manger à Boo dans le cellier quand le téléphone se mit à sonner. Il était près de 21 heures, et il était rare qu'elle reçoive des appels si tard. Songeant que Gerry était peut-être Sur le point d'accoucher, elle se précipita dans la cuisine et décrocha.

— Ne me dis pas que le bébé arrive ! S'exclama-t-elle, hors d'haleine.

Une voix masculine, chaude et grave, s'éleva à l'autre bout de la ligne.

— Pardon ?

Marilee sentit le rouge lui monter aux joues. Elle était si désarçonnée par son appel qu'il lui fallut un instant pour se reprendre.

— Joe?

— S'il te plaît, ne raccroche pas.

— Je croyais que nous avions décidé de ne pas nous parler.

— J'ai besoin de ton aide, Marilee.

La tension qui perçait dans sa voix la fit hésiter. Sa main se crispa sur l'appareil.

— De mon aide ?

— Ma mère est à l'hôpital. C'est son cœur. Elle s'est effondrée cet après-midi.

— Oh, non ! s'écria Marilee, sincèrement bouleversée. Elle avait toujours eu beaucoup d'affection pour Faye Lakota.

— Son cœur? Mais elle est si jeune !

— Elle aura soixante-seize ans le mois prochain, Mari. Elle n'est plus si jeune.

Soixante-seize ans ? Marilee regarda à travers la fenêtre de la cuisine le jardin plongé dans le noir. Où le temps s'était-il enfui ?

— Je suis vraiment désolée, Joe. C'est grave?

— Nous n'avons pas encore les résultats de tous les examens, mais

son électrocardiogramme est satisfaisant.

Il semblait exténué et parlait d'une voix à la fois dénuée d'émotion et lourde de tension.

— Que puis-je faire pour toi ?

— Je ne voudrais pas abuser de notre amitié, Mari, mais j'ai un service à te demander.

— Ne dis pas de bêtises. Ta mère est adorable. Quand des choses pareilles arrivent, on met le reste de côté. Quand rentre-t-elle ? Je peux aller m'occuper de la maison, ou même travailler là-bas pendant quelques jours et garder un œil sur elle.

— Tu te souviens de Mme Rasmussen, qui habite à côté ? Elle a offert de se charger de tout cela. Maman et elle sont proches, et je crois qu'elles seront contentes de passer du temps ensemble.

— Oh, fit Marilee, décontenancée, en traçant machinalement du doigt la ligne dessinée par le joint entre les carreaux couleur crème du plan de travail. Que voudrais-tu que je fasse, dans ce cas ?

— J'ai besoin de quelqu'un pour garder Zachary. Le médecin dit que ma mère ne peut plus s'occuper de lui. C'est trop fatigant pour elle.

Cela n'était pas venu à l'esprit de Marilee. Elle ferma les yeux.

Zachary.

— Pendant combien de temps ? Il y eut un long silence.

— Sans doute plusieurs semaines. J'aurais bien demandé à Gerry et Ron, mais ils ont déjà tant d'enfants, et Gerry est enceinte jusqu'aux yeux... Et puis, Zachary est très timide. Il ne pourrait pas se faire du jour

au lendemain à l'agitation qui règne chez eux.

— Plusieurs semaines ? répéta Marilee.

— Seulement le temps qu'il s'habitue à fréquenter une crèche, se hâta d'expliquer Joe. S'il était chez toi, je pourrais commencer à l'y emmener une fois par semaine, pour qu'il fasse connaissance avec le personnel et les autres enfants. Peu à peu, il pourrait y aller tous les matins, et ensuite, toute la journée.

Plusieurs semaines ? S'il s'était agi de n'importe quel autre enfant, Marilee aurait accepté sans l'ombre d'une hésitation. Mais Zachary ? Sa sœur lui avait dit qu'il était adorable, et elle aurait sans doute plaisir à le garder. Seulement, il faudrait qu'elle voie Joe aussi. Il n'y aurait aucun moyen d'éviter cela.

— Je... euh... À vrai dire, Joe, ce serait mieux pour moi si tu demandais à Mme Rasmussen de surveiller Zachary pendant que je m'occupe de ta mère. Comme ça, je pourrais travailler pendant que ta mère se repose.

« Et je pourrais faire en sorte de ne jamais te rencontrer », acheva-t-elle intérieurement.

— Je sais. Seulement...

Il laissa échapper un juron inaudible entre ses dents.

— Marilee, reprit-il d'une voix hésitante, je ne te demanderais pas ce service si je n'étais pas dans un tel pétrin. Zachary n'est pas comme les autres enfants. Je ne peux pas le laisser avec n'importe qui. Pour une raison curieuse, il n'aime pas Mme Rasmussen. Aujourd'hui, quand ma

mère a eu ce malaise, il a piqué une crise de nerfs. Il était en train de hurler sous la table de la cuisine lorsque Mme Rasmussen m'a téléphoné pour m'avertir. Il était mort de peur.

— Mais Joe, il ne me connaît même pas !

— Il va t'adorer, je le sais. Les enfants ne sont pas stupides. Tu as une affinité avec eux, Mari. Il suffit de regarder ton travail pour le savoir. Tu es sensible. Zachary n'a pas eu la vie facile avec sa mère. Il ne m'en a pas dit grand-chose - je pense qu'il a du mal à en parler. Toi, tu le comprendras, mon chou, peut-être mieux que personne.

Marilee se passa la main dans les cheveux.

— N'essaie pas de me prendre par les sentiments, Joe. Tu sais que je ne veux pas te voir. Et si je gardais Zachary, je n'aurais pas le choix.

— Penses-tu vraiment que j'utiliserais mon enfant de cette manière ?

Je t'aime toujours, Marilee. J'ai été honnête avec toi sur ce point. Si je pouvais te convaincre de nous donner une nouvelle chance, je le ferais et je te demanderais de m'épouser. Mais tu ne peux pas m'accuser d'avoir des arrière-pensées.

C'était vrai, elle le savait. Joe avait toujours été ouvert et droit.

— J'aimerais beaucoup t'aider, soupira-t-elle. Mais... je ne peux pas.

Je ne veux pas te voir. Je croyais t'avoir dit ça clairement.

— Marilee, je ne sais pas quoi faire. Je peux dire à Zachary que tu es mon amie, que je te connais depuis toujours. Ce ne serait pas comme le laisser avec une parfaite inconnue.

Elle cilla et massa ses tempes soudain bourdonnantes.

— Je suis désolée, Joe.

— Marilee, je t'en prie... Je vais me faire licencier si je m'absente aux entraînements. Soit je laisse Zachary avec quelqu'un, soit je perds mon boulot, et contrairement à ce que tout le monde semble croire, je ne suis pas riche. Il a fallu que je donne tout ce que j'avais à Valérie pour qu'elle me cède la garde de Zachary.

— Je suis désolée, Joe, répéta-t-elle. J'aimerais t'aider. Mais c'est la seule chose que je ne puisse pas faire.

Il poussa un long soupir de frustration. Puis il demeura silencieux, tandis qu'un tapotement régulier marquait les secondes. Il devait frapper le plan de travail de la pointe de son stylo.

— J'ai presque peur de te poser la question, Marilee, mais... est-ce que tu as peur de moi, mon chou ? Est-ce le fond de l'histoire ?

— Ce n'est pas aussi simple que ça.

Sa main se crispa de plus belle sur l'appareil.

— Quand les gens ont un accident, reprit-elle, ils n'ont pas peur des voitures. Mais ils ont peur de faire des trajets en voiture, surtout vite.

— Dans ce cas, nous irons lentement.

— Ce n'est pas aussi simple !

— Marilee... qu'est-ce qui t'effraie, exactement ?

— Tu le sais très bien.

— Le sexe ? Mais ça n'a pas de sens. Il faut être deux à le vouloir, Marilee.

— Vraiment ?

— Avec moi, oui, dit-il d'une voix rauque et tendre à la fois. Pourquoi es-tu inquiète? Rien n'arrivera entre nous à moins que tu ne le désires. Tu le sais bien, non?

— Ce n'est pas seulement cela. C'est beaucoup plus compliqué.

Elle se pinça l'arête du nez.

— L'important, c'est que si je te revois, ça va me bouleverser. Je ne peux pas prendre le risque de retomber malade.

— Marilee, réfléchis. Est-ce une peur rationnelle ?

— Joe, si c'était une question de raison, je n'aurais pas une douzaine de plaques à pizza.

— Une douzaine ?

— J'en mettais trois devant chaque porte pour être sûre qu'elles fassent assez de bruit. Et tu me demandes d'être rationnelle ?

— Je trouve que c'était une idée brillante. Un système d'alarme épatant et très efficace.

Elle leva les yeux au ciel.

— Je t'en prie. Tu sais très bien que c'était digne d'une folle. Ne me dis pas le contraire. J'ai vécu comme ça pendant des mois après avoir emménagé ici. Il m'a fallu trois ans pour arrêter.

— Et je représente un danger pour toi ?

— Oui.

— Pourquoi ? J'essaie vraiment de comprendre, mais franchement, ça me paraît absurde. D'abord et avant tout, nous sommes amis, et les amis ne se font pas souffrir.

— J'ai un scoop pour toi : les fous sont absurdes.

— Mais tu n'es pas folle, dit-il, avec un petit rire amusé qui rappela aussitôt à Marilee la fossette qui se creusait sur sa joue quand il souriait.

Si le seul fait de l'imaginer faisait s'accélérer son pouls, comment pouvait-elle espérer garder ses distances si elle le voyait tout le temps ?

Elle risquait de tout perdre.

De perdre l'esprit.

Elle éloigna le combiné de son oreille.

— Je suis désolée, Joe. Cela me fait de la peine de te dire non, mais il m'est impossible de garder Zachary. Si je peux t'aider d'une autre manière, dis-le-moi.

— Marilee...Elle reposa le combiné sur son socle puis resta immobile, fixant l'appareil tout en comptant les secondes. Au bout de sept, il se mit à sonner de nouveau. Elle ferma les yeux, sachant pertinemment que c'était Joe. Chaque sonnerie la fit tressaillir. Elle serra les poings le long de son corps, décidée à ne pas répondre. Si elle le faisait, elle finirait par céder.

Combien de temps allait-elle laisser sonner ce maudit téléphone ? Elle songea vaguement à le débrancher, mais Gerry risquait d'accoucher à tout moment, et elle aurait besoin d'elle.

Finalement, Marilee n'y tint plus. Elle souleva le combiné, exaspérée.

— Pourquoi ne peux-tu accepter ma décision ? Tu crois que c'est facile pour moi de savoir que Zachary pourrait se retrouver dans une crèche ?

— Marilee ? Oh, non. Gerry.

— Le bébé arrive ?

— Non, non. Je me demandais seulement si tu voulais un peu de compagnie. Ron m'a proposé de surveiller les enfants pour que je puisse avoir quelques instants de repos, et peut-être même m'offrir le luxe d'une conversation entre adultes!

Encore bouleversée par l'appel de Joe, Marilee aurait préféré être seule, mais elle n'eut pas le cœur de dire cela à sa sœur. Gerry avait si rarement l'occasion de passer un moment sans ses enfants !

— Viens vite, alors. Tu as de la chance. J'ai justement des brownies tout frais.

Gerry émit un bruit ravi.

— Je serai là dans cinq minutes. J'en ai déjà l'eau à la bouche.

Il fallut à Gerry près de dix minutes pour arriver, sans doute parce que la grossesse l'avait considérablement ralentie. Elle entra dans la cuisine le ventre d'abord, légèrement penchée en arrière comme pour garder son équilibre. Elle était vêtue d'une robe de maternité à fleurs dont les tons roses semblaient assortis au rose de ses joues. Ses cheveux blonds, aussi bouclés que ceux de Marilee, encadraient son visage délicat de mèches soyeuses qui accentuaient le bleu intense de ses yeux.

Maintenant qu'elles étaient plus âgées, les gens prenaient souvent

Gerry et Marilee pour des jumelles. La ressemblance était certes frappante, mais pour Marilee, il ne faisait pas de doute que Gerry était de loin la plus jolie des deux. Même à un stade avancé de la grossesse, elle

était magnifique et semblait rayonner de douceur.

— Pardon d'avoir été si longue, dit-elle, légèrement hors d'haleine, mais je m'étais coincée derrière le volant.

— Oh, ma pauvre ! fit Marilee, incapable de réprimer un sourire amusé.

— Tu peux rire, va.

Gerry prit appui sur la table de cuisine et s'assit gauchement, en poussant un gros soupir.

— Tu sais que j'ai passé huit des quinze dernières années enceinte ? fit-elle. J'en suis au stade où ça me paraît presque normal de ne pas voir mes pieds.

— C'est presque fini, répondit Marilee d'un ton réconfortant. En un rien de temps, tu auras retrouvé la ligne.

Elle se mit à découper des brownies qu'elle déposa sur une assiette.

— Nous disions donc, un chocolat chaud ?

— Avec de la guimauve.

— Avec de la guimauve, répéta Marilee. Pendant qu'elle s'affairait, Gerry lui parla de son mari et de ses enfants.

— À propos, merci beaucoup pour la daube de l'autre soir, Marilee.

Tu m'as vraiment rendu service.

— Oh, ce n'est rien. Je suis contente de t'avoir dépannée.

Marilee vint rejoindre sa sœur à table et se massa légèrement les tempes. Une migraine menaçait.

Il y eut un bref silence pendant que Gerry savourait une bouchée de

brownie d'un air rêveur. Puis elle reprit la parole.

— Quand j'ai téléphoné, tout à l'heure... je me trompe ou tu pensais parler à Joe ?

Marilee haussa les épaules.

— Mmm. C'est possible.

— Tu l'as vu ?

— Oui.

Les yeux bleus de Gerry pétillèrent de curiosité.

— Tu me fais des cachotteries. Il t'a suppliée de lui pardonner ?

Marilee déglutit avec difficulté.

— Lui pardonner quoi ?

— Quoi ? répéta Gerry avec un geste éloquent. Ce type t'a laissé tomber comme une vieille chaussette quand il est devenu pro ! Il t'a brisé le cœur.

Marilee pressa le doigt sur une miette tombée sur la table, évitant soigneusement le regard de sa sœur.

— À vrai dire, Gerry, c'est lui qui a eu le cœur brisé.

— Pardon ?

— Tu m'as bien entendue. C'est moi qui ai rompu nos fiançailles. Pas lui.

Un long silence s'ensuivit.

— C'est toi qui as rompu...

Gerry avait cessé de manger et la fixait, bouche bée.

— Mais... tu ne me l'as jamais dit. Pendant toutes ces années, j'ai cru

que tu l'adorais. Pourquoi diable l'as-tu quitté ?

— Je l'ai fait, c'est tout.

À cet instant, Marilee comprit pourquoi elle avait gardé le silence si longtemps, laissant croire à tout le monde que c'était Joe qui avait provoqué leur rupture : elle redoutait de se retrouver dans la situation où elle se trouvait à présent, acculée. Au lieu d'affronter les questions que sa décision n'aurait pas manqué de susciter, elle avait sacrifié Joe pour se préserver, sachant parfaitement, au fond d'elle, que personne dans sa famille ne pourrait continuer à le considérer comme avant. Une bouffée de honte l'envahit. Joe avait raison. Il n'avait rien fait pour mériter qu'elle le traite ainsi.

— J'avais mes raisons, Gerry. Je t'en prie, ne me pose pas de questions. Sache seulement que Joe n'avait rien à se reprocher.

Gerry haussa les sourcils.

— Et c'est tout ?

— Oui.

— Est-ce que tu te rends compte qu'une curiosité brûlante peut provoquer un accouchement prématuré ? Tu me rends dingue. Allez, dis-moi ce qui s'est passé. Marilee secoua la tête.

— Ça ne te regarde pas, Gerry. Restons-en là, d'accord ?

— Il y avait quelqu'un d'autre ? C'est ça, n'est-ce pas ? Tu as cru être tombée amoureuse de quelqu'un d'autre et tu as quitté Joe pour lui.

Ensuite, l'autre t'a plaquée. C'est pourquoi tu as quitté l'université et tu es rentrée à la maison.

— Je ne vais pas discuter de ça avec toi.

— Mais je suis ta sœur !

Marilee savait aussi que Gerry était une incorrigible bavarde et qu'elle disait pratiquement tout à Ron et à leurs parents.

— Je n'ai vraiment pas envie d'en parler, Gerry. Et si tu continues, je te laisse manger tes brownies toute seule pendant que je vais plier du linge.

— Bon ! D'accord. Plus de questions, fit Gerry en tendant la main vers un autre gâteau. Mais c'est quoi, cette histoire à propos de Zachary et de la crèche ? Tu peux me raconter ça, quand même ?

Avec un soupir, Marilee relata l'accident de Faye.

— Vu les circonstances, Marilee, commenta sa sœur, je ne comprends pas que tu puisses refuser ce service à Joe.

— Ça n'a pas été facile.

— Ça ne te ressemble pas.

— Non ? Peut-être que tu ne me connais pas très bien.

Gerry éclata de rire et but une gorgée de chocolat. -

— Dis donc, Ron va faire une crise cardiaque en apprenant que c'est toi qui as rompu avec Joe, et pas le contraire. Il était tellement en colère contre lui, au début, que j'ai dû le raisonner plus d'une fois pour l'empêcher d'aller casser la figure à Joe. Maintenant, il va falloir que je le raisonne pour l'empêcher de te tordre le cou.

Marilee aurait bien voulu se taire pendant dix ans encore. Mais ce n'aurait pas été juste envers Joe.

— Dis à Ron que je suis désolée.

— Hé, mon chou, fit Gerry en effleurant la main de Marilee. Ça va?

— Oui, répondit Marilee en se frottant les tempes de nouveau. Je... je sens que la migraine menace, c'est tout.

— La tension, soupira Gerry. L'appel de Joe t'a perturbée. Je voudrais que tu puisses te confier à moi, que tu te libères de ce que tu as sur le cœur. Depuis quand as-tu des secrets ?

Depuis dix ans.

— Je n'ai pas de secrets pour toi. C'est seulement que...

— Ne me raconte pas de blagues. Gerry reposa sa tasse avec un bruit sec.

— Dis-moi la vérité. J'ai vu juste, n'est-ce pas ? Il y avait un autre type ? C'est la seule explication possible. Il t'a brisé le cœur et humiliée, et ça t'a dégoûtée des hommes. C'est pour cette raison que tu ne sors jamais. C'est ça?

Une douleur fulgurante explosa derrière les yeux de Marilee. Elle avait l'impression qu'on venait de lui fracasser le crâne sur du ciment.

— Il n'y avait personne d'autre.

Comment aurait-elle pu même regarder un autre garçon alors qu'elle avait quelqu'un comme Joe ? — Joe est superbe, observa Gerry en se mordillant la lèvre et en regardant Marilee d'un air perplexe. Et gentil.

Une combinaison imbattable. Hormis sa rupture avec toi - dont je sais maintenant qu'il n'était pas responsable -, je ne l'ai jamais vu se montrer agressif envers quiconque, sauf pour voler à ton secours.

Marilee soupira.

— Il me défendait souvent, c'est vrai. Gerry sourit.

— Tu te souviens du jour où il a enfermé Brady. Britcher dans son casier parce que celui-ci t'avait aspergée de ketchup ?

— Je portais une robe toute neuve, et la tache ne jamais partie.

— Et tes cheveux sont restés rouges pendant des jours, ajouta Gerry en gloussant. Tu sais que Brady est un homme adorable, à présent ?

Bizarre, hein ? Je crois qu'il avait le béguin pour toi. C'est pour ça qu'il te jouait des tours tout le temps.

— Joe a été exclu du lycée trois jours pour s'être battu avec lui dans le hall, murmura Marilee en jetant à sa sœur un regard torturé. Je m'en veux tellement de l'avoir trahi, Gerry. Je sais qu'il ne m'aurait jamais fait ça, si les rôles avaient été inversés.

Une vague de honte la submergeait. Elle disait vrai. Joe avait toujours été adorable avec elle, et pourtant, elle lui avait tourné le dos. Pire encore, elle savait que, si jamais elle avait besoin de lui, il serait là. Et Zachary...

Si l'enfant était aussi perturbé que le disait Joe, comment pouvait-elle le laisser aller à la crèche ?

— Tu penses vraiment que je peux rentrer chez moi à présent et dormir, alors que toutes ces pensées me trottent dans la tête ? fit Gerry. Je n'arrive pas à y croire ! Tu l'aimes toujours, n'est-ce pas ? Je le vois sur ton visage.

Toute trace de taquinerie avait déserté les traits de Gerry, et ses yeux bleus étaient empreints de compassion.

— Oh, mon chou, parle-moi, je t'en prie. C'est à ça que servent les sœurs.

— Je ne peux pas en parler.

Marilee prit une profonde inspiration. Sa décision concernant Zachary venait de changer. Curieusement, sa migraine se dissipa à l'instant même où elle atteignait cette conclusion.

— Mmm... Gerry, tu n'aurais pas le numéro de téléphone de Joe ? Je suppose qu'il n'est pas dans l'annuaire ?

— Bien sûr que non. Quelqu'un comme Joe ne peut ; se permettre de figurer dans l'annuaire. Les gens appelleraient sans arrêt. Marilee attendit patiemment.

— Tu l'as ?

Gerry se releva péniblement.

— Pas sur moi. Il faut que je téléphone à Ron pour ri demander de regarder dans le carnet.

Quelques instants plus tard, elle griffonnait le numéro sur un bloc-notes posé à côté du téléphone.

— Merci, dit Marilee en rejoignant sa sœur près du plan de travail.

Excuse-moi, mais il faut que je le rappelle. Et j'aimerais lui parler en privé.

— Tu vas garder Zachary, n'est-ce pas ?

— Oui, je crois que oui. Gerry se pencha vers elle.

— Tu ne veux même pas me dire un tout petit secret? Marilee sourit malgré elle.

— Non, dit-elle en raccompagnant sa sœur. Bonne nuit, sœurette. Je t'aime. Si tu as besoin de moi en pleine nuit pour surveiller les petits, n'hésite pas.

Gerry l'embrassa sur la joue et se pencha en arrière pour prendre un autre brownie.

— Des provisions pour la route, dit-elle avec un sourire espiègle.

Marilee aida sa sœur à descendre les marches de la véranda, puis se hâta de regagner la cuisine avant de changer d'avis et composa le numéro de Joe.

— C'est moi, annonça-t-elle quand il décrocha. Il ne sembla pas surpris.

— Salut, dit-il, un sourire dans sa voix.

— Je suis désolée, Joe, je n'aurais pas dû te dire non. J'accepte, mais seulement à certaines conditions.

— Je savais que tu ne me laisserais pas tomber, murmura-t-il d'une voix rauque.

— Mais il y a des conditions, répéta-t-elle. Sinon, je ne le fais pas.

— Bon. Je t'écoute.

— Pas d'entourloupe.

— Pas d'entourloupe ? Que veux-tu dire, au juste ?

— Tu dois me promettre que notre relation restera strictement amicale. Autrement dit, tu ne fais aucunement pression sur moi. Pas de clin d'œil, pas de sourire.

— Quoi ?

— Tu sais...

Elle s'interrompit, consciente de ce que ses paroles pouvaient avoir d'absurde.

— Ne joue pas les innocents. Tu fais exprès de me sourire comme ça.

— De te sourire comment ?

— Tu le sais très bien ! Et si tu le fais, je vous mets à la porte,

Zachary et toi. Pareil pour les longs regards brûlants.

— Longs ? fit-il avec un petit rire chaleureux. Comment mesures-tu ça ?

— Joe, tu sais ce que je veux dire.

— Tu m'interdis de te regarder ? Allons ! Si un homme ne peut pas...

— Pas de longs regards, coupa-t-elle fermement.

— Bon, bon, pas de longs regards. Autre chose ?

— Ne fais pas ton petit chiot perdu.

— Mais c'est mon seul atout ! Quand j'avais seize ans, je passais la moitié de ma vie à m'entraîner devant la glace. Tu es dure !

Elle se mit à rire malgré elle.

— Tu vois, tu me regardes comme ça exprès !

— Mon cœur, avec toi, je ne laisse rien au hasard.

— Et pas de mots doux, décréta-t-elle d'un ton résolu.

— Pas de mots doux, répéta-t-il.

— Tu notes ?

— Non, je veux te garder au téléphone. J'adore entendre ta voix.

Marilee ferma les yeux.

— Si tu continues comme ça, c'est perdu d'avance. Je parle

sérieusement, Joe. Nous ne pouvons être que des amis.

— Je suis un ami qui adore entendre ta voix.

— Tu es impossible. Tu veux que je garde Zachary, oui ou non ?

— Tu sais bien que oui. Nous ne serons que des amis, mon chou. Tu as ma parole.

— « Mon chou » est un mot doux.

— C'est aussi un légume qui pousse dans le jardin. Je t'ai toujours appelée « mon chou », et je vais le faire sans y penser. Ne sois pas trop sévère, quand même.

C'était vrai qu'il l'avait toujours appelée ainsi. Elle capitula.

— Bon, « mon chou » est autorisé. Mais essaie au moins de ne pas le dire trop souvent. Alors, que penses-tu de mes conditions ?

— Ai-je le droit de négocier ?

— Non. C'est d'accord ?

— C'est d'accord.

— Tu es sûr ?

— Je sais ce que tu penses. Que je vais essayer de manipuler notre arrangement à mon avantage.

C'était exactement ce qu'elle craignait, en effet.

— Tu vas le faire ?

— Je n'ai jamais rompu une promesse que je t'ai faite, si ?

— Non.

— Pourquoi commencerais-je à présent ?

— Je ne sais pas.

— Devine ce que je faisais en attendant que tu rappelles.

— Tu étais donc sûr que j'allais rappeler?

— Assez sûr.

Sa voix s'était faite sourde, chargée d'émotion.

— M'as-tu déjà refusé un service ?

— Non, je suppose, admit-elle.

Ne comprenait-il pas que c'était précisément son incapacité à lui

refuser quoi que ce soit qui le rendait dangereux à ses yeux ?

— Que faisais-tu ?

— Je retenais mon souffle.

— Tu...

Elle s'interrompit et ferma les yeux.

— Oh, Joe.

Il poussa un soupir las et saccadé.

— C'est horrible de ne pas pouvoir respirer. Mais je sais que ce n'est rien comparé à ce que tu subis. Moi, au moins, je peux m'arrêter quand je veux.

Ne sachant que répondre, elle garda le silence.

— Je ne ferai jamais rien délibérément qui puisse te mettre dans un tel état, mon chou.

— Je sais, murmura-t-elle, sincère.

— Cesse de t'inquiéter. Je ne vais pas prendre le risque de tout gâcher.

D'abord, je dois penser au bien de mon fils. Ensuite, s'il y a le moindre

espoir pour nous deux, il faut que nous recommencions par être amis, de toute façon.

— Là est le problème, Joe. Il n'y a pas d'espoir.

— Je sais que tu le crois.

Elle enroula le cordon du téléphone autour de son doigt et regarda la chair s'assombrir.

— Ne me fais pas regretter d'avoir accepté avant même d'avoir commencé. Un faux pas de ta part, et c'est fini. Je parle sérieusement. Je ne te donnerai pas d'autre chance.

— Je sais que tu appréhendes de me voir chaque jour.

Si un autre que lui avait fait cette remarque, elle aurait nié. Mais elle avait pratiquement déjà avoué que tel était le cas.

— C'est vrai, souffla-t-elle d'une voix enrouée.

— Me voir dans ces circonstances ne te rendra pas malade, Mari, dit-il doucement.

— Je l'espère.

— Je ferai en sorte que non, je te le promets. Et je peux te dire autre chose. Si, par malheur, tu retombes malade, tu ne seras pas seule pour affronter ça. Zachary et moi viendrons prendre soin de toi.

C'était exactement ce qu'elle avait envie d'entendre.

— Si tu as besoin qu'on te fasse les courses, je m'en chargerai. Et ce sera moi qui monterai la garde à ta porte, et pas tes plaques à pizza.

De nouveau, Marilee sentit ses lèvres esquisser un sourire. Comment pouvait-elle avoir peur de cet homme alors qu'il l'aimait tant ?

— Oh, Joe...

— N'aie pas peur, Mari. Si ça arrive de nouveau, je serai là, avec toi.

Avec lui, tout semblait si simple. Mais ça ne l'était pas, et elle ne savait comment le lui expliquer. Un long silence s'installa.

— Tu es un ange d'accepter, dit-il enfin. Zachary va se plaire chez toi.

J'en suis sûr.

Marilee pensa à l'enfant, et une partie de la tension qu'elle éprouvait se dissipa.

— Tu me l'amènes demain matin?

— Vers 7 h 30, ça va ? Le premier jour, je devrai rester quelques instants avec lui pour être sûr que tout va bien se passer.

Cette suggestion ne plaisait guère à Marilee, mais elle devait reconnaître qu'elle était raisonnable.

— Je vous attends à 7 h 30, donc.

— Tu es vraiment un ange, mon chou. À demain matin.

Marilee lui dit au revoir, puis raccrocha et fixa longuement le combiné. Il l'avait appelée «mon chou» en lui disant au revoir.

L'affaire était mal engagée.

Alors, pourquoi avait-elle envie de rire ?

5.

Le lendemain matin, Joe débarqua à 6 heures, Zachary endormi et encore en pyjama dans ses bras. En peignoir et tout ensommeillée,

Marilee écouta Joe s'excuser de l'avoir réveillée. Puis il déposa à ses pieds un sac contenant les vêtements de son fils et expliqua que sa mère

était transportée d'urgence à Bedford, qui disposait d'un centre spécialisé dans les maladies du cœur.

— Il y a eu des complications pendant la nuit, dit-il, parlant à voix basse pour ne pas réveiller l'enfant, qu'il déposa dans ses bras. Le docteur Pétrie pense qu'il y a peut-être une obstruction quelque part. Ils vont procéder à une intervention en urgence.

Il jeta un coup d'œil à sa montre.

— Elle doit être opérée à 8 h 30, et je voudrais la voir avant qu'on l'emmène en salle d'opération. Le docteur Pétrie m'a averti qu'il y avait des risques importants. Il est possible...

Il s'interrompit et passa une main lasse sur son front.

— Il est possible qu'elle ne survive pas à l'opération.

— Oh, Joe, je suis tellement désolée.

Marilee changea de position pour mieux tenir Zachary et baissa les yeux vers lui.

— Comment va-t-il réagir lorsqu'il se réveillera et verra une inconnue ?

Le visage de Joe se crispa.

— Il va sûrement pleurer.

Il plongea la main à l'intérieur de son polo rouge et en sortit une chaîne qu'il fit passer par-dessus sa tête.

— Donne-lui cela. Je ne m'en sépare jamais, sauf quand je lui permets de la porter. Je lui dis qu'elle va le protéger, et je crois qu'elle le rassure.

Marilee resserra sa prise autour du petit garçon endormi et ouvrit sa

main libre. Joe y déposa la médaille de saint Christophe qu'elle lui avait donnée une vingtaine d'années plus tôt. Ses yeux s'emplirent de larmes.

— Tu l'as gardée.

Joe l'enveloppa d'un de ces regards qu'elle redoutait tant.

— Je ne l'enlève que pour la prêter à mon fils.

— Dans ce cas, je la lui donnerai dès qu'il se réveillera.

— Je suis sûr qu'elle l'aidera. Sinon, fais pour le mieux. Si tu ne peux pas le calmer, appelle l'hôpital, et je reviendrai aussi vite que possible.

— En laissant ta mère ?

— Zachary passe avant tout. Ma mère comprend. Marilee décida sur-le-champ de ne l'appeler qu'en cas de nécessité absolue.

— Pars, Joe. Je me débrouillerai.

— Je suis tellement désolé, murmura-t-il. Je voulais rester un peu pour le premier jour...

— Ne t'en fais pas.

Elle savait qu'il lui faudrait plus d'une heure pour se rendre à Bedford.

Chaque minute perdue était une minute de moins passée en compagnie de sa mère avant qu'on l'emmène en salle d'opération.

— Embrasse ta mère pour moi. D'accord ?

Il lui lança un autre de ces regards qui suffisaient à la faire fondre, et elle ne put s'empêcher de penser qu'aujourd'hui, c'était lui qui avait besoin de réconfort. Il semblait malade d'inquiétude, et des cernes sombres entouraient ses yeux, trahissant sa fatigue.

— Merci, Marilee. Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans toi.

Avant d'avoir pu réfléchir et changer d'avis, Marilee franchit le seuil, se hissa sur la pointe des pieds et enroula son bras libre autour du cou de Joe.

— Ne t'inquiète pas, Joe. Tout ira bien. Je le sais. Un éclair de surprise traversa le visage de Joe, et elle devina qu'il hésitait. Puis il soupira et, lui rendant timidement son étreinte, se pencha pour déposer un baiser sur ses cheveux. Marilee se surprit à savourer la sensation de ses bras autour d'elle. C'était merveilleux et stupéfiant à la fois. Elle n'avait songé qu'à lui offrir un peu de réconfort. Elle ne s'était pas du tout attendue à prendre plaisir à son geste.

Le bras encore autour d'elle et de son fils, il recula légèrement afin de déposer des baisers sur son nez et sur ses joues, puis il la serra de nouveau contre lui.

— Tu es vraiment un ange, tu sais ? Quand Zachary se réveillera, dis-lui que je l'aime et que j'appellerai toutes les heures pour savoir comment ça va.

Marilee acquiesça, sentant encore la brûlure de ses baisers sur ses joues.

— Je... je le lui dirai.

— Merci.

Les lèvres de Joe effleurèrent son oreille. L'instant d'après, il était parti. Elle le suivit du regard tandis qu'il regagnait sa voiture dans la lumière jaune citron du matin, la démarche visiblement affectée par la douleur qu'il éprouvait à la jambe droite. Une bouffée d'émotion l'envahit.

Joe. Son amour pour lui était intact. Elle avait du mal à croire qu'elle l'avait étreint. Quelle mouche l'avait donc piquée ? Si elle tenait à ce qu'il garde ses distances, il lui revenait de montrer l'exemple. S'ils voulaient rester amis, les choses commençaient mal.

Elle referma la porte et continua de l'observer à travers la vitre tandis qu'il quittait l'allée. Quand il eut disparu, elle posa la joue contre les cheveux sombres et soyeux de Zachary, sachant même avant de mettre de l'ordre dans ses pensées qu'elle aimait ce petit garçon parce qu'il était le fils de Joe. C'était aussi simple que cela.

Seulement, bien sûr, ce n'était pas si simple. La vie ne l'était jamais.

Zachary James. L'enfant qu'elle avait rêvé d'avoir elle-même autrefois.

Son petit corps souple reposait contre elle, confiant, comme s'il se sentait à sa place. Elle était déchirée par la tristesse, le regret et la jalousie, et pourtant, le tenir dans ses bras satisfaisait un besoin dont elle s'était longtemps efforcée de croire qu'il n'existait plus. Zachary, l'enfant qui aurait pu être le sien. Elle avait l'impression d'avoir été volée. On lui avait volé tout ce qu'elle avait rêvé d'avoir.

Comment était-elle censée gérer cela? Surtout, comment parviendrait-elle à dissimuler ses sentiments à Zachary? Les enfants avaient souvent plus d'intuition que les adultes ne le pensaient...

Elle gagna le salon et se laissa tomber dans le fauteuil à bascule, tenant encore l'enfant blotti contre elle. Gerry avait raison, songea-t-elle en contemplant son adorable petit visage. Il ressemblait trait pour trait à Joe.

Elle commença à se balancer, berçant l'enfant endormi et se berçant elle-même. La jalousie... Quel gaspillage d'énergie. Zachary ne pouvait rien changer au fait qu'il était le fils de Valérie. Marilee savait qu'il aurait été stupide de sa part de laisser cette réalité affecter sa relation avec ce petit garçon. Elle souleva la main délicate de l'enfant et s'émerveilla de la perfection de ses petits ongles. Un sourire lui vint aux lèvres à la pensée qu'elle avait souvent vu Gerry regarder ses propres enfants de la même façon.

Et alors ? Pour quelques instants, Zachary James Lakota lui appartenait, et elle pouvait l'aimer. C'était un cadeau inespéré, et elle était résolue à savourer chaque seconde du temps qu'elle passait avec lui. Peu importait qui était sa vraie mère. Pour le moment, il était à elle, Marilee. Une heure plus tard, quand Zachary se réveilla, Marilee le berçait toujours. Il battit des cils, et elle retint son souffle, consciente qu'il risquait d'être surpris et effrayé. Mais lorsqu'il ouvrit les yeux, il la fixa et lui décocha un sourire ensommeillé.

— Tu es la dame aux histoires ? Marilee le regarda, la gorge nouée.

— La quoi ?

— La dame qui écrit des histoires pour les enfants. Mon papa m'a dit qu'il m'amenait ici, mais je me suis endormi dans la voiture.

— Oh. Oui. Je suis la dame aux histoires, dit-elle doucement.

Bonjour, Zachary.

— Mon papa a dit que tu es sa meilleure amie, et qu'il est ton meilleur ami, et que tu vas m'aimer beaucoup juste pour ça.

— C'est vrai, murmura-t-elle.

— Pourquoi ?

Elle sourit malgré elle.

— Parce que.

Il lui rendit son sourire - un sourire lent, malicieux, qui sembla naître dans ses yeux avant de se communiquer à ses lèvres. Une petite fossette lui creusa la joue.

Il se blottit contre elle et passa un bras autour de son cou.

— Je t'aime bien aussi.

Elle resserra son étreinte autour de lui, posant la tête sur ses cheveux doux. Enfant de sa chair... enfant de ses rêves. À cet instant, Zachary pelotonné contre elle, Marilee n'était pas sûre qu'il y ait une différence.

Sa première journée en tant que nounou commença, et Marilee se sentit tomber amoureuse à chaque seconde qui passait.

Au cours de la matinée, elle se demanda au moins une dizaine de fois comment elle pouvait être aussi écervelée. S'était-elle menti? Ou était-elle tout bonnement stupide ? En acceptant de s'occuper de Zachary. Elle s'exposait à avoir le cœur brisé, sinon pire. Plusieurs semaines ? C'était suffisant pour qu'elle s'attache à cet enfant au point de ne pouvoir supporter l'idée que Joe le lui reprenne pour le confier à une crèche.

Fidèle à sa promesse, Joe téléphona de l'hôpital dès son arrivée.

Arborant une moustache de lait, Zachary se précipita sur l'appareil, et un large sourire illumina son visage quand il reconnut la voix de son père.

Marilee le regarda, attendrie. Il était si petit que le combiné semblait

énorme dans sa main d'enfant.

Soudain, il jeta des regards excités autour de la pièce, avant de fixer son attention sur la grosse horloge en forme de vache accrochée au mur.

— Oui, je la vois, dit-il en fronçant les sourcils. La grande aiguille sur neuf, la petite sur douze.

Il décocha à Marilee un sourire ravi.

— Mon papa va rappeler à 9 heures.

Marilee acquiesça, songeant que la plupart des pères dans la situation de Joe auraient sans doute oublié de téléphoner. Il était fou d'inquiétude pour sa mère, mais il avait l'intention de tenir parole et d'appeler son petit garçon toutes les heures.

— OK. Oui, elle me l'a donnée. Mais je n'en ai pas besoin. Elle est très gentille, et elle a un chien! Je t'aime, papa. Dis à mamie que je l'aime aussi.

Il tendit l'appareil à Marilee.

— Mon papa veut te parler.

— Salut, dit-elle doucement.

— Salut, mon chou. Comment ça va ? Il a pleuré ?

— Non, pas du tout. Il n'a même pas eu l'air surpris de se retrouver chez moi.

— Je le lui avais dit en partant, mais il dormait à moitié, et je n'étais pas sûr qu'il ait compris. Il a l'air heureux comme un roi, en tout cas.

Marilee regarda Zachary, qui avait repris sa place à table et terminait ses céréales. Boo attendait patiemment à côté de lui, guettant des miettes

éventuelles.

— Boo et lui sont déjà de grands amis. Je crois que tout ira bien, Joe.

Concentre-toi sur ta mère et ne t'inquiète pas.

— Je ne m'inquiète pas, assura-t-il. Je sais qu'il est avec toi. Mais je vais te donner le numéro du service, au cas où tu aurais besoin de me contacter.

Marilee nota rapidement l'information.

— Comment va ta mère ?

— Elle a peur. Je n'arrête pas de lui répéter que tout ira bien, mais c'est facile à dire... Elle souffre beaucoup.

— Ne peuvent-ils lui donner des calmants ?

— Elle en a déjà eu. Il faut attendre qu'ils fassent effet.

Marilee entendit un bruit de voix à l'arrière-plan. Joe prit rapidement congé d'elle en promettant de rappeler plus tard, puis il raccrocha.

Marilee écarta le combiné de son oreille et le tint contre elle un instant, les yeux clos, essayant de démêler l'écheveau de ses sentiments. La peur, l'espoir et l'excitation se bousculaient en elle.

C'était l'excitation qui la troublait le plus. Entendre la voix de Joe. Le voir. Plonger ses yeux dans les siens. Elle avait l'impression d'être redevenue adolescente. I était dangereux. Elle risquait de perdre pied, de se noyer...

Ils seraient amis, rien de plus, se répéta-t-elle. Joe avait accepté ses conditions, et elle avait l'intention de s'y tenir, à la lettre.

Il le fallait.

Joe rappela toutes les heures pour parler à Zachary. Chaque fois, il échangea quelques mots avec elle. Au début, elle s'efforça d'abrèger le plus possible leurs conversations, mais l'inquiétude évidente de Joe pour son enfant affaiblit sa détermination, et elle se surprit à s'attarder au téléphone afin de lui donner des détails rassurants. Zachary et elle dessinaient, jouaient, préparaient à déjeuner. À la fin de chaque appel, la voix de Joe devenait rauque, et il la remerciait avec une sincérité qui lui faisait l'effet d'une étreinte.

— Tu es merveilleuse, murmura-t-il à un moment donné. C'est tellement étrange d'entendre de nouveau ta voix au téléphone. J'ai l'impression d'avoir perdu dix ans et de retrouver seulement maintenant le chemin de chez moi.

— Joe, dit-elle d'un ton d'avertissement.

— Je sais, je sais. J'ai promis.

Il semblait si déprimé que Marilee se sentit aussitôt coupable.

— Tu as beaucoup de soucis en ce moment, reprit-elle. Je comprends.

— Tu me pardonnes ? demanda-t-il avec une légèreté forcée.

Elle lui aurait pardonné n'importe quoi, songea-t-elle, et c'était une autre source d'inquiétude.

Quand il rappela vers midi, ce fut pour lui annoncer que Faye devait subir une angioplastie d'urgence le lendemain après-midi.

— Le docteur Pétrie avait raison. Il y a une obstruction. Mais pour le moment, son cœur n'est pas endommagé.

— C'est une bonne nouvelle, affirma Marilee, essayant de rester

positive. Elle va s'en sortir, Joe. Essaie de ne pas trop t'inquiéter.

— Je ne suis pas inquiet, affirma-t-il d'une voix incertaine qui démentait ses paroles. Je... j'ai tout un tas de choses qui se bousculent dans la tête. Cet après-midi, je dois absolument aller travailler parce que je vais prendre la plupart de ma journée, demain. Et j'aimerais revenir ici ce soir pour être avec ma mère. Est-ce que ça t'ennuie si je ne reviens pas prendre Zachary avant 22 heures ?

— Pas du tout. Fais ce que tu as à faire. Je me charge de Zachary.

— Demain, je...

— Pareil pour demain et le week-end. Je suis sûre que tu voudras être avec elle samedi et dimanche aussi. Les choses seront plus calmes la semaine prochaine, et nous établirons une routine à ce moment-là.

Jusque-là, je m'attendrai que Zachary vienne de bonne heure et qu'il

reparte tard.

— Tu es certaine que ça ne t'ennuie pas ?

— Pas du tout, Joe. Je t'assure.

Marilee vit à peine Joe avant le début de la semaine suivante. Il était si occupé par ses obligations au lycée et les visites à sa mère qu'il n'avait pas une seconde à lui et passait en coup de vent chez elle. En revanche, il continuait à téléphoner toutes les heures, où qu'il se trouve et quoi qu'il fasse.

L'enfant semblait vouer une confiance aveugle à son père, ce qui, aux yeux de Marilee, témoignait des qualités de Joe en tant que parent.

Certains hommes n'attachaient guère d'importance aux promesses qu'ils faisaient à leurs enfants. Joe était différent. S'il avait donné sa parole à Zachary, il la tenait.

Ces longues journées donnèrent à Marilee tout le loisir de profiter de la présence de Zachary. Elle savourait chaque instant, ne travaillant que lorsqu'il dormait. Quand il était éveillé, ils faisaient ensemble des choses qui leur plaisaient. Le passe-temps préféré de Zachary était le coloriage, et pour cela, il préférait de loin les dessins de Marilee à ses albums habituels. Par chance, elle avait une foule de dessins qu'elle avait faits au fil des années et qui n'étaient pas suffisamment bons pour être publiés.

Zachary, pour sa part, les trouvait merveilleux.

Zachary. Aucun doute, il était bien trop facile de l'aimer. À la fin de leur première journée ensemble, elle était déjà si attachée à lui qu'il lui fut douloureux de le voir partir quand Joe vint le chercher. À la moitié du

deuxième jour, elle se surprit à le regarder, les larmes aux yeux à la seule pensée qu'on ait pu lui faire du mal. Au soir du troisième jour, elle aurait voulu trouver Valérie et lui arracher les cheveux.

Ce n'était pas une réaction rationnelle, surtout pour Marilee, qui abhorrait la violence. Mais son indignation était telle qu'elle se souciait peu d'être rationnelle. Penser que les individus qui avaient maltraité cet enfant puissent ne pas être punis la faisait bouillir de rage.

Naturellement, sa colère se concentrait sur l'ex-femme de Joe, Valérie.

En tant que mère de Zachary, c'était elle qui était responsable de son bien-être pendant qu'elle en avait la garde, ce en quoi elle avait échoué de manière criante.

Un matin, Zachary renversa son verre de lait sur la table. L'enfant devint livide et tenta frénétiquement d'empêcher le liquide de dégouliner sur le sol.

— Hé, ce n'est pas grave, Zachary, dit aussitôt Marilee. Tout le monde peut avoir un accident.

Il ne parut pas l'entendre. Avec ses petites mains, il tentait de former un barrage inefficace pour arrêter le flot de lait, ses yeux écarquillés de terreur à la vue du liquide qui coulait entre ses doigts et dégouttait sur le plancher.

Boo vola à son secours, léchant consciencieusement la flaque de lait.

Marilee haussa les sourcils.

— Je crois qu'il en veut encore, Zachary. Tu peux peut-être renverser le reste ?

Zachary cilla, et son regard se posa sur la petite quantité de lait restée dans le verre. Il avait clairement du mal à croire qu'elle lui suggérait de le renverser délibérément.

— Le plancher survivra, dit-elle. De toute façon, nous allons passer la serpillière. Quelques gouttes de plus ne feront pas de différence.

— Vraiment ?

— Tu m'aideras à nettoyer ?

— Oui.

— Alors, vas-y, dit-elle avec un sourire.

D'une main tremblante, Zachary ramassa son verre et, après une dernière hésitation, renversa le reste du lait. Boo se précipita pour le lécher. Zachary gloussa, un peu soulagé.

— C'est vrai qu'il aime ça !

Marilee se releva et alla chercher le pichet de lait dans le réfrigérateur afin de remplir le verre de l'enfant.

— Si on renverse quelque chose, Boo est toujours prêt à donner un coup de main, dit-elle en souriant avec douceur. C'était un accident, Zachary. Je sais que tu ne l'as pas fait exprès. Dans cette maison, tu ne vas jamais être puni pour avoir fait quelque chose sans vouloir. Tu comprends ?

— Oui, dit-il d'une petite voix où perçait le doute. Marilee rangea le lait et se rassit, désireuse de rassurer l'enfant.

— À vrai dire, Zachary, reprit-elle prudemment, je ne crois guère aux punitions.

Le regard songeur de l'enfant se fixa sur elle, d'abord incrédule, puis apaisé.

— Jamais ?

— Non, jamais. Je pense que les punitions sont cruelles.

— Moi aussi !

Elle réprima un sourire.

— Je crois que nous tirons une meilleure leçon de nos erreurs en essayant de les réparer, reprit-elle. Par exemple, si tu salis quelque chose, je te demanderai de le nettoyer. Si tu te montres méchant envers quelqu'un, je te demanderai de faire une bonne action pour compenser. Comme cela, tu apprendras non seulement que tu as fait une erreur, mais aussi comment la réparer. Demander pardon, c'est bien, mais ça ne résout pas grand-chose.

Il réfléchit un instant.

— Tu ne donnes jamais de fessées. Elle secoua la tête.

— Mon père non plus, observa-t-il, mais il dit qu'il m'en donnera une si je vais jouer sur la route.

— Je suppose que jouer sur la route être assez grave, dit-elle. Tu pourrais être renversé par une voiture.

Zachary hocha la tête.

— Oui, je sais. C'est parce qu'il m'aime qu'il dit ça. Et puis, ça ne me fait pas peur, vu que je n'irai jamais jouer sur la route.

Il ramassa son sandwich et jeta un coup d'œil à Boo qui, assis à côté de lui, attendait avec espoir d'autres accidents.

— Pauvre Boo ! Il n'a rien à manger.

— Tu pourras lui donner tes restes tout à l'heure. Marilee reporta son attention sur le repas. Avec le temps, Zachary apprendrait à lui faire confiance et se sentirait en sécurité avec elle. Jusque-là, elle ne pouvait qu'essayer de le rassurer.

Un après-midi, après avoir balayé la véranda par une chaleur lourde, Marilee annonça qu'elle avait besoin de boire quelque chose. Aussitôt, Zachary s'enfuit et se réfugia dans le placard de la salle de bains. Un autre jour, elle lui demanda d'aller chercher une boîte à chaussures pleine de crayons de couleur dans le placard du couloir, et il se cacha sous le lit. Les deux fois, quand Marilee découvrit sa cachette et tenta de l'en faire sortir, l'enfant, terrifié, avait mouillé son pantalon. Pour couronner le tout, il était évident que Zachary croyait qu'elle allait entrer dans une colère terrible parce qu'il s'était sali. Au lieu de quoi, elle le prit dans ses bras, s'assit avec lui dans le fauteuil à bascule et le berça jusqu'à ce qu'il s'apaise. Ensuite, ils se changèrent tous les deux, et elle mit le linge sale dans la machine à laver.

— Personne n'en saura rien, dit-elle à Zachary avec un clin d'œil.

— Tant mieux, répondit-il. Ça met mon père très en colère.

— En colère ? Contre toi ? demanda Marilee, sentant l'indignation monter en elle.

— Non. Contre ma mère. Il fait une drôle de tête, et ses lèvres deviennent toutes grises.

Marilee songea que ses propres lèvres avaient dû changer de couleur.

Voir la peur dans les yeux de Zachary, voir ses mains se crispent sur son jean, son visage horrifié, lui avait brisé le cœur. Elle avait envie de trouver cette Valérie et de l'assommer à coups de poing.

Seigneur, que lui arrivait-il ?

Zachary, songea-t-elle. C'était Zachary qui lui arrivait. Elle avait perdu pied et se noyait, finalement. Et Joe n'avait même pas eu besoin d'être là.

Malgré sa petite taille, Zachary avait un solide appétit. Les premiers jours, comme Joe devait rentrer tard, l'enfant dîna chez Marilee. Chaque fois qu'elle cuisinait, il la regardait avec fascination.

— Vous ne faites pas la cuisine à la maison, Zachary? demanda-t-elle un après-midi.

— Non. On mange des hamburgers, et papa les fait toujours brûler.

— Il n'est pas très doué pour la cuisine ? L'enfant haussa les épaules et fit la moue.

— Il dit qu'il va suivre des cours.

— Des cours ?

— Pour apprendre à cuisiner. Il dit qu'il ne peut pas me donner tout le temps des conserves à manger, sinon je vais être tout maigrichon.

Aussi discrètement que possible, Marilee posa quelques questions afin d'en savoir davantage. A en juger par les remarques de Zachary, les talents culinaires de Joe étaient plutôt limités. Quand il ne faisait pas réchauffer des plats surgelés, il se spécialisait dans les hamburgers calcinés et les « pommes de terre explosées ».

— Comment peut-on faire exploser une pomme de terre ? demanda-t-elle, interdite.

— Dans les micro-ondes.

Devant le regard consterné de Marilee, Zachary s'empressa d'ajouter :

— C'est mieux que de mourir de faim !

Il répétait les paroles de Joe, elle en était certaine. Elle pouvait presque l'entendre les dire. Des hamburgers brûlés ! Quand Joe viendrait chercher son fils à 16 heures, comment pourrait-elle les laisser partir en sachant qu'ils allaient ouvrir une boîte de conserve pour le dîner ?

Stop !

Elle se secoua mentalement. Elle n'allait pas se laisser entraîner sur ce terrain-là. Pas question. Des tas d'enfants survivaient en mangeant moins bien que cela. Zachary s'en sortirait à merveille.

Quand Faye sortit de l'hôpital, Joe put reprendre des horaires réguliers. Il fut convenu qu'il amènerait Zachary à 8 heures chaque matin et qu'il reviendrait le chercher à 16 heures, comme ils l'avaient initialement prévu. Le premier matin, tout se passa à merveille, et Joe, qui était un peu en retard, se contenta de dire au revoir à son fils sur le seuil.

La question était de savoir si les choses seraient différentes lors qu'il reviendrait chercher son fils cet après-midi-là, songea Marilee en refermant la porte. Pour la première fois depuis qu'elle gardait Zachary, Joe ne serait pas pressé de partir, et elle craignait fort qu'il n'invente une série de prétextes pour s'attarder.

Alarmée à cette pensée, Marilee décida de prendre le taureau par les

cornes et appela Gerry en début d'après-midi, pendant que Zachary faisait la sieste. Elle promit à sa sœur de venir prendre un café à 16 h 15 et raccrocha, soulagée de pouvoir dire à Joe qu'elle avait un rendez-vous et qu'elle devait s'en aller.

Le lendemain... eh bien, le lendemain, elle trouverait une autre solution. L'important, songea-t-elle, c'était que Joe prenne l'habitude de partir rapidement. Une fois qu'une routine serait en place, il y aurait moins de chances qu'il la perturbe.

Quelques minutes après avoir parlé à sa sœur, elle proposa à Zachary, qui s'était réveillé, une partie de cache-cache. L'enfant pâlit et recula en secouant la tête.

— Je ne veux pas ! s'écria-t-il en sanglotant, avant de courir dans la salle à manger, où il plongea sous la table et se roula en boule, les bras repliés sur sa tête.

Marilee le regarda, interdite. Ils s'entendaient si bien, et Zachary semblait se sentir en sécurité avec elle. Qu'avait-elle dit ou fait pour provoquer une telle réaction ?

Elle écarta les chaises, se mit à quatre pattes et rampa sous la table.

N'osant le toucher, de peur qu'il fasse une crise de nerfs, elle se contenta de s'asseoir à côté de lui, les genoux repliés.

— Si tu ne veux pas jouer à cache-cache, on peut jouer à autre chose.

Zachary se recroquevilla davantage encore.

— Je ne veux pas jouer !

— Ce n'est pas grave. On peut faire du coloriage. Ou bien je peux te

raconter une histoire.

Zachary demeura immobile, apparemment résolu à rester dans son refuge, et Marilee finit par conclure que l'histoire était la meilleure option. Appuyant le menton sur les genoux, elle commença un récit au sujet d'un petit garçon qui allait chez sa baby-sitter.

— Le petit garçon ne savait pas à quoi s'attendre, dit-elle prudemment, et parfois, sans s'en rendre compte, la dame faisait ou disait des choses qui l'effrayaient.

Zachary écarta un bras pour la regarder.

— La pauvre dame... reprit-elle. Elle aimait tant ce petit garçon qu'elle ne désirait rien d'autre qu'être son amie. Mais un jour, sans savoir comment, elle l'effraya. Elle ne savait pas ce qu'elle avait fait de mal, si bien qu'elle ne pouvait même pas lui demander pardon. Alors, elle s'assit sous la table avec lui, et elle eut mal au cou à force d'être toute recroquevillée. Zachary cacha son visage de nouveau.

— Veux-tu me dire ce que j'ai fait de mal, mon chéri ? demanda-t-elle doucement. Je te promets que je ne recommencerai pas.

— Je ne veux pas que tu me fasses peur, murmura-t-il d'une voix presque inaudible. En sortant des placards tout à coup.

— Ah.

Elle réfléchit un instant.

— Oui, j'imagine que ce serait effrayant... Quelqu'un t'a déjà fait ça ?

— Oui. Quand ma maman avait des invités, les gens étaient soûls et mettaient de la poudre dans leur nez. Et puis, ils jouaient à des jeux

méchants. Ils éteignaient la lumière et ils me faisaient peur.

Des larmes picotèrent les yeux de Marilee.

— Ils pensaient que c'était drôle, continua-t-il, et ils riaient.

— Mais ça n'était pas drôle pour toi.

— Non, dit-il d'une petite voix. Une fois, ça m'a fait vraiment peur et je me suis caché.

— C'est ce que j'aurais fait à ta place !

— Pas ma maman. Elle a dit que c'était vilain de se cacher, et elle a été vraiment fâchée.

— Oh, murmura Marilee tandis que ses mains se crispèrent sur ses genoux. Qu'a-t-elle fait quand elle t'a trouvé, mon chou ?

— Elle m'a donné des fessées jusqu'à ce qu'elle ait mal à la main.

Après, elle a demandé à Frank de continuer avec sa ceinture.

— Oh, fit Marilee d'une voix étranglée. Tu as dû avoir très mal.

— Oui, dit-il. Maman lui a dit d'y aller doucement, mais il ne l'a pas écoutée. Il le faisait toujours très fort, et si j'essayais de me sauver, il tapait encore plus fort.

Marilee ferma les yeux, horrifiée.

— Tu avais des marques ?

— Oui. Des marques bleues.

Une vague de nausée envahit Marilee alors qu'elle imaginait la scène.

— Oh, Zachary...

Elle tendit la main et lui caressa le dos doucement, ne sachant que dire.

— Tu ne le répéteras pas, hein?

Sa main se figea sur le tee-shirt rayé que portait l'enfant.

— À qui, mon chéri ?

— À papa.

Marilee eut l'impression que son cœur cessait de battre.

— Tu ne l'as pas dit à ton papa ?

— Non, répondit-il d'une voix suraiguë. Et tu ne dois pas le dire non plus. Promis? Sinon, il va se fâcher. Contre maman et Frank.

Marilee se mordit la lèvre, comprenant brutalement que ce petit garçon éprouvait la même peur qu'elle dix ans plus tôt, quand elle avait redouté que Joe ne perde la tête en apprenant ce qu'on lui avait fait.

— Oh, Zachary... murmura-t-elle. Ton papa a besoin de savoir ces choses-là.

L'enfant roula sur son dos et fixa sur elle un regard accusateur.

— Tu as dit que tu voulais être mon amie ! Tu as menti !

— Non, non. J'essaie d'être ton amie, Zachary. Je t'assure, mon chéri.

— Alors, tu ne peux pas le dire à mon papa, répondit-il, les yeux pleins de larmes. Mon papa m'aime très fort.

— Je sais.

— Et il serait très, très en colère. Il irait chez ma maman et elle appellerait la police. Et ils mettraient mon papa en prison parce qu'il battrait Frank, et ils ne le laisseraient jamais sortir.

— Oh, mon cœur, je suis sûre que ton papa n'irait pas en prison.

— Si ! Comme l'autre fois.

— L'autre fois ?

— Quand il est venu et qu'il a crié sur maman et frappé Frank, maman a appelé la police. Ils sont venus et ils l'ont emmené.

Marilee n'avait jamais entendu parler de cet incident.

— Vraiment ?

Zachary leva les yeux vers elle, des larmes roulant sur ses joues.

— Ils lui ont mis les menottes et ils l'ont emmené dans une voiture blanche avec une lampe sur le toit.

— Oh, balbutia Marilee, choquée.

Joe avait été arrêté pour coups et blessures ? Son incrédulité ne tarda pas à se dissiper. Elle était bien placée pour savoir qu'il était farouchement protecteur envers ceux qu'il aimait.

— Mon pauvre chéri...

Zachary se frotta furieusement les joues, les sourcils froncés.

— Ma maman avait peur de le laisser entrer, et il a enfoncé la porte à coups de pied.

— Ô Seigneur !

Pas étonnant que Joe n'ait plus d'argent, songea-t-elle. Il avait dû dépenser une fortune rien qu'en amendes.

— Il était vraiment en colère. Il a mis Frank par terre et il l'a bourré de coups de poing.

Oubliant le manque d'espace, Marilee releva la tête et se cogna contre la table.

— Il était fâché parce que Frank t'avait battu avec une ceinture ?

— Oui. Et aussi parce que j'avais dit un mensonge et que Frank

m'avait fait avaler de la sauce épicée.

— Quoi?

— De la sauce épicée. Ça brûle la bouche. Comme ça, on se souvient qu'il ne faut pas dire de mensonges.

Marilee le regarda, horrifiée.

— Comment est-ce que ton papa a découvert ce qui s'était passé ?

Le menton de Zachary trembla, et ses larmes redoublèrent.

— Je lui ai téléphoné.

— Oh, murmura Marilee, qui commençait à comprendre.

— Je pensais qu'il viendrait me chercher. Je ne savais pas qu'il se mettrait en colère et qu'il battrait Frank.

Marilee soupira, à peine capable d'imaginer la rage que Joe avait dû éprouver en recevant l'appel de son enfant en larmes.

— Si mon papa va en prison, je vais retourner chez ma maman, ajouta Zachary d'une voix tremblante. Je ne veux pas y retourner. Jamais !

— Je comprends.

— Alors, tu ne dois pas lui dire que Frank m'a battu d'autres fois, ni qu'ils ont joué à me faire peur. Promis ?

Marilee appuya de nouveau le menton sur ses genoux et fixa son regard troublé sur l'enfant.

— Je comprends à présent pourquoi tu n'as pas dit grand-chose à ton papa de ce qui s'est passé pendant que tu vivais chez ta maman, dit-elle doucement. Tu as peur que ton papa ait des ennuis et aille en prison, et

qu'à cause de cela, on te renvoie chez ta maman.

— Oui.

— Eh bien, dit-elle, réfléchissant prudemment aux paroles qu'elle allait prononcer, nous ne pouvons pas laisser l'une ou l'autre de ces choses se produire.

— Non. Alors, tu promets ?

Marilee planta ses yeux dans les siens.

— Je suis honorée que tu m'aies fait assez confiance pour me raconter tout cela, Zachary.

Il baissa la tête, gêné.

— C'est juste... Je ne voulais pas, mais c'est sorti tout seul.

Elle prit une profonde inspiration et expira lentement.

— Tu sais pourquoi ? C'est parce que tu gardes ces secrets au fond de toi depuis trop longtemps, et il faut qu'ils en sortent. Et tu voudrais un ami à qui en parler. Quelqu'un qui ne dirait rien à ton papa.

Elle lui sourit.

— Tu ne crois pas que je pourrais aller chez ta maman pour battre Frank ?

Il eut un petit sourire, puis s'assit et croisa les jambes en tailleur.

— Tu n'es pas assez grande.

— Pas assez courageuse non plus, admit-elle avec un petit rire. Mais ton papa, lui, est assez courageux. Je parie qu'il se battrait contre des lions pour te défendre.

— C'est sûr. Il m'aime beaucoup.

— Oui. Et tu as raison de dire qu'il serait très en colère si tu lui

racontais ce que Frank t'a fait.

— Frank a fait beaucoup de choses. Et les autres aussi. Les gens qui étaient invités chez ma maman.

Marilee hocha la tête.

— C'est ce que je pensais. Les gens qui boivent trop et qui mettent de la poudre dans leur nez ne savent plus ce qu'ils font, Zachary.

Elle réfléchit un instant.

— L'autre jour, quand j'ai dit que j'avais besoin de boire un verre, tu as pensé que j'allais être ivre et devenir méchante, n'est-ce pas ?

Il acquiesça, l'air penaud.

— Juste pendant une minute.

— J'avais seulement envie d'un verre de thé glacé.

— Je le sais maintenant. Marilee soupira.

— Il m'arrive de boire de l'alcool.

— Ah ? dit-il d'un ton inquiet.

— Pas très souvent. Un peu de vin de temps en temps, et jamais assez pour être ivre. Mais même si je l'étais, je ne serais jamais méchante avec toi, je te le promets.

— Bon.

Marilee déglutit, contemplant les plis de son jean.

— Tu as peur du placard où je range les crayons, n'est-ce pas ? C'est parce que tu crois que quelqu'un risque d'en sortir pour t'attraper?

— Ou qu'il m'enferme dedans.

Une nouvelle vague de nausée submergea Marilee.

— Dedans ?

Il haussa les épaules.

— Mais le tien n'a pas de clé. J'ai vérifié.

— On t'a enfermé dans un placard ?

— Des fois, ma maman m'enfermait, oui, parce qu'elle s'amusait et qu'elle ne voulait pas que je regarde. Elle disait qu'il ne pouvait rien m'arriver. Elle me donnait un coussin et une couverture, mais je n'aimais pas y aller. Il faisait noir et je ne pouvais pas sortir.

Marilee sentit avec consternation sa lèvre inférieure trembler. Elle prit une brève inspiration, déterminée à ne pas pleurer.

— Je ne t'enfermerai pas dans un placard, Zachary. C'est promis.

— Même si tu as des invités ?

— Même si j'ai des invités. Il s'essuya les yeux.

— Tu promets de ne rien dire à mon papa ? Marilee éluda la question.

— Tu sais, Zachary, peut-être que tu te trompes au sujet de ton papa.

Tu as raison de dire qu'il sera très fâché quand il saura la vérité, mais il ne sera peut-être pas fâché au point de faire quelque chose de stupide. Rien ne compte plus pour lui que de te garder. Il ne fera rien qui puisse compromettre cela.

— Mon papa peut être vraiment fâché, tu sais.

Marilee ne pouvait en vouloir à Joe d'avoir forcé la porte de Valérie.

À sa place, elle en aurait sans doute fait autant.

— C'est vrai, admit-elle, et je comprends que tu hésites à lui parler.

En même temps, je crois que tu ne devrais pas avoir de secrets pour lui.

II...

Elle s'interrompit, choisissant ses mots avec soin.

— Il peut réparer ce qui est abîmé. Tu le savais ?

— Il ne peut pas réparer le broyeur de l'évier. Malgré la gravité de leur conversation, Marilee ne put réprimer un petit rire en imaginant Joe aux prises avec l'évier démantibulé.

— Je suppose qu'il y a des limites à ses talents, concéda-t-elle. Mais il est très doué pour écouter les autres et les comprendre. Je crois qu'il trouverait un moyen pour que tu n'aies plus peur. Mais il ne pourra rien faire si tu ne lui dis rien.

Zachary pâlit de nouveau.

— Tu vas tout lui raconter.

— Je n'ai pas dit ça. J'ai dit que c'était une erreur pour toi de ne pas lui parler, répéta-t-elle en lui caressant le menton. Tu sais que ça lui fait de la peine que tu ne veuilles pas lui expliquer ce qui s'est passé chez ta maman ?

— Ah, bon ?

Elle hocha la tête.

— Il m'a dit que tu ne voulais pas en parler, et il avait l'air très triste.

Je pense qu'il se fait beaucoup de souci pour toi. C'est pour ça qu'il t'emmène voir le médecin. Il espère que tu finiras par dire au médecin ce qui ne va pas.

— Oui, mais je ne peux pas parler au docteur, parce qu'il va tout

répéter à papa, répondit Zachary avec une logique imparable.

Marilee eut un petit rire consterné.

— Alors, tu ne peux parler à personne.

— Non, et si tu lui dis, je vais être très fâché contre toi.

Elle sourit et lui pinça le bout du nez.

— Je te promets de ne rien dire à ton papa à moins qu'il ne me promette d'abord de ne pas se mettre en colère contre ta maman et de ne pas frapper Frank. Qu'en penses-tu ?

Zachary ne parut guère convaincu.

— Ton papa tient toujours ses promesses, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, admit-il.

— Alors ? Fais-le promettre ! Ensuite, tu pourras lui dire tout ce que tu veux sans avoir à t'inquiéter.

Il était clair que Zachary n'avait jamais envisagé cette possibilité.

— Tu crois qu'il acceptera de promettre ? Marilee réfléchit un instant.

— Je ne vois pas pourquoi il ne le ferait pas. Veux-tu que je lui en parle ? Je pense que je peux sans doute lui arracher cette promesse.

L'enfant acquiesça.

— Et s'il refuse de promettre, tu ne lui diras rien ?

— Pas un mot.

6.

Pendant tout le reste de l'après-midi, Zachary parla presque sans interruption. À présent qu'il avait trouvé quelqu'un à qui se confier, toute la laideur qu'il avait gardée au fond de lui émergeait. Marilee l'écouta,

tour à tour atterrée, bouleversée et submergée par la colère à la pensée de ce qu'on avait infligé à ce malheureux enfant.

Il fallait absolument que Zachary puisse parler de tout cela à son père, songea-t-elle. Le petit garçon avait besoin de surmonter les épreuves qu'il avait subies, et il ne pourrait y parvenir que lorsqu'il aurait enfin révélé la vérité à Joe. Comme tout enfant, Zachary cherchait réconfort et protection auprès de son père. Si ce dernier réussissait à le rassurer, le petit garçon serait sans doute mieux à même de gérer les sentiments confus qui s'agitaient en lui.

Malgré sa réticence à établir des relations personnelles avec Joe, Marilee sentait que, pour cette fois, elle devait faire une exception. Par conséquent, elle annula sa visite à Gerry et ajouta des légumes supplémentaires au plat qu'elle avait commencé à préparer pour son dîner. Quand Joe arriva à 16 heures, elle laissa Zachary devant la télévision pendant qu'elle allait à la rencontre de la Honda dans l'allée. Le soleil qui se reflétait sur le pare-brise lui cachait en partie Joe, mais elle distinguait néanmoins ses larges épaules, ses cheveux ébouriffés par la brise et ses yeux sombres, qui semblaient l'étudier alors qu'elle approchait.

Il abaissa la vitre, et elle se pencha vers lui.

— Je me demandais si Zachary et toi accepteriez de rester dîner ce soir.

Joe haussa un sourcil stupéfait, son regard fouillant le sien, plein de questions.

— Dîner ?

Il semblait si incroyablement qu'elle ne put s'empêcher de sourire.

— Ce soir, le chef vous propose un ragoût de bœuf aux petits oignons accompagné de pommes de terre et de carottes, suivi d'une salade et de pommes au four pour le dessert.

Il plissa les yeux, une lueur espiègle pétillant sous ses sourcils froncés.

— Tu ne devrais pas taquiner un homme affamé. Elle se mit à rire.

— Alors, tu restes ?

— Si tu m'offres un repas pareil, la question n'est pas de savoir si je reste mais si oui ou non je ne vais jamais repartir. La cuisine n'est pas mon fort.

— Zachary me l'a dit une fois ou deux.

Il ouvrit la portière et descendit de voiture. Une fois debout, il sembla dominer Marilee de toute sa hauteur, et elle recula d'un pas. Son tee-shirt collait à son torse, soulignant les contours puissants de sa poitrine. Les manches courtes révélaient ses bras bronzés, aux muscles saillants.

— Je sais qu'il est impoli de faire le difficile, dit-il, mais il faut quand même que je te pose une question. Pourquoi cette invitation à dîner ? Je pensais que tu voulais me voir le moins possible.

— J'ai décidé de faire une exception pour ce soir. Il faut que je te parle de Zachary, et ce n'est pas une conversation que nous pouvons avoir en trente secondes sur le pas de la porte.

Il fronça les sourcils et jeta un coup d'œil inquiet vers la maison.

— Zachary ? Il va bien ?

— Oui, il va bien. Enfin, non. Nous savons tous les deux que c'est un enfant perturbé.

Elle se mordilla la lèvre, cherchant la meilleure manière de présenter la chose.

— Il s'est confié à moi cet après-midi, Joe. Il m'a raconté tout ce qui s'est passé chez Valérie.

— Vraiment ? C'est fantastique, Marilee ! Pourquoi tais-tu cette tête ?

Voilà cinq mois que je l'emmène chez un psy, sans résultat. S'il a enfin commencé à parler, c'est un succès.

Elle hocha la tête.

— Oui, enfin, c'est à moi qu'il parle, et pas à son psy, murmura-t-elle, avant d'ajouter : Et pas à toi. Il faut que tu remédies à cela.

— Tout de suite.

Il claqua la portière et fit mine de s'avancer vers la maison.

— Pas si vite, Joe. Il y a des choses que tu as besoin de savoir, des choses dont nous devons parler.

Il s'arrêta et plongea son regard dans le sien.

— Comme quoi ?

— Pendant que Zachary me parlait tout à l'heure, il a fallu plusieurs fois que je m'exhorte au calme. A la fin, j'avais une envie folle d'aller trouver Valérie et de lui flanquer mon poing dans la figure.

Joe retint un juron.

— Ce qu'il t'a raconté est grave à ce point ?

— C'est grave, mais ce n'est pas pour cette raison que je te dis cela.

Elle soutint son regard un instant, désireuse de lui faire comprendre ce qu'elle ne pouvait pas exprimer par des mots, à savoir qu'elle ne se permettrait jamais de juger sa conduite.

— Je veux juste que tu saches que je comprends exactement à quel point tu as pu être furieux par moments et que, dans l'ensemble, je trouve que tu as fait preuve de retenue.

Il soupira et passa une main dans ses cheveux.

— Bon sang ! Il t'a parlé de Frank. L'expression honteuse qui voilait son visage donna à Marilee l'envie de poser la main sur son épaule pour le reconforter, mais elle s'en empêcha.

— J'avais des circonstances atténuantes, grommela t-il.

— Je sais, Joe. À vrai dire, si j'avais été à ta place j'aurais peut-être agi comme toi. Je trouve incroyable qu'on t'ait arrêté, toi. À mon avis, c'était Frank le méchant de l'histoire. C'est lui qui aurait dû être enfermé.

— Oui. Seulement, à l'époque, il n'y avait pas de preuves pour corroborer mes dires. Zachary n'a reçu les coups de ceinture qu'après. C'était sa punition pour m'avoir téléphoné.

— Oh. J'avais compris que Frank l'avait frappé avant qu'il t'appelle.

— Il a quatre ans, répondit Joe avec un haussement d'épaules. Parfois, il confond l'ordre des événements. Il m'a parlé de la sauce épicée, c'est pourquoi je me suis précipité chez Valérie. En arrivant, j'ai entendu Zachary qui hurlait, alors j'ai enfoncé la porte. J'ai trouvé Frank dans le salon, en train de le secouer. Je me suis jeté sur lui et je l'ai bourré de coups de poing.

Il se tut, et Marilee relata en partie ce que lui avait confié Zachary, insistant sur le fait que l'enfant avait besoin que Joe lui promette de ne pas se mettre en colère et de ne pas tenter de le venger. Le visage de Joe s'assombrit à mesure qu'elle parlait.

— Seigneur, murmura-t-il quand elle eut terminé. Mon enfant a peur de se confier à moi ? C'est cela que tu es en train de me dire ? Depuis des mois, je fais tout ce que je peux pour qu'il s'ouvre à moi, et c'est moi qui suis la source du problème ?

Émue par sa détresse, Marilee lui effleura le bras.

— Oh, Joe, je t'en prie, ne vois pas les choses ainsi. Zachary n'a pas peur de toi, il a peur pour toi. Il ne veut pas que son papa fasse quelque chose d'insensé pour le défendre et soit jeté en prison. C'est tout. Joe cilla.

— Et que crois-tu que ça me fasse ? Qui de nous deux est le père ?

Mon fils de quatre ans cherche à me protéger ! J'ai l'impression d'être une nullité. C'est parce que j'ai perdu mon sang-froid qu'il est encore perturbé à l'heure qu'il est.

— Tu as perdu ton sang-froid, c'est vrai, et Zachary a peur que ça n'arrive de nouveau. Et alors ? Tu es quand même celui qui l'a défendu. Imagine combien cela compte pour lui, de savoir que tu l'aimes au point d'enfoncer des portes pour aller à son secours. Joe mit les mains sur les hanches, promena un regard sur la pelouse impeccablement entretenue et soupira.

— Bon. Je suppose que j'ai quelques réparations à faire. Mieux vaut que je m'en occupe.

— Oui.

Il baissa les yeux et, de la pointe du pied, bloqua machinalement le chemin à une fourmi qui tentait de traverser l'allée.

— Merci, Marilee, dit-il d'une voix basse, empreinte de tendresse. Je suis conscient qu'un merci ne suffit pas. Je décrocherais la lune pour toi, tu sais. Tu m'as rendu mon fils. Merci.

Les yeux brûlants de larmes, elle le regarda se diriger vers la maison.

En arrivant sur la véranda, il se retourna.

— Combien de temps ai-je avant le repas ?

— Tout le temps que tu voudras. Je garderai les plats au chaud aussi longtemps que nécessaire.

— Ça t'ennuie si on s'installe dans ton salon pendant un petit moment ?

— Fais comme chez toi. Je trouverai à m'occuper pendant que vous discuterez.

Quand il rejoignit enfin Marilee dans la cuisine, Joe la trouva assise à la table, les coudes autour d'une ardoise, la tête entre les mains. Il cala Zachary sur sa hanche et la regarda longuement, mourant d'envie de déposer son fils sur une chaise et de la prendre dans ses bras.

Seulement, il ne pouvait pas la toucher, encore moins la serrer contre lui. Et cette interdiction lui était si douloureuse... La vie était étrange, songea-t-il. Quand il avait vingt ans et qu'ils sortaient ensemble, il ne pensait qu'à faire l'amour avec elle. À présent rêvait de partager une intimité différente, qui transcendait l'amour physique. Il avait envie de la

tenir contre son cœur, de lui parler jusque tard dans la nuit: C'était cela, l'amour. Le partage. Bien sûr, le sexe *i* fantastique et il ne voulait pas en minimiser l'importance, mais avec la maturité, il désirait davantage, bien davantage, et il savait instinctivement que Marilee était la seule femme au monde à pouvoir le lui offrir.

Elle était merveilleuse. Sans doute ne se rendait-elle pas compte des qualités exceptionnelles qu'elle possédait. Pourtant, en moins d'une semaine, elle avait accompli ce que deux médecins et lui-même n'avaient pas réussi à faire en presque cinq mois.

Elle n'avait pas encore remarqué leur présence et n'avait pas recouvré son masque de gaieté habituel. Les épaules affaissées, ses doigts délicats enfouis dans ses cheveux, elle paraissait accablée, impuissante. Il se demanda si elle avait la migraine ou, pire, s'il avait fait ou dit quelque chose qui l'avait bouleversée.

— Mari?

Elle sursauta et bondit de sa chaise comme s'il l'avait piquée avec une aiguille.

— Oh, je suis désolée, fit-elle. Je... j'essayais de faire ma liste de courses, ajouta-t-elle en désignant l'ardoise.

Elle eut un petit rire nerveux.

— En fin de journée, j'ai du mal à me concentrer. Son visage était las, c'était vrai. Joe en devinait la raison. Elle avait entendu cet après-midi les histoires que Zachary venait de partager avec lui. Et il n'était pas dans sa nature de faire comme si de rien n'était. Elle était trop sensible pour cela. Les confidences de Zachary allaient la hanter, tout comme elles le

hanteraient, lui. Pendant les jours à venir, elle y penserait : instamment.

— Je me sens un peu fatigué aussi, dit-il. La chaleur, sans doute.

Le regard de Marilee se riva au sien, posant des questions qu'elle n'osait formuler et auxquelles il ne pouvait répondre.

— Zachary et moi avons décidé de continuer à parler un peu plus tard, dit-il en s'efforçant de sourire, avant de baisser les yeux vers le visage de son fils, rougi par les larmes. Ça sent si bon ici que nos estomacs se sont mis à gronder. Pas vrai, mon chéri ?

Zachary se frotta les yeux et acquiesça.

— Papa dit que mon estomac gronde comme un loup affamé.

— Oh. Tu dois avoir vraiment faim, observa Marilee.

— Oui, et le ventre de papa rugit comme un lion.

— Pas possible ? Il vaut mieux que je serve le dîner avant que l'un de vous me dévore toute crue !

Joe la regarda s'affairer dans la cuisine, songeant qu'elle était en effet délicieusement appétissante. Son jean moulant révélait des jambes superbes, et son chemisier rouge soulignait la minceur de sa taille et la courbe de ses hanches. Il lui suffisait de la contempler pour que le rythme de son pouls s'accélére dangereusement.

Munie d'un gant, elle ouvrit le four et retira le couvercle de la cocotte.

— Vous avez vingt minutes pour vous laver les mains et mettre le couvert, annonça-t-elle.

Joe déposa Zachary sur le sol et lui lança un regard de défi.

— On fait la course ?

L'enfant déta la à toute vitesse, et Joe lui emboîta le pas plus lentement. Quand il entra dans la salle de bains, Zachary était déjà perché sur un tabouret devant le lavabo.

— C'est Marilee qui me l'a acheté, expliqua-t-il fièrement, en désignant le tabouret.

Ses joues portaient encore les traces des larmes qu'il avait versées en lui parlant. Il se frotta le visage avec un gant, puis Joe l'aida à se sécher. L'enfant se rua ensuite hors de la salle de bains, résolu à arriver à table le premier.

— Tu vas perdre, papa !

— J'en ai peur. Tu es trop rapide pour moi, fiston. Comme Joe ouvrait le robinet pour se laver les mains, son regard tomba sur une brosse à dents Mickey qui émergeait d'un gobelet assorti sur le bord du lavabo. Étant donné que Mickey était l'idole de Zachary, il y avait fort à parier que Marilee avait acheté ces accessoires exprès pour son fils.

Une boule se forma dans sa gorge. Marilee. Elle serait une épouse idéale pour lui, une mère idéale pour Zachary. N'en avait-elle pas conscience ? Et qu'elle l'admette ou non, elle avait besoin d'eux autant qu'ils avaient besoin d'elle.

Tout en s'essuyant les mains, Joe observa les pastels qui ornaient les murs de la salle de bains. Il était certain que Marilee les avait peints elle-même. Tous représentaient des animaux. Des lapins aux longs cils, des vaches noir et blanc aux grands yeux rêveurs, des chatons espiègles emmêlés dans une pelote de laine de couleur vive. Marilee avait créé un

univers magique, pour des enfants qu'elle désirait évidemment et qu'elle n'aurait jamais s'il la laissait en faire à sa tête.

Joe soupira, réalisant que ses pensées l'entraînaient en terrain dangereux. Il avait accepté ses conditions afin qu'elle s'occupe de Zachary, mais à mesure que les jours s'écoulaient, le doute l'assaillait. Pas de regards appuyés, pas de flirt, pas de contact physique. Comment diable pouvait-il faire des progrès avec elle dans ces circonstances ? C'était impossible.

Mais c'était ce qu'elle voulait : vivre en paix, ne jamais être obligée d'affronter ses problèmes - ni les sentiments qu'elle éprouvait pour lui. Après avoir été témoin d'une de ses crises de panique, Joe comprenait parfaitement qu'elle ait peur d'en avoir d'autres, mais la solution qu'elle semblait avoir choisie - vivre dans du coton jusqu'à la fin de ses jours - était-elle la bonne ? Joe était certain que non. Sa peau douce et soyeuse méritait l'étreinte d'un amant et le confort de draps en soie.

Il avait la conviction qu'il pourrait trouver le moyen d'éviter ces crises, si seulement elle lui faisait confiance. Dès qu'il avait un moment libre, il se plongeait dans la lecture des ouvrages qu'il avait empruntés à la bibliothèque. Certes, cela ne faisait pas de lui un expert, mais au moins avait-il désormais une meilleure compréhension des attaques de panique. Patience et précaution étaient les clés du succès. Petit à petit, Marilee s'habituerait à sa présence. Au bout d'un moment, elle se rendrait compte qu'elle n'avait rien à craindre de lui et elle se détendrait. Le problème était de la persuader de le laisser approcher.

Mais comment faire une brèche dans ce mur qu'elle avait érigé autour d'elle et qui semblait aussi solide que du béton ?

Joe répugnait à rompre la promesse qu'il lui avait faite. Mais il y avait des situations où un homme était confronté à deux maux et où il devait choisir entre les deux.

Lequel était le pire ? Rompre sa promesse ou laisser Marilee gâcher ce qui était peut-être sa dernière chance de trouver le bonheur ?

Marilee était sur le point de mettre la viande dans un plat quand le téléphone sonna. Elle s'essuya rapidement les mains et saisit le combiné. L'instant d'après, elle retirait son tablier, au moment où Joe entra dans la cuisine.

— C'était Ron, dit-elle, l'affolement perçant dans sa voix. Gerry est tombée dans l'escalier. Ils vont la faire accoucher par césarienne.

— O mon Dieu ! Comment va-t-elle ?

— Je ne sais pas.

Le cœur de Marilee battait à tout rompre. Elle passa une main dans ses cheveux et balaya la cuisine d'un regard inquiet.

— Je suis désolée, Joe. Peux-tu prendre le relais ? Il faut que j'aille chez Gerry. Une voisine surveille les enfants en attendant que j'arrive.

— Bien sûr. Ne t'inquiète pas pour nous.

Marilee jeta son tablier sur le plan de travail, courut chercher son sac et, tout en le fouillant d'une main fébrile pour retrouver ses clés, dit précipitamment :

— Vous allez manger, n'est-ce pas ? Je vous avais invités à dîner. Et

ne faites pas la vaisselle. Je m'en chargerai en rentrant.

Elle se dirigea vers la porte de derrière, puis s'arrêta.

— Pourras-tu donner à manger à Boo avant de partir et le faire sortir ?

Zachary sait où est la boîte de croquettes. Je n'ai aucune idée de l'heure à laquelle je vais rentrer.

— Bien sûr. Fais attention sur la route, d'accord ? Elle s'immobilisa sur le seuil.

— Il y a un double des clés dans le placard. Pourras-tu fermer à clé ?

— Pas de problème. Je m'occupe de tout. Sois tranquille.

Une heure plus tard, Marilee tentait de donner un bain à Amanda, âgée de dix-huit mois, tandis que Derek, douze ans, s'efforçait de convaincre le jeune

Jacob de se laisser débarbouiller dans la salle de bains du premier étage.

— Tati Marilee, Jacob refuse que je le lave ! Marilee se redressa

légèrement, tendit le cou et cria d'une voix aussi autoritaire que possible :

— Jacob Robert Palmer! Veux-tu te tenir tranquille !

— Tati Marilee, Derek me tire les cheveux !

— C'n'est pas vrai ! Espèce de menteur !

Marilee entendit un bruit de chute, suivi de pleurs. Étouffant un grognement, elle se leva, résignée à sortir Amanda du bain et à l'envelopper dans une serviette avant de se ruer au premier étage pour voir ce qui se passait.

Elle tendait la main vers une serviette quand on sonna à la porte.

— Seigneur, maugréa-t-elle entre ses dents. Mary ! Tu peux aller

ouvrir, s'il te plaît ?

— Bien sûr, tati.

Aussitôt, Tracy, six ans, se mit à pleurer.

— Je veux maman !

— Je vais finir l'histoire tout de suite, promit Mary, son aînée de quatre ans.

Tracy continua de geindre, mais Marilee entendit les pas de Mary se diriger vers l'entrée. L'instant d'après, une voix grave et merveilleusement familière lui parvint.

— Joe, c'est toi ?

— Oui, répondit-il en s'approchant. Où es-tu ?

— Dans la salle de bains. Il me faudrait un coup de main!

— J'arrive.

Une seconde plus tard, il était sur le seuil, Zachary calé sur une hanche. Il semblait fort, compétent et merveilleusement adulte. Elle aurait pu l'embrasser. Au lieu de quoi, elle lui glissa un gant de toilette dans la main.

— Elle a besoin d'un shampoing, et tout ce qui est au-dessous du nombril doit être lavé. Il faut que j'aïlle au premier. Je crois que Derek est en train de tuer Jacob.

A cet instant précis, Jacob se remit à hurler. Joe éclata de rire, déposa Zachary sur le sol et s'avança vers Amanda, qui s'était emparée du savon. De la mousse s'échappait des commissures de ses lèvres.

— O Seigneur, gémit Marilee. Joe rit de nouveau.

— Hé, salut, poulette, dit-il en s'agenouillant dans la flaque d'eau devant la baignoire. Tu te souviens de moi ? C'est Joe.

— Le shampoing est sur l'étagère, cria Marilee avant de se ruer dans le couloir.

Quelques instants plus tard, quand Marilee redescendit, elle trouva Joe en train d'essayer de laver les cheveux d'Amanda. Il semblait avoir perdu un peu de sa superbe. Son tee-shirt était trempé, et lorsqu'il se tourna vers elle, il n'avait plus cet air confiant qu'il arborait en arrivant.

— Je suis content que tu sois revenue. Elle a vomi à cause du savon.

Il a fallu que je change l'eau du bain.

Marilee traversa les flaques et s'agenouilla à côté de lui pour achever le shampoing.

— Merci, Joe. Tu m'as sauvé la vie. Je suis désolée pour ton tee-shirt.

— Ce n'est pas grave, dit-il en prenant le savon des petites mains glissantes d'Amanda. Hou là ! Donne-moi ça, mon chou.

Amanda sourit, révélant des morceaux de savon coincés entre ses dents de bébé. Marilee s'empara d'un gant propre pour les retirer.

— J'ai déjà essayé, fit Joe. Je crois qu'il va falloir prendre une brosse à dents. Espérons qu'elle ne va pas recommencer à vomir.

— Moi aussi, j'ai presque vomi, dit Zachary fièrement.

À présent que Marilee le voyait de près, Joe lui semblait avoir également le teint légèrement verdâtre.

— Je ne sais pas comment Gerry et Ron s'en sortent, avoua-t-elle.

— Ils sont fous tous les deux. À propos, j'ai parlé à Ron avant de venir. Gerry est en salle de réveil, et le médecin dit que le bébé et elle vont bien.

— Dieu soit loué ! La dernière fois que j'ai eu Ron au téléphone, il n'avait pas encore vu le médecin. Je me faisais un sang d'encre.

— Tout va bien, assura Joe. Ron semblait épuisé, mais heureux. Il était content que je vienne voir si tu avais besoin d'un coup de main. Je comprends pourquoi, à présent.

Deux heures plus tard, Joe et Marilee, leurs vêtements encore moites après la séance du bain, étaient effondrés dans le salon, elle dans le fauteuil, lui sur le canapé qui lui faisait face. Tous les enfants de Gerry et de Ron, hormis les plus grands, étaient enfin couchés. Zachary dormait aussi, la tête posée sur les genoux de Joe.

Il caressa distraitemment les cheveux de l'enfant et poussa un long soupir.

— Est-ce que ça veut dire que si j'arrive un jour à te persuader de m'épouser, je peux m'attendre à donner le bain à huit enfants tous les soirs ?

Elle lui décocha un tendre sourire.

— À vrai dire, j'en veux une douzaine. Joe plissa les yeux.

— Tu essaies de me faire peur, c'est ça ?

— Ça marche ?

Il lui adressa un clin d'œil et sourit.

— Absolument pas.

La sonnette de la porte d'entrée résonna, évitant à Marilee de répondre. Avant qu'elle ait pu se lever pour aller ouvrir, on poussa la porte et un nuage de rose apparut dans l'entrebâillement.

— Bonsoir, chérie ! Les renforts sont là. Marilee se leva en souriant.

— Tante Luce ? Je te croyais à la maternité, avec le reste de la famille.

Lucy traversa l'entrée, vacillant sur des sandales à talons aiguilles aux brides délicates de la même couleur que sa tunique volumineuse, une création de satin rose qui bouffait autour d'elle. Elle descendit les marches qui menaient au salon, tel un navire voguant toutes voiles dehors.

— J'ai vu le bébé, et je suis venue prendre la relève. Le parfum de Lucy la précédait. Marilee huma l'air et ne fut guère surprise de constater que sa tante avait opté pour une eau de toilette à la rose assortie à sa tenue. Quand Lucy portait du vert pomme, ses cheveux avaient la couleur des prés, et elle sentait bon les pommes. Lorsqu'elle arborait des vêtements lavande, c'était invariablement en conjonction avec des boucles mauves et le parfum du lilas en fleur.

— C'est très gentil de ta part, dit Marilee, baissant les yeux sur le pendentif clignotant niché dans le décolleté généreux de sa tante. J'espère que tu n'as pas écourté ta visite pour moi.

— Bah ! Quand on a vu un bébé rouge et ridé, on les a tous vus, tu sais, répondit Lucy, avant de serrer Marilee dans ses bras. Le pauvre petit a la tête pointue et pas de menton du tout. J'ai juré qu'il était magnifique,

bien entendu, puis je suis sortie avant de laisser échapper quelque chose d'honnête et de vexer Ron.

Marilee rit malgré elle.

— Tous les bébés sont un peu bizarres juste après la naissance, tante Luce ! Il sera superbe dans quelques jours, comme tous les autres.

— Espérons-le.

Lucy se retourna, vit enfin Joe et eut un sourire jusqu'aux oreilles.

— Joseph ? s'écria-t-elle en portant la main à son cœur. Oh, mon cher garçon ! Quel plaisir de te voir !

Joe déposa délicatement Zachary sur le canapé et se leva à son tour.

— Moi aussi, ça me fait plaisir de vous revoir, tante Luce, dit-il en lançant un regard amusé à Marilee. Vous rayonnez, comme toujours.

— Oh, allons, protesta-t-elle avec un geste impatient de la main - une main si lourdement chargée de bagues que Marilee fut surprise qu'elle puisse encore la bouger. Je sais qui est ton rayon de soleil, mon petit, et ce n'est certainement pas moi.

Elle prit Joe par les épaules et se recula légèrement pour examiner son visage.

— Toujours aussi beau, mon pauvre chéri. C'est un terrible fardeau pour un jeune homme que d'être affligé d'une telle beauté. Trop de tentations, et toute cette testostérone qui embrouille le cerveau !

Elle leva vers la joue de Joe ses doigts noueux, terminés par de faux ongles, et la pinça doucement.

— J'avais toujours craint que la gloire ne te monte à la tête,

marmonna-t-elle. Il est temps que tu retrouves ton bon sens. Ne fais pas de bêtises, cette fois, vilain. Seul un imbécile va chercher de la pacotille quand il a de l'or pur qui l'attend à la maison.

Joe haussa les sourcils, jeta un coup d'œil en direction de Marilee, puis sourit.

— Vous avez bien raison, tante Luce. Soyez tranquille, j'ai retenu la leçon.

— Ne lui brise pas le cœur une deuxième fois, tu entends ? Sinon, je te retrouverai et tu le regretteras.

Joe sourit de nouveau.

— Je ne le ferai pas, c'est promis.

Un bruit sourd en provenance de l'entrée les interrompit. Marilee se retourna et vit la dernière conquête en date de sa tante refermer la porte.

Grand et robuste pour ses soixante-dix ans, Charlie Wade apportait les bagages de Lucy - un grand fourre-tout rose en paille tressée, une canne à pommeau délicatement sculpté qu'elle utilisait rarement, un énorme sac en papier blanc qui semblait contenir des beignets, un châle rose en crochet et une valise. Marilee se hâta d'aller l'aider, sauvant les beignets d'abord, puis s'emparant des bagages.

— Quel attirail !

— C'est incroyable, le barda que ta tante peut trimbaler ! Renchérit

Charlie en maugréant.

Lucy se dépêcha de venir prendre son fourre-tout.

— Mon cœur, pourquoi n'as-tu pas fait deux voyages?

— J'en ai assez de marcher. On s'est trompé deux fois dans l'hôpital, mais tu crois qu'on aurait demandé le chemin ? ajouta-t-il à l'intention de Marilee. Non. Tu connais ta tante. Elle est toujours sûre de savoir où elle va jusqu'au moment où on arrive.

Charlie rangea la canne dans un coin et tendit l'oreille.

— Où sont les petits ?

— Mary et Derek regardent la télévision à côté, expliqua Marilee. Joe et moi avons fini par réussir à endormir les autres.

Le visage de Charlie se fendit d'un large sourire.

— Tant mieux. Je n'aurai pas à partager les beignets !

— Oh que si ! Intervint tante Luce. Tu as du cholestérol, souviens-toi.

Tu peux en prendre un, mais c'est tout. Les enfants mangeront les autres demain matin.

— Un seul beignet ? Mais ils sont tout petits !

— Peut-être deux si tu es sage.

— Vous avez l'intention de rester toute la nuit ? S'enquit Marilee.

— Bien sûr, répondit tante Luce. Il faut que tu t'occupes de ton chien.

Charlie et moi n'avons pas d'animaux domestiques.

Charlie traversa la pièce pour saluer Joe.

— Charlie Wade. Enchanté.

Joe serra la main qu'il lui tendait.

— Joe Lakota.

— Je vous connais. Je suis un passionné de football. Dommage que vous ayez dû arrêter si jeune.

— J'aime entraîner presque autant que j'aimais jouer.

— Vous pensez que Laurel Creek High a de bonnes chances cette année ?

Pendant que les deux hommes entamaient une conversation au sujet du football, Marilee parla à sa tante des enfants. Zachary finit par se

réveiller, se redressa en se frottant les yeux et fixa d'un air ahuri la dame rose et clignotante assise avec eux.

— Voici ma tante Luce, Zachary, annonça Marilee. Zachary, bouche bée, ne pouvait détacher son regard des cheveux roses de Lucy.

— Tu es tout le portrait de ton père, s'écria Lucy en se baissant vers l'enfant. Encore un qui va briser des cœurs, je le vois d'ici.

— Zachary est un peu timide, tante Luce, intervint Joe, qui revint vers le canapé pour prendre son fils dans ses bras.

— Tu es sûre de vouloir passer la nuit ici, tante Luce ? Intervint Marilee, soucieuse de changer de sujet. Les enfants sont plutôt remuants, et je peux facilement revenir après avoir fait un saut à la maternité.

— Les petits sont déjà couchés, et je suis sûre que tout se passera bien.

— Amanda risque de se réveiller, et Jacob fait des cauchemars de temps en temps. Il faut lui raconter une histoire pour qu'il se rendorme.

— Pas de problème. Je n'ai pas encore un pied dans la tombe, ma chérie.

Quelques minutes plus tard, Marilee était assise sur le siège passager de la Honda de Joe, Zachary de nouveau endormi dans ses bras. Quand ils étaient sortis, Charlie était confortablement installé à table, sur le point de

déguster un beignet et une tasse de chocolat chaud. A la consternation de Marilee, l'ami de sa tante s'était garé derrière elle dans l'allée. Comme ils ne voulaient pas le déranger, il avait été décidé que Joe reconduirait Marilee chez elle et qu'elle reviendrait chercher sa voiture le lendemain.

— Tu es sûre que ça va ? demanda Joe en reculant. Ça ne me gêne pas du tout de te ramener ici demain, mais si tu te sens mal à l'aise...

— Ça va très bien, assura-t-elle, réalisant avec étonnement qu'elle disait vrai.

Son pouls ne s'était pas emballé, elle n'avait pas le souffle court. Elle avait certes une conscience aiguë de la présence de Joe à côté d'elle, mais, pour des raisons qui lui échappaient, la tension habituelle était absente.

— Laissons Charlie savourer son gâteau. Tante Luce l'épuisé, le pauvre.

Joe se mit à rire.

— Elle est en pleine forme. Quel âge a-t-elle à présent?

Marilee regardait défiler les pelouses soigneusement tondues de chaque côté de la rue tranquille et bordée d'arbres.

— Ma mère et elle ont eu soixante-quatorze ans en mai.

— On ne le devinerait jamais. Ses talons aiguilles me donnaient le vertige.

Marilee se tourna vers lui.

— Tu devrais la voir dans son costume de *cowgirl*, avec ses bottes rouge vif à boucles dorées, fit-elle d'un ton amusé. Ma mère a failli s'évanouir en la voyant porter cette tenue à la messe.

Joe sourit et secoua la tête.

— Ces deux-là sont la preuve vivante que des jumelles peuvent être aussi différentes que le jour et la nuit.

Marilee soupira.

— Tante Luce croque la vie à pleines dents, c'est sûr.

— Et Charlie ? Il semble lui être très attaché.

— Il est fou amoureux d'elle, tu veux dire. Il aimerait l'épouser, mais tante Luce refuse parce que son premier mariage était à l'église.

Joe lui décocha un regard stupéfait.

— Ils ne sont pas... euh... intimes? Marilee sourit.

— Je n'ai pas posé la question. Mais tu peux, si tu veux.

Il se mit à rire.

— Compris. L'important, c'est qu'elle soit heureuse.

— Va dire ça à ma mère. L'attitude de sa sœur la rend folle, expliqua

Marilee avec un haussement d'épaules. Tante Luce a fait une terrible erreur quand elle était jeune, et si elle était restée avec un mari violent, elle aurait gâché sa vie. En divorçant, elle a au moins évité de mettre au monde des enfants qui auraient vécu un cauchemar. Si elle le souhaitait, elle pourrait demander l'annulation de ce mariage au Vatican afin de pouvoir se remarier religieusement. Il y a plus de cinquante ans qu'elle est divorcée. Je doute qu'on lui refuse cela.

— Pourquoi ne le fait-elle pas ?

— Par respect de la tradition, j'imagine. Tante Luce paraît moderne, mais au fond, elle a un côté très puritain, très vieille école. Elle croit

sincèrement que son erreur ne peut ni ne doit être rectifiée.

— Je sais que ça semble bizarre, venant d'un divorcé, mais je crois aussi qu'une union spirituelle devrait durer toute la vie, avoua-t-il.

Il s'arrêta à une intersection, regarda des deux côtés, puis accéléra.

— Parfois, quand je me réveille la nuit, je repense à mon mariage et je me demande où j'avais la tête. Quelle décision stupide !

Marilee caressa les cheveux de Zachary.

— Quelque chose de très précieux a résulté de ton erreur, Joe.

Il décocha à l'enfant un regard débordant d'affection.

— C'est vrai, et pour cette seule raison, je ne peux pas regretter ce mariage. Mais je regrette la souffrance que j'ai causée à Zachary par mon manque de jugement. Je ne me pardonnerai jamais cela.

Marilee déposa un baiser sur le front de l'enfant.

— Nous faisons tous des erreurs. Si nous pouvons le comprendre et pardonner aux autres, pourquoi est-il si difficile de nous pardonner à nous-mêmes ?

— Je ne sais pas, admit-il.

— Tu t'es trompé une fois dans ta vie, murmura-t-elle doucement. Et maintenant qu'il y a Zachary, tu ne voudrais pas changer le passé, même si tu le pouvais. Pardonne-toi, Joe.

Il demeura silencieux un long moment, puis l'enveloppa d'un regard où brillait une lueur intense.

— Merci, Mari. Tu as raison. Je devrais me pardonner et mettre tout cela derrière moi.

Il attendit une seconde, avant d'ajouter d'une voix rauque :

— Maintenant, rends-moi service. Suis tes propres conseils, veux-tu ?

7.

Pendant les deux semaines qui suivirent, Marilee résista à la tentation d'inviter Zachary et son père à dîner de nouveau. En revanche, elle s'autorisa à leur préparer des desserts, qu'ils emportaient chez eux le soir.

Le lendemain matin, Joe ne manquait pas de s'extasier sur ses talents culinaires, et elle savourait le plaisir de se savoir appréciée.

Apparemment, le thérapeute de Zachary était ravi de ses progrès, et Joe attribuait à Marilee le mérite de ce changement. Ses compliments et sa gratitude enveloppaient Marilee d'une chaleur bienfaisante, et elle se surprit bientôt à penser à Joe avec le sourire.

Vers la fin du mois d'août, la température s'éleva brusquement, et les longues journées d'été se firent lourdes et étouffantes. Afin d'échapper à la chaleur, Marilee emmenait Zachary au parc de la ville, où ils s'allongeaient à l'ombre et se baignaient dans les eaux peu profondes de Laurel Creek. Elle avait passé des journées d'été sur ces rives avec Joe autrefois, et ces sorties réveillèrent en elle une foule de souvenirs.

— Il y avait une corde qui pendait à cette branche, expliqua-t-elle un jour en désignant un arbre noueux au bord de l'eau. Ton père s'élançait en poussant un cri de Sioux et plongeait dans la rivière en faisant un saut périlleux.

Un autre jour, elle lui raconta que Joe et elle avaient dansé sous les arbres au son de la musique qui venait du kiosque.

— C'était ton meilleur ami, hein? demanda-t-il, son petit visage

émerveillé.

Soudain envahie par la tristesse, Marilee replia les genoux et leva les yeux vers les feuilles qui bruissaient au-dessus d'eux.

— Oui, souffla-t-elle. Mon meilleur ami. Soudain, elle remarqua un léger mouvement sur le côté. Du coin de l'œil, elle vit qu'un petit garçon s'était approché et se tenait tout près d'eux. Son visage couvert de taches de rousseur était barbouillé de glace au chocolat, et ses cheveux roux semblaient avoir été peignés avec un râteau. Il fixa longuement Zachary, puis coinça les pouces dans les passants de son short en jean.

— Je m'appelle Jimmy. Zachary se rapprocha de Marilee.

— Bonjour, dit-elle. Moi, je m'appelle Marilee, et voici Zachary Lakota.

Jimmy se gratta la tête.

— Tu veux jouer à la bascule ? demanda-t-il à Zachary. J'ai envie d'en faire, et il faut quelqu'un à l'autre bout.

Zachary se rapprocha encore de Marilee.

— Je n'aime pas les bascules.

Jimmy leva les yeux vers la pente et la bascule, enfonçant en même temps un doigt dans son nez.

— Et si je te promets que je ne vais pas sauter et te faire tomber ?

Marilee regarda Zachary.

— Il faut que j'aille chercher un verre d'eau à la fontaine. On peut jeter un coup d'œil à la bascule en chemin, suggéra-t-elle en se levant.

Comme elle s'en doutait, l'enfant lui emboîta aussitôt le pas. En

arrivant sur le terrain de jeux, Jimmy montra la bascule à Zachary, lui expliqua comment le jeu fonctionnait, puis se laissa tomber à un bout et attrapa le guidon.

— Allez, monte.

Zachary obtempéra à regret, mais, quelques minutes plus tard, il s'amusait comme un fou.

— Regarde, Marilee, cria-t-il en lâchant la barre. Je ne me tiens pas !

— Fais attention de ne pas tomber, avertit-elle. Ton père me tuerait !

— Mais non ! Je ne suis pas un bébé.

Marilee alla s'asseoir sous un arbre tout proche pour les regarder jouer. Les garçons ne tardèrent pas à abandonner la bascule pour se diriger vers les balançoires. En s'éloignant, Zachary ne se retourna qu'une fois pour vérifier que Marilee était toujours là, avant de se consacrer entièrement à ses jeux.

Marilee l'observa en souriant, heureuse et triste en même temps.

C'était une étape dans leur relation, elle le savait. Zachary faisait ses premiers pas vers l'indépendance. Plus il aurait confiance en lui, moins il aurait besoin d'elle. Le puissant instinct maternel qu'elle s'était découvert pour cet enfant lui faisait craindre de le perdre avant même que cela ne se soit produit.

Elle se redressa brusquement. Quelle idiote elle faisait ! L'amour avait toujours un prix. Elle était bien placée pour le savoir. Elle avait deviné dès le départ que si elle s'autorisait à aimer Zachary, elle finirait par

souffrir, et ce n'était que le début. Elle n'osait même pas penser à ce qu'elle éprouverait quand Joe commencerait à l'emmener à la crèche.

Elle serait effondrée. Complètement effondrée.

Mais peut-être valait-il mieux que Zachary s'éloigne d'elle. Un jour ou l'autre, elle devrait se séparer de lui, c'était inévitable. En outre, il y avait plus d'un mois qu'elle négligeait son travail. Si elle continuait ainsi, elle ne parviendrait pas à rendre son livre à la date spécifiée dans son contrat.

Cela pourrait nuire à sa carrière. D'ailleurs, Zachary avait besoin de la compagnie d'autres enfants, et fréquenter une crèche lui offrirait cette chance. Il lui manquerait, évidemment, mais elle se plongerait dans son travail, et avec le temps, la douleur s'atténuerait.

Ce soir-là, Marilee avait déjà enfilé sa chemise de nuit et s'apprêtait à boire sa tasse habituelle de chocolat chaud quand la sonnette retentit, la prenant par surprise et réveillant Boo, qui s'agita frénétiquement sur le plancher. Après avoir humé l'air, cependant, le chien s'apaisa et se rallongea, indiquant clairement à Marilee que son visiteur nocturne était un ami.

Un coup d'œil à l'horloge lui apprit qu'il était près de 22 heures. Qui diable pouvait venir si tard ?

Troublée, elle alluma la lumière de la véranda et se dirigea vers la porte. Aussitôt, elle reconnut Joe à travers les panneaux vitrés. Il tenait Zachary endormi dans ses bras. Il était plus séduisant que jamais dans sa chemise rayée et son pantalon en toile kaki, mais une lassitude extrême se dégageait de lui. Ses traits étaient tirés, ses yeux sombres dépourvus

d'éclat. Elle se hâta d'ouvrir.

— Joe ? dit-elle, murmurant pour ne pas réveiller l'enfant. Que fais-tu ici ? Ta mère est malade ?

Il secoua la tête.

— Non. Ma mère va bien, mon chou. Puis-je entrer? Il faut que je te parle.

Elle recula d'un pas, s'effaçant pour le laisser passer. L'odeur épicée de son eau de toilette lui chatouilla les narines.

— C'est Zachary? demanda-t-elle avec inquiétude, effleurant le front du petit garçon pour jauger sa température. Il semblait pourtant en pleine forme quand vous êtes partis cet après-midi...

— Non, non. Il va bien. Pour le moment, du moins. Marilee tressaillit.

— Pour le moment ?

Joe désigna le couloir d'un signe de tête.

— Puis-je le déposer sur un lit ? J'aimerais que nous puissions parler sans risquer de le réveiller.

Marilee le regarda, de plus en plus inquiète. Sa voix atone mais épuisée prouvait qu'il avait reçu de mauvaises nouvelles.

— Bien sûr, dit-elle.

Elle referma la porte d'entrée, avant de le guider vers la chambre d'amis. Quand Joe eut déposé l'enfant endormi sur le lit, elle le recouvrit tendrement de la couette. Zachary murmura quelque chose dans son sommeil et tourna sa joue vers la main de Marilee. Elle caressa sa peau douce comme celle d'un bébé, puis lissa légèrement ses cheveux, le cœur

gonflé d'un besoin farouche de le protéger.

— Oh, Joe, murmura-t-elle. Je l'aime trop, tu sais.

— Bien, dit-il d'une voix rauque. Tant mieux.

Un frisson la parcourut. Elle se redressa et le regarda par-dessus le lit, frustrée que les ombres lui dissimulent l'expression de son visage.

— Pourquoi es-tu si mystérieux ? Tu me fais peur.

— Je suppose que c'est contagieux, souffla-t-il. Je suis terrifié moi-même. Mon petit garçon est en danger, Marilee.

— En danger? répéta-t-elle, le cœur battant soudain à tout rompre.

Il lui tendit une enveloppe.

— Lis toi-même.

Abasourdie, elle le précéda dans la cuisine et s'assit à la table. Son regard se porta d'abord sur l'en-tête, celui d'un cabinet d'avocats basé en Californie. Dès qu'elle commença à parcourir le contenu de la lettre, son sang se glaça dans ses veines.

— O mon Dieu.

Elle leva les yeux vers Joe, qui était resté debout au milieu de la cuisine, visiblement encore sous le choc.

— Est-ce que cette lettre signifie ce que je crois qu'elle signifie ?

— Oui. Elle demande qu'on lui rende la garde de Zachary.

— Mais... elle ne peut pas faire une chose pareille !

— Oh, si.

Il enfouit les mains dans ses cheveux déjà ébouriffés, laissant

échapper un rire amer.

— J'ai passé la moitié de la soirée au téléphone avec mon avocat, dit-il. D'après lui, non seulement Valérie peut revenir sur l'accord que nous avons conclu, mais il est probable que le juge lui donnera gain de cause.

La lettre échappa aux doigts soudain engourdis de Marilee et voltigea lentement sur la table. Une vague de nausée l'envahit.

— Je pensais que tu avais payé une fortune pour obtenir la garde de Zachary. Et maintenant, elle peut changer d'avis sans te rembourser ? Ce n'est pas juste.

— On voit que tu n'es jamais passée par un divorce. Dans ce genre d'affaire, rien n'est juste, et surtout pas quand on a affaire à une femme aussi vénale que Valérie.

Il marqua une pause.

— Et puis, un enfant ne peut pas être acheté. J'ai oublié la formulation précise, mais dans les papiers officiels, l'argent était décrit comme une sorte de dédommagement post-divorce. Nous savions tous les deux que j'achetais son accord, mais ce n'était pas dit de manière explicite.

— Alors, elle a le droit de changer d'avis ? Joe se massa la nuque d'un geste las.

— Ce n'est pas aussi simple que ça. Elle doit s'adresser au tribunal, et si je m'oppose à sa requête, ce que je compte bien faire, l'affaire passera devant un juge. Mais oui, au fond, elle peut changer d'avis. Bien qu'elle ait renoncé à ses droits maternels, étant la mère naturelle de l'enfant, elle peut revenir sur sa décision.

— Et ton avocat ne t'avait pas averti de cette possibilité?

Il soupira et mit les mains sur ses hanches.

— Si. Je savais que c'était un risque, mais, pour Zachary, il fallait que je tente ma chance.

Marilee regarda son visage hagard et sentit les larmes lui monter aux yeux. La douleur et le désespoir qu'elle lisait sur ses traits lui brisaient le cœur. On menaçait de lui prendre son enfant, et il ne pourrait peut-être rien faire pour l'éviter.

— Étant donné la situation dans laquelle Zachary se trouvait, dit-elle d'une voix crispée, tu n'avais guère le choix.

— Non.

Il haussa les épaules.

— J'espérais que les dépenses nécessaires pour entamer un nouveau procès suffiraient à décourager Valérie. Je ne m'étais pas imaginé qu'elle allait devenir la petite amie d'un sénateur fortuné.

— Un sénateur ? Il acquiesça.

— Quand j'ai eu la lettre cet après-midi, j'ai contacté Mac, un vieil ami qui joue toujours à San Milagros. Apparemment, ce type s'appelle James Ashby. Je me souviens d'avoir lu un article à son sujet dans la presse. Il a la quarantaine bien tassée, il commence à avoir du ventre et à devenir chauve, et il est riche à millions.

— Par conséquent, Valérie peut se permettre d'aller au tribunal pour essayer de reprendre Zachary, acheva Marilee. En fin de compte, elle aura tout, ton argent et ton fils. C'est immoral et abominable, mais je suis sûre

que ça ne l'empêche pas de dormir la nuit.

— Je n'arrive pas à y croire, reprit Joe. Ce n'est pas comme si elle avait la fibre maternelle. Vu le genre de vie qu'elle mène, Zachary ne fera que l'encombrer.

— Oh, Joe, murmura Marilee. Je suis tellement désolée.

Il y eut un court silence, puis la voix de Joe s'éleva de nouveau, tendue à craquer.

— Mac pense que le sénateur et elle songent à se marier et que c'est pour ça qu'elle veut récupérer Zachary. Pour redorer l'image d'Ashby.

— Comment cela ?

— La carrière politique d'Ashby a failli prendre fin il y a deux ans quand il a été impliqué dans un scandale qui s'est terminé par son divorce. Il avait une liaison avec une jeune blonde sexy qui a défrayé la chronique.

Marilee fronça les sourcils.

— Je ne vois pas le rapport avec Zachary. Joe s'adossa au placard en chêne.

— Pendant les mois qui ont suivi, il y a eu des tas de photos dans les journaux. Il a eu le choix entre s'assagir et perdre l'élection suivante. Il a opté pour la première solution - du moins en apparence. Devant les caméras, il se conduit comme il faut. On ne le voit plus en public avec une blonde à son bras. Mais en coulisses, il reste un fêtard et un coureur invétéré.

— Et il a trouvé une partenaire idéale en la personne de Valérie.

— Exactement. Elle est jeune, belle, elle aime faire la fête. De plus,

c'est une célébrité locale et elle possède une certaine classe. Avec une femme comme elle, Ashby a décroché le gros lot. Un mariage avec Valérie soignerait son image.

— Avec la réputation de Valérie ?

— Oui, c'est étonnant, hein ? Mais si la presse présente l'affaire sous un jour favorable, le public peut croire n'importe quoi. Mac dit qu'on parle de « conte de fées », ce qui se vend toujours bien. Un sénateur d'un certain âge au passé douteux rencontre une jeune femme, l'amour change leur vie, et ils se transforment en couple respectable.

— Qui croirait de telles sottises ? Joe esquissa un sourire amer.

— La plupart des gens. On voit ça tous les jours. Il suffit de camoufler la laideur sous quelques dentelles, et le tour est joué.

— Tu donnes l'impression que nous sommes des naïfs.

— Pas vraiment, répondit-il en haussant les épaules. Mais la réalité est si lugubre que les gens aiment lire de bonnes nouvelles de temps en temps et rêver un peu. Quoi de mieux pour cela qu'une histoire d'amour ? Marilee réfléchit un instant.

— Et Zachary viendrait compléter ce charmant tableau ?

— Si Valérie épouse un sénateur, répondit Joe, il sera extrêmement important pour elle d'apparaître comme quelqu'un de stable et d'étouffer toute trace de scandale associé à son nom. Quand j'ai obtenu la garde de Zachary, la presse a laissé entendre plus d'une fois qu'elle se droguait et que j'avais payé cher pour reprendre mon fils. Si elle récupère Zachary, cela fera taire ces rumeurs. De plus, l'image d'Ashby tenant un adorable

petit garçon par la main influencera favorablement les électeurs.

— C'est horrible !

— Oui, mais d'après Mac, c'est ce qui explique le geste de Valérie. Et je suis sûr qu'il a raison.

— Mais quel genre de personne peut faire une chose pareille ? Utiliser son enfant dans un but aussi égoïste ? C'est méprisable, Joe.

— Elle n'a pas les idées claires, Marilee. Il y a longtemps que c'est le cas, soupira Joe. Quand je ne suis pas furieux contre elle - ce qui est rare, à présent -, j'ai pitié d'elle. Quel gâchis ! Elle était belle, intelligente, ambitieuse. À présent, la drogue domine toute sa vie. Je parie qu'elle a déjà claqué la majeure partie de l'argent que je lui ai donné pour s'approvisionner. Épouser un homme fortuné va lui sauver la mise.

— Pour un temps, objecta Marilee. Au rythme où elle dépense l'argent, Ashby ne sera peut-être pas riche très longtemps.

Marilee sentait poindre une migraine - une douleur insistante qui commençait au-dessus de l'œil droit et lui transperçait le crâne aussi sûrement qu'un pic à glace. Espérant éviter qu'elle empire, elle se dirigea vers le placard afin d'y prendre des comprimés et se versa un verre d'eau.

— As-tu envisagé de demander à Zachary de témoigner? demanda-t-elle quand elle eut regagné sa chaise. Il pourrait être interrogé par le juge en privé. Même s'il ne lui disait qu'une fraction de ce qu'il nous a révélé, Valérie n'obtiendrait jamais sa garde.

— C'est vrai, admit Joe, mais quel effet est-ce que tout cela aurait sur Zachary ? J'ai appelé le psy ce soir pour avoir son avis. Sauf en dernier

recours, il me conseille fortement de ne pas le mêler à cette affaire. Il pense même que je ne devrais pas lui en parler pour l'instant. Zachary commence tout juste à retrouver son équilibre. Il sera terrifié s'il apprend que sa mère cherche à le récupérer. Le médecin craint qu'il ne craque complètement.

Marilee se souvint de l'expression horrifiée de Zachary quand il avait évoqué cette possibilité.

— Je suppose qu'il a raison.

— S'il y a une autre solution, je préfère éviter de courir le risque.

Marilee ne pouvait s'empêcher d'imaginer Zachary, seul et effrayé dans un placard obscur.

— Mais que vas-tu faire, alors ? demanda-t-elle, sa migraine empirant à chaque minute qui passait. Ton avocat t'a-t-il donné le moindre espoir ?

Nous ne pouvons pas rester sans rien faire, Joe. Vivre avec sa mère pourrait détruire Zachary !

— C'est pour ça que je suis venu - pour te parler de ce qu'on peut faire.

Le tressaillement de sa mâchoire et la lueur résolue qui brillait soudain dans ses yeux avertirent Marilee qu'elle n'allait pas aimer ce qu'il était sur le point de dire.

Il était évident que Joe ne se faisait pas d'illusions à ce sujet non plus.

Il baissa les yeux, racla le plancher du bout de sa chaussure, puis se gratta le nez, trahissant sa nervosité.

— Je... je ne sais pas exactement comment aborder la question,

avoua-t-il d'une voix rude, alors je vais être un peu brutal.

Marilee se raidit, s'attendant au pire. Il leva les yeux.

— Mon avocat dit que mes chances de gagner au tribunal seront multipliées par deux, sinon par trois, si je ne suis plus célibataire.

Elle absorba ses paroles lentement, se refusant à admettre le sous-entendu évident.

— Et d'après lui, si ma femme est à la maison, mes chances seront encore meilleures, ajouta-t-il.

Un lourd silence s'abattit sur la cuisine, rompu seulement par le tic-tac régulier de l'horloge et les ronflements paisibles de Boo, qui dormait sous la table.

— À la maison ? répéta-t-elle d'une voix étranglée.

— C'est logique, reprit Joe. En ce moment, je travaille pendant le plus clair de la journée, et Zachary doit rester avec une nourrice. Valérie va arguer qu'elle peut être une mère à plein temps et mieux s'occuper de lui.

Ma meilleure défense devant le tribunal serait de pouvoir offrir à Zachary un environnement familial qui serait quasi idéal.

— Rien n'est idéal, Joe.

— C'est une façon de parler. Ne te fâche pas, Marilee. Tu m'as posé une question, et je ne fais que te répéter les paroles de mon avocat.

Elle éprouvait une envie hystérique d'éclater de rire, mais elle avait l'impression que sa tête douloureuse risquait d'exploser si elle le faisait.

— Tu ne peux pas suggérer ce que je pense que tu es en train de suggérer.

Comme il ne répondait pas, elle serra les poings.

— C'est pour ça que tu es venu ici à cette heure ? Pour me parler mariage ?

Il ouvrit la bouche pour répondre, mais se ravisa. Pendant une interminable minute, son regard resta rivé au sien.

— Oui, dit-il enfin. C'est à un mariage que je pense. Veux-tu que je me mette à genoux ?

Elle appuya un doigt tremblant sur sa tempe et ferma les yeux.

— Ne me fais pas une chose pareille, Joe. Je t'en prie. Ne dis rien.

— Je donnerais cher pour avoir le choix, répondit-il d'une voix traquée. Mais je ne l'ai pas. Tu l'as dit toi-même : je ne peux pas laisser Valérie prendre Zachary. Elle le détruira.

— Ô Seigneur !

— Mari, tu sais que je ne ferais jamais pression sur toi si j'avais le choix. J'ai respecté les termes de notre engagement jusqu'ici, n'est-ce pas ?

— Oui, murmura-t-elle.

— Mais quand je t'ai fait cette promesse, je n'imaginai pas que cette situation se présenterait. Maintenant, je me trouve confronté à quelque chose qui nous dépasse tous les deux. Il ne s'agit ni de toi ni de moi. Il s'agit d'un petit garçon de quatre ans dont la vie risque d'être bouleversée, et tu es la seule personne sur terre qui puisse empêcher cela. Que voudrais-tu que je fasse ? Que je me taise ? Que je ne t'en parle pas ? Il y a une possibilité d'éviter ce gâchis. Quelle sorte de père serais-je si je ne

tentais pas au moins ma chance ?

Le cœur de Marilee battait à tout rompre, et le souffle commençait à lui manquer.

— Tu crois peut-être que j'ai prémédité cela ? demanda-t-il d'un ton incrédule. Que je reste éveillé la nuit, à imaginer des stratagèmes pour te persuader de m'épouser ? Franchement, Mari ! Je me bats pour sauver mon fils, bon sang !

Il laissa échapper un soupir de frustration.

— Le psy de Zachary va signer un document dans lequel il relate ses progrès depuis que tu le gardes. Imagine l'effet que pourrait avoir un tel rapport sur un juge s'il savait que nous sommes aussi mariés et heureux.

— Mariés ? Heureux ?

— Je ne dis pas que tout sera facile, mon chou...

— C'est impossible.

— Je sais que tu en es convaincue. Mais je crois que nous pouvons surmonter tous les obstacles si nous les affrontons ensemble. J'irai voir un thérapeute avec toi. Nous résoudrons nos problèmes petit à petit.

Il se pencha vers elle et encadra son visage de ses mains chaudes.

— Je peux te donner des enfants, mon chou. Des enfants à toi. Il cilla en voyant son visage atterré.

— Pas tout de suite, bien sûr. Chaque chose en son temps... Nous irons lentement. Je t'aime assez pour attendre que tu sois prête, et je pense que tu m'aimes assez pour essayer de toutes tes forces. C'est beaucoup plus que n'ont la plupart des gens.

— La plupart des gens n'ont pas mes complexes.

— Et c'est exactement de cela qu'il s'agit : de complexes. Nous en viendrons à bout, tous les deux.

Marilee aurait donné cher pour pouvoir croire que les choses étaient aussi simples.

— Quand nous aurons résolu nos difficultés, nous pourrons avoir des enfants. Toute une tribu, si tu veux. Zachary sera à l'abri, et nous aurons la famille dont nous avons rêvé autrefois.

Il enfouit les doigts dans les cheveux de Marilee, l'implorant du regard.

— Donne-moi une chance. Je t'en prie. Ne peux-tu me faire suffisamment confiance pour essayer, au moins ?

— Non, Joe, je ne peux pas. Je sais que tu ne comprends pas, mais je ne peux pas.

— Si, tu peux, insista-t-il. Tu te souviens quand je t'ai appris à faire du patin à roulettes ? Tu te rappelles que tu comptais sur moi pour te protéger ? Pourquoi me faisais-tu tant confiance ?

— Parce que je savais que tu m'aimais, murmura-t-elle.

— Je t'aime toujours, assura-t-il. Fais-moi confiance comme avant, une fois encore. Je t'aiderai à surmonter tes problèmes, je te le jure. Tu ne le regretteras pas. Pas un seul instant.

Elle distinguait à peine ses traits, à présent. Les larmes lui brouillaient la vue.

— Je ne peux pas, répéta-t-elle d'une voix déchirée. Je ne peux pas. Et

si tu m'aimes, si tu m'aimes vraiment, Joe, ne me demande pas de faire ça.

Il retira ses mains, gardant son regard soudé au sien tandis qu'il se redressait lentement. Pendant un long moment, il demeura immobile, face à elle.

— Eh bien, je suppose que la question est réglée, dit-il enfin.

Elle ferma les yeux et hocha la tête.

— Je suis désolée. Je veux t'aider. Vraiment. Si tu as besoin d'argent, j'ai soixante-dix mille dollars de côté. Ils sont à toi. S'il te faut davantage, j'hypothéquerais la maison. Je ferais n'importe quoi pour toi et Zachary.

Tu n'as qu'à me le dire.

Il resta silencieux quelques secondes.

— C'est généreux de ta part, mon chou, mais ce n'est pas de ton argent que j'ai besoin.

Sur ces mots, il tourna les talons et sortit de la cuisine, ses pas résonnant sur le plancher du couloir. La maison sembla soudain vide et froide à Marilee. Elle s'enveloppa de ses bras, parcourue d'un frisson.

Brusquement, elle s'imagina, assise au même endroit, dans trente ans.

Seule dans sa cuisine le soir, fixant le sol. Sans mari, sans enfants, sans petits-enfants. Rien qu'une succession interminable de soirées solitaires.

Joe lui offrait la chance d'avoir une vie. Une vraie vie. Pas celle qu'elle avait dû se résigner à mener parce qu'elle avait peur de prendre des risques. Il pouvait lui apporter tout ce qu'elle brûlait d'avoir : un mari qui l'aimait, une maison pleine d'enfants, des gens qui l'entoureraient quand elle serait vieille.

Une famille.

Oh, comme elle aurait aimé avoir le courage de s'élaner derrière lui, de saisir sa chance avant qu'elle ne lui échappe! Joe... Elle l'aimait tant.

Comment était-il possible que la seule chose capable de la rendre heureuse soit aussi la seule qu'elle ne pouvait avoir ?

Elle l'entendit entrer dans la chambre d'amis pour prendre son fils.

Puis la porte d'entrée s'ouvrit et se referma, avec un déclic à la fois doux et menaçant. Endormi sous la table, Boo continuait à ronfler, ignorant que sa maîtresse sanglotait, le visage entre ses mains.

Joe s'en allait. Une fois de plus. Et cette fois, il ne reviendrait pas. Pire encore, elle ne pouvait pas lui en vouloir.

8.

Joe se versa un nouveau verre de whisky, écoutant le bruit du liquide qui coulait sur les glaçons et s'accablant de reproches.

Quel idiot il avait été !

Ce n'était pas la première fois qu'il faisait preuve de stupidité dans sa vie, mais ce soir, il avait battu des records. Le lendemain matin, il se demanderait ce qui lui était passé par la tête. Il revoyait sans cesse les yeux écarquillés de Marilee quand elle avait compris qu'il lui suggérait de l'épouser.

Il agita le verre d'un geste rapide, le vida d'un trait et le remplit de nouveau. Il était déterminé à atteindre un état d'engourdissement total. Ce soir, s'arrêter à mi-chemin ne suffirait pas. Il avait l'esprit si agité qu'il ne pourrait pas fermer l'œil avant d'être ivre. Zachary était endormi et ne

risquait rien. D'ailleurs, ce n'était pas comme s'il avait l'habitude de s'enivrer. La pellicule de poussière qui recouvrait la bouteille de whisky en témoignait. Depuis qu'il avait obtenu la garde de son fils, il était rare qu'il s'autorise à boire un verre de vin pour accompagner son dîner.

Avec un soupir, il s'éloigna du bar, s'approcha de la fenêtre et fixa l'obscurité. À cette heure tardive, la plupart de ses voisins étaient déjà couchés. S'il avait eu une once de bon sens, il les aurait imités. Il était déjà 23 heures passées, et même si le lendemain était un samedi, cela n'empêcherait pas Zachary de se lever à 7 heures tapantes.

Marilee garderait-elle Zachary de nouveau ? Il ne pourrait pas lui en vouloir si elle refusait tout net de le revoir. Il lui avait donné sa parole de respecter leur accord, lui avait promis de rester sur le strict plan de l'amitié, et voilà qu'il avait tout gâché. Non seulement il avait été assez sot pour lui demander de l'épouser, mais il était allé jusqu'à parler d'avoir toute une tribu d'enfants !

Il ferma les yeux, atterré par sa propre conduite. Si seulement il avait pu retirer ce qu'il lui avait dit ! Certes, l'avenir de Zachary était en jeu. Il était acculé, désespéré. Mais cela n'avait rien à voir avec Marilee. Elle avait été merveilleuse. Elle avait accepté de garder Zachary, lui avait donné son amour, avait été sa confidente. Joe savait pertinemment qu'elle négligeait son travail depuis plus d'un mois pour se consacrer à son fils. Zachary n'était pas son enfant. Comment pouvait-il raisonnablement exiger davantage d'elle ? La réponse était simple. Il n'en avait pas le droit. Joe se détourna de la fenêtre et posa les yeux sur le téléphone, conscient

qu'il devait des excuses à Marilee, mais ne sachant comment les formuler.

Et s'il lui disait tout simplement qu'il regrettait de s'être comporté comme un égoïste ingrat ?

A cet instant précis, on sonna à la porte. Joe tressaillit, renversant quelques gouttes de whisky sur la manche de sa chemise. Qui diable cela pouvait-il être ? En se dirigeant vers l'entrée, il déposa son verre sur le bar, puis alluma la lampe extérieure.

Quand il ouvrit la porte, Marilee se tenait sur le paillason, toute menue dans son Jean délavé et une chemise verte trop grande pour elle, maculée de légères taches de peinture pastel. Encadré par sa crinière désordonnée de boucles blondes, son visage était pâle. Elle fixait sur lui ses grands yeux bleus humides de larmes.

— Joe... dit-elle d'une voix incertaine. Je... Il faut que je te parle.

— J'allais te téléphoner, murmura-t-il.

— Vraiment ?

Comme elle ne faisait pas mine de vouloir entrer, il la prit doucement par le bras et la tira à l'intérieur.

— Oui. Je voulais m'excuser. Je n'avais pas le droit de venir pleurer sur ton épaule comme je l'ai fait, ni de te demander de me sauver la mise.

Il referma la porte, et elle promena un regard autour d'elle, visiblement mal à l'aise.

— J'ai... euh... j'ai téléphoné à Gerry pour avoir ton adresse.

Joe hocha la tête, se demandant si elle lui expliquait comment elle avait trouvé sa maison, ou si elle prenait la précaution de l'avertir que sa

sœur savait où elle se trouvait. La seconde éventualité lui brisa le cœur.

— C'est bien, parvint-il à dire d'un ton léger. À cette heure-ci, il vaut mieux ne pas sortir sans dire à quelqu'un où on va.

Elle se tordait les mains, visiblement tendue.

— Mon chou, tu ne risques rien ici.

— Oh, je sais.

Elle s'humecta brièvement la lèvre supérieure, et le fin duvet blond au-dessus brilla dans la lumière de l'entrée comme de la poussière d'or sur sa peau lisse.

— Ce n'est pas... Je ne suis pas vraiment...

Sa voix s'éteignit, et elle fixa sur lui un regard nerveux.

— Tu... as bu?

— Oh. J'ai bu un peu, oui, dit-il en baissant les yeux sur sa manche.

— Tu es ivre ?

— Non. Pas ivre.

Il lui sourit et s'efforça d'avoir l'air inoffensif.

— Je suis détendu, c'est tout. Et je ne deviens pas agressif quand j'ai bu, si c'est ce qui t'inquiète.

Elle ne parut guère rassurée.

— Marilee, je tiens vraiment à m'excuser. C'est bien que tu sois venue et que je puisse le faire de vive voix.

Brusquement, il se sentait nerveux lui-même.

— À propos de cette histoire de mariage... Je n'avais pas le droit de te proposer ça, et je veux que tu saches que si je ne risquais pas de perdre

Zachary. Je ne l'aurais jamais fait. Je n'avais pas le choix, tu comprends ?

À peine eut-il prononcé ces mots qu'il les regretta. Un homme ne disait pas à la femme qu'il aimait qu'il l'avait demandée en mariage seulement parce qu'il y était forcé. Peut-être était-il un peu ivre, après tout. Il aurait mieux valu remettre cette conversation au lendemain, quand il aurait recouvré ses esprits. Le problème, c'était que Marilee était là. Elle se redressa, releva le menton et prit une profonde inspiration, tel quelqu'un qui rassemble son courage avant de se jeter du haut d'une falaise.

— C'est de cela que je suis venue te parler, Joe. Je... Après ton départ, j'ai réfléchi, et je me suis dit que ce n'était peut-être pas une mauvaise idée.

— Quoi ?

Elle tripota nerveusement le col ouvert de sa chemise.

— Qu'on se marie. Enfin, j'ai pensé qu'on pourrait en parler.

Il se pencha en avant, à peu près certain à présent que l'alcool lui embrouillait le cerveau.

— Pardon ?

— Je me suis dit que ce n'était peut-être pas une mauvaise idée, après tout, répéta-t-elle un peu plus fort. C'est une idée brillante, en fait.

Comme tu l'as dit, c'est la solution idéale pour Zachary, et je veux vraiment vous aider. J'aurais le cœur brisé s'il était rendu à Valérie.

Elle se tut et prit une autre inspiration.

— Et puis, c'est vrai que je veux avoir un bébé. Si je pouvais avoir un

enfant comme Zachary - un petit garçon à moi, exactement comme lui -,
je serais la femme la plus heureuse du monde.

Ah. Voilà qu'il avait des idées brillantes et qu'elle voulait avoir un
enfant de lui ? Joe en croyait à peine ses oreilles. En même temps, il
réprimait l'envie folle. La prendre dans ses bras, de l'emmener vers le lit ,,
plus proche et de commencer à travailler sur ce projet de bébé avant
qu'elle ait changé d'avis.

Marilee acceptait de l'épouser. C'était son rêve le plus cher qui
devenait réalité... Mais peut-être avait-il vraiment trop bu. Peut-être était-
il en train d'imaginer toute cette scène.

— Mon chou, tu... Joe s'interrompt.

— Tu veux bien me pincer ? Soit je suis plus ivre que je ne le croyais,
soit j'ai des hallucinations.

— Tu n'as pas d'hallucinations.

— Les hallucinations disent toujours ça.

Elle leva les yeux au ciel et rit doucement, puis se pencha et lui pinça
le bras.

— Content ?

Il la dévisagea d'un air interrogateur.

— Tu ne parles pas sérieusement.

— Assez sérieusement pour vouloir en discuter avec toi. Si ton offre
tient toujours, évidemment.

Si son offre tenait toujours ? S'il avait eu son mot à dire- ce qui n'était
pas le cas -, elle aurait été enceinte de Zachary numéro deux en moins

d'une heure.

— Oh, elle tient toujours.

Craignant qu'elle ne s'enfuie, il la prit par le coude.

— Viens au salon. Nous serons mieux pour parler. Je vais te servir un whisky.

Un triple. Plus elle serait détendue, moins il y aurait de risques qu'elle change d'avis.

— Oh, non, pas d'alcool, merci. Je suis en voiture.

— Un verre ne te fera pas de mal.

— À vrai dire, je bois rarement, hormis un verre de vin pour les occasions spéciales. C'est un autre de mes complexes, j'en ai peur. Je n'aime pas avoir les idées embrouillées.

Joe n'insista pas. Une fois dans le salon, il la guida vers le canapé en cuir couleur crème, l'aida à s'asseoir, puis alla récupérer son verre avant de prendre place en face d'elle.

Marilee fixa longuement le verre de whisky qu'il tenait, au point qu'il envisagea de s'en débarrasser, avant de se raviser. Il lui avait dit la vérité : il ne devenait jamais agressif après avoir bu. Par ailleurs, il n'avait jamais essayé d'abuser d'une femme. Si elle ne le savait pas encore, il était temps qu'elle le comprenne.

— Je... euh... Comme je te le disais, j'ai réfléchi à ta proposition. Je pense que ça pourrait marcher si nous continuons comme nous l'avons fait jusqu'ici. Ce serait un arrangement temporaire, en quelque sorte.

Joe fut totalement déconcerté.

— Comment ça, « temporaire » ?

— Eh bien, assez long pour que tu puisses résoudre cette question de garde. Deux ans, peut-être ?

Elle détourna la tête et fronça légèrement les sourcils en promenant son regard sur les murs nus.

— Une fois qu'il sera établi que Zachary s'épanouit dans l'environnement familial que tu as créé, je crois qu'il y aura peu de chances que Valérie ait gain de cause devant un tribunal. Quel juge voudrait causer un bouleversement inutile dans la vie de ton enfant s'il est heureux avec toi ?

— Tu as dit « deux ans » ? répéta Joe, interloqué. Elle hocha la tête.

— Je sais que ce n'est pas une manière conventionnelle d'agir. Mais étant donné mes difficultés, je ne peux pas m'engager autrement, et qu'arrivera-t-il à Zachary si je ne t'épouse pas ?

Ses grands yeux s'embruèrent à cette idée, et il eut l'impression de se noyer dans leurs profondeurs bleues.

— Après ton départ, je n'ai pas pu m'empêcher de penser à lui. Je me souvenais des choses qu'il m'avait racontées sur sa mère, de la terreur qu'il avait manifestée à l'idée de lui être rendu. Il est si petit, si innocent, Joe. Il faudrait être un monstre pour ne pas vouloir l'aider.

Joe aimait Marilee Nelson depuis tant d'années qu'il avait presque oublié à quel instant précis elle avait conquis son cœur, mais jamais il ne l'avait autant aimée qu'en ce moment. Il avait du mal à croire qu'elle ait trouvé le courage de faire ce qu'elle était en train de faire.

— Je n'aurais pas dû te demander de l'aide, dit-il d'une voix émue. Ce n'est pas ton problème, et j'ai eu tort de t'imposer ce fardeau.

Elle secoua la tête.

— Non. Je t'en prie, ne vois pas les choses ainsi. Son sourire était un peu trop vif.

— Ce n'est pas entièrement désintéressé, après tout. Il est possible que j'aie un bébé. Non que mon offre repose sur cette condition. Je veux que tu saches que, si tu es d'accord, je suis tout à fait prête à établir une sorte de contrat pour nous protéger l'un et l'autre après le divorce.

Après ce qu'il avait subi avec Valérie, Joe aurait envoyé sur les roses n'importe quelle femme qui lui aurait parlé de mariage et de divorce dans la même phrase. Mais Marilee n'était pas n'importe quelle femme, et, à cet instant précis, il était si touché par son inquiétude pour Zachary qu'il aurait eu du mal à lui refuser quoi que ce soit. D'ailleurs, il doutait qu'elle demande le divorce en fin de compte. En ce moment, elle était bouleversée, et elle avait les nerfs à vif. Il était évident qu'elle n'avait pas eu le temps de réfléchir à la situation. Zachary était déjà attaché à elle, et l'affection qu'il lui vouait ne ferait que croître s'il venait à la considérer comme sa mère. Au bout des deux ans, elle n'aurait pas le cœur de partir. Sûr de ses conclusions, il l'enveloppa d'un tendre sourire, étudiant son visage encore pâle. Il l'aimait tant que c'en était douloureux. Elle était si adorable... Seul un individu méprisable aurait accepté son offre. Cela revenait à l'attirer dans un piège et à le refermer sur elle.

Il devait être un individu méprisable, songea-t-il, découvrant en lui un

trait de laideur qu'il n'avait jamais soupçonné. Il voulait Marilee, et au fond, que ce fût noble ou pas, il la voulait par n'importe quel moyen. Pour avoir ce bébé qu'elle désirait tant, il faudrait qu'elle ait des relations intimes avec lui, ce qui écarterait le seul obstacle qui se dressait entre eux : la répugnance que lui inspirait le sexe. Il ne doutait pas une seconde de pouvoir lui faire découvrir le plaisir, et il était sûr qu'elle voudrait répéter l'expérience une fois qu'elle aurait compris qu'elle n'avait rien à craindre. De plus en plus tenté par l'« arrangement temporaire » qu'elle lui proposait, Joe but une petite gorgée et laissa le goût du whisky s'attarder sur sa langue. Peut-être que l'alcool émoussait son bon sens, mais il ne pouvait trouver une seule bonne raison de refuser.

— Mon chou, tu es sûre de vouloir faire ça ?

— Oh, oui.

Il attendit un instant, pour lui donner le temps de changer d'avis, mais elle n'ajouta rien.

— Dans ce cas, mon cœur, j'accepte.

— Vraiment ?

Elle écarquilla des yeux stupéfaits.

— Tu comprends qu'il ne s'agit pas d'un mariage normal, n'est-ce pas ? Je suppose que nous prendrons nos repas ensemble, et ainsi de suite, mais sinon, je serai dans mon coin la plupart du temps. Je travaillerai le soir, quand tu seras à la maison pour t'occuper de Zachary, et je dormirai dans ma propre chambre. Ma maison est assez grande, et nous ne nous verrons sans doute pas si souvent que cela.

Mais pour avoir ce bébé dont elle rêvait, il faudrait bien qu'elle le voie, songea-t-il. Que s'imaginait-elle ?

Qu'ils y arriveraient en se serrant la main de temps en temps ? Il fronça les sourcils. Marilee ne pouvait pas être naïve à ce point. Certaines femmes ne tombaient pas enceintes immédiatement. Il devrait sans doute lui faire l'amour cinq ou six fois - peut-être même six mois durant - pour aboutir au résultat espéré.

Joe avait tellement envie de l'épouser qu'il rechignait à chercher des failles dans son offre, mais il y avait des soucis de nature pratique qu'il ne pouvait ignorer.

— Comment envisages-tu de contrôler d'éventuelles crises de panique ? demanda-t-il.

Elle eut un haussement d'épaules négligent, comme s'il n'y avait pas à s'inquiéter.

— J'espère ne pas en avoir. Depuis ce premier après-midi, je n'ai pas eu de problème.

Certes, mais il ne lui avait pas encore fait l'amour. Joe s'abstint néanmoins d'exprimer cette pensée à voix haute. Avec de la douceur et de la patience, il finirait sûrement par triompher de sa méfiance.

— Pourquoi se faire du souci ? demanda-t-elle d'un ton léger. Tout va bien jusqu'ici. Si nous continuons de la même manière, pourquoi aurais-je des problèmes ?

— C'est vrai, s'entendit-il répondre. Et s'il y en a, nous les réglerons au fur et à mesure.

— Alors, tu acceptes ? s'écria-t-elle avec un sourire incrédule. Ça ne t'ennuie vraiment pas de m'aider à avoir un bébé ?

L'ennuyer ?

— Mari, je ne demande pas mieux. Elle rougit légèrement.

— Oh, Joe, c'est vrai ? Je pensais vraiment que tu ne voudrais pas, dit-elle, les yeux brillants de bonheur. La plupart des hommes m'auraient envoyé promener. Oh, Joe... Un bébé ? J'ai du mal à y croire.

Lui aussi, à vrai dire. Des visions de Marilee défilaient dans sa tête, indéniablement suscitées par l'abus d'alcool, puisqu'il imaginait des sous-vêtements en dentelle noire et des étreintes passionnées, ce qui ne serait certainement pas au programme avant très, très longtemps.

— Où le ferons-nous ? demanda-t-elle.

Joe, qui était sur le point d'avaler une nouvelle gorgée, faillit s'étrangler. Il déglutit et la regarda, les larmes aux yeux. Il avait dû mal comprendre.

— Ça m'est égal, à vrai dire, ajouta-t-elle avec un petit rire nerveux, à condition que nous le fassions tout de suite. Si je réfléchis trop longtemps, j'ai peur de changer d'avis.

Changer d'avis ? Il était clair que Joe voulait éviter cela à tout prix.

Zut. Quant à l'endroit... Il l'aimait et la désirait tant que le tapis du salon ne semblait pas un mauvais choix. Une minute, se dit-il, redevenant lucide. Quelque chose ne collait pas.

Il contempla ses traits délicats, ses grands yeux bleus innocents et sourit.

— Mon cœur, tu veux bien revenir en arrière une minute ? De quoi parlons-nous ?

Elle lui lança un regard abasourdi.

— Mais... du mariage, bien sûr. Le sourire de Joe s'élargit.

— Bien sûr. Je ne sais pas où j'avais la tête.

Elle se frottait les mains comme si elles étaient glacées.

— Reno est le seul endroit où nous pouvons nous marier immédiatement, dit-elle en l'interrogeant du regard. Car il est impératif d'aller vite, n'est-ce pas ? Pas seulement à cause de moi. Avec cette question de garde suspendue au-dessus de nos têtes, je pense qu'il nous faut agir dès que possible.

— Absolument. Le plus tôt sera le mieux, approuva Joe. Sinon, quand nous irons au tribunal, le juge risque d'avoir l'impression que nous nous sommes mariés à la dernière minute pour influencer sa décision. Et tu as raison. Reno est la meilleure solution.

— Je suis d'accord.

— Quand veux-tu que nous y allions ? demanda-

— Je pourrais sans doute être prête pour 9 heures demain matin. Si tu veux que nous le fassions ce week-end, évidemment.

Joe réfléchit un instant.

— C'est préférable, oui. Et je peux sans doute être prêt pour 9 heures, moi aussi.

— Et Zachary ?

— Si Mme Rasmussen accepte de donner un coup de main à ma mère,

je peux le laisser chez elle.

— Ce ne sera pas trop de travail pour ta mère ?

— Le docteur Pétrie dit qu'il ne devrait pas y avoir de problème, à condition que Mme Rasmussen soit là pour l'aider. Et Zachary ne semble pas avoir peur de Sarah quand ma mère est là.

— Je donnerai à manger à Boo avant de partir, et il passera la journée dans le jardin. Si nous partons de bonne heure, nous pourrions rentrer demain soir.

Joe faillit acquiescer, mais se ravisa en réalisant qu'ils manqueraient ainsi une occasion de passer une nuit entière tout seuls.

— Cela va quand même nous faire dix heures de route, Mari. C'est sans doute excessif pour une seule journée. Nous pourrions passer la nuit à Reno et rentrer le lendemain.

À en juger par l'expression qui traversa le visage de Marilee, cette suggestion ne l'enthousiasmait guère.

— Si tu acceptes de m'épouser, il faut que tu me fasses confiance, Marilee.

— Oui, dit-elle en hochant la tête d'un air décidé. Je n'avais pas envisagé cette possibilité, c'est tout.

Elle s'essuya les paumes sur son jean.

— Nous prendrons des chambres séparées, bien sûr.

Elle semblait si désemparée à la perspective de partager une chambre avec lui que Joe se mit à réfléchir.

Il avait la désagréable impression que quelque chose lui échappait.

— Mon chou, tu es absolument certaine de vouloir faire ça ?

Une fois de plus, elle hocha résolument la tête.

— Oui. Notre mariage protégera Zachary, ce qui bien sûr, est mon principal souci. Et avoir mon propre bébé sera merveilleux.

Il se détendit légèrement et agita le reste de son whisky dans son verre. Il lui avait donné la possibilité de se raviser. Elle avait vingt-huit ans, elle savait ce qu'elle faisait. Il n'avait pas à lui énumérer les avantages et les inconvénients d'une telle décision. Il porta son verre à ses lèvres.

— Je suis seulement surprise que tu acceptes, reprit-elle. La plupart des hommes prendraient leurs jambes à leur cou à la seule mention d'insémination artificielle.

Cette fois, Joe s'étrangla pour de bon. Le whisky lui remonta dans les narines et lui brûla l'œsophage. Marilee se précipita vers lui et lui tapa dans le dos.

— Ça va ?

Non, ça n'allait pas. Pas du tout.

— Insémination artificielle ?

— L'infirmière à la clinique parle de « procréation assistée », si tu préfères, dit-elle d'une voix qui tremblait légèrement.

Qu'elle appelle cela comme elle voudrait, leur relation était vouée à l'échec.

Marilee n'avait pas la moindre intention d'essayer de résoudre ses problèmes dans le but d'avoir, un jour, un mariage normal.

— Quelle clinique ?

— Celle de Bedford. J'y suis allée l'an dernier pour... euh... examiner les possibilités.

Joe la dévisagea, s'efforçant d'enregistrer ses paroles et de comprendre ce qu'elles impliquaient.

— Je ne suis pas allée très loin, reprit-elle. Utiliser une banque de sperme me semblait trop... froid, je suppose. Choisir le père de mon enfant sur ordinateur...

— Sur ordinateur ?

— Oui. On lit les profils des donneurs disponibles, expliqua-t-elle en rougissant. Leurs caractéristiques physiques, quelques détails personnels... La plupart I étaient étudiants à l'université de Bedford. Il n'y avait pas de photos, de manière à garantir leur anonymat. Elle plissa le nez.

— C'est un peu comme jouer à la roulette russe. J'ai renoncé.

Joe était encore sous le choc. A la décharge de Marilee, il devait reconnaître qu'elle lui avait annoncé d'emblée que leur mariage ne serait pas un mariage normal. S'il n'avait pas été obnubilé par ses propres désirs, il aurait sans doute compris où elle voulait en venir.

— Je croyais que ce genre de choses était contraire à ta religion, parvint-il enfin à dire.

— Eh bien...

Marilee poussa un soupir et se rassit.

— Ça l'est, j'imagine. Se marier en dehors de l'église aussi, d'ailleurs.

— Et tes parents ?

Elle baissa la tête et fit mine de contempler ses mains.

— Mon père désapprouve cette idée. Je ne sais pas si c'est une affaire d'opinion personnelle ou de conviction religieuse, et j'ai évité de lui poser la question.

— Je vois.

Au bout d'un long moment, elle se redressa, les yeux brillants de larmes.

— J'ai tellement envie d'avoir un bébé, Joe. Je ne sais pas comment te l'expliquer. Pour une fois, je vais faire ce que je veux, continua-t-elle d'un ton farouche, et tant pis pour ce que les autres penseront. Tu trouves que c'est mal de ma part ?

Il trouvait qu'elle était la créature la plus merveilleuse, la plus précieuse au monde, et cela lui brisait le cœur de penser que sa vie avait été à ce point vide et solitaire jusqu'à présent.

— Depuis que je suis toute petite, j'essaie de faire plaisir à mes parents. J'ai vu ma sœur avoir huit superbes bébés, et chaque fois, j'ai souffert de ne pas en avoir un à moi. À présent, j'ai ma chance, et je compte bien la saisir.

— Et tu penses qu'aller dans une clinique est une bonne solution ?

— C'est la seule solution pour moi, Joe. Je croyais que tu l'avais compris.

Joe désigna le verre de whisky.

— Je suppose que j'ai été un peu lent à comprendre, dit-il avec un

soupir. Je ne sais pas à quoi je pensais. Je me trompais, évidemment.

Tout devenait clair pour lui, à présent. Marilee avait vraiment l'intention de rester dans son petit coin - de vivre dans la même maison que lui, d'avoir son bébé, sans jamais s'approcher de lui. Rien d'étonnant à ce qu'elle n'ait pas peur d'avoir une crise de panique !

Il l'aimait, bon sang, et elle aussi l'aimait encore. Comment pouvait-elle s'attendre qu'il accepte un tel arrangement ?

Il devait se rendre à l'évidence : jamais elle n'affronterait ses peurs, jamais elle n'essaierait de les surmonter si elle n'y était pas forcée.

Un étai lui comprimait la poitrine, fait de déception et d'inquiétude pour elle. Puis, sans qu'il ait eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait, la déception et l'inquiétude cédèrent la place à une douleur intense, dévorante. Pouvait-il rester indifférent tandis qu'elle renonçait à son unique chance de bonheur ?

La réponse lui vint aussitôt, claire et sans équivoque. Non. Le véritable amour ne se rencontrait pas souvent. Quand on avait de la chance, on le trouvait une fois dans sa vie. Une seule. Il avait déjà laissé cette femme lui filer entre les doigts. Il n'allait pas recommencer.

9.

D'une main tremblante, Marilee tourna la clé de contact et démarra.

Elle avait eu tellement peur que Joe refuse sa proposition que son cœur tambourinait encore dans sa poitrine à la manière d'un marteau piqueur.

En reculant dans l'allée, elle le vit qui la regardait depuis la véranda. À la lueur du clair de lune, elle pouvait distinguer les contours de sa carrure

d'athlète. Il avait les mains sur les hanches, un genou légèrement plié, sa haute silhouette dessinant une ombre allongée contre la maison. Il semblait si grand, si solide et si merveilleusement séduisant qu'elle avait du mal à croire qu'il serait bientôt son mari.

Elle oscillait violemment entre le soulagement, la joie, la nervosité et des bouffées de terreur pure qui lui donnaient l'impression qu'elle était sur le point de se noyer. Mais peu importait. Pour la première fois en dix ans, elle allait de l'avant sans se soucier des risques. Elle aimait Joe depuis presque toujours, et leur longue séparation n'avait en rien altéré ses sentiments. Le fait qu'elle soit venue jusque chez lui ce soir en témoignait. Elle ne supportait pas l'idée que Zachary puisse être rendu à sa mère, et elle mourrait si elle perdait Joe de nouveau. Son offre de mariage, bien qu'inhabituelle, était la seule manière qu'elle ait trouvée d'empêcher l'un et l'autre de se produire.

Joe. Avant qu'elle rompe leurs fiançailles, il était toute sa vie, présente et future. Après qu'elle l'avait chassé, il ne lui était rien resté - nulle direction, nulle envie, rien qu'un horrible vide. Elle ne pouvait pas ne vouloir pas en repasser par là. Elle ne resterait plus assise dans sa cuisine, à regarder Boo et à penser aux années solitaires qui s'étendaient devant elle. Elle n'accepterait plus passivement ce que la vie lui servait. Cette fois, elle agirait, prendrait ce qu'elle voulait à pleines mains, et au diable la prudence.

Joe Lakota était tout ce qu'elle n'avait jamais désiré, et, dans vingt-quatre heures, il serait à elle. Marilee refusait de penser aux conséquences

possibles de cette union, et elle refusait de se sentir coupable de n'avoir pas été tout à fait honnête avec lui. L'arrangement qu'elle avait proposé à Joe permettrait de protéger Zachary, et elle aurait Joe dans sa vie pendant encore deux ans. C'était la solution idéale pour elle. Joe ne s'attendrait à rien de sa part. Elle ne serait pas liée à lui si leur arrangement se révélait être un échec. Si sa plus grande crainte se réalisait et qu'elle retombait malade, ils auraient l'un et l'autre une issue.

C'était sa chance de trouver le bonheur, un bonheur qu'elle avait cru ne jamais pouvoir connaître. Certes, c'était une chance plutôt mince, mais une chance tout de même, et c'était à elle de profiter au mieux de ces deux ans. Deux années entières. Cela lui donnait assez de temps pour voir si Joe et elle s'entendaient bien et pour tenter de résoudre ses problèmes. Il ne ferait pas pression sur elle. Il n'y aurait pas d'objectifs à atteindre, pas de promesses qu'elle se sentirait incapable de tenir. Elle pourrait se détendre, apprécier sa compagnie, peut-être même aller voir un psychologue - en cachette, pour qu'il n'insiste pas pour l'accompagner. Et peut-être, peut-être qu'au bout de deux ans, elle pourrait être une véritable épouse pour lui.

Des larmes de soulagement lui montèrent aux yeux, l'aveuglant presque. Elle enclencha la première vitesse, puis donna un léger coup de Klaxon en signe d'adieu. Joe leva la main sans l'agiter, un geste aussi masculin qu'il l'était lui-même. L'espace d'un instant, elle resta immobile, à le fixer, le cœur serré parce qu'elle savait que son offre ne le satisfaisait guère. Mais comment aurait-elle pu accepter ses conditions ? Il voulait

qu'elle *s'engage* à avoir un vrai mariage, qui inclurait inévitablement des étapes vers l'intimité. Cette seule pensée lui donnait l'impression qu'une main se refermait sur sa gorge.

À 9 heures précises le lendemain matin, Joe sonna à la porte de Marilee. En attendant qu'elle vienne lui ouvrir, il s'efforça de ne pas penser à l'immense amour qu'il éprouvait pour elle, ni à ce qu'il était sur le point de faire. Mais des aiguillons de désespoir et de panique le transperçaient à chaque inspiration, le pressant d'ignorer la voix de sa conscience. Ses mains tremblaient, et il serra les poings.

Il regarda à travers la vitre de la porte, se demandant pourquoi elle mettait si longtemps. Peut-être ait-elle retrouvé son bon sens et décidé de prendre ses jambes à son cou. Une partie de lui l'espérait presque. Cela lui épargnerait l'épreuve de devoir lui expliquer tout cela, au moins. Bon sang ! C'était lui qui, le premier, avait suggéré qu'ils se marient, et voilà qu'il s'apprêtait à faire marche arrière !

Il prit une profonde inspiration, s'efforçant de se concentrer sur la beauté de cette matinée estivale. Le parfum des roses flottait dans l'air, et les rayons du soleil baignaient la terre à ses pieds. C'aurait été une belle journée pour un mariage. Ça pouvait encore l'être, disait une petite voix dans sa tête.

À travers la vitre, il la vit apparaître dans le couloir.

— Je suis désolée, s'écria-t-elle en ouvrant la porte. J'étais dans la salle de bains. Je craignais que tu ne te lasses d'attendre et que tu ne t'en ailles.

Sa voix suraiguë trahissait sa nervosité. Elle lissa d'une main le tissu de sa robe, puis tapota sa coiffure, ses grands yeux bleus fouillant les siens, quêtant son approbation.

— Je suis bien comme ça ?

Elle jeta un coup d'œil à la tenue décontractée de Joe, pantalon en toile et chemise Oxford bleue.

— Oh, je suis trop habillée, n'est-ce pas ? Attends, je vais me changer.

Joe était sur le point de franchir le seuil quand elle lui referma la porte au nez. Il avait à peine eu le temps de réaliser qu'elle l'avait planté là, sur la véranda, qu'elle rouvrit la porte à la volée. Ses joues rouges révélaient son embarras, et Joe sourit, le cœur gonflé de tendresse. Seigneur, comme il l'aimait !

— Je ne sais pas où j'avais la tête. Entre, il y a du café frais dans la cuisine. Ça t'ennuie de te servir ?

— Mari, ne va pas te changer, dit-il d'une voix si rauque qu'il la reconnut à peine. Tu es magnifique.

Elle cilla et baissa les yeux sur sa robe.

— Tu le penses vraiment ?

— Vraiment, assura-t-il, sincère.

Elle portait une robe écrue toute simple qui épousait les courbes de son corps mince, et dont le col en dentelle attirait le regard sur un décolleté discret. Ses chaussures étaient assorties à sa robe, un rang de perles brillait d'un éclat doux à son cou, et de délicats pendants d'oreilles lui faisaient des clins d'œil sous ses boucles blondes. Elle était adorable,

et belle à croquer. Si belle qu'il en avait les larmes aux yeux.

Joe se secoua mentalement, s'efforçant de chasser le charme qu'elle exerçait sur lui. S'il ne s'acquittait pas de sa tâche tout de suite, la tentation risquait d'avoir raison de lui.

— Mari, mon chou, il faut que je te parle. Elle jeta un coup d'œil à sa montre.

— Nous sommes déjà en retard, par ma faute. Nous ne pouvons pas parler en route ?

— Non.

Il avait prononcé le mot avec plus de véhémence qu'il n'en avait eu l'intention, et elle lui lança un regard surpris.

— Non, répéta-t-il plus doucement. Ce que j'ai à dire ne peut pas attendre.

— Oh.

Elle se mordilla la lèvre inférieure, et sa gaieté semble s'évanouir, cédant la place à une expression nerveuse.

— Oh, Joe, tu as changé d'avis, n'est-ce pas ?

— Je suis désolé, mon chou, dit-il de la même voix rauque. Je sais que tu t'es donné beaucoup de mal pour te préparer. Mais à moins que nous ne puissions trouver un compromis, j'ai changé d'avis, en effet.

— Je vois.

Non, elle ne voyait pas. Pas du tout. Et tant mieux. Il regrettait seulement de ne pouvoir en rester là.

— J'ai failli te téléphoner pour t'éviter de faire tes bagages, mais je

devais te dire ça de vive voix.

Elle laissa mollement retomber les bras le long de son corps, ses beaux yeux brillants de larmes dans la pénombre de l'entrée.

— Joe, si c'est au sujet de la clinique, oublions tout ça. J'ai conscience que c'est une manière peu conventionnelle de s'y prendre, et je savais quand je te l'ai demandé que tu refuserais sûrement. Le plus important, c'est Zachary.

— Il ne s'agit pas de cela.

Ce n'était pas entièrement vrai, bien sûr. Le seul terme de « procréation assistée » lui donnait la chair de poule. Il referma la porte derrière lui et désigna la cuisine.

— Si nous allions boire une tasse de ce café dont tu parlais ?

— Très bien.

Elle se retourna et le précéda dans le couloir.

— Si nous n'allons pas à Reno, je suppose que nous avons tout notre temps, murmura-t-elle.

Pas vraiment, songea-t-il. S'il s'en tenait aux décisions qu'il avait prises ce matin, il dirait ce qu'il avait à dire, attendrait sa réponse, et si elle n'était pas celle qu'il espérait entendre, il s'en irait au plus vite.

Il la suivit, son regard passant de la courbe tentante de ses hanches à ses jolies chevilles. C'était la première fois qu'il la voyait en robe depuis qu'il était revenu en ville. Cette vision éroda quelque peu sa volonté, laquelle n'était déjà pas au mieux après quelques semaines passées à voir Marilee chaque jour, à la désirer à chaque instant. Il n'était pas un saint.

Loin de là. Il avait autant de contrôle de lui-même que n'importe qui, et il s'en était servi, mais il y avait des limites.

Il pouvait encore changer d'avis et accepter ce mariage. Il n'en avait pas encore dit assez long pour qu'ils atteignent le point de non-retour.

Joe se morigéna intérieurement. Il aimait cette femme, et il devait faire passer son bonheur avant le sien, si difficile que ce soit.

Les talons de Marilee résonnaient sur le plancher, produisant un son léger et féminin qui créait un contraste frappant avec ses propres pas, plus lents, plus lourds. Comme il traversait la maison derrière elle, il remarqua d'autres détails : la fluidité gracieuse de ses mouvements, la fragilité de sa silhouette, la peau délicate et crémeuse révélée par sa robe sans manches.

Seigneur, comme il la désirait! Il avait tellement envie qu'elle soit sienne qu'il avait été tenté de la piéger. La réalité de ce qu'il avait failli faire lui souleva l'estomac, l'emplissant de dégoût. Quel genre d'homme épousait une femme en acceptant que la relation soit platonique, puis faisait ensuite pression sur elle pour obtenir davantage ? Un salaud.

Inconsciente de la direction qu'avaient prise ses pensées, Marilee traversa la cuisine et se hissa sur la pointe des pieds pour prendre deux tasses dans un placard. Sa robe remonta légèrement sur ses cuisses, révélant des jambes magnifiques, qu'il devinait soyeuses et d'un blanc crémeux sous son collant. Il s'imagina en train de caresser l'intérieur de sa cuisse, un territoire qu'il n'avait jamais exploré. Sa peau serait chaude et légèrement moite quand il lui ferait l'amour, le rythme de sa respiration s'accélérerait lorsqu'il prendrait ses seins dans sa bouche, son corps serait

secoué par l'orgasme quand il titillerait de ses lèvres le bouton sucré de sa féminité...

Son propre souffle se fit plus rapide, et il tenta de repousser les images qui s'imposaient à son esprit, redoutant ce dont il serait capable s'il continuait à avoir de telles pensées. Amour, désir, besoin... Il lui semblait à cet instant qu'il n'y avait guère de différence entre les trois. Il aurait été affreusement facile de profiter d'elle. L'amour qu'elle éprouvait pour son fils la rendait vulnérable, imprudente, l'exposait à des manœuvres malhonnêtes.

Les mains tremblantes, la gorge nouée par le désir qu'il réprimait, Joe se força à s'asseoir et détourna les yeux de Marilee pour regarder le jardin à travers les portes-fenêtres. Elle déposa une tasse de café devant lui, puis s'éloigna, allant prendre place à l'autre bout de la table.

Il referma les mains autour de la tasse. Dans la poche de son pantalon, l'écrin en velours abîmé et taché qui contenait les alliances qu'il avait achetées dix ans plus tôt semblait lui brûler la cuisse. Pour trouver les anneaux, il avait dû chercher pendant la moitié de la nuit, farfouillant dans des cartons qu'il n'avait jamais eu le temps de défaire. Et il les avait apportés, juste au cas où le courage lui aurait manqué de se comporter en homme honorable.

Marilee triturait le rang de perles à son cou, le regard rivé sur le visage sombre de Joe, attendant une explication à son revirement soudain. Au lieu de lui parler, il gardait l'œil fixé sur sa tasse, apparemment fasciné par les profondeurs noires de son café.

Quand il leva enfin la tête et qu'elle lut l'angoisse dans ses yeux, le cœur de Marilee manqua un battement. Il allait lui dire adieu, elle le pressentait.

— Mon chou, je suis vraiment nerveux, dit-il d'une voix enrouée par l'émotion, et je ne sais pas par où commencer.

Un muscle tressauta dans sa joue, et il déglutit, puis détourna le regard.

— Dans ces cas-là, souffla-t-elle, je commence par le début.

— Et quand était-ce, le début ? demanda-t-il doucement, les yeux brillants de larmes contenues. Pour moi, ça a commencé il y a une éternité - la première fois que j'ai tiré sur ta queue-de-cheval.

Ce n'était pas la déclaration la plus romantique qu'elle ait jamais entendue, et pourtant, elle la toucha comme aucune autre n'aurait pu le faire, réveillant une foule de souvenirs, la ramenant des années en arrière.

Elle savait exactement ce qu'il tentait de lui dire - qu'il l'aimait, qu'il l'avait toujours aimée, qu'il lui semblait que ses sentiments pour elle n'avaient pas de début et n'auraient jamais de fin. Oh, oui, elle le savait, parce qu'elle l'aimait exactement de la même façon, parce que c'était pour lui que son cœur battait à chaque seconde.

Il continua de parler de la même voix sourde, et chacun de ses mots lui fit monter les larmes aux yeux.

— Je veux tout, Mari. Je veux un vrai mariage, pour toujours. Je veux te faire l'amour pendant toute la nuit et te faire découvrir cette magie. Je veux te donner des bébés de la manière traditionnelle. Je veux être celui

qui sèche tes larmes lorsque tu es triste. Quand tu seras vieille, je veux être le vieil homme à côté de toi qui te tiendra la main et te dira que tu es encore belle, qu'il t'aime plus que la vie elle-même. Je veux te voir jouer avec nos petits-enfants. Pour toujours, Mari. Je ne peux pas me contenter de deux ans.

Marilee sentit une boule se former au creux de son estomac. Elle avait une envie folle de bondir vers lui et de plaquer une main sur sa bouche pour le faire taire. L'expression torturée de son visage lui disait qu'elle n'allait pas aimer ce qu'il était venu lui dire.

— J'aimerais cela aussi, Joe, dit-elle d'une voix tendue. Pour toujours.

Mais...

— Pas de mais, coupa-t-il avec un léger sourire.

Le sourire de Joe emplissait toujours Mari de chaleur. C'était comme regarder le ciel se teinter peu à peu à mesure que le jour se levait.

— Je sais que tu m'aimes, mon chou, et qu'au fond, tu veux les mêmes choses que moi.

Il la dévisagea pendant un long moment.

— Mais ce n'est pas ce que tu m'offres, n'est-ce pas ?

— Non, admit-elle d'une voix blanche.

— Je veux tout ce que je t'ai dit. Je ne peux pas accepter moins.

— Mais hier soir, tu...

— Je n'étais pas en état de penser correctement. Appelle ça un accès de folie passagère, ou ce que tu voudras, mais j'avais l'esprit confus. Si je t'épouse, je souhaite que nous ayons un vrai mariage au bout du compte.

Si je veux être honnête avec toi, il faut que cela soit clair dès le départ. Je ne peux pas me plier à tes règles. Quand j'ai suggéré un mariage hier soir, c'était dans l'intention que nous progressions peu à peu vers une relation de couple normale. Quant au bébé, je donnerais tout pour avoir l'honneur de te faire un enfant, mais pas de cette manière, en sachant à l'avance que nous allons nous séparer. Idéalement, je pense qu'un enfant devrait vivre avec ses deux parents.

— Je vois.

Il fouilla son regard, les traits ravagés par la douleur.

— Bizarrement, j'en doute, et j'aimerais en rester là.

Malheureusement, pour que tu comprennes ce que je vais dire, il faut que je continue. Hier soir, lorsque nous nous sommes parlé, j'ai découvert une facette de moi-même dont j'ignorais jusqu'à l'existence. Je ne crois pas qu'il soit possible de trop aimer, mais parfois, les sentiments d'un homme se retrouvent si emmêlés les uns aux autres qu'il n'arrive plus à séparer l'amour du désir ou de ses besoins égoïstes. Il marqua une pause.

— Et quand cela se produit, ce qui devrait être une belle et douce émotion devient laide et risque de faire souffrir la personne qu'on aime le plus au monde. Hier soir, j'ai décidé que je t'aurais par n'importe quel moyen, même si ça impliquait des mensonges et des tromperies.

Lorsqu'un homme commence à avoir ce genre de pensées, c'est que quelque chose cloche, et il se trouve face à un choix : changer de direction ou s'en aller. Tu comprends ce que je suis en train de te dire?

— J'essaie.

Il posa les avant-bras sur la table et se pencha légèrement en avant, comme si, en s'approchant, il pouvait mettre l'accent sur les mots qu'il prononçait.

— Je t'aime, Mari. Plus que je ne peux le dire et plus que tu ne le sauras sans doute jamais. Je t'aime tant que je ne suis pas sûr de survivre si je te perds de nouveau. Et là est le problème : ma peur de te perdre. Quand je pense que tu vas me quitter dans deux ans, je sens le désespoir m'envahir. Et je commence à envisager des solutions qui ne me viendraient pas à l'esprit en temps normal, comme t'épouser en prétendant accepter tes conditions, puis te dire après coup que les choses ont changé. Marilee sentit la nausée monter dans sa gorge. Pendant un affreux moment, elle crut qu'elle allait vomir tant l'expression qu'elle voyait sur le visage de Joe la bouleversait. La honte. Il ne détourna pas le regard, ne baissa pas la tête, mais elle savait que cet aveu était sans doute l'expérience la plus humiliante de sa vie.

A ma décharge, il faut que je te dise que mes intentions étaient bonnes. Je crois de tout mon cœur que faire l'amour pourrait être une découverte magnai-que et pleine de plaisir pour toi. Une lueur espiègle pétilla dans ses yeux.

— Et si tu me donnais dix minutes et la moitié d'une chance, je te le prouverais, et toutes ces peurs que tu as ne seraient plus que des souvenirs.

Dix minutes. La raison disait à Marilee que c'était **un** très court laps de temps, mais elle savait aussi que, dans ces circonstances, chaque seconde

pouvait durer une éternité... Elle réprima un frisson et détourna les yeux pour fuir l'invitation taquine de son regard.

— Je ne suis pas prête, Joe. Je ne le serai peut-être jamais.

— Je sais, murmura-t-il. Et où cela nous mène-t-il, Mari ? Car moi, je suis prêt. Plus que prêt. — Je ne sais pas où cela nous mène. Je sais seulement où cela ne peut pas nous mener.

Le silence s'installa entre eux, troublé seulement par le tic-tac de l'horloge et le bourdonnement du réfrigérateur.

— Nous y voilà, dit-il enfin. Nous sommes à des années-lumière l'un de l'autre dans ce domaine, et à moins de trouver un terrain d'entente, il faut que je revienne sur notre accord. Sinon, je finirai par te faire du mal.

Dans l'état actuel des choses, je risque de te causer des crises de panique à tout moment. Je ne veux pas être la cause d'une rechute, et s'il n'y a pas de confiance entre nous, c'est exactement ce qui arrivera.

Il pianota des doigts sur la table, révélant la tension qui l'habitait.

— Ce ne serait pas délibéré de ma part, Mari, comprends-le bien.

Mais il arrive un moment dans une relation où la libido d'un homme prend le dessus sur sa raison. Tôt ou tard, je ferais pression sur toi pour que tu me donnes plus que tu n'es prête à donner et en un rien de temps, nous serions dans une situation invivable.

Marilee se redressa et releva le menton.

— Et si nous ne trouvons pas de terrain d'entente qu'arrivera-t-il à Zachary? Je pensais que notre mariage était ton seul espoir de le protéger de Valérie.

— Il l'est. Mais à quel prix? Je ne peux pas te faire vivre un enfer pour protéger l'avenir de Zachary. Ce ne serait pas juste envers toi.

Elle lissa un pli sur sa robe, puis affronta son regard de nouveau.

— J'aime Zachary. Je ne veux pas qu'il lui arrive quoi que ce soit, et je ne veux pas me sentir responsable si c'est le cas.

— Je le protégerai, dit-il d'un ton à la fois solennel et résolu. Je me battrai de toutes mes forces contre Valérie, et si je pense que la justice risque de m'être défavorable une fois de plus, il y a d'autres options. Si le pire venait à se produire, je pourrais toujours m'enfuir.

— Où irais-tu ? demanda-t-elle d'une voix étranglée. Il passa une main dans ses cheveux et soupira.

— Je n'y ai pas encore pensé. Il faudrait que je quitte le pays. Mon visage est trop connu pour que je puisse rester aux États-Unis.

Marilee le dévisagea, incrédule.

— Tu quitterais le pays ? Oh, Joe, si tu faisais cela, je ne te reverrais peut-être jamais.

— A moins que nous ne trouvions un compromis, tu ne me verras pas beaucoup de toute façon.

Il haussa les sourcils devant son expression choquée.

— Tu n'as pas compris ce que je te disais, Mari ? demanda-t-il gentiment.

— Je ne pensais pas que tu voulais dire que notre amitié prendrait fin, murmura-t-elle, incapable de maîtriser la panique qui montait en elle. Ne pouvons-

NOUS continuer comme avant ? Je garderai Zachary, on se verra tous

les jours. Il regarda par la fenêtre pendant un long moment. Quand il se retourna vers elle, il y avait des larmes dans ses yeux.

— Comme amis seulement ? demanda-t-il d'une *voix* sourde. Ça ne me suffit pas, Mari. Je voudrais de tout mon cœur que ce soit le cas, mais je suis jeune, une santé, et j'ai des besoins. Je t'aime à la folie, *mon* corps me le dit chaque fois que je te vois.

Nous ne pouvons pas continuer comme avant. La lettre de Valérie a précipité les choses, mais j'avais déjà décidé que nous avons besoin de changer de direction. J'y ai pensé pour la première fois le soir où Gerry a eu son bébé.

— Il y a si longtemps ?

— Oui.

Elle serra les poings.

— Amis pour toujours. Ce n'est pas ce que tu disais ?

— Si. Et je le pense encore. Amis pour toujours, Mari. Mais j'ai besoin que tu me donnes davantage. Ce qui s'est passé hier soir était un avertissement, et

Je serais stupide de l'ignorer. Les amis ne se font pas de mal, et je finirai par te blesser si nous n'apportons pas de changements à notre relation. La gorge nouée, Marilee déglutit afin de s'éclaircir la voix.

— Tu veux plus que je ne peux te donner, Joe.

— Vraiment ?

Il se leva et contourna la table pour s'accroupir à côté d'elle. D'une main, il lui souleva doucement le menton, l'obligeant à tourner la tête vers

lui. Puis, d'un doigt gauche, il traça les contours de son visage, comme pour les graver dans sa mémoire.

— Je ne m'attends pas que tu guérisses du jour au lendemain. Je sais que tu as toutes sortes de peurs et de complexes. Nous pouvons y travailler, aller consulter un thérapeute ensemble et parler tous les deux.

Quant au sexe, je peux être patient si je sais que chaque petit progrès accompli nous fait avancer.

Des larmes roulèrent sur les cils de Marilee et tombèrent sur ses joues.

— Je pourrais être malade.

— Oui, admit-il. Et peut-être que je serai atteint d'un cancer. Il n'y a pas de garanties dans la vie, hormis celles que nous nous donnons. Nous serons là l'un pour l'autre, quoi qu'il arrive. Si tu es malade, je serai là pour t'aider. Il est probable que cela n'arrivera plus. Mais là n'est pas vraiment la question, n'est-ce pas ? La question est de parier sur moi et de me faire confiance pour t'aimer plus que je ne m'aime moi-même.

Il plongea ses yeux dans les siens, l'implorant du regard.

— Fais-moi confiance, Mari. Fais-moi confiance une fois encore. Pas de conditions, pas de limitations. Veux-tu m'épouser ?

Marilee le voyait à peine, à présent, à travers ses larmes.

— On dirait un ultimatum. Tu me demandes de prendre un engagement auquel je ne suis pas prête, et si je refuse, tu t'en vas. J'ai besoin de plus de temps.

— Combien de temps ? demanda-t-il en promenant le pouce sur ses lèvres. Seras-tu complètement rétablie dans, disons, dix ans ?

— Ce n'est pas juste de me demander ça.

— La vie n'est pas juste. Elle n'a certainement pas été juste avec toi.

Ne crois pas que je l'ignore ou que je prenne à la légère ce qui t'est arrivé.

Seulement, je ne pense pas que tu puisses guérir toute seule, Mari. Pas en

dix ans, et pas en vingt. Si tu ne vas pas de l'avant, tu n'iras jamais mieux.

Tu appelles ça un ultimatum ? J'appelle ça une invitation à faire ces petits

pas en avant en m'ayant à tes côtés.

— Je ne suis pas prête.

— Tu ne seras jamais prête, murmura-t-il d'une voix lasse. Jamais,

Mari. Tu as un seul point de référence, *qui* est affreux. Comment

pourrais-tu jamais être prête à revivre une telle expérience ? C'est

impossible. Il faut que tu croies en moi, que tu saches que ce ne sera pas **la**

même chose avec moi.

— Tu parles comme si c'était tout simple, mais ça ne l'est pas.

— Tu m'aimes ?

Son menton se mit à trembler.

— Tu sais que oui. Je n'ai jamais cessé de t'aimer.

— Qu'est-ce qui pourrait être plus simple que ça ? Le regard

débordant de tendresse et de chaleur, il effleura maladroitement sa joue

mouillée de larmes et lui décocha un tendre sourire.

— Abandonne-toi à moi, Mari. Oublie tout et laisse-toi guider par ton

cœur. Je me charge du reste.

Marilee ne répondit rien. Les paroles qu'il voulait entendre étaient

emprisonnées derrière une boule d'angoisse au fond de sa gorge. Elle

mourait d'envie de faire ce qu'il lui demandait et de se jeter dans ses bras, de sentir son corps chaud et robuste tout autour d'elle. Pour toujours. Il incarnait tous ses rêves, tous ses espoirs, toutes ses aspirations. Elle mourrait s'il s'en allait.

— Je ne peux pas, souffla-t-elle. Je ne peux pas, Joe. Il demeura accroupi à côté d'elle pendant quelques secondes qui lui parurent interminables. Puis, avec un soupir qui trahissait son épuisement, il se redressa.

— Je suppose que j'ai ma réponse.

Elle ravala un sanglot, se haïssant d'être aussi lâche, mais incapable de retrouver son courage. Elle en avait eu autrefois. Elle en avait eu beaucoup. Mais elle l'avait perdu en route, en même temps que ses rêves.

Joe resta là encore un instant, comme s'il attendait quelque chose. Une chose qui ne vint pas.

— Tu es la dernière personne à qui je voudrais faire du mal, Mari, et je sais que je t'en ai fait. Je suis vraiment désolé. J'aurais dû te laisser en paix.

Puis il tourna les talons et s'éloigna.

Marilee faillit lui crier de revenir, mais elle n'en trouva pas le courage non plus. Au lieu de quoi, elle plaqua les mains sur sa bouche pour étouffer un sanglot. Elle avait l'impression que son cœur venait de lui être arraché. Immobile, elle fixa à travers ses larmes les portes à claire-voie du cellier, écoutant les pas lourds de Joe traverser la maison. Une détresse insoutenable s'empara d'elle, et elle serra les poings, s'enfonçant les

ongles dans la chair.

Le plancher trembla légèrement sous sa chaise quand Joe sortit. Le bruit de la porte d'entrée qui se refermait résonna comme un point final et terrifiant à quelque chose qui n'avait pas encore commencé. Elle aurait dû lui être reconnaissante de s'être ravisé, d'avoir eu la force de caractère nécessaire pour mettre fin à cette histoire avant qu'elle ne devienne laide. Seulement, elle ne l'était pas. Au contraire, elle se sentait mourir à petit feu.

Elle pressa ses mains tremblantes sur son visage. Dix minutes. Il ne lui avait demandé que dix minutes. *Fais-moi confiance une fois encore.* Au lieu d'accepter, elle était restée figée, incapable d'articuler un mot, et elle l'avait laissé partir.

— Oh, Joe...

Secouée de sanglots incontrôlables, Marilee posa la tête sur la table, les bras tendus vers l'endroit où il s'était assis en entrant dans la cuisine. Joe. Sa lâcheté lui avait coûté cher au cours des dix dernières années, mais jamais le prix à payer n'avait été si élevé.

Joe prit le volant, réprimant l'envie de faire demi-tour et de retourner vers elle. Vers Marilee. Même s'il vivait jusqu'à cent ans, il n'oublierait jamais le désespoir qu'il avait lu dans ses yeux. Il avait fait de son mieux pour ne pas trop la peiner, mais il avait échoué. Pire encore, il devinait qu'il lui avait brisé le cœur.

Il abattit son poing sur le volant et jura entre ses dents. Il avait connu des moments difficiles dans la vie mais quitter Marilee avait été le pire de

tous. Il espérait seulement qu'elle comprendrait qu'il avait fait cela pour elle. Parce qu'il l'aimait. Parce qu'il ne voulait pas la faire souffrir plus qu'elle n'avait déjà souffert. Si seulement elle avait trouvé le courage d'accepter son offre, de lui demander de rester... Mais cela n'était pas produit, et il devait l'accepter. S'il analysait la situation froidement, cela valait sans doute mieux, e avait des problèmes qu'il ne serait pas facile de résoudre. Il avait déjà sa part de soucis, lui qui essayait d'élever un enfant perturbé émotionnellement. Il n'avait pas besoin d'y ajouter une femme elle aussi perturbée.

Et pourtant, il aurait été fou de joie si elle lui avait donné une chance.

Des larmes lui picotaient les yeux. Il l'aimait tant ! Peut-être plus encore que dix ans auparavant. Il y avait à présent quelque chose de vulnérable chez elle qui éveillait en lui un farouche instinct protecteur.

Il attendait au carrefour quand il crut l'entendre trier son nom, d'une voix si faible qu'elle lui parvenait à peine. Son cœur bondit dans sa poitrine, et il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur, en se traitant mentalement d'idiot. Oh, bien sûr, il savait qu'elle l'aimait. Mais jamais elle n'aurait le courage de courir derrière lui.

Du coin de l'œil, il perçut un mouvement et écrasa la pédale de frein avec tant de violence que la voiture s'arrêta net, le propulsant contre le volant. Il fixa le rétroviseur, hébété, n'osant pas en croire ses yeux. La jupe relevée sur ses cuisses, pieds nus, Marilee courait au beau milieu de la rue, une main sur son cœur, visiblement hors d'haleine.

Joe faillit descendre de voiture en laissant la vitesse encore

enclenchée. Le moteur cala, et il se souvint brusquement qu'il était à l'intersection.

Il recula à toute allure et se gara le long du trottoir puis ouvrit la portière à la volée et descendit. Le cœur sur le point d'exploser de bonheur, il regarda Marilee franchir les derniers mètres qui les séparaient. Son collant était bon à jeter après sa course sur l'asphalte, de longues échelles courant sur ses jambes minces.

Il ne s'était pas attendu qu'elle se jette dans ses bras. La violence de l'impact, bien que Marilee fût légère comme une plume, le fit reculer d'un pas. Par chance, la voiture était là pour l'aider à recouvrer son équilibre. Il l'enveloppa étroitement de ses bras et sentit qu'elle nouait les siens autour de son cou.

— Je t'aime, Joe. Je t'en prie, ne me quitte pas de nouveau. Je t'en prie !

Il la serra contre lui, soudain conscient qu'elle tremblait comme une feuille.

— Oh, Mari...

— Pour toujours, dit-elle dans un sanglot. Tu as gagné. Je t'épouserai.

Et j'irai voir un psy. Pas avec toi. Il faut que je le fasse toute seule, mais je te promets d'y aller. Pour toujours, Joe. Mais je t'en prie, ne me quitte pas.

Seigneur... Il avait rêvé de cet instant, mais jamais il n'avait vraiment cru qu'elle aurait le courage de le faire. Il voulait se cramponner à elle de toutes ses forces, ne jamais la lâcher.

— Tu es sûre ? Je t'en prie, sois sûre de toi, Mari. Si tu changes d'avis plus tard, ça me tuera.

— Je ne changerai pas d'avis.

Joe sentit un sanglot se former dans sa gorge, et tout son corps en fut secoué.

— C'est toi qui as besoin d'être sûr. Je ne peux rien te promettre, Joe.

Seulement que je vais rester à tes côtés et essayer de toutes mes forces.

— Je ne peux pas te demander davantage, murmura-t-il.

— Mais il faut que tu comprennes qu'il n'y aura pas de porte de sortie pour toi, dit-elle d'une voix tremblante. Si je retombe malade, tu seras prisonnier. Avec une folle qui sera une source de gêne pour toi et ton petit garçon.

Un gémissement étranglé lui échappa.

— Je ne voulais pas te faire subir ça. C'est pour cette raison que j'ai suggéré un mariage de deux ans, pas parce que je ne t'aime pas, mais parce que je n'avais pas envie que tu te retrouves coincé avec moi si les choses tournaient mal.

Le cœur de Joe se tordit, et une douleur atroce se *répandit* dans sa poitrine. Des larmes brûlantes lui vinrent aux yeux et roulèrent sur ses joues.

— Oh, mon amour. Coincé avec toi ? Écoute-moi. Tu m'écoutes ?

Elle hocha la tête contre sa chemise.

— Je t'aime, et rien ne me rendra plus fier que de avoir pour épouse.

Tu seras la meilleure mère sur terre pour mon fils. La meilleure.

— Avec mes plaques à pizza ? Tu ne te rends pas compte.

— Oh, si. Et si tu en as besoin de nouveau, nous les peindrons de toutes les couleurs pour faire joli à côté des portes.

Elle eut un petit rire teinté d'hystérie.

— Tout ira bien, assura-t-il, la voix débordant d'amour. Tout ira bien.

Tu verras. Nous allons surmonter cette épreuve, Mari. Toi et moi, ensemble. Nous réussirons. Tous les deux, Mari. Jusqu'au bout.

— Oh, Joe... j'ai peur, avoua-t-elle dans un murmure. Je suis morte de peur. Ce ne sera pas facile. Je suis tout abîmée à l'intérieur. Il va falloir du temps pour que je redevienne normale.

— Nous avons jusqu'à l'éternité, lui rappela-t-il, souriant contre ses boucles. Essaie de ne pas avoir peur. Je suis ton meilleur ami, souviens-toi. Je serai là. Tu ne regretteras jamais ta décision, Marilee. Je t'en fais la promesse.

Elle sentait bon le savon, le shampooing et le talc, le tout se mêlant en un parfum qu'il se rappelait bien et qu'il n'associait qu'à elle. Marilee. Il ne pouvait se souvenir d'aucune autre femme qui ait senti si bon. La paume à plat sur la hanche de Marilee, il absorbait sa chaleur.

Il la serra avec force contre lui. L'espace d'un instant, elle se crispa, devint si rigide qu'il crut qu'elle allait se briser. Mais elle se détendit lentement contre lui et resserra l'étreinte de ses bras minces autour de son cou.

Debout dans la rue, Joe perdit la notion du temps tandis qu'il berçait la femme blottie dans ses bras. Il avait vaguement conscience que les

voisins les regardaient, mais il s'en moquait. Il remerciait seulement le Ciel qu'il n'y ait guère de circulation.

Il lui avait demandé sa confiance, et elle la lui avait accordée. Sans condition, sans réserve. Et pouvoir la tenir contre lui après dix longues années était le plus beau cadeau qu'il ait jamais reçu. Peu lui importait qu'elle vienne à lui tourmentée par les doutes. Peu lui importait qu'ils aient un long chemin cahoteux devant eux. Tout ce qui comptait, c'était qu'ils s'engageaient ensemble sur ce chemin.

Toute sa vie, il avait entendu des gens dire qu'ils étaient si heureux qu'ils étaient au septième ciel, et il avait toujours trouvé cela ridicule. Le septième ciel ? Où diable était-ce donc ? Six étages au-dessus du paradis normal ? Eh bien, il ne riait plus. Le septième ciel existait bel et bien, et maintenant, il savait exactement où il se trouvait. Dans les bras de Marilee Nelson.

10.

Quand ils arrivèrent à Reno, Marilee était partagée entre le bonheur et le désespoir. Elle était immensément soulagée d'avoir persuadé Joe de se marier, pas seulement pour elle, mais pour Zachary. En même temps, elle avait l'impression d'avoir pris un énorme taureau par les cornes. Jusque-là, Joe avait gardé ses distances, la touchant à peine. Mais tout avait changé en un clin d'œil, et elle ne savait pas comment gérer cela. Même en conduisant, il tendait fréquemment la main pour lui caresser la joue ou lui presser les mains, comme s'il voulait s'assurer qu'elle était bien là, à côté de lui.

Elle comprenait ce qu'il ressentait. C'était comme un rêve - un rêve merveilleux, pour l'essentiel. C'était seulement que Marilee savait d'amère expérience qu'un rêve pouvait vite se transformer en cauchemar.

— Cesse de t'inquiéter, ordonna Joe, une lueur espiègle dans les yeux.

Tout ira bien.

— Je peux avoir ça par écrit ?

Il sourit et reporta son attention sur la route.

— Sérieusement, il est interdit de s'inquiéter. Nous avons pris notre décision. Maintenant, tout ce que nous pouvons faire, c'est gérer chaque problème quand il se présentera. Si tu t'inquiètes, tu vas être tendue, et ça créera des problèmes au lieu d'en résoudre.

Il avait raison, elle le savait. Mais certaines choses étaient plus faciles à dire qu'à faire. Elle ne pouvait s'empêcher de penser à tout ce qui risquait de mal tourner. D'ailleurs, elle ne s'inquiétait pas uniquement pour elle-même. Zachary méritait une mère merveilleuse, et elle était terrifiée à l'idée de ne pas être à la hauteur.

— Mari, reprit Joe doucement, l'arrachant de nouveau à ses sombres pensées. Fais-moi confiance, d'accord ? Tu n'es plus seule. Je suis là.

Quels que soient tes soucis, je m'en charge. Détends-toi et essaie de ne pas être pessimiste.

— J'essaie.

Il lui décocha un regard soucieux.

— Est-ce que tout va bien en ce moment ?

— Oui.

— Alors ? Maintenant, ce moment, c'est tout ce qui compte.

Les murs de la chapelle à Reno étaient couverts de cœurs rose bonbon, dont certains clignotaient. Le décor était tape-à-l'œil et la cérémonie elle-même fut brève, vulgaire, dépourvue de sens. Marilee se sentit plus déprimée que mariée quand Joe glissa l'alliance en or toute simple à son doigt.

— C'est une formalité, rien de plus, murmura-t-il en se penchant pour l'embrasser. Nous aurons un vrai mariage dès que possible.

Marilee tenta de se cramponner à cette pensée, mais Joe la dérouta tant pendant le reste de la soirée qu'elle eut de plus en plus de mal à contrôler ses émotions. Il loua une suite au *Hilton*, ce qui sembla frivole à Marilee. Elle lui fit remarquer qu'ils auraient pu se contenter d'une chambre beaucoup plus modeste dans un motel quelconque, mais il se montra catégorique.

— Non. Pas pour notre nuit de noces.

Leur nuit de noces? C'était le cas, évidemment, mais elle avait espéré qu'il lui laisserait un peu de temps avant d'insister pour concrétiser leur union.

Quand ils furent installés dans leur chambre, il commanda un dîner aux chandelles et deux bouteilles de Champagne.

— Je pensais que tu avais dit que cette cérémonie n'était qu'une formalité, lui rappela-t-elle nerveusement, tressaillant au bruit du bouchon de Champagne qui heurtait le plafond.

Joe lui décocha un de ces sourires qui lui faisaient toujours flageoler

les jambes.

— Mon cœur, vas-tu te détendre? demanda-t-il avant de remplir deux flûtes et de remettre la bouteille dans le seau à glace. Viens là, madame Lakota. J'aimerais porter un toast à notre mariage.

Le cœur de Marilee s'emballa. Un toast ? Elle pressa une main tremblante sur sa taille, submergée par l'envie de prendre ses jambes à son cou.

Il fixa un regard perçant sur son visage, qui, elle le craignait, devait être devenu tout pâle. Son sourire se figea, et l'inquiétude se lut dans ses yeux sombres.

— Ai-je fait ou dit quelque chose qui t'a peinée ? demanda-t-il, un pli soucieux barrant son front.

— Non, répondit-elle faiblement. Rien. Il la dévisagea longuement.

— Dans ce cas, pourquoi as-tu l'air d'un canari dans une pièce pleine de chats ?

Elle lissa ses paumes moites sur sa robe.

— Je... euh... j'ai l'air nerveuse ?

Au lieu de répondre, il fronça les sourcils, remit les flûtes sur la table et se dirigea vers elle. Le cœur battant à tout rompre, Marilee retint son souffle tandis qu'il posait ses grandes mains chaudes sur ses épaules, effleurant ses bras nus au passage.

— Dis-moi ce qu'il y a.

Elle avait honte de le lui avouer. Elle avait vingt-huit ans, elle était avec l'homme qu'elle aimait. Elle aurait dû se relaxer et se laisser aller.

— J'ai un peu peur, c'est tout, dit-elle en baissant les yeux sur les boutons de la chemise de Joe. C'est cette question de nuit de noces, je suppose.

— Oui, c'est notre nuit de noces, répondit-il. Et j'attends ce moment depuis plus de dix ans. J'aimerais que ce soit un soir mémorable.

— Moi aussi. J'espérais seulement que nous pourrions... enfin, tu vois... attendre un peu avant de marquer l'événement.

Une lueur de compréhension jaillit dans le regard de Joe, et il lui pressa doucement les bras, un geste qui était censé la rassurer mais qui ne réussit qu'à la rendre plus consciente de sa force physique.

— Je n'ai pas dit que notre nuit de noces devait être conventionnelle.

Il lui souleva tendrement le menton et plongea son regard dans le sien.

— Rien n'arrivera entre nous que tu ne désires pas, Mari. Je t'en donne ma parole.

Il se tourna pour reprendre les flûtes et lui en tendit une.

— Peut-être qu'une goutte de Champagne te fera du bien.

Elle avait besoin de se calmer, c'était certain. Il lui suffisait de le regarder pour que son pouls s'accélére. Comme s'il savait exactement ce qu'elle pensait, il sourit et leva sa flûte. D'une voix rauque et sensuelle, il porta un toast délicieusement romantique, dont la teneur échappa complètement à Marilee. Elle but d'un trait son verre de Champagne.

Joe, qui n'avait pris qu'une gorgée du sien, haussa un sourcil amusé.

— Tu avais soif?

— Très.

Elle se força à sourire et lui tendit sa flûte.

— Maintenant, c'est à moi de porter un toast, non ? Il hocha la tête et remplit son verre.

— À nous, dit-elle sans préambule, oubliant presque de trinquer avec lui avant de vider son deuxième verre.

Puis elle lui tendit de nouveau sa flûte. Joe les resservit avec un petit rire.

— Je pensais que tu n'aimais pas boire.

— Peut-être que j'ai changé d'avis.

— Le Champagne n'est pas du jus de fruits, avertit-il. Tu n'as peut-être pas l'impression qu'il est fort, mais il risque de te faire de l'effet.

— Tant mieux. J'ai besoin de calmer mes nerfs. Il leva sa flûte.

— À Mari, mon amour, qui ne cesse jamais de me surprendre.

Elle termina son troisième verre en l'espace de quelques minutes, mais Joe secoua la tête quand elle fit mine de se resservir.

— Pas question, dit-il. Je ne veux pas que tu sois Malade.

— Je ne le serai pas, affirma-t-elle.

— Mari, murmura-t-il doucement, il n'y a aucune raison que tu sois si nerveuse.

Il se pencha vers elle.

— Regarde-moi.

Il ne lui laissait guère le choix, et elle obtempéra à regret.

— Que vois-tu ?

— Un grand guerrier sioux avec une lueur dangereuse dans les yeux et tant de muscles que je suis au bord de la crise cardiaque. Le genre de personnage qu'on s'attend à trouver dans un roman sentimental. Mais qui est troublant dans une chambre d'hôtel.

Il eut un petit rire.

— Et ce guerrier a un nom ?

— Joe.

Le tendre reproche qu'elle lisait dans ses yeux noua la gorge de Marilee.

— Mon Joe, ajouta-t-elle d'une voix tremblante.

— Oui, ton Joe, approuva-t-il. Celui qui t'aime. Il lui lança un regard interrogateur.

— Qui a tenu le siège de ta bicyclette pour t'empêcher de tomber quand tu apprenais à faire du vélo ?

— Toi.

— Qui t'a tenu la main la première fois que tu as sauté du plongoir le plus haut ?

Des larmes emplirent les yeux de Marilee.

— Toi, murmura-t-elle, tandis que de doux souvenirs défilaient dans son esprit.

Il se pencha davantage et déposa un baiser sur le bout de son nez.

— Et qui a donné une raclée à Danny Graves pour avoir défait ton soutien-gorge quand tu étais au collège ?

Elle lui adressa un sourire ému.

— Toi, parvint-elle à articuler, la gorge nouée de larmes. Tu m'as toujours défendue. Tu as toujours été là pour moi.

— Et je suis toujours là.

Il s'approcha davantage et pressa ses lèvres soyeuses contre le front de Marilee.

— Il n'y aura pas de brutalité ce soir, Mari. Je t'en prie, n'aie pas peur de moi. Ça me brise le cœur. Je préférerais mourir plutôt que de te faire du mal. Si tu ne peux croire en rien d'autre, crois au moins cela.

Elle ferma les yeux.

— Oh, Joe, il ne s'agit pas de toi. Ça n'a rien à voir avec toi. C'est moi.

Il lissa ses cheveux.

— Tout ira bien, mon amour, souffla-t-il, avant de lui sourire. Viens, mangeons un peu.

Quand il eut allumé les chandelles, il s'assit en face d'elle et fit honneur à son repas pendant qu'elle se contentait de grignoter. La lueur des bougies se reflétait sur son visage, soulignant les contours décidés de ses traits.

— Qu'y a-t-il ? demanda Joe en leur versant un autre verre de Champagne.

— Rien.

— Il doit y avoir quelque chose, pourtant. Tu me regardes comme si j'avais un troisième œil au milieu du front.

— Mais non.

Elle faillit renverser sa flûte, et Joe tendit la main pour éviter l'accident. Il enveloppa Marilee d'un regard tendre.

— Je crois que tu as bu assez de Champagne. Ton but était de te détendre, pas de perdre conscience.

— Qui a dit ça ?

— Moi. Tu t'inquiètes pour rien. Même si nous décidions d'un commun accord de faire l'amour ce soir, tu n'aurais aucune raison d'avoir peur.

Il se tut un instant, puis haussa les épaules.

— Entre deux personnes qui s'aiment, faire l'amour est quelque chose

de très beau.

— Peut-être. Mais je préférerais quand même dormir pendant la première fois et que cette épreuve soit derrière moi.

Joe posa les coudes sur la table et la considéra avec attention.

— Mari, sais-tu à quel point il est fantastique de sentir des caresses sur sa peau nue ? Des baisers ?

Elle déglutit avec peine.

— Non.

— Au creux de ton bras, par exemple, ou derrière ton genou... Du bout du doigt, ou de la langue, je pourrais te donner des frissons partout.

Tout en parlant, il promenait le bout de son index sur le rebord de sa flûte. Fascinée, Marilee le regarda et sentit un frisson la parcourir des pieds à la tête sans même qu'il la touche. Pire, quand elle leva les yeux vers lui, elle le soupçonna de savoir exactement l'effet qu'il avait sur elle.

Il y avait indéniablement une lueur taquine dans les profondeurs de son regard brun. Il lui décocha un sourire sensuel, puis but une gorgée de Champagne - lentement, très lentement - avant de s'essuyer les lèvres du bout de la langue.

L'instant d'après, il débarrassait la table et allait mettre la desserte dans le couloir. Quand il revint, il alluma la télévision, au grand soulagement de Marilee. Elle espérait qu'il allait regarder un match quelconque lorsqu'une musique romantique s'éleva dans la pièce. Avec un sourire, il s'avança vers elle à pas lents.

Marilee regarda d'abord son visage, ses traits hâlés encadrés de

cheveux clairs. Puis son regard descendit sur ses épaules, sur les muscles qui saillaient sous sa chemise, sur son ventre plat, sa taille étroite...

Stop. Si elle s'autorisait à baisser les yeux sur ses longues jambes qui tendaient le tissu de son pantalon à chacun de ses pas, elle allait vraiment avoir une crise cardiaque.

Quand il s'arrêta devant elle et posa une main sur sa taille, elle se sentit engourdie. Il l'attira contre lui et l'entraîna dans une valse, la guidant d'une main experte autour de la pièce. Au bout de deux tours, il se pencha vers elle et déposa un baiser sur ses cheveux.

— Mon amour, fais-moi confiance. Rien n'arrivera entre nous qui ne soit merveilleux. Je te le promets. Alors, détends-toi. D'accord?

Ses jambes faillirent se dérober sous elle.

— J'ai confiance en toi, Joe. Vraiment.

— Dans ce cas, danse avec moi, murmura-t-il au creux de son oreille.

Ferme les yeux et danse avec moi.

Il l'entraîna de nouveau, la serrant étroitement contre lui, glissant sa cuisse d'acier entre les siennes. Malgré l'effet du Champagne, elle n'avait pas de mal à se laisser guider. Elle avait l'impression de flotter. Cela ne l'ennuyait même pas que sa robe soit remontée sur sa cuisse.

La valse céda la place à un slow langoureux. Joe lâcha sa main et l'enveloppa de ses bras, bougeant à peine les pieds au rythme de la musique. Une foule de souvenirs submergèrent Marilee tandis qu'elle se laissait aller contre lui. Des années auparavant, elle avait dansé avec Joe dans le parc de Laurel Creek, la nuit d'été les étreignant tous les deux. Ils

étaient si amoureux l'un de l'autre que le reste du monde semblait ne pas exister. Joe. Les années avaient ajouté de la largeur à ses épaules, mais son corps était resté familier.

Elle appuya la joue contre sa poitrine, promena les paumes sur sa chemise, redécouvrant le corps de Joe. Il semblait être le même qu'autrefois, se dit-elle songeuse, et pourtant, il avait changé. Ce n'était plus un adolescent. Le Joe qui la tenait dans ses bras était un homme. Une virilité intense émanait de sa silhouette solide, une chaleur et un désir qui l'enveloppaient à la manière d'une couverture et qui faisaient disparaître une partie de la tension qu'elle éprouvait.

Du bout des doigts, il lui caressa légèrement l'épaule, puis descendit jusqu'à son poignet. Un frisson la traversa, le genre de frisson dont il avait parlé plus tôt, et il la réchauffa de sa paume calleuse. L'instant d'après, il effleura son oreille du bout des lèvres, et elle se pressa contre son torse tandis qu'il lui mordillait le lobe, puis traçait le contour de son oreille du bout de la langue.

Il savait exactement l'effet qu'il produisait sur elle, devina-t-elle. Et peut-être à cause du Champagne qui l'engourdisait, ou peut-être parce qu'elle l'aimait tant, elle le laissait faire. Ils dansaient toujours, plus ou moins. Tant qu'ils restaient debout, que pouvait-il arriver ?

La réponse ne tarda pas à venir. Trop de Champagne sur un estomac presque vide ne faisait pas bon ménage avec une série de danses entre les bras d'un expert tel que Joe. Très vite, les murs se mirent à pencher devant les yeux de Marilee, et quand elle baissa la tête, le tapis sembla

onduler à ses pieds.

— Joe.

— Mmm?

Il resserra son étreinte autour de sa taille, l'entraînant dans un autre tour. Marilee déglutit, refoulant un haut-le-cœur.

— Qu'y a-t-il, mon chou ?

Il s'écarta légèrement pour la regarder et s'arrêta net.

— Ça va ?

— Je...

Elle vacilla, étourdie.

— Je... je ne me sens pas très bien.

Il se dégagea, puis la rattrapa aussitôt pour l'empêcher de tomber.

Marilee ferma les yeux.

— Ne fais pas ça, conseilla-t-il.

Il était trop tard. A l'instant où ses paupières se fermaient, la pièce se mit à tourner de plus belle autour d'elle. Gardant un bras autour de sa taille, il la guida vers un des lits et l'aida à s'allonger.

— Laisse un pied par terre, ordonna-t-il.

— Pourquoi ?

— Pour ne pas avoir le vertige.

— Tu es déjà passé par là, on dirait. Il émit un léger rire.

— Quelquefois. Ça ira mieux si tu restes allongée un moment.

S'efforçant de garder un pied par terre, comme il l'avait suggéré,

Marilee se débattit avec sa robe, dont la coupe droite l'empêchait d'écarter

les genoux. Joe baissa les yeux, comprit le problème et le résolut en remontant la robe plus haut sur ses cuisses. Le contact de ses mains sur elle déclencha une sonnette d'alarme dans son esprit, mais avant qu'elle ait eu le temps de protester, il tira la courtepointe et en recouvrit ses jambes.

— Voilà, dit-il avant de s'asseoir à côté d'elle, posant un regard plein de sollicitude sur son visage. Tu es un peu verte.

Elle se couvrit le front du bras.

— Oh, Joe. Je suis désolée. Je n'arrive pas à croire que j'aie pu être aussi stupide.

— Ce n'est pas grave, assura-t-il. Tu ne sais pas encore où est ta limite, c'est tout. Ça nous arrive à tous.

— C'est gênant.

— Tu n'as pas à te sentir gênée. Tu as été un peu imprudente, mais c'est mignon.

— Tu sais le pire ? Malgré tout ce champagne, je suis encore nerveuse.

— Et il n'y a pas de quoi. Ce n'est pas mon style de profiter d'une femme ivre.

Marilee gémit.

— Je ne boirai plus jamais. Plus jamais.

Elle tenta de prendre une profonde inspiration, mais cela n'atténua en rien la nausée. Au contraire.

— Joe?

— Oui?

— Je... crois que je vais vomir.

Il la souleva aussitôt dans ses bras et l'emmena dans la salle de bains.

Juste à temps. Après, il lui passa un gant humide sur le visage.

— Oh, Joe, je suis tellement désolée. C'est si humiliant. Et que dois-tu penser?

Un genou à terre, il enroula un bras autour d'elle pour l'aider à se redresser.

— Que t'offrir à boire n'est pas une bonne idée. Il attendit une seconde, puis sourit.

— J'avoue que ce petit épisode ne figurait pas vraiment dans mes projets pour ce soir, dit-il avec un petit rire.

Marilee gloussa aussi, le son résonnant dans sa tête. Elle se sentait mieux, beaucoup mieux. Joe resta avec elle jusqu'à ce que ses vertiges soient tout à fait passés, puis lui apporta ses affaires de toilette.

— Je vais attendre à côté pendant que tu te changes. Appelle-moi en cas de besoin.

— Ça va, maintenant, affirma-t-elle. Ça va mieux. Merci.

Assis sur le bord du lit, Joe contemplait les dessins du tapis, morose.

Finalement, il poussa un soupir, jeta un coup d'œil à sa montre et se leva.

— Mari ? demanda-t-il en s'approchant de la salle de bains fermée à clé. Ça va ?

— Oui, dit-elle faiblement.

Il soupira et s'adossa au chambranle. Les mains dans les poches, il

fixa la poignée, comme s'il pouvait la faire tourner par le seul pouvoir de la pensée. Marilee était dans la salle de bains depuis près d'une heure, et il y avait déjà une bonne demi-heure qu'il l'avait entendue fermer le robinet de la douche. Que diable pouvait-elle être en train de faire ?

— Tu es encore malade ? Je commence à m'inquiéter, avoua-t-il.

— Non. Je vais bien, je t'assure.

Joe tendit l'oreille, dans l'espoir d'entendre des bruits prouvant qu'elle n'avait pas terminé de faire sa toilette.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Oh... je réfléchis.

Il se frotta le menton, remit les mains dans ses poches, enfonça le talon de sa chaussure dans le tapis.

— Tu réfléchis à quoi, mon chou?

Il y eut un silence. Un très long silence.

— Oh, Joe, je suis si malheureuse. Peux-tu me rendre un grand service ?

— Tout ce que tu voudras.

— Assomme-moi, s'il te plaît.

Il éclata d'un rire surpris. Mari. Son indomptable sens de l'humour avait toujours été une des qualités qu'il avait le plus aimées chez elle.

Même terrifiée, elle parvenait encore à plaisanter.

— Je n'ai pas de marteau sur moi, rétorqua-t-il. Mari?

— Quoi ?

— Si tu sortais pour que nous puissions en parler? Il l'entendit pousser

un soupir frustré.

— Oh, Joe, je suis désolée. C'est puéril, stupide et impardonnable. Tu aurais dû continuer à rouler ce matin. Je suis une catastrophe !

Sa voix était devenue suraiguë, trahissant sa tension.

— Sors, et peut-être que nous pourrons résoudre le problème.

— Chaque fois que j'essaie d'ouvrir la porte, mon cœur bat à tout rompre, et je ne peux plus respirer. Si je sors, je vais faire une crise de panique.

— Pourquoi ? Il ne va rien t'arriver.

— Je sais. Il n'y a rien de logique là-dedans, Joe. Je te l'ai dit, tu te souviens ? Ce n'est pas une question de raison. Si j'ouvre la porte, je vais faire une crise, c'est certain. Je ne sais même pas pourquoi.

Il réfléchit un instant.

— Tu ne peux pas passer toute la nuit là-dedans.

— Non. J'ai déjà les jambes engourdis à force de rester dans la même position.

— J'ai une idée, suggéra Joe. Laisse-moi ouvrir à ta place.

— C'est une idée stupide !

— Je sais, dit-il avec un sourire. C'est pour ça que j'ai pensé qu'elle te plairait.

— Merci. C'est tout à fait ce dont j'ai besoin.

— Écoute, l'idée est assez stupide pour marcher. Essaie. Lève-toi et tire le verrou. Je te promets de ne pas entrer sans que tu m'y invites.

Pas de réponse. Il attendit. Après ce qui lui sembla durer une éternité,

le bruit du verrou qu'on tournait résonna dans le silence. Il attendit encore, lui donnant le temps de retourner à sa place. Puis il entrouvrit la porte.

— Comment ça va ?

— J'ai froid aux pieds.

Il poussa la porte un peu plus et glissa la tête à l'intérieur.

— C'est un problème. Elle lui lança un regard accablé.

— Nous n'aurions pas dû faire ça, Joe. Je ne peux pas continuer.

— C'est rectifiable. Elle cilla.

— Tu me laisserais faire marche arrière ?

— Je ne peux pas t'en empêcher. Si c'est ce que tu veux, quel choix ai-je ?

— Ce n'est pas ce que je veux.

— Je sais. Sinon, je ne te le proposerais pas. Marilee eut un petit rire creux et passa une main dans ses cheveux. Elle portait un épais peignoir de bain, et seuls sa tête, ses mains et ses pieds étaient visibles. La vapeur s'échappait de la salle de bains par volutes, baignant le visage de Joe.

— Tu vas fondre là-dedans. Et qu'est-ce que tu portes là-dessous ? Un string ?

— Tu peux rêver.

— Mmm.

— Non. Une chemise de nuit en coton.

— Mon chou, tu es dingue.

— Nous en avons déjà parlé. Tu te rappelles ? Je t'ai dit que j'étais

folle. Tu ne peux pas dire que je ne t'ai pas prévenu.

— Les fous ne savent pas qu'ils sont fous.

— Ah, non ?

— Non. Et par conséquent, tu n'es pas folle. Ta conduite est irrationnelle, mais tu en es consciente.

Elle écarta ses cheveux, qui frisottaient à cause de la vapeur. Il mourait d'envie d'enfourer les doigts dans ses boucles. Des odeurs féminines lui parvenaient -un mélange de talc et de lotion parfumée à la rose, un soupçon d'eau de toilette. Elle sentait délicieusement bon.

Il ouvrit la porte plus largement, mais ne s'avança pas à l'intérieur.

— Tu as peur, mon chou, c'est tout. La peur est une chose étrange.

Plus tu la laisses s'installer, plus elle te dévore. Dix ans, ça représente une longue période. Il faut que tu parles. Que tu obtiennes de l'aide pour surmonter tout ça. Il y a trop longtemps que tu gardes ces choses au fond de toi.

Elle prit plusieurs profondes inspirations, les mains crispées sur ses genoux.

— Tu sais quoi ?

— Quoi ? demanda-t-il tendrement, regrettant de tout son cœur de ne pouvoir la prendre dans ses bras.

— Je pense que ces crises de panique sont une sorte de... de reconstitution.

— Comment ça ?

— Je...

Elle s'interrompit et déglutit.

— Ce ne sont pas vraiment des crises de panique, C'est plutôt comme si ma mémoire reconstituait la scène, tu comprends ? Comme si je la revivais. Est-ce que ce que je dis a un sens ? une reconstitution du viol ? C'était une possibilité, songea-t-il.

— Tu as l'impression de revivre ces instants-là quand tu m'as une crise ?

— Oui. D'une certaine manière. Et je ne peux pas y Mettre fin, pas plus que je n'ai pu le faire ce soir-là. **L'UN** d'eux a plaqué sa main sur ma bouche...

Elle passa une main tremblante sur son visage et cilla. Ses doigts descendirent sur sa gorge, tandis que ses épaules se soulevaient et s'abaissaient rapidement.

— Il a mis son pouce sur mon nez. Je ne pouvais pas respirer. Ils me tenaient. Je ne pouvais pas bouger sa main, et il ne se rendait pas compte que je suffoquais.

Joe avait l'impression d'avoir reçu un coup de pied dans l'estomac.

L'un d'eux ? Il sentit ses jambes se dérober sous lui et parvint à peine à réprimer un juron, submergé par un flot irrépressible de rage. Il lui fallut un suprême effort de volonté pour reprendre le contrôle de lui-même.

Mais il savait qu'il devait le faire, sinon elle se tairait. *Eux*. C'était la première fois qu'elle lui parlait de son agression. Il ne pouvait pas

commencer à l'abreuver de questions. S'il le faisait, elle ne trouverait peut-être jamais le courage de lui en dire davantage. *Eux* ? Seigneur !

Les poings serrés, il l'observa, conscient qu'elle respirait de plus en

plus vite. Elle regardait droit devant elle, visiblement perdue dans ses souvenirs. Craignant qu'elle ne fasse une crise de panique s'il n'intervenait pas, il rompit sa promesse de ne pas entrer dans la salle de bains sans invitation et alla s'accroupir devant elle.

— Mari ? Ma chérie? Regarde-moi. Rien.

— Mari ! dit-il plus fort.

Elle tressaillit et sembla sortir de sa transe. Son visage, recouvert d'un voile de sueur, était pâle comme un linge.

— Tout va bien, affirma-t-il doucement, en promenant un doigt tendre sur ses lèvres moites. Tu vois ? Tu peux respirer.

Elle déglutit, ferma les yeux et prit une profonde inspiration tremblante. Joe lui caressa les cheveux, l'attirant vers lui.

— Ça n'arrivera plus jamais, promit-il d'une voix sourde. Si quelqu'un ose poser ne serait-ce qu'un doigt sur toi, je serai là pour l'en empêcher. Tu m'entends ? Plus personne ne te fera de mal.

Elle hocha la tête et, nouant faiblement les bras autour de ses épaules, se laissa aller contre lui.

— Je suis fatiguée, Joe. Si fatiguée. L'épuisement perçait dans sa voix.

— Il faut que tu dormes.

— Pas fatiguée dans ce sens-là, murmura-t-elle. Je suis lasse. J'ai l'impression d'être un paquet de billes dans un panier percé. De petits fragments de moi tombent sans arrêt, et je n'arrive pas à les en empêcher.

— Mais je vais t'y aider, dit-il.

Il recula pour croiser son regard. Peu importait qu'elle voie qu'il avait les larmes aux yeux. Il avait si mal pour elle, et peut-être avait-elle besoin de le savoir.

— Je ne veux pas perdre la moindre partie de toi, Mari. Tu es bien trop précieuse.

Elle sourit doucement.

— Je ne peux pas dormir avec toi ce soir, — Nous avons deux lits.

Il se releva et, sans un mot d'avertissement, la souleva dans ses bras.

— Et tu vas en occuper un dans trois secondes. Elle étouffa un cri et se cramponna à son cou.

— Ô Seigneur ! J'avais oublié.

— Quoi ?

— Que tu étais si fort. Pas étonnant qu'il me suffise de te regarder pour faire une crise cardiaque.

Avec un léger rire, il l'emmena dans la chambre et la déposa sur le lit après avoir rabattu les couvertures. Il glissa l'oreiller sous sa tête, et elle ferma les yeux tandis qu'il arrangeait ses boucles sur la taie blanche.

— T'ai-je dit que tu étais la plus belle femme que j'aie jamais rencontrée ?

— Non, mais, pour une fois, je te donne la permission de mentir.

Il sourit et promena le dos de ses doigts sur la joue de Marilee, savourant la douceur de sa peau.

— Tu es la plus belle femme que j'aie jamais rencontrée. Et tu es toute chaude. Enlève ton peignoir.

— Je pense que...

— Pas de discussion.

Il tira sur la ceinture et fit glisser le lourd tissu sur ses épaules avant qu'elle ait eu le temps de réagir. Puis il la souleva légèrement pour ôter le vêtement de sous ses fesses. Sa chemise de nuit remonta, révélant ses cuisses blanches et nues. Marilee esquissa un geste pour la rabaisser, mais Joe, la devançant, la recouvrit du drap.

L'instant d'après, il se redressa et se mit à déboutonner sa chemise.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je me couche, dit-il en lançant négligemment le vêtement sur une chaise. Tu as besoin de quelque chose avant que j'éteigne ?

Elle fixa longuement son torse nu, puis secoua la tête.

11.

Le dimanche après-midi, Joe et Marilee firent une halte chez les parents de la jeune femme. Karl Nelson visiblement mécontent que sa fille ait épousé Joe refusa de serrer la main de ce dernier, et même ne les féliciter. Gerry s'était empressée de dire à ses parents que ce n'était pas Joe qui avait quitté Marilee, dix ans plus tôt, mais Karl semblait toujours le tenir pour responsable de la rupture. Cela étant, Joe comprenait sa méfiance. Aux yeux de Karl, il avait brisé le cœur de sa petite fille, et il était revenu pour recommencer.

Cette visite accomplie, ils se rendirent chez la mère *de* Joe pour aller chercher Zachary. Joe espérait qu'on leur ferait là-bas un accueil plus enthousiaste.

La Honda s'était à peine immobilisée dans l'allée que Zachary surgit

sur la véranda et dévala les marches.

— Papa ! Marilee !

Joe descendit de voiture et se pencha pour prendre son fils dans ses bras.

— Hé ! Tu as grandi, bonhomme ! s'écria-t-il en le faisant tournoyer en l'air.

Zachary gloussa.

— Il a mangé comme quatre, intervint Faye, qui souriait sur la véranda. Ça ne m'étonnerait pas qu'il *ait* pris dix centimètres ce week-end !

Ses doux yeux bleus se posèrent sur Marilee.

— Viens là, ma fille. Il y a plus de quinze ans que j'attends ce jour. Il a enfin fait le bon choix.

Marilee traversa la pelouse en riant et grimpa les marches en bois qui grincèrent sous son poids.

— Vous pensez que je suis le bon choix ?

— Je le sais. Sans l'ombre d'un doute. C'est un des plus beaux jours de ma vie.

— Merci. C'est un beau compliment.

— Il est sincère. Joe est peut-être adulte, mais il sera toujours mon bébé. Je veux qu'il soit heureux, et maintenant, je sais qu'il le sera.

Les larmes aux yeux, Marilee étreignit la mère de Joe. Faye avait toujours été mince, et la maladie l'avait rendue plus frêle encore. Elle semblait n'avoir que la peau sur les os.

— Vous avez bonne mine, mentit-elle en se penchant pour regarder

les traits tirés de sa belle-mère. Vous avez changé de coiffure ?

— Oh, ce n'est qu'une permanente, répondit Faye en tapotant ses cheveux grisonnants. Je n'ai pas la chance de boucler naturellement comme toi.

Portant Zachary sur la hanche, Joe monta les marches d'un pas leste et déposa un baiser sur la joue de sa mère.

— Zachary dit qu'il y a de la tarte aux pommes. Je peux en avoir une part ?

Faye se mit à rire et se tourna pour suivre son fils | et son petit-fils à l'intérieur.

— Faire un gâteau est le meilleur moyen de s'assurer que ce garçon reste un moment.

Quelques minutes plus tard, Marilee était assise à la table de la cuisine et dégustait un morceau de tarte • encore tiède.

— La pâte est absolument délicieuse.

Faye servit à Zachary un nouveau verre de lait et sourit.

— C'est une recette de la famille Lakota. La grand-mère paternelle de Joe me l'a donnée il y a quarante ans. Je te la passerai, si tu veux, maintenant que tu fais officiellement partie de la famille.

— Cela me ferait plaisir, répondit Marilee en tournant la tête vers Joe.

Il n'aime pas ma tarte aux pommes autant que celle-ci.

Joe lui adressa un clin d'œil.

— Mais tes cookies aux pépites de chocolat sont incomparables.

Faye s'assit et regarda Zachary d'un air attendri.

— Il va pousser comme un champignon, Marilee. En un rien de

temps, ses vêtements seront trop petits. Il a un appétit d'ogre !

Marilee se cala sur sa chaise et observa Faye, songeuse. Comme la

vieille dame lui avait paru fragile quand elle l'avait étreinte ! La vie était

si éphémère. Les instants tels que celui-ci - tous les quatre réunis dans la cuisine chaleureuse de Faye - étaient rares et précieux.

Quand le moment fut venu de partir, Marilee se promit de revenir

bientôt avec Joe. Comme la Honda reculait dans l'allée, elle envoya un

baiser à sa belle-mère, qui les regardait s'éloigner, debout sur la véranda.

— Peut-être que nous pourrions prendre l'habitude de passer les

dimanches ici, avec ta mère, Joe.

Il lui lança un regard surpris.

— Je pensais que le dimanche était un jour important dans ta famille.

Je ne veux pas te forcer à changer tes habitudes.

— Eh bien, en général, nous déjeunons de bonne heure, chez Gerry et

Ron. Nous pourrions venir ici ensuite et préparer le dîner tous les deux.

Joe leva les yeux au ciel.

— Mieux vaudrait que ce soit toi qui mènes la danse en cuisine.

Sinon, on risque d'avoir des surprises.

— Des mauvaises ! Renchérit Zachary depuis la banquette arrière.

— Tu es sûre que tu veux t'engager à faire ça ? demanda Joe. Une fois

que ma mère s'attendra que nous venions chaque semaine, il sera trop tard

pour faire marche arrière.

— Pourquoi voudrais-je faire marche arrière ? J'adore ta mère.

J'apprécie sa compagnie.

— Ah, oui ? fit-il en souriant. Moi aussi, j'aime beaucoup tes parents.

J'ai toujours eu beaucoup d'estime pour eux, et j'ai hâte de les connaître mieux.

Compte tenu de l'attitude qu'avait eue son père, Marilee songea que Joe se montrait généreux. Elle éprouva soudain un pincement de remords et fixa le paysage qui défilait sous ses yeux. Elle devait dire la vérité à son père. C'était le seul moyen pour qu'il cesse d'en vouloir à Joe. Mais comment faire ? Dire la vérité l'exposerait à une foule de questions, dont les réponses seraient bien plus douloureuses pour Joe | que la désapprobation de son père.

Joe parvint à obtenir un rendez-vous pour Marilee à la clinique de Bedford le mercredi suivant. Immédiatement après, il téléphona à Sarah Rasmussen afin de lui demander si elle pouvait aider sa mère à surveiller Zachary ce jour-là. Il avait déjà décidé de conduire Marilee à son rendez-vous, au cas où elle serait trop bouleversée pour prendre le volant.

Marilee était pâle comme un linge quand elle ressortit de la clinique.

Alors qu'elle approchait de la voiture, Joe remarqua les cercles sombres qui étaient apparus sous ses yeux en l'espace d'une heure. Sa main était glacée lorsqu'il la prit dans la sienne.

— Ça va ?

— Oui.

Elle avait répondu d'un ton bref, en évitant son regard.

— Elle m'a donné des médicaments, dit-elle en dépliant l'ordonnance d'une main tremblante. Je suis censée commencer à les prendre tout de

suite. Apparemment, ils marchent très bien pour les crises de panique.

— Mari, c'est fantastique. N'est-ce pas ?

Elle acquiesça, refusant toujours de le regarder.

— Oui, si c'est vrai. Elle dit qu'il faut attendre environ trois semaines pour qu'ils fassent effet.

— Bien, fit-il en lui pressant les doigts. Mon chou, pourquoi est-ce que tu ne veux pas me regarder ?

Elle tourna enfin la tête et lui adressa un sourire impersonnel. Joe sentit son cœur se serrer. Il y avait quelque chose de nouveau dans ses yeux - de la froideur, de la distance -, comme si elle s'était repliée sur elle-même et n'avait plus de lien avec lui. Il se souvint des jours qui avaient suivi leur première conversation sur la véranda et ne put s'empêcher de penser qu'elle avait de nouveau érigé une barrière entre eux.

— Quand tu discutais avec le médecin, il a été question de moi ?

Elle rougit et détourna brusquement les yeux.

— Ne dis pas de bêtises. Pourquoi aurais-je parlé de toi ? Tu n'as rien à voir avec tout ça.

À présent, si, songea Joe, mais il ravala sa réponse. Il devait être patient. Ce n'était pas le moment de lui rappeler l'importance de son rôle dans sa vie, ni qu'il était l'homme avec qui elle était censée un jour parvenir à des relations intimes. Pourquoi son nom n'aurait-il pas été mentionné ? Joe ramena Marilee à la maison en priant pour qu'elle commence à se sentir mieux très vite.

Ce ne fut pas le cas.

A mesure que passaient les jours et que son deuxième rendez-vous approchait, elle se renferma de plus en plus sur elle-même, s'éloignant non seulement de Joe, mais de Zachary. Parfois, elle ne semblait même pas entendre l'enfant lorsqu'il lui parlait.

Joe pouvait supporter un temps qu'ils ne partagent pas la même chambre. En revanche, être séparés vingt-quatre heures sur vingt-quatre et voir son fils affecté par la situation, c'était une autre affaire. Un soir, il s'assit à côté de Marilee, décidé à aborder la question avec elle.

— Mari, tu sais à quel point je t'aime ?

— Oui. Autant que je t'aime, j'espère.

— Plus, murmura-t-il. Et ça me fait de la peine de te voir me garder à distance. Tu te souviens qu'on discutait tout le temps autrefois ? On parlait de tout et de n'importe quoi. Rien n'était tabou. Tu me faisais confiance pour ne jamais te juger et être toujours ton meilleur ami.

Les yeux de Marilee s'assombrirent, et elle prit un air coupable.

— Il faut que tu t'ouvres à moi, insista-t-il doucement. Parle-moi de ce soir-là. Mon cœur, comment puis-je t'aider et comprendre ce que tu ressens si tu ne veux pas m'en parler ?

— Ce n'était pas dans notre marché, répliqua-t-elle. J'ai accepté d'aller voir un psy, mais je n'ai jamais dit que je t'en parlerais.

— Les gens qui s'aiment n'ont pas de secrets l'un pour l'autre. Surtout pas des secrets destructeurs. Je veux te soutenir, mais depuis que tu as vu le médecin, tu me tiens à distance. A présent, tu t'éloignes même de

Zachary. Je sais que quelque chose a été dit à mon sujet pendant cette séance, quelque chose qui t'a bouleversée. Tu ne veux pas me dire de quoi il s'agit, pour que nous en parlions ?

— Rien n'a été dit, Joe.

Il sentit la tension gagner les muscles de son cou.

— Mmm. Je ne t'accuse pas de mentir. Mais je pense que tu contournes la vérité.

Elle blêmit.

— Arrête, Joe. Si ton nom avait été mentionné, ce qui n'est pas le cas, je te le dirais.

— Mon nom n'a pas été mentionné.

Joe attendit une seconde, hésitant à continuer.

— Laisse-moi deviner, murmura-t-il. Elle a parlé de moi comme de « votre mari », c'est ça ? Elle ne m'a pas appelé par mon nom.

Elle porta une main à sa poitrine. Au même moment, elle se mit à respirer précipitamment. Mais elle n'avait eu qu'une crise de panique jusque-là, et Joe ne s'attendait pas qu'elle en ait une à présent.

Il se trompait.

Avant qu'il ait compris ce qui arrivait, Marilee s'effondra sur le sol, les mains cramponnées à son cou. Joe se laissa tomber à côté d'elle et vit au premier coup d'œil que la situation était sérieuse. Les lèvres de Marilee viraient au violet, et elle était incapable de respirer.

Il prit son corps haletant entre ses bras, la forçant à s'asseoir contre lui, puis la berça comme une enfant en lui murmurant des paroles

rassurantes, sans vraiment savoir ce qu'il disait, ne songeant qu'à l'apaiser.

Quand la crise se calma enfin, ils étaient tous les deux trempés de sueur. Joe serra Marilee contre lui, se jurant de ne plus jamais faire pression sur elle pour savoir ce que la psychiatre lui avait dit. Il ne pouvait qu'espérer que la thérapeute savait ce qu'elle faisait et que Marilee finirait par progresser.

Mais, la semaine suivante, il trouva la jeune femme plus renfermée encore après sa séance. Joe s'exhorta à ne pas s'inquiéter. Après tout, il se produisait précisément ce que Marilee avait redouté- elle pensait que consulter un médecin aboutirait à une dégradation de son état avant qu'une amélioration se produise. C'était sans doute normal. Les séances réveillaient de vieux souvenirs, les faisaient remonter à la surface. C'était une étape éprouvante, et n'importe qui aurait réagi en se repliant sur soi-même. Les choses allaient s'améliorer.

Bientôt, se disait Joe. Bientôt. Bientôt, les cernes sombres sous ses yeux disparaîtraient. Bientôt, elle s'ouvrirait à lui, et ils enterreraient ses démons ensemble. Il devait le croire.

Puis il s'aperçut qu'elle ne mangeait plus. Elle dépérissait à vue d'œil.

De plus en plus inquiet, Joe téléphona au médecin. La conversation qui s'ensuivit lui ouvrit les yeux. A en juger par les explications de la psychiatre, celle-ci était persuadée que Marilee avait parlé ouvertement à son mari de ce qui lui était arrivé toutes ces années plus tôt.

— Elle traverse des moments difficiles, monsieur Lakota. Marilee s'est rendue très vulnérable en partageant tout cela avec vous. Beaucoup

de femmes dans sa situation craignent que leur mari ou partenaire ne leur
tienne rigueur de ces événements, même s'il ne l'admet pas, ou qu'il
n'éprouve à leur égard une certaine répugnance. Comprenez-vous ce que
je veux dire?

Joe se laissa aller en arrière sur son siège et ferma les yeux. Il ne
savait pas ce que Marilee avait dit au médecin, mais il tenait à ce que les
choses soient claires. Parce qu'elle supposait que Marilee lui avait parlé,
la thérapeute était à deux doigts de trahir le secret professionnel.

— Docteur Patterson, dit-il enfin, nous avons un problème. Et je ne
suis pas sûr de savoir quoi faire.

Il y eut un silence.

— Je vois, soupira le médecin.

Joe devina au ton de sa voix qu'elle avait compris le message qu'il
essayait de lui transmettre.

— Eh bien, cela éclaircit certaines choses, reprit-elle. Je vous
remercie de votre franchise, monsieur Lakota. Si Marilee perd du poids et
ne dort pas, il faudrait que je la voie dès que possible. Pouvez-vous
l'amener demain après-midi ? Cela lui conviendra-t-il?

Joe était bien décidé à ce que cela lui convienne.

— Je l'amènerai.

Quand Joe rentra ce soir-là et lui annonça qu'il avait pris rendez-vous
pour elle avec la psychiatre pour le lendemain, Marilee sentit un nœud se
former au creux de son estomac. Il avait appelé sa thérapeute ? La stupeur
qu'elle éprouvait ne tarda pas à faire place à la peur, puis à la colère.

— Comment as-tu osé ? cria-t-elle. C'est *mon* médecin ! Je t'ai dit dès

le début que je voulais que tu restes en dehors de ça. Rien ne t'autorisait à la contacter dans mon dos !

La terreur qui s'accumulait en elle depuis si longtemps nourrissait sa fureur. Qu'avait dit le docteur Patterson à Joe ? Ô Seigneur ! S'il apprenait la vérité, il commettrait une folie, elle le savait. Et que lui arriverait-il alors ? Qu'arriverait-il au fils qu'il aimait tant ?

Frustrée, effrayée et folle de rage, Marilee balaya d'un geste le plan de travail, renversant sur le sol tout ce qui s'y trouvait. Elle n'entendit pas le bruit que fit la boîte à biscuits en céramique en se fracassant sur le plancher. Elle ne la vit même pas atterrir. Quand elle se ressaisit, le récipient gisait en mille morceaux aux pieds de Joe.

Elle cilla, fixant le sol, en croyant à peine ses yeux. Puis elle entendit un gémissement et vit Zachary recroquevillé contre les portes à claire-voie du cellier. L'enfant était tout pâle, et ses yeux étaient écarquillés de frayeur.

Joe n'adressa pas un mot à Marilee. Il se contenta de lui décocher un regard qui aurait pu pulvériser du marbre et alla prendre son petit garçon dans ses bras.

— Ce n'est rien, mon chou. Mari a eu une mauvaise journée. N'aie pas peur.

Encore stupéfaite d'avoir eu un tel geste, Marilee les regarda sortir de la pièce, puis entreprit de nettoyer les dégâts qu'elle avait faits. Ensuite, elle rejoignit Joe et Zachary, espérant parler à l'enfant et arranger les

choses. Assis sur le canapé du salon, Joe lui tournait le dos, son fils dans les bras.

— Pourquoi est-ce que les mamans crient et cassent des choses tout le temps, papa? demandait Zachary.

— Mari ne va pas très bien, murmura Joe. C'est tout.

— Elle est malade comme mon autre maman ? Joe hésita avant de répondre.

— Ce n'est pas pareil, mon chou. Mais en quelque sorte, oui, elle est malade.

— Elle va guérir?

Joe serra plus fort son fils contre lui.

— Je l'espère, dit-il d'une voix enrouée, altérée par l'inquiétude. Je l'espère, Zachary.

— Je n'aime pas qu'elle soit malade.

— Moi non plus.

— Elle me fait peur quand elle crie sur toi, papa.

— Je sais.

— Tu as eu peur ?

— Non, pas pour moi, souffla Joe doucement. Mais j'ai peur pour elle.

— Si je fais quelque chose de gentil, ça ira mieux ?

— Demain, peut-être. Ce soir, je crois qu'elle a besoin de rester seule, et nous devrions la laisser tranquille.

Marilee plaqua une main sur sa bouche et recula sans bruit. Elle

parvint à contenir ses sanglots jusqu'au moment où elle referma la porte

de sa chambre. Là, elle se laissa tomber sur le bord du lit et laissa libre cours à ses larmes. Que lui arrivait-il ? Elle adorait ce petit garçon. Pour rien au monde elle n'aurait voulu l'effrayer, et pourtant, c'était précisément ce qu'elle venait de faire. Zachary était fragile. Elle savait qu'il était dans la cuisine. Comment avait-elle pu se conduire comme une folle devant lui ?

Comme une folle, oui. Car peut-être était-elle vraiment folle, après tout. Et maintenant, sa folie empoisonnait la vie de ceux qui l'entouraient, exactement comme elle l'avait toujours craint. Zachary... C'était un enfant si précieux. *Elle me fait peur quand elle crie sur toi, papa.*

Marilee n'avait jamais eu aussi honte de sa vie.

Quelques minutes plus tard, lorsque Joe frappa à sa porte, elle se prépara à affronter sa colère. Elle savait qu'il était furieux contre elle, et elle ne pouvait lui en vouloir. Elle sécha ses larmes et l'invita à entrer.

Quand il pénétra dans la chambre, son visage sombre semblait aussi gris que le jour finissant.

Il referma la porte et s'adossa au battant, le regard dur.

— Mari, je n'avais pas le droit d'appeler ton médecin dans ton dos, et je suis désolé de l'avoir fait.

Incapable de soutenir son regard, elle baissa la tête.

— Je m'inquiète pour toi, reprit-il. Tu as une mine affreuse, et tu maigris. Je t'aime, et je ne veux pas que ce mariage te fasse mourir. C'est pour cette raison que j'ai téléphoné au docteur Patterson. Je n'aurais pas dû. Il aurait mieux valu que je te fasse part de mes inquiétudes et que

j'insiste pour que tu l'appelles toi-même.

Il marqua une brève pause.

— Cela dit, je m'inquiète aussi pour mon fils. Je sais que j'ai fait une erreur et que tu avais le droit de m'en vouloir. Mais à l'avenir, j'aimerais que tu attendes que Zachary soit couché avant de t'en prendre à moi.

Elle acquiesça.

— Si nous nous querellons - et c'est inévitable -, nous le ferons sans qu'il nous voie et sans qu'il nous entende.

Sur ce, il quitta la pièce. Elle aurait presque voulu qu'il claque la porte, mais il la referma si doucement qu'elle l'entendit à peine.

Après avoir enfin couché Zachary, Joe s'installa sur le canapé et se perdit dans ses pensées. Il aimait Marilee, et il voulait désespérément l'aider, mais comment pouvait-il le faire si elle lui mentait ?

Il soupira et se frotta l'arête du nez. Une migraine insistante s'était logée derrière ses yeux.

— Joe?

Il tressaillit en entendant sa voix et tourna la tête. Elle se tenait à quelques pas derrière lui, les mains jointes. Ses yeux immenses semblaient l'implorer. Un regard à son visage rougi suffit à Joe pour comprendre qu'elle avait pleuré toute la soirée. Il réprima l'envie de se précipiter vers elle et de la serrer dans ses bras.

Elle se tordit les mains.

— Je sais que tu es très fâché contre moi en ce moment et que le moment est peut-être mal choisi, mais...

Sa voix s'éteignit, la dernière syllabe suspendue dans le silence.

— Il faut que je te parle, murmura-t-elle avant de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule. Veux-tu venir dehors avec moi ?

— Dehors ?

— Dans le jardin. J'ai peur que la conversation tourne mal, et je...

euh... je ne veux pas que Zachary entende. J'ai... j'ai fait quelque chose.

Quelque chose qui va te rendre furieux. Il faut que je te le dise.

A en juger par son teint livide, elle n'en avait guère envie, mais elle se détourna et le précéda dans le couloir d'un pas décidé.

Une fois dans le jardin, elle se mit à tourner en rond autour de lui,

jetant des coups d'œil nerveux vers le ciel, donnant des coups de pied

dans l'herbe. Joe l'observa pendant quelques minutes en se demandant ce

qu'elle avait sur le cœur.

Soudain, elle porta sur lui son regard limpide. Même à la seule lueur

du clair de lune, il voyait que ses yeux étaient pleins de larmes et que ses

lèvres tremblaient. Il avait mal pour elle. Qu'était-il arrivé à la Mari qu'il

avait connue, l'adolescente pleine de vie, mi-ange, mi-lutin, qui n'hésitait

jamais à lui tenir tête?

Il s'avança vers elle.

— Mon cœur, ce que tu as fait ne peut pas être si grave que ça.

Juste avant qu'il n'arrive à sa hauteur, elle se déroba et se mit à décrire

des cercles dans une autre direction.

— C'est juste que... je ne sais pas par où commencer.

— Peut-être que je peux t'aider, suggéra-t-il. Lors de ton premier

rendez-vous avec ta psy, elle t'a conseillé de me raconter exactement ce qui s'était passé ce soir-là, sans doute parce qu'elle pensait que je pouvais contribuer à ton rétablissement. Au lieu de le faire, tu as repoussé l'échéance en mentant et en lui disant que tu m'avais parlé.

Il marqua une pause.

— Je me trompe ?

— Je suis désolée que tu aies appris par l'intermédiaire du médecin que je lui avais menti en affirmant t'avoir parlé.

Elle laissa échapper un petit rire nerveux.

— C'est le problème avec les mensonges. Ils finissent toujours par vous rattraper.

— J'aurais été peiné de toute façon, dit-il. D'abord, parce que ça me fait mal que tu n'aies pas suffisamment confiance en moi pour me parler.

Mais surtout parce que tu as menti à ta thérapeute. Comment aurait-elle pu t'aider, Mari ? Elle pensait que tu m'avais tout dit.

Il se frotta le menton et la regarda un moment marcher de long en large.

— Mari ? Tu peux arrêter ? Tu me fais tourner la tête.

— Je suis désolée.

Elle repoussa ses cheveux et donna un nouveau coup de pied dans l'herbe.

— Oh, Joe... je sais qu'il faut que je te parle, mais c'est si difficile.

— Commence par le début, conseilla-t-il.

— Je ne peux pas ! C'est tout le problème, tu ne comprends donc pas ?

Elle pivota sur ses talons pour lui faire face.

— Tu te souviens quand j'ai joué les intermédiaires entre Zachary et toi ? Quand je t'ai demandé de promettre de ne pas te fâcher et de ne rien faire de stupide s'il te racontait ce qui s'était passé ?

— Bien sûr que je m'en souviens.

— Peux-tu me faire la même promesse ? Un vague malaise gagna Joe.

— Tu as peur que je me fâche contre toi ?

— Je ne peux rien te dire de plus avant d'avoir ta promesse solennelle.

— Tu l'as.

Elle se remit à décrire des cercles autour de lui.

— Tu te souviens du dernier match auquel tu as participé entre Simon Benson et Pettigrove State ?

Joe hocha lentement la tête. Ce jour-là était gravé à l'encre indélébile dans sa mémoire. Paul Myric, un de ses copains d'université, un arrière, avait taclé Keith Lesterson, de Pettigrove, après que l'arbitre avait sifflé.

Myric n'avait jamais eu l'intention de commettre une faute. C'était simplement un de ces moments au football où un joueur, emporté par son élan, ne peut s'arrêter à temps. Il avait percuté Lesterson de plein fouet, et ce dernier était resté paralysé.

— Pourquoi parles-tu de ça ? dit-il à mi-voix. Sans répondre, elle reprit, la tête baissée :

— Tu te souviens que la semaine suivante, Stan Salisbury et quatre autres joueurs de Pettigrove sont allés à Eugène et ont agressé Paul Myric sur un parking pour se venger de ce qu'il avait fait à Lesterson ?

— Marilee, j'étais là. J'ai défendu Paul.

Elle leva enfin les yeux. Dans l'ombre jetée par le toit de la maison, il ne pouvait distinguer ses traits, et seule la lueur de son regard l'atteignait à travers l'obscurité.

— Mon Joe, qui a toujours volé au secours des autres, au mien surtout. Tu as démis l'épaule de Stan Salisbury ce soir-là.

— Que veux-tu ? Il était venu à Eugène chercher les ennuis, et il les a trouvés. Je n'avais pas l'intention de le blesser, tu le sais. Mais il était ivre. Quand je l'ai poussé, il est tombé en arrière sur l'angle du trottoir.

Pourquoi parles-tu de tout ça ? Insista-t-il. C'est du passé.

— Ce n'est pas tout à fait du passé, répondit-elle lentement. Stan vit toujours en ville. Il est agent immobilier, à présent. Il a sa propre agence. Tu le savais ? Joe opina du bonnet.

— Oui. Je l'ai croisé peu après mon retour. Je lui ai offert un café, dit-il en tirant distraitement sur son oreille. Ce n'est pas un mauvais bougre. Il est un peu nerveux. Il a fini par épouser Susan Holmes, tu sais ? Elle était...

Joe s'interrompit et regarda Marilee s'avancer dans un rayon de lune.

Ses traits étaient si tendus que son visage ressemblait à une caricature.

— Elle était à la même résidence universitaire que toi, acheva-t-il à voix basse.

Elle redressa le menton et les épaules, les yeux chargés de douleur et d'une haine intense.

— Est-ce que vous avez bavardé comme de vieux copains, Stan et

toi? demanda-t-elle. Je suppose qu'après tout ce temps, il ne te déteste plus.

Une bouffée de nausée envahit Joe.

— Que veux-tu dire, Marilee ?

— Joe Lakota, la vedette.

Elle laissa échapper un rire nerveux.

— Durant tout le temps où vous étiez au lycée, Stan n'a jamais pu jouer dans la première équipe à cause de toi. C'est seulement après ton départ, pendant sa dernière année, qu'il a enfin été remarqué. On lui a offert une bourse, mais rien de fantastique. Il avait de quoi t'envier, tu ne crois pas ? Joe la fixa, interdit.

— Il a plutôt bien joué à l'université. Enfin, il ne vivait plus dans ton ombre. Mais pendant sa première année à Pettigrove, alors que son équipe était en tête du championnat, Lesterson a eu cet accident. Et la semaine d'après, tu as bousculé Stan pendant une bagarre, et il a été blessé. Tous ses rêves de passer pro se sont effondrés. Tu imagines à quel point il t'a haï ?

Joe avait l'impression qu'un ruisseau d'eau glacée lui coulait dans le dos.

— Ô mon Dieu, murmura-t-il.

— Ce bon vieux Stan. Ce n'est pas un mauvais bougre, répéta-t-elle. Il voulait seulement ruiner la saison de Simon Benson en t'empêchant de jouer la finale. Sans toi, ton équipe aurait perdu. Et s'il t'avait blessé suffisamment pour t'empêcher de jouer, tu n'aurais sans doute pas été

repéré par les sélectionneurs, toi non plus. Œil pour œil, en quelque sorte.

Avec un petit coup de main de la part de Myric, tu avais anéanti ses espoirs d'une carrière dans le football. Pourquoi ne pas anéantir les tiens?

Joe sentit ses jambes se dérober sous lui. Il leva une main.

— Attends une minute. Donne-moi une minute.

— Je ne peux pas, murmura-t-elle d'une voix torturée. Il faut que je le dise, Joe. Stan et ses copains avaient déjà causé des ennuis à Eugène. S'ils n'ont pas échoué en prison, c'est uniquement parce que Myric n'a pas voulu causer de ressentiment supplémentaire en portant plainte. Ils avaient peur d'y retourner pour s'en prendre à toi. Alors, ils avaient besoin de te tendre un piège. Mais comment ?

Joe tremblait de tout son corps. Il la fixa, serrant les poings.

— Seigneur, qu'es-tu en train de me dire, Marilee ?

— Tu le sais.

Il lui sembla que le sol se dérobaît sous ses pieds. Ses tempes bourdonnaient.

— Je le tuerai. Je jure devant Dieu que c'est un homme mort.

Elle ferma les yeux.

— Non, dit-elle doucement. Tu m'as fait une promesse, et tu dois la tenir.

Joe fit un pas vers elle.

— Tu m'as caché cela ? Pendant tout ce temps, tu m'as caché cela?

Oh, Marilee. J'avais le droit de savoir! J'ai bu un café avec ce salaud. Tu aurais dû me le dire ! A présent, je comprends pourquoi il était nerveux.

Il pensait que j'étais au courant.

Elle cilla et ouvrit les yeux.

— Regarde dans quel état tu es, Joe. Cela s'est produit il y a dix ans, pourtant. Si je te l'avais dit juste après, aurais-je pu te retenir? Non. Tu aurais voulu me venger, et tu aurais tué l'un d'entre eux. Ta vie, ta carrière auraient été détruites. Et pour quoi ? Est-ce que ça aurait changé quelque chose à ce qu'ils avaient fait ? Est-ce que ça m'aurait rendu mon innocence ? Non.

— Tu crois que le football était la seule chose qui comptait dans ma vie? cria-t-il. Je t'aimais! Tu étais à moi, et ces salauds se sont servis de toi pour s'en prendre à moi ! Si je n'avais pas réagi, je n'aurais été qu'un lâche, un misérable indigne de la balle de fusil qu'il aurait fallu pour l'expédier en enfer.

— Tu m'as promis, dit-elle en lui prenant le bras. Tu m'as promis, Joe.

— Tu m'as trompé ! Je pensais que tu voulais me parler de quelque chose que tu avais fait.

— C'était vrai, d'une certaine façon. Je ne t'ai rien dit.

— Non, et je ne te pardonnerai jamais pour ça. J'avais le droit de savoir.

Les ongles de Marilee s'enfoncèrent dans son bras.

— À quoi cela aurait-il servi que tu saches? Tu serais en prison à l'heure qu'il est. Ils voulaient que je coure tout te raconter. Quand ils ont eu fini, ils m'ont dit : « Va voir Joe, maintenant. Dis-lui qu'on l'attend.

Les imbéciles. Je te connaissais ! Un contre cinq. Tu n'aurais pas hésité,

et tu en aurais tué un. Tu aurais voulu que je laisse faire ça ? Eh bien, non. Il n'y a pas que toi !

— Moi ? répéta-t-il sans comprendre.

— Il n'y a pas que toi qui aies le droit de protéger ceux qu'il aime. Je t'aimais, moi aussi, et je t'ai protégé de la seule manière possible : en me taisant. En ne disant rien à mes parents. Mon père aurait voulu que je porte plainte, et tout aurait éclaté au grand jour.

Joe se dégagea et se dirigea vers la maison. Salisbury vivait encore en ville. Son adresse devait être dans l'annuaire.

Marilee se rua derrière lui.

— Joe, je t'en prie ! Ne fais rien. Promets-moi de ne rien faire ! Pense à Zachary.

Incapable de refouler les scènes d'horreur qui défilaient dans son esprit, Joe s'engouffra à l'intérieur, submergé par la rage. Une rage meurtrière, indicible. Ils lui avaient dit d'aller le voir. Ils étaient cinq. Ils l'avaient maintenue, l'avaient empêchée de respirer. C'étaient des animaux. Des monstres.

Joe alla droit vers le téléphone et s'empara de l'annuaire. Marilee le suivit dans la cuisine.

— Joe, dit-elle d'une voix faible. Tu m'as demandé de tout te raconter, et qu'est-ce qui se passe à présent que je l'ai fait ? Je t'en prie, attends au moins quelques minutes. Cinq. Donne-toi le temps de te calmer et de réfléchir. Je t'en prie.

Il se retourna. Quand elle lui barra le chemin, il la prit par les épaules

et l'écarta.

— Tu as agi à ta manière, et dix ans plus tard, ce cauchemar n'est toujours pas fini. Maintenant, c'est mon tour.

Alors ça n'a servi à rien? Tout ça n' a servi à rien ?cria-t-elle. Et maintenant, tu vas gâcher ta vie

Non je vais te rendre la tienne, répondit-il avant de se précipiter hors de la maison.

12.

Joe alla droit chez les Salisbury. Une fois là, il se gara le long du trottoir qui faisait face à leur maison, puis resta un instant assis dans le noir, les mains crispées sur le volant, les yeux fixés sur les fenêtres allumées de la demeure aux allures de ranch. A côté de la porte d'entrée, sous la lampe de la véranda, était suspendue une couronne de bienvenue, décorée gaiement de rubans roses et mauves. Pour Joe, cette couronne représentait tout ce que Salisbury considérait comme naturel - l'amour, la joie, une vie de famille normale -, tout ce dont lui et ses amis avaient cruellement privé Marilee.

Il était encore tôt, à peine 21 heures. Salisbury était sans doute confortablement installé sur son canapé, en train de regarder un feuilleton, les bras autour de sa femme. Une haine intense submergea Joe. Jamais il n'avait haï personne de sa vie. C'était chose faite, à présent. Il tremblait du besoin d'abattre son poing sur quelque chose, de préférence sur le menton de ce salaud. Salisbury et ses amis avaient détruit Marilee, et pourquoi ? Pour saboter un match de football et ruiner l'avenir d'un adversaire.

Joe avait été témoin de toutes sortes de folies au cours de sa carrière.

Il avait vu de jeunes athlètes mettre leur santé en péril en absorbant des stéroïdes pour gagner des muscles, des joueurs clés s'injecter de la cortisone pour ne pas rater de matches, sans se soucier du fait qu'ils risquaient de finir handicapés.

Il avait vu des entraîneurs, dévorés par la même soif de gloire que leurs joueurs, encourager ces aberrations. C'était impossible à expliquer,

impossible à comprendre. Le désir de gagner, de parvenir à la célébrité devenait un tyran. Mais, bon sang, il y avait des limites. Se détruire soi-même pour atteindre son but était une chose pardonnable. Le viol d'une jeune fille ne l'était pas.

Leur crime tu et impuni, les agresseurs de Marilee s'étaient construits une vie. Salisbury était l'incarnation du citoyen respectable. Propriétaire d'une agence immobilière, il avait une jolie épouse et trois enfants !

adorables, et une voiture flambant neuve. Où était la justice là-dedans ?

Comment un homme digne de ce nom pouvait-il laisser un type pareil s'en tirer? Joe ne pouvait pas. A tort ou à raison, il ne pouvait pas.

Pourtant, il se reprochait d'avoir abandonné Marilee. Il savait qu'il aurait dû rester avec elle, la prendre dans ses bras, l'écouter parler. Dix ans... Elle lui avait caché cela pendant tout ce temps, et quand elle avait finalement trouvé le courage de le lui dire, qu'avait-il fait ? Exactement ce qu'elle avait craint qu'il ferait.

Il se promit de faire amende honorable auprès d'elle. Mais il ne pouvait lui être d'aucun réconfort alors qu'il tremblait de rage, et il n'y avait qu'une manière pour lui d'évacuer cette colère : faire payer le salaud

qui l'avait blessée. Le seul fait d'aller à l'épicerie devait être une épreuve pour elle. Même après toutes ces années, elle devait avoir peur de croiser Susan ou, pire encore, Salisbury quand elle allait en ville.

Joe ferma les yeux un instant, frémissant de colère. Des plaques à pizza devant les portes. Elle avait qualifié son propre comportement d'irrationnel, et au fond de lui, Joe avait été d'accord. Quelle personne normale se conduisait ainsi ? Il lui avait répété qu'elle avait besoin d'aide, incapable de comprendre pourquoi elle refusait si obstinément d'en demander.

Il laissa échapper un juron et descendit de voiture. Bon sang, il n'y avait pas qu'un seul moyen d'agir. Il avait promis à Marilee de ne pas faire de bêtises, mais cela ne voulait pas dire qu'il devait rester les bras croisés.

Il traversa la rue et grimpa les marches qui menaient à la véranda. Il tambourina à la porte avec tant de force que le chambranle en trembla.

Quand Salisbury ouvrit, il pâlit à sa vue.

— Joe. Ça va ? demanda-t-il en jetant un coup d'œil nerveux dans l'obscurité. Qu'est-ce qui t'amène ?

Joe le fusilla du regard.

— C'est drôle que tu me demandes comment ça va, Stan. La réponse est que ça va plutôt mal. Je viens d'avoir une longue conversation avec Marilee, et tu ne devineras jamais ce qu'elle m'a dit.

Salisbury passa une main fébrile sur son crâne prématurément chauve, trahissant la peur qu'il éprouvait.

— Je vais être bref, Salisbury. Tu es une ordure, et tu ne mérites pas que je me salisse les mains pour te mer. Cela dit, te laisser en vie me pose un problème. Tu n'es pas digne de respirer le même air que ma femme. Susan, brune et mince, apparut derrière Stan et écarquilla les yeux en voyant Joe sur la véranda.

— Que se passe-t-il ?

— Stan et moi avons une petite conversation que nous aurions dû avoir il y a longtemps, rétorqua Joe d'un ton sec. J'ai appris ce soir que ses amis et lui avaient violé ma femme à la fac, alors tu m'excuseras si je parle fort et si je me montre vulgaire. En général, je ne jure pas en présence des dames, mais...

Il lança à Susan un regard méprisant.

— ... ce n'est pas un terme qui s'applique à la présente assistance.

— Fais attention à ce que tu dis, Joe. Elle n'avait rien à voir avec ça.

Susan tira sur la manche de Stan.

— De quoi parle-t-il ? Stan ignore la question.

— Retourne au salon, chérie. C'est entre Joe et moi. Joe laissa échapper un ricanement.

— Susan a attiré Marilee dans le piège que vous lui aviez tendu. Je dirais qu'elle a tout à voir avec cette affaire, au contraire. Le fait qu'elle ne soit pas restée | vous regarder vous amuser ne l'excuse pas.

Susan fixait son mari, l'air abasourdi.

— Un viol, Stan ? Que dit-il ? Joe soutint le regard de Stan.

— Écoute-moi bien, Salisbury, parce que je ne te le dirai qu'une fois.

Demain matin, tu vas commencer à prendre des dispositions pour ficher le camp d'ici. Vends ta maison et ton agence. Déménage où tu veux à condition que ce ne soit pas dans un rayon de cinq cents kilomètres autour de Laurel Creek. Je te donne un mois, et si tu es parti d'ici là, il ne se passera rien. Quand tu auras déménagé, ne reviens pas. Je sais que tu as de la famille ici. Tant pis pour toi. S'ils veulent te voir, ils pourront aller chez toi, pas le contraire.

Stan se mit à rire.

— Tu ne peux pas me forcer à déménager. Tu es cinglé ou quoi ? Ma vie est ici.

— Ta vie ici est terminée, dit doucement Joe. Tu dégages, sinon je te détruis. Toute la ville sera au courant. Tu m'entends ? Tes parents, tes enfants, tes amis, tes relations de travail. Tout le monde. Tu ne pourras plus jamais te promener la tête haute. Je te le garantis.

— C'est de la calomnie !

— Non. C'est seulement la sordide vérité. Joe s'autorisa un léger sourire.

— A dire vrai, j'espère que tu seras assez bête pour rester. Je veux gâcher ta vie, Stan. Ça me donnera beaucoup de satisfaction.

— Tu bluffes. Marilee ne dira jamais ce qui s'est passé ce soir-là. Sa réputation en souffrirait autant que la mienne.

— Si je suis forcé de révéler la vérité, je l'emmènerai vivre ailleurs. Sa famille continuera de l'aimer.

I Peux-tu en dire autant de la tienne ? J'en doute. Pas même une mère

n'aime un violeur.

— Tu veux dire que c'est vrai ? s'écria Susan, les yeux pleins de dégoût. Ô mon Dieu, Stan ! Tu m'avais dit que tu allais seulement lui faire peur.

— Tais-toi ! aboya-t-il avant de se retourner vers Joe. Tu ne peux pas parler sérieusement. Je ne sais pas ce que Marilee t'a raconté, mais elle t'a menti.

— Marilee ne ment pas, et si tu répètes ça encore une fois, je te tue, espèce d'immonde salopard.

— Très bien, très bien !

Stan leva les mains, le visage couvert de sueur.

— Ne t'énerve pas, mon vieux. Restons calmes. On peut s'expliquer.

— Je ne suis pas « ton vieux », dit Joe à voix basse. Et qu'y a-t-il à expliquer, au juste, Stan ?

— Quelquefois, les choses dégénèrent. Ça arrive, et on n'y peut rien.

J'ai essayé, mon vieux. J'ai essayé de les arrêter. Mais elle a commencé à se débattre. Elle a griffé tout le monde. Les gars se sont énervés.

Franchement, Joe, je n'avais jamais eu l'intention d'aller jusque-là.

Demande à Marilee. Elle te le dira. Ce n'était pas ma faute.

— Tu as essayé, hein ? fit Joe, submergé par la nausée. Pauvre type !

Le seul fait de te regarder me retourne l'estomac.

— Ça a mal tourné, Joe. Ils étaient tous soûls, remontés à bloc. Ils n'ont pas voulu m'écouter. Je n'ai pas eu le choix, il a fallu que je fasse comme eux. Hé, ça s'est passé il y a des années. On était un groupe de

jeunes un peu éméchés. Tu ne peux pas anéantir la réputation d'un

homme pour quelque chose qu'il a fait étant gamin. C'est fini. Terminé.

On l'a tous regretté après.

— Des gamins ? Je ne crois pas. Tu étais adulte et tu savais exactement ce que tu faisais. Terminé, tu dis ? Pour toi, peut-être, mais pas pour Marilee. Quand une femme se fait violer, ce n'est jamais terminé pour elle. Jamais.

Salisbury serra les poings et dégagea son bras de l'étreinte de Susan.

— Alors, tu vas me détruire ? Après toutes ces années ? J'ai une femme et des enfants, et tu veux que je bouleverse leur vie ?

— Il y a des tas de gens qui déménagent, rétorqua Joe. Tu t'en tires à bon compte. Si ça ne tenait qu'à moi, tu serais un homme mort. Marilee te connaissait, elle avait confiance en toi, espèce de salaud. Comment peux-tu vivre avec ça ? Elle n'avait que dix-huit ans, elle venait d'arriver à l'université. Elle était innocente !

— Ouais, on a remarqué, ironisa Salisbury. Ça m'a drôlement surpris.

La copine de Joe Lakota, encore vierge !

Joe faillit exploser. Une bouffée d'adrénaline monta en lui à la vitesse de l'éclair, et tous ses muscles se tendirent. Il allait se ruer sur Stan quand Susan le devança et se jeta sur son mari comme une furie.

— Ô mon Dieu ! Ô mon Dieu ! Comment as-tu pu, Stan ? Comment ?

hurla-t-elle, le griffant et lui donnant des coups de pied dans les jambes en même temps. Tu m'as menti, tu m'as dit que tu ne l'avais pas touchée !

Comment as-tu pu faire ça et venir à moi après ?

Joe recula d'un pas, observant la scène, abasourdi et incrédule. Stan se protégeait tant bien que mal le visage de ses mains, et Susan hurla quand il lui attrapa les poignets. Elle leva alors le genou et le lui envoya violemment dans les parties génitales. Stan porta les mains à son entrecuisses en titubant.

— Tu es venu à moi après, répéta-t-elle, hystérique. Après avoir couché avec elle, tu es venu à moi ?

Joe descendit les marches à reculons, secouant la tête. Il avait du mal à en croire ses oreilles. Susan n'était pas effondrée parce que son mari avait violé une jeune fille. Oh, non. La seule chose qui la bouleversait, c'était qu'il ait couché avec une autre. Elle l'écœurait autant que son mari.

— Fiche le camp, Stan, lança-t-il en s'éloignant. Tu es fini dans cette ville.

Il regagna sa voiture tandis que Susan continuait à hurler des injures à son mari. Dans la rue, des lumières s'allumaient un peu partout; des gens sortaient sur leur véranda pour voir ce qui se passait. Stan était plié en deux, les bras autour de sa tête pour se protéger des coups de sa femme.

Joe esquissa un sourire sombre. Salisbury n'avait pas besoin de son aide pour gâcher sa vie. Il y parvenait très bien tout seul.

La Taurus de Marilee avait disparu et la maison était aussi caverneuse qu'une tombe quand Joe s'engagea dans l'allée. Il resta un moment immobile après avoir coupé le moteur, puis empocha les clés et descendit de voiture. S'était-il imaginé qu'elle l'attendrait les bras ouverts ? Quand il songeait à certaines des paroles qu'il avait eues ce soir, il se disait qu'il

n'aurait pas été étonnant qu'elle ne veuille plus jamais lui adresser la parole.

Son regard se porta sur les fenêtres sombres de ce qui était maintenant la chambre de Zachary, et, l'espace d'une seconde, il se demanda si elle avait laissé l'enfant seul à la maison. Il refoula aussitôt cette pensée.

Marilee n'aurait jamais fait une chose pareille, pas même à un enfant qu'elle n'aimait pas. Où qu'elle soit allée, elle avait emmené le petit garçon avec elle, et il savait qu'elle veillerait à son bien-être avant même de songer à elle.

Boo vint à sa rencontre dans l'allée qui séparait la maison du garage.

Joe s'arrêta pour lui gratter les oreilles.

— Hé, mon vieux, dit-il doucement. Je vais peut-être partager ta niche ce soir.

Le chien lui renifla le bras, bavant généreusement sur lui. Après une dernière caresse, Joe alla s'asseoir sur les marches de la véranda. Une série de souvenirs défilèrent dans son esprit. C'était là qu'il s'était tenu ce premier après-midi. Le cœur serré, il se souvint de la méfiance qu'il avait lue dans les yeux de Marilee ce jour-là. Et dire qu'il avait été en colère contre elle ! Certes, il avait ses raisons. Elle avait laissé des gens qu'il aimait penser les pires choses de lui. Mais elle avait de bonnes raisons de se taire, elle aussi.

Avec un soupir, Joe baissa la tête et contempla le reflet de la lune sur la marche entre ses pieds. Marilee. Où était-elle passée ? Sans doute était-elle allée chez ses parents, trop bouleversée pour l'affronter de nouveau. Il

pouvait aller la chercher. Ses parents avaient beau désapprouver leur mariage, ils ne l'empêcheraient pas de la voir s'il l'exigeait. Mais à quoi bon ? À quoi cela servirait-il de la ramener à la maison contre son gré ?

Joe se passa une main sur le visage et leva les yeux vers le pan de ciel qui se découpait entre les avant-toits de la maison et du garage. Des étoiles scintillaient sur le fond bleu-noir, tels des diamants sur du velours sombre. Le septième ciel était bien loin, ce soir.

Une vague de tristesse le submergea soudain. Il avait passé la moitié de sa vie à faire des vœux, et chacun de ces vœux avait porté le nom de Marilee. Elle était tout ce qu'il n'avait jamais réellement désiré. Oh, bien sûr, il avait été passionné de football. Mais comparé à son amour pour Marilee, même son rêve de devenir professionnel avait été secondaire. Elle était toujours passée avant. Toujours. Alors, comment avait-il pu être aussi aveugle ?

Ce que Ron lui avait raconté lui revenait sans cesse à l'esprit. Après la rupture, elle s'était repliée sur elle-même. Tout le monde s'était inquiété pour sa santé, Elle avait eu besoin de lui à ce moment-là, et il n'avait pas été là pour elle. Tout aurait pu être différent, si seulement... si seulement il n'avait pas été si impulsif toujours prêt à se lancer dans une bagarre pour la défendre. Si seulement il n'avait pas été si absorbé par ses propres sentiments le soir où elle avait rompu avec lui, il aurait peut-être lu la peur dans ses yeux. Il serait resté avec elle, il aurait été à ses côtés pour l'aider à surmonter cette épreuve. Il aurait pu l'emmener faire de longues promenades, la tenir par la main, l'écouter pendant qu'elle lui ouvrait son

cœur. Au lieu de quoi, elle avait affronté la tempête toute seule, et elle n'avait jamais accompli ces pas qui l'auraient menée vers le rétablissement. *Pour toujours. Tu as gagné.* Sachant ce qu'il savait à présent, il avait envie de mourir quand il se souvenait de ses paroles, ce soir, il l'avait regardée en se demandant où son courage s'était envolé.

Mais elle avait plus de courage dans son petit doigt qu'il n'en avait dans son corps tout entier.

La poitrine comprimée dans un étau, Joe se promet que si elle lui accordait une deuxième chance, il réparerait son erreur. Cette fois, il l'emmènerait faire de longues promenades, et il se contenterait de la tenir par la main, aussi longtemps qu'il le faudrait. « Je ne peux pas me plier à tes règles, avait-il dit. J'ai besoin que tu me donnes davantage. » A présent, il se demandait comment elle avait trouvé le courage de s'élancer derrière lui pour le rattraper. A partir de maintenant, il la ferait passer en premier, et tant pis pour ses propres sentiments, ses propres désirs. Seule Marilee comptait - seule Marilee avait jamais compté. Et il se débrouillerait pour le lui prouver.

Ils surmonteraient cette épreuve ensemble, et ils réaliseraient les rêves qu'ils avaient eus autrefois. Ils réussiraient. La pensée de perdre quelque chose d'aussi précieux lui était insupportable.

Résolu à tout changer, Joe s'efforça de se concentrer sur la beauté de la nuit. Quand Marilee reviendrait - si elle revenait -, il voulait être calme et lucide. Entre la maison et le garage, les camélias aux feuilles brillantes bruissaient doucement dans la brise. Les voix harmonieuses des grillons

émergeaient de l'obscurité environnante, chantant un refrain irrégulier et mélancolique.

Un faisceau de lumière le balaya soudain. Il tendit l'oreille et distingua un bruit de moteur dans l'allée suivi du claquement d'une portière.

Marilee était rentrée à la maison. Il remercia silencieusement le Ciel.

Avant tout, se promit-il, il allait s'excuser de lui avoir dit qu'il ne lui pardonnerait jamais. Comment avait-il pu ? Ces mots le hanteraient jusqu'à la fin de ses jours. Elle s'était tue pour le protéger.

Mais Marilee ne lui donna pas le temps de parler, encore moins de s'excuser. Elle déboucha en courant au coin du garage, tenant d'une main la bride de son sac qui oscillait entre ses chevilles, et s'arrêta net à sa vue.

— Joe ? Oh, Joe, je suis tellement désolée. J'ai vu la voiture de patrouille chez Stan ! Pardonne-moi, pardonne-moi !

Il se leva et s'avança à sa rencontre.

— Quelle voiture de patrouille ?

— Je n'aurais jamais dû te le dire. C'était stupide, si stupide ! Je savais ce qui se passerait. Je le savais.

— Mari, je...

— Tu lui as fait très mal ?

Elle s'interrompit et se frappa le front.

— Ô Seigneur ! Je ne sais pas où j'ai la tête. Il faut que tu partes. Je vais aller chercher Zachary chez ta mère pendant que tu prépares quelques affaires pour vous deux. Tu as un passeport pour lui ?

— Mari, veux-tu ralentir une minute et m'écouter ? Je n'ai pas fait de

mal à Stan. J'ai tenu parole et je ne l'ai pas touché. S'il y a une voiture de patrouille chez lui parce que Susan a fait tellement de vacarme qu'un voisin a dû appeler la police. Elle le dévisagea, incrédule.

— Tu ne lui as rien fait ?

— J'ai tenu parole. Il n'a rien.

Aussi rapidement que possible, Joe lui résuma la situation, lui expliquant que Salisbury allait bientôt quitter Laurel Creek.

— Quand je suis parti, Susan lui administrait une correction. Mais je ne l'ai pas touché, répéta-

D'une démarche vacillante, elle alla s'asseoir sur la deuxième marche de la véranda, comme si ses jambes ne pouvaient la soutenir plus longtemps. Elle tremblait de tous ses membres, et Joe sentit sa gorge se nouer. Il s'accroupit devant elle.

— Oh, ma chérie. Je suis désolé. Je ne voulais pas te faire peur. Je te jure que je n'ai pas porté la main sur lui.

— Tu penses vraiment qu'il va partir ? demanda--elle en le fixant du regard.

— Je le sais. Ce type est un lâche. Il l'a toujours été et le sera toujours.

Elle laissa échapper un rire aigu, hystérique, qui se transforma bientôt en sanglot. Atterré, Joe la rejoignit sur la marche et l'entoura de ses bras.

— Là, mon cœur. Tout va bien. Tout ira bien à par **TIR** de maintenant.

Elle continua de pleurer. Des sanglots profonds, déchirants qui la secouaient tout entière. Joe la serra contre lui et la berça, s'efforçant de la reconforter, lui caressant lentement les cheveux. Il avait l'impression *que*

ces larmes avaient attendu dix ans pour couler, qu'elle avait besoin d'en passer par là. Quand elle n'eut plus de larmes à verser, elle resta dans ses bras, reposant mollement contre lui, soutenue seulement par ses bras. Il écarta tendrement les mèches de cheveux humides qui collaient à son visage, sans cesser d'osciller doucement, laissant le silence et le mouvement les apaiser tous les deux. Il y avait tant de choses qu'il voulait lui dire - qu'il avait besoin de lui dire - qu'il ne savait même pas par où commencer.

— Je serais si contente qu'il s'en aille, murmura-t-elle. Si contente, Joe. Tu ne peux pas savoir.

Elle se tut, puis reprit d'une voix incertaine :

— Juste après avoir acheté la maison, j'ai décidé de suivre une thérapie. Je savais que je pouvais le faire sans que mes parents l'apprennent.

— Tu as suivi une thérapie ?

— J'ai essayé. J'avais sans cesse des cauchemars, des cauchemars affreux, et ils empiraient. J'ai finalement réalisé que j'avais besoin d'aide et j'ai demandé un rendez-vous à l'hôpital.

Joe ne dit rien, attendant la suite. Il ne savait pas où elle voulait en venir, et peu importait. Elle s'ouvrait à lui, révélait des choses dont elle n'avait jamais parlé auparavant. Rien d'autre ne comptait.

— Deux jours plus tard, un samedi après-midi, j'étais dans le jardin, en train de ratisser des feuilles mortes, et tout à coup, j'ai levé les yeux et Stan était là. J'ai failli mourir de peur. Je te jure que mon cœur a cessé de

battre. Je ne pouvais pas bouger, encore moins crier. J'étais paralysée, Joe. Pourtant, je tenais un râteau. J'aurais pu le frapper avec. Mais je n'ai pas bougé.

Joe la serra plus fort contre lui, imaginant la scène. Il pouvait presque éprouver la terreur qu'elle avait dû ressentir - une terreur qui laissait un goût affreux, métallique et froid sur la langue.

— Il m'a dit qu'il avait eu vent de mon rendez-vous, murmura-t-elle.

Et qu'il était hors de question qu'il me laisse faire. Il a dit que le thérapeute m'encouragerait à livrer le nom de mes agresseurs et à porter plainte. Les rumeurs vont vite dans une petite ville comme Laurel Creek. Il ne voulait pas qu'on traîne sa réputation dans la boue.

Joe ferma les yeux et serra les dents pour s'empêcher de jurer.

— Il a dit que si je le dénonçais, il se passerait deux choses. D'abord, ses amis et lui témoigneraient contre moi et jureraient tous que j'étais consentante. Des mois s'étaient écoulés depuis l'agression : on aurait trouvé étrange que j'aie gardé le silence pendant si longtemps. Ce serait leur parole contre la mienne, a-t-il ajouté. Et après, ils me feraient regretter d'avoir parlé. Ils viendraient me voir tous les cinq et recommenceraient comme la première fois. Joe dut faire appel à toute sa volonté pour rester assis. Il était dévoré par l'envie de retourner chez Salisbury et de le tuer, cette fois. Mais c'était seulement le début, la première des choses que Marilee allait lui relater. S'il voulait qu'elle se confie à lui, il fallait absolument qu'il se domine et qu'il garde son calme.

— Comment a-t-il su que tu avais pris rendez-vous? demanda-t-il en

s'efforçant de parler d'une *voix* neutre.

— Par sa mère. Elle était assistante sociale, je crois. Je ne sais pas comment elle l'a su. Peut-être qu'elle a vu mon nom dans un registre, ou quelque chose comme ça. C'était un chouette commérage à colporter, n'est-ce pas ? Marilee Nelson va voir un psy.

Joe prit une profonde inspiration et expira lentement.

— Oh, Mari. Ce n'est pas étonnant que tu aies mis des plaques à pizza devant les portes. Tu as dû avoir si peur!

Elle essuya sa joue sur la chemise de Joe.

— Peur? J'étais tétanisée, Joe. Susan et Stan habitaient à quelques centaines de mètres de chez moi. Et voilà qu'il était là, dans mon jardin.

Tu ne peux pas savoir- tu ne peux pas savoir. J'étais figée sur place, incapable de réfléchir.

— Oh, mon amour...

— Quand j'y repense à présent, ça me révolte soufla-t-elle. Il savait, tu comprends ? Il savait pourquoi je n'avais rien dit. Il savait qu'il pouvait m'intimider et que je ne ferais rien, que je ne te préviendrais pas, de peur que tu commettes un acte insensé dans un accès de rage. C'avait été leur

plan dès le début : t'attirer dans un piège, te pousser à faire quelque chose de dingue. Après, ils auraient tous juré qu'ils n'avaient rien fait de mal,

que j'étais consentante et que tu avais vu rouge sous l'effet de la jalousie.

Elle marqua une brève pause.

— Quand Stan est venu chez moi, j'aurais dû réagir tout de suite.

Appeler la police. Parler à mes parents. Les choses étaient allées trop loin. Il menaçait de revenir et de recommencer ! Et au lieu d'appeler la

police, tu sais ce que j'ai fait?

— Non. Qu'as-tu fait ? demanda-t-il d'une voix altérée par l'émotion.

— Je me suis terrée chez moi. J'ai fermé les fenêtres. Bloqué les ouvertures avec des meubles. J'ai pris un couteau de cuisine et je me suis cachée dans le placard. Dans le placard, Joe. Comme un enfant qui se cache sous les couvertures. Était-ce rationnel ? Non. J'avais... craqué.

Joe plongea les doigts dans les cheveux soyeux de Marilee, les enfermant dans son poing.

— Ma chérie... dans le jardin, est-ce que Stan a... fait quelque chose ?

En plus de te menacer, je veux dire?

Un frisson la parcourut des pieds à la tête, et elle enfouit le visage dans sa chemise. Il y eut un silence. Un long silence, horrible. Quand elle parla de nouveau, sa voix était presque inaudible.

— Il m'a poussée contre le garage et... Oh, Joe, ne me demande pas ça. Même maintenant, j'ai tellement honte.

— Honte?

— Je tenais toujours le râteau. Je ne l'ai jamais lâché. Toute ma vie, je m'étais défendue. Et tout à coup, j'étais si terrorisée que je ne pouvais pas faire un geste.

— Mari... Mari.

— J'aurais dû l'assommer. Mais il a mis ses mains : sur moi, et je l'ai... je l'ai laissé faire.

L'espace d'un instant, Joe fut incapable de respirer, et, pour la première fois, il eut un aperçu de ce que Marilee devait ressentir pendant

ses crises. Quand il parvint enfin à prendre une goulée d'air, sa respiration était heurtée, saccadée.

— Il t'a... il t'a fait du mal ?

— Il y a différentes manières de faire du mal, mur-mura-t-elle. Il m'a touchée par-dessus mes vêtements, c'est tout. Il voulait m'intimider. Et je n'ai pas réagi, Joe. Quelque chose en moi s'est brisée à ce moment-là. Jusque-là, j'étais malade et effrayée, mais j'avais fait un choix. J'étais déterminée à ne pas les laisser se servir de moi contre toi, et d'une certaine façon, malgré ma peur, je me sentais courageuse. Après, non. Je me suis rendu compte que je n'étais qu'une lâche.

— Non.

— Si ! Je suis restée cachée dans le placard pendant des heures !

gémît-elle. Tu sais ce que j'ai compris, alors ? Que je n'avais jamais été courageuse. Jamais ! C'était toujours toi qui me défendais. Au fond de moi, je savais que, quoi qu'il arrive, tu viendrais à la rescousse si je me fourrais dans le pétrin. Livrée à moi-même, je n'étais qu'une lâche. Tu sais que je t'ai téléphoné ce soir-là ? Quand j'ai finalement eu le courage de sortir du placard, j'ai appelé Gerry et Ron pour avoir ton numéro.

— Tu m'as téléphoné ? Je ne me souv...

— C'est ton colocataire qui a répondu. Il t'a crié de venir au téléphone.

Je l'ai entendu te dire qu'il pensait que c'était moi. Tu as dit : « Mari ? »

d'une drôle de voix, et puis : « Mari, c'est toi ? »

— Et tu n'as pas répondu, acheva Joe en fermant les yeux. J'ai attendu longtemps. Je priais pour que ce soit toi, mais tu n'as jamais répondu. J'ai

fini par raccrocher, en pensant qu'on m'avait fait une mauvaise plaisanterie.

— C'était moi, dit-elle d'une voix blanche. Je n'ai pas raccroché, même après que tu l'as fait. J'ai dormi avec l'appareil blotti contre moi toute la nuit. J'avais l'impression d'être plus proche de toi ainsi. En sécurité. C'est ridicule, n'est-ce pas ?

Les yeux de Joe s'emplirent de larmes.

— Oh, Mari, pourquoi n'as-tu rien dit ? J'aurais pu prendre le premier avion, être ici en quelques heures. Pourquoi ne m'as-tu pas demandé de venir ? Je suis peut-être une tête brûlée, mais je t'aimais tant. Pourquoi n'as-tu rien dit ?

— Parce que.

Ces deux mots semblaient receler des abîmes de désespoir.

— Il y avait trop de choses qui nous séparaient, dit-elle au bout d'un moment. Pas seulement cet incident avec Stan. Quand j'ai entendu ta voix et que j'ai imaginé que tu pourrais revenir auprès de moi, j'ai su que j'en étais incapable.

— Incapable de quoi ?

— D'être avec toi. J'étais trop perturbée. C'était un peu comme si j'avais été prisonnière d'un labyrinthe, Joe. Je ne voyais pas d'issue. Tu comprends ? En y réfléchissant à présent, je me rends compte que j'avais les idées embrouillées depuis le début. J'ai pris des décisions stupides, qui ont mené à d'autres décisions stupides. On ne peut pas laisser quelqu'un vous faire un chantage pareil. C'est toujours une erreur. En ne disant rien,

j'ai nui à ma propre crédibilité. Si je les avais dénoncés plus tard, qui m'aurait crue ?

Joe reposa le menton sur la tête de Marilee. Un labyrinthe. Sa description éveillait en lui des images nettes, qui l'aidaient à comprendre ce qu'elle avait éprouvé à l'époque. Ce qu'elle éprouvait peut-être encore. Le désarroi, la panique.

— Oh, mon amour, je regrette tellement de ne pas avoir été là.

Elle glissa la main sur la nuque de Joe.

— À ce moment-là, tu n'aurais sûrement pas pu m'aider, Joe. Il a fallu du temps pour que les choses s'améliorent. Bien sûr, nous pouvons nous demander ce qui se serait passé si nous avions agi différemment. Mais ce qui est fait est fait. Nous ne pouvons rien y changer. Je suis seulement soulagée de ne pas être devenue folle.

— Mari...

— Il y a eu des moments où j'ai vraiment cru que j'allais perdre la tête. Comme si j'étais tout au bord d'un précipice et que je regardais au fond du gouffre. Quand j'ai enfin commencé à aller mieux, je me suis mise à faire un rêve : j'étais guérie, j'avais reconstruit ma vie, et tu revenais. Et dans mon rêve, lorsque tu me revoyais, tu comprenais que tu m'aimais encore. Elle se tut un instant, ses doigts triturant nerveusement le col de la chemise de Joe.

— Seulement, quand c'est arrivé, je n'étais pas guérie. J'allais mieux, oui, mais je n'étais pas complètement remise, et tu étais là. Et pour ne rien arranger, tu as deviné mon secret - en partie, mais suffisamment pour que

je sois terrifiée à l'idée de me trahir.

Joe poussa un soupir.

— Je vois maintenant pourquoi tu comprends si bien Zachary. Vous vous êtes retrouvés dans la même situation, toi et lui. J'ai commis beaucoup d'erreurs, Marilee. Avec toi et avec mon fils. Peut-être ai-je compris la leçon un peu tard, mais je l'ai retenue. Tu n'auras plus à t'inquiéter de me voir réagir sur un coup de tête. Je t'en donne ma parole.

Elle ne répondit pas.

— Et pour ce rêve... je suis encore là, et je n'ai pas l'intention de m'en aller. Être avec toi est aussi mon rêve favori, que je dorme ou que je sois réveillé. Que dirais-tu qu'on essaie de réaliser nos rêves ensemble ?

— Je ne sais pas comment, Joe.

— Moi, je sais. Si tu me fais confiance, je te montrerai.

— En faisant l'amour, tu veux dire ? Il resserra ses bras autour d'elle.

— Non, pas en faisant l'amour. Tu crois vraiment que je ne pense qu'à ça ?

— Oui.

Il se mit à rire. Certes, il y pensait beaucoup. Chaque fois qu'il la regardait, à vrai dire.

— Tu n'es pas encore prête pour ça, reprit-il. Mais quand tu le seras, fais-moi signe. D'accord ?

— Je ne le serai peut-être jamais, Joe. Il me suffit d'y penser pour me sentir glacée.

— Pourquoi, à ton avis ?

Il n'attendit pas sa réponse.

— Parce que tu n'imagines pas du tout ce que ce sera avec moi. Tu n'as qu'un point de référence, et il est horrible. Je regrette à présent qu'on ait attendu, autrefois, qu'on n'ait pas fait l'amour cent fois. Alors, tu aurais de bons souvenirs au lieu de souvenirs atroces.

— Oui, admit-elle d'une voix blanche. Ils sont atroces, Joe.

— Je voudrais que tu partages ces souvenirs avec moi.

— Avec toi ?

— Oui. Ce soir. Parle-moi, Mari. Parle-moi comme tu aurais dû pouvoir le faire il y a dix ans. Les mauvais souvenirs perdent de leur pouvoir quand on les raconte. Tu ne le sais pas ?

— Les raconter au docteur Patterson n'a pas eu cet effet-là.

Il sourit tristement et déposa un baiser sur le bout de son nez.

— C'est parce que le docteur Patterson ne peut pas t'aider à remplacer ces affreux souvenirs par des beaux. Essaie avec moi, Mari. Échangeons tes mauvais souvenirs contre des beaux. D'accord?

13.

Échanger de mauvais souvenirs contre des beaux...

L'idée de Joe semblait folle à Marilee. Chaque détail de cette nuit-là était gravé à jamais dans sa mémoire, et les souvenirs ne perdraient pas de leur force simplement parce qu'elle les aurait partagés avec lui.

Néanmoins, elle les lui raconta. Joe pouvait être tenace quand il avait pris une décision, et pendant le reste de la soirée, il se consacra à la tâche qu'il s'était assignée : lui faire révéler toute l'histoire.

Tout d'abord, Marilee résista, préférant se cantonner à de vagues descriptions. Les choses qu'elle avait endurées étaient humiliantes, dégradantes, et elle n'avait jamais pu se défaire du sentiment qu'elle avait été souillée ce soir-là. Pire encore, c'était le genre de souillure dont une femme ne pouvait jamais se débarrasser. Elle avait pourtant essayé, se frottant plus d'une fois la peau jusqu'à ce qu'elle soit presque à vif. Mais même après cela, elle avait continué à se sentir salie, et tout au fond d'elle, elle craignait que Joe n'éprouve la même chose.

Elle n'avait pas eu l'intention de lui dire cela, bien sûr. Mais elle n'avait pas eu non plus l'intention de recommencer à pleurer.

— Je suis désolée, dit-elle en s'essuyant les joues avec colère. Je ne sais pas ce qui m'arrive ce soir.

— Cesse de t'excuser et laisse-toi aller.

Pour une raison bizarre, ces mots la firent pleurer de plus belle.

Gênée, mais incapable de s'arrêter, elle passa une main tremblante sur ses yeux.

— Donne-moi juste... une minute.

— Je t'ai donné dix ans, dit-il en entourant sa taille de ses bras. Viens là, ma chérie.

— Non... non, j'ai seulement besoin de...

— Je sais de quoi tu as besoin, dit-il d'une voix sourde.

Avant qu'elle ait pu deviner ce qu'il voulait faire, il la souleva et la prit sur ses genoux.

— Et moi aussi, ajouta-t-il. Bon sang. Mari, quand je pense que tu as

traversé ces moments-là toute seule, j'ai envie de pleurer moi aussi.

Un bras encore autour d'elle, il lui caressa doucement les cheveux de sa main libre.

— J'aurais dû être là. Je regrette de tout mon cœur de ne pas l'avoir été.

— Oh, Joe...

Après cela, les mots jaillirent d'eux-mêmes. Par paquets, dépourvus de sens. Elle exprima des pensées et des sentiments dont elle n'avait même pas conscience auparavant. Elle s'entendit décrire en détail ce qui lui était arrivé, partagée entre la honte et le besoin de tout lui dire.

Chaque fois qu'elle hésitait, il l'encourageait en lui posant des questions, et il continua jusqu'à ce qu'elle lui ait enfin tout raconté. Un étrange sentiment s'empara d'elle alors - comme s'il y avait un vide en elle, comme si un abcès purulent avait été percé et drainé. Elle demeura appuyée contre lui, la joue contre son cœur, réconfortée par sa force et sa chaleur.

— Je ne sais pas comment j'ai tenu jusqu'au moment où je t'ai vu, murmura-t-elle. C'était un peu comme pendant une catastrophe naturelle, quand les gens font ce qu'il y a à faire puis s'effondrent après. C'est ce qui s'est passé pour moi. Avant de m'effondrer, il fallait que je te voie, que je te rende la bague, que je te persuade que tout était fini.

— Oh, Mari. Je comprends pourquoi à présent, mais... comme j'aurais préféré que tu ne fasses pas cela!

Il y eut un silence. Un long silence empreint de tristesse.

— Après mon départ... que s'est-il passé, mon cœur?

— Je ne m'en souviens plus. Je suis retournée à l'université et j'ai rassemblé mes affaires, mais je n'ai aucun souvenir de cela. Je sais seulement que je l'ai tait parce que ma famille m'en a parlé. C'est effrayant, quand j'y pense, de savoir que j'ai fait tout ce chemin sans m'en rendre compte. Je ne me rappelle vraiment rien.

— Tu aurais pu avoir un accident, murmura-t-il, le cœur serré.

— Le premier souvenir que j'aie ensuite, c'est chez mes parents. J'étais dans mon lit, un drap remonté sur mon visage. J'ai passé des heures et des heures à fixer ce drap blanc. Je m'imaginais que c'était de la neige. C'est fou, n'est-ce pas ? J'avais froid. Tellement froid. Je ne pouvais pas me réchauffer. Même mon cerveau me semblait gelé. J'étais enterrée sous la neige, et je priais le Ciel de me laisser là. Je me souviens que ma mère est entrée et a retiré le drap. C'était comme quand on regarde un film trop près de l'écran : tout m'a paru foncer sur moi. Ma mère, les murs, les meubles. C'était horrible.

— Oh, Mari. Tu aurais dû consulter. Tu étais peut-être en état de choc. Ou tu souffrais de dépression.

Pourquoi ta mère n'a-t-elle pas appelé un médecin ?

— Elle l'a fait. Une fois. Puis mon père est rentré à la maison, et je l'ai supplié de ne pas me forcer à y aller. Je savais que si un médecin m'examinait, il saurait. J'avais encore des bleus et des égratignures, et j'avais mal... à l'intérieur. J'étais paniquée à l'idée de me faire examiner. Je ne voulais pas de médecin. Je voulais seulement qu'on me laisse en

paix.

— Ton père a cédé ? demanda-t-il, incrédule.

— Il a dit à ma mère que j'étais assez grande pour savoir si j'étais malade ou pas. Je n'avais pas de fièvre. Si je ne voulais pas voir de médecin, je n'y étais pas obligée. C'est seulement plus tard, après que j'ai eu perdu trop de poids, qu'il m'y a forcée.

— Et à ce moment-là, il n'y avait plus de preuves, acheva Joe à voix basse.

— Non. Et je n'avais plus besoin du drap. Je l'avais dans ma tête.

— Quoi?

— Le blanc. Je l'avais dans ma tête. Je ne sais pas comment l'expliquer, mais pendant un temps, c'est l'impression que j'ai eue. Je voyais et j'entendais, mais je ne sentais rien. Je pouvais sortir de ma chambre, parler aux gens, manger, regarder la télévision, mais je ne ressentais plus rien. J'ai tout gardé à distance, jusqu'au moment où je me suis sentie prête à avoir des sentiments de nouveau. Tu comprends ? C'est à ce moment-là que j'ai commencé à aller mieux. Je me suis mise à dessiner et à écrire des histoires pour les enfants de Gerry. Tout le monde m'a dit que je devrais essayer de les faire publier. J'ai donc contacté un éditeur, et en un rien de temps, on m'a payée pour que j'explore mes sentiments.

— Comment ça ? demanda-t-il avec un sourire.

— Les histoires pour enfants étaient une manière pour moi de raconter ma vie, ce qui m'était arrivé. Des allégories, en un sens. Et dans

mes récits, je m'arrangeais pour que les choses finissent bien.

Marilee ferma les yeux, soudain gênée.

— Ça m'a donné une source de revenus, et en même temps, ça m'a aidée à gérer mes traumatismes. C'était idéal pour moi. Peu de temps après, j'ai acheté cette maison, puis mes cauchemars se sont aggravés, j'ai voulu prendre rendez-vous avec un psychiatre et Stan a débarqué ici. À partir de là, tout s'est détérioré. J'ai commencé à avoir des crises de panique, à souffrir d'agoraphobie, de paranoïa. Il m'a fallu très longtemps pour m'en sortir.

— Il t'a fallu beaucoup de courage, corrigea Joe. Voilà ce qu'il t'a fallu.

Marilee se surprit à rire doucement. C'était une sensation incroyable de pouvoir rire alors qu'elle venait d'évoquer ces années noires. Elle avait l'impression que Joe avait ouvert de lourds rideaux en elle et laissé entrer le soleil.

— Je ne me considère pas comme particulièrement courageuse.

— Tu es trop sévère envers toi-même. Par exemple, tu craignais que mes sentiments pour toi ne changent, comme si ce qui est arrivé était ta faute et que j'allais te juger.

— Je ne me rappelle pas avoir dit ça.

— Tu l'as dit, affirma-t-il. Et ça me brise le cœur. Qu' est-ce qui a pu te pousser à penser une chose pareille, Mari ?

Elle lissa de la paume la chemise de Joe, écoutant la respiration rauque, le son sourd des battements de son cœur.

— C'est une bêtise. Ce n'est rien.

— C'est important pour moi de savoir.

— Tu attendais, souffla-t-elle.

— J'attendais ?

— Que nous soyons mariés.

— Et qu'est-ce que cela change ? Marilee se raidit, et ses mains se crispèrent.

— Tu attendais que nous soyons mariés, et ils... ils ont tout gâché. Je savais que c'était important pour toi. Je t'en prie, ne me dis pas que ce n'est pas vrai. Tu avais eu d'autres filles avant moi, mais tu ne m'avais jamais touchée. Tu voulais que nous soyons mariés d'abord.

Quand il répondit enfin, sa voix était chargée d'un tendre reproche.

— Tu penses que je... Mari, mon amour, c'est absurde, murmura-t-il en enfouissant les doigts dans ses cheveux. Je n'attendais pas notre nuit de noces parce qu'il était important pour moi que tu sois vierge.

Il s'interrompit et laissa échapper un juron.

— J'attendais parce que tu étais la fille que tu étais.

— Comment cela ? demanda-t-elle, perplexe.

— Tu étais innocente.

— Justement, dit-elle. Et cela te plaisait. Après, j'étais... différente.

— Non, affirma-t-il en déposant un baiser sur le bout de son nez.

Après cette agression, tu étais aussi pure et innocente qu'avant.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ?

— Parce que c'est vrai. Les coupables, c'étaient eux, Mari, pas toi.

Quant à attendre notre nuit de noces, mon cœur, je n'aurais jamais pu me pardonner de ne pas le faire. Tu m'aimais, et c'aurait pu être merveilleux de faire l'amour ensemble, mais je savais que tu serais dévorée par le remords et que ce ne serait réellement merveilleux pour toi que lorsque je t'aurais passé la bague au doigt.

— Oh, Joe...

— Tu te souviens de la fois où nous sommes partis tous les deux passer une nuit seuls dans les bois ? demanda-t-il soudain. Tu avais dit à ta mère que tu dormais chez Patti. Nous n'avions qu'un sac de couchage et un oreiller, et nous sommes partis. Tu venais d'avoir seize ans.

Elle sourit de nouveau, apaisée par la solidité de son corps contre elle et le son grave de sa voix.

— Je m'en souviens.

— Je voulais te faire l'amour ce soir-là.

— Vraiment ?

Il rit doucement.

— Tu avais seize ans. Je m'étais dit que c'était un tournant, que tu étais assez âgée. Je t'ai demandé de venir, et tu n'as même pas hésité.

Toute cette semaine-

Là. J'ai été si excité que je tenais à peine en place. Je comptais les minutes.

— Je ne me doutais de rien, avoua-t-elle.

— Marilee, dit-il d'un ton légèrement moqueur, quand un garçon de dix-neuf ans invite la fille de ses rêves à passer une nuit en forêt avec lui,

que crois-tu qu'il ait en tête ?

— Mmm... J'imagine que si tu me le proposais à présent, j'aurais des soupçons.

— Tu aurais dû en avoir alors, mais ce n'était pas le cas. La seule chose qui te préoccupait, c'était d'avoir menti à ta mère. Moi, pendant ce temps-là, je ne pensais qu'à te faire l'amour passionnément. Et puis, quand tu es entrée dans le sac de couchage, tu as failli m'éborgner en faisant le signe de croix. C'est à ce moment-là que j'ai compris. J'ai fini par te ramener en ville pour que tu puisses passer la nuit chez Patti, comme tu l'avais dit à ta mère.

Marilee ne put s'empêcher de rire en entendant son ton déconfit.

— Tu trouves ça drôle, hein ? dit-il en riant à son tour.

— Qu'avais-tu compris, Joe ?

Il l'attira plus près. Pendant un long moment, il garda le silence.

Quand il parla enfin, sa voix était rauque, émue.

— Que la fille de mes rêves méritait que j'attende, murmura-t-il en pressant ses lèvres sur ses cheveux. Et tu sais quoi, Mari ? Tu le mérites toujours.

Après avoir conduit Marilee dans sa chambre, Joe se dirigea droit vers la quatrième chambre, dont elle se servait comme bureau. Les livres qu'elle avait écrits étaient rangés sur l'étagère supérieure de la bibliothèque. Joe prit toute la collection, une trentaine de livres au total, puis les emporta dans sa chambre, décidé à se lancer dans un marathon de lecture. Il consulta les dates de publication et en conclut que le premier

livre était *Mon ami Moe*.

Il se dévêtit, s'étendit sur son lit et cala des oreillers sous sa tête et ses épaules. Ce n'était pas comme s'il lisait son journal intime, songea-t-il, même si Marilee lui avait avoué avoir mis beaucoup d'elle dans ses récits.

On pouvait trouver ces livres dans n'importe quelle librairie. Si Marilee n'avait pas voulu qu'il les lise, elle n'aurait pas dû les faire publier. Il n'avait aucune raison de se sentir coupable.

Il avait à peine lu quelques lignes qu'il éprouva des picotements dans la nuque. L'histoire était celle d'une petite fille, Bethany, dont le meilleur ami était Moe, son chien fidèle. C'était un animal espiègle et adorable, qui lui était entièrement dévoué. Les deux amis étaient inséparables. Bethany passait tout son temps avec Moe, sauf lorsqu'elle allait à l'école.

Joe fronça les sourcils. Marilee et lui n'avaient été séparés que quand ils étaient allés à l'université. Moe... Joe. C'était leur histoire qu'elle racontait.

Moe volait toujours au secours de Bethany. Un jour qu'un garçon l'avait fait tomber, Moe se jeta sur lui et déchira son pantalon. Quand Bethany faisait des cauchemars, Moe s'étendait entre elle et le placard, la protégeant des monstres imaginaires qui y étaient tapis. Lorsque les choses se passaient mal à l'école et que Bethany rentrait en larmes, Moe venait lui lécher le visage et lui rendait le sourire. Mais un matin, alors qu'elle se dirigeait vers l'arrêt de bus, Bethany désobéit à ses parents et décida d'emprunter un chemin différent de celui qu'elle prenait habituellement. Bientôt, elle se retrouva dans un quartier inconnu. De

gros buissons se dressaient le long du trottoir, de grands arbres bordaient la rue, et tout était sinistre autour d'elle. Effrayée, Bethany se mit à marcher plus vite pour rejoindre ses amies à l'arrêt de bus.

Soudain, un gros chien surgit devant elle. Pour lui échapper, elle s'engagea dans une allée et se blottit derrière une poubelle. Le chien, trop gros pour la suivre dans sa cachette, demeura à l'entrée de l'allée et aboya en montrant les dents. Bethany, terrifiée, lui cria de s'en aller, mais il resta là, de plus en plus menaçant. Bethany était certaine qu'il allait finir par la dévorer. Finalement, un policier entendit ses cris et pénétra dans l'allée.

Le chien féroce prit la fuite et le policier emmena Bethany au commissariat, où son père vint la chercher. Quand elle rentra enfin à la maison et que son fidèle Moe se précipita vers elle pour l'accueillir, Bethany fixa le grand corps et les grandes dents de son chien et se réfugia derrière son père. Désormais, la seule vue de son meilleur ami la terrifiait.

La gorge serrée, Joe comprit que c'était exactement ce que Marilee avait ressenti en le voyant après avoir été agressée. Mari, sa douce Mari. En lisant les mots qu'elle avait écrits, il comprenait enfin son tourment d'alors.

Il soupira et reprit sa lecture, l'image de Marilee se superposant dans son esprit à celle de Bethany, et la sienne à celle de Moe. Il se revit tel qu'il était à vingt et un ans, jeune homme musclé, puissant et large d'épaules.

Bethany s'efforça de ne pas avoir peur de Moe. Au fond d'elle, elle savait qu'il ne lui ferait jamais de mal. Seulement, il était si fort et si

exubérant qu'elle ne pou-rat s'empêcher en le voyant de repenser au chien qui avait failli la dévorer.

Joe passa une main sur son front.

Il avait essayé d'embrasser Mari ce soir-là, n'imaginant pas un instant qu'elle puisse avoir peur de lui. Elle l'avait repoussé et s'était détournée. « Qu'y a-t-il ? avait-il demandé. Tu n'es pas contente de me voir ? » Elle n'avait pas répondu, et avant qu'il ait pu insister, elle lui avait rendu sa bague. A compter de ce moment-là, il était devenu aveugle à tout ce qui n'était pas sa propre douleur.

Joe s'obligea à lire la suite. Comme Bethany continuait à avoir peur des chiens, son père donna Moe à une autre famille. Ses nouveaux maîtres étaient gentils, mais il était malheureux sans Bethany, et la petite fille souffrait de son absence. Moe lui manquait, et elle n'osait plus jouer dehors car il n'était plus là pour la défendre. Elle n'allait plus se promener parce qu'elle avait peur que le chien féroce ne l'attaque. Elle avait besoin de Moe pour se sentir rassurée, mais elle n'osait pas demander à son père d'aller le chercher.

Moe finit par s'enfuir de sa nouvelle maison et, un après-midi, gratta à la porte de la maison de Bethany. Effrayée, elle se réfugia dans sa chambre. Moe eut le cœur gros, mais il aimait trop Bethany pour se laisser décourager aussi facilement. Du bout du museau, il souleva le crochet de la porte-moustiquaire et entra dans la maison. Puis, avec ses grosses dents, il tourna la poignée de la porte de la chambre de Bethany. Une fois à l'intérieur, il s'étendit devant le placard.

Bethany comprit alors à quel point elle avait été sotte. Envers et contre tout, Moe essayait de la protéger. Elle sauta à bas du lit, noua ses bras autour du cou de Moe et lui dit en pleurant qu'elle regrettait de l'avoir renvoyé. Ce n'était pas la faute de Moe si elle avait choisi de suivre un chemin différent ce matin-là, et le fait qu'elle ait été attaquée par un chien féroce ne voulait pas dire que tous les chiens étaient méchants, surtout pas Moe, qui l'aimait tant.

Moe comprit et n'en voulut pas à Bethany. Après tout, il était son meilleur ami, et les meilleurs amis se comprenaient quand personne d'autre n'en était capable. Comme toujours lorsqu'elle était triste, il lui lécha la joue et la fit sourire de nouveau.

Joe reposa le livre et ferma les yeux. Il n'y avait rien qu'il désirât plus que de ramener le sourire sur le visage de Marilee.

Exactement comme Moe, il était réapparu sur sa véranda un beau jour et l'avait suivie dans sa maison, le monde au-delà de ces murs était le placard de Marilee, rempli de monstres bien réels, mais il faisait **de** son mieux pour qu'elle s'y sente en sécurité.

Il tendit la main pour éteindre la lumière et sourit dans l'obscurité. **Il** n'était pas allongé sur le tapis de sa chambre, mais à deux portes d'elle, ce qui était le mieux qu'il pût faire pour l'instant. Aucun monstre, **réel** ou imaginaire, ne s'approcherait d'elle. Et dans un mois, le chien méchant aurait quitté la ville. Bien qu'il n'ait jamais lu l'histoire de Moe avant ce soir, il avait plutôt bien répondu aux attentes de Marilee, jugea-t-il. A

présent, il n'avait plus qu'à patienter. **Elle** était presque arrivée au bout du chemin. **Il** le voyait dans ses yeux chaque fois qu'elle le regardait. **Il ne**

faudrait pas longtemps avant que les derniers obstacles entre eux disparaissent. Quelques jours. Quelques semaines. Peu importait, au fond. La fille de ses rêves méritait qu'il attende.

14.

Tu le mérites toujours. Pour Marilee, ces mots devinrent une litanie, une phrase qu'elle se murmurait pour se rassurer chaque fois qu'elle était troublée -autrement dit la plupart du temps quand Joe se trouvait là. Il était si viril !

Ils se promenaient sur les rives de Laurel Creek, et elle admirait le coucher du soleil. Septembre était déjà bien avancé, et les collines, ponctuées de taches ocre et jaunes qui contrastaient avec le vert de la forêt, resplendissaient des premières couleurs vibrantes d'automne.

Marilee savourait la fraîcheur de l'air, annonciatrice de l'hiver qui approchait, avec ses longues soirées au coin du feu et les préparatifs de Noël. Pendant que Zachary jouait avec Boo au bord de la rivière, elle songea au plaisir qu'elle aurait à décorer la maison cette année, imaginant déjà les yeux brillants du petit garçon.

— Oh, Joe, soupira-t-elle en promenant son regard sur le paysage. As-tu jamais rien vu de plus beau ?

— Non, dit-il. Je n'ai jamais rien vu de plus beau. Absolument rien.

Quelque chose dans le ton de sa voix l'incita à se retourner. Au lieu d'admirer les collines, il la contemplait, une lueur à la fois songeuse et espiègle dans les yeux.

— Joe ! Tu ne regardes mêmes pas.

— Détrompe-toi. Je regarde, et j'aime ce que je vois. Soudain

nerveuse, Marilee vérifia rapidement qu'aucun bouton de son chemisier ne s'était défait.

— Que fais-tu ? s'enquit Joe en riant.

— Je... je m'assure que tout est en ordre, marmonna-t-elle, gênée.

Il lui lança un clin d'œil.

— Oh, tout est en ordre. Pas de doute là-dessus. Sa répartie eut pour effet de troubler Marilee davantage.

— Tu fais ça exprès, dit-elle d'un ton accusateur.

— Mmm, se contenta-t-il de répondre, l'enveloppant d'un regard brûlant en même temps qu'il lui souriait. Souviens-toi de ce que j'ai dit : quand tu seras prête, tu n'auras qu'à me faire signe.

— Pourquoi ai-je l'impression que tu ne me parles pas d'un innocent pique-nique à la campagne ?

Il éclata de rire.

— Parce que tu es une femme intelligente qui comprend quand on flirte avec elle ?

Marilee lui donna une petite tape joueuse sur le bras.

— Tu me rends nerveuse, avoua-t-elle.

Joe enroula un bras autour de ses épaules et la serra contre lui.

— Tu ne devrais pas l'être. Je suis ton meilleur ami, souviens-toi.

Bizarrement, ses paroles et le ton de sa voix intriguèrent Marilee, mais avant qu'elle ait pu s'attarder sur cette pensée, il se pencha

légèrement vers elle et lui mordilla l'oreille. Un frisson la parcourut tout

entière, et elle promena un regard anxieux autour d'eux, regrettant à moitié qu'il n'y ait personne.

— Tu vaux la peine que j'attende, Marilee, dit-il d'une voix sourde qui résonna jusqu'au fond d'elle. Ne sois pas nerveuse. D'accord ?

Malgré tout, Marilee savait que la patience de Joe commençait à s'épuiser, et elle ne pouvait guère lui en vouloir. Qu'avait-elle donc ? Il était séduisant, tendre, attentionné. En plus de tout cela, il était réellement son meilleur ami, et elle l'aimait de toutes ses forces, il désirait simplement ce que des millions d'hommes considéraient comme un dû, ce que des millions de femmes donnaient librement. Pourquoi diable ne pouvait-elle être la femme dont il avait besoin ?

Un soir, Joe rentra de l'entraînement peu après que Marilee fut revenue de son rendez-vous hebdomadaire avec le docteur Patterson.

— Tu as l'air épuisé, observa-t-elle. Qu'y a-t-il ? Encore vêtu de son survêtement, il traversa la cuisine la prit dans ses bras et enfouit le visage dans ses cheveux.

— La journée a été rude, avoua-t-il. Et toi, comment avance ta nouvelle histoire ?

— Bien. J'ai travaillé pendant trois heures aujourd'hui, et je suis plutôt contente de moi.

Sentant que Joe avait besoin de réconfort, Marilee noua les bras autour de sa taille.

— Dis-moi ce qui ne va pas.

— Le prochain match est crucial, soupira-t-il, et je sais que nous

allons être battus. Le conseil d'administration de l'école ne va pas être content. J'ai peur de perdre mon poste.

— Jusqu'ici, vous avez eu une saison honorable, lui rappela-t-elle.

Bien meilleure que l'année dernière. Ce match est vraiment si important ?

— Je suis Joe Lakota, souviens-toi, dit-il d'un ton las. En m'engageant, ils s'attendaient que je fasse des miracles.

— C'est absurde.

— Va le dire au conseil d'administration. Ils veulent absolument une victoire contre Bedford High.

Il poussa un soupir.

— Je me suis énervé contre un des joueurs aujourd'hui. J'ai même envoyé promener un casque dans le vestiaire. Jamais de ma vie je n'ai fait une chose pareille, et voilà que je me laisse influencer par la pression.

Elle promena les mains sur les muscles noués de son dos.

— Tu es si tendu !

— Je suis frustré. Rien ne va.

Et surtout pas à la maison, songea-t-elle, envahie par le remords.

— Oh, Joe...

— Et si je perds mon travail ? Que ferons-nous ? Elle resserra son étreinte autour de lui.

— Tu ne vas pas perdre ce travail. Et même si cela arrivait, tu es Joe Lakota. Ne l'oublie pas. Tu n'aurais qu'à claquer des doigts pour trouver un autre poste. Un meilleur, peut-être.

— Pas à Laurel Creek.

— Dans ce cas, nous déménagerions. Il la regarda droit dans les yeux.

— Tu ferais ça ?

Le cœur de Marilee se serra, car elle lisait dans son regard qu'il en doutait vraiment.

— Bien sûr.

— Et ta maison ? Tu l'adores, non ? C'est pour cela que nous avons décidé de vendre la mienne et non celle-ci.

Quitter sa maison serait une épreuve, en effet. Elle était son refuge depuis si longtemps que la seule pensée de vivre ailleurs l'emplissait d'angoisse.

— Je peux en changer.

— Je ne veux pas bouleverser ta vie. Il l'avait déjà fait. Elle lui sourit.

— Tu sais ce que je pense ?

— Non. Quoi ?

— Je pense que tu as perdu de vue tout ce que tu aimes dans le football. Gagner n'est pas tout, n'est-ce pas ?

Il esquissa un sourire amusé.

— Non, madame.

— C'est le message que tu veux transmettre à ces enfants ?

— Non, madame.

— Que veux-tu leur apprendre ?

— Je veux leur apprendre à faire partie d'une équipe, à donner le meilleur d'eux-mêmes et à prendre plaisir au match, qu'ils gagnent ou qu'ils perdent. Elle hocha la tête.

— Va téléphoner à ce garçon que tu as réprimandé et excuse-toi.

Pendant ce temps, je vais préparer des sandwiches, et nous irons pique-niquer au parc. Je jouerai avec Zachary et tu pourras regarder les nuages étendu sur une couverture. Ça te détendra. Qu'en dis-tu ?

— Fantastique. Mais pas de sandwiches. Achetons du poulet à emporter, d'accord ?

— Miam ! Du poulet ! s'écria Zachary, qui venait d'entrer dans la cuisine.

Joe le souleva dans ses bras pour l'embrasser.

— Ça te dit d'aller faire un pique-nique au parc, mon chou ?

— Super ! Je pourrai attraper des salamandres dans la rivière, papa ?

Joe se tourna vers Marilee.

— Tu crois qu'il fait trop froid pour ça ?

La soirée était belle, et Marilee adressa un clin d'œil à Zachary.

— Non. Pas si tu emportes de quoi te changer.

— J'y vais !

Zachary se rua hors de la pièce et réapparut quelques secondes plus tard, les bras chargés de vêtements.

— On peut emmener Boo, papa ?

— Bien sûr.

Une demi-heure plus tard, Joe et Marilee marchaient main dans la main le long de Laurel Creek pendant que Zachary et Boo jouaient dans l'eau. La soirée était parfaite, le crépuscule dessinant dans le ciel des traînées incandescentes au-dessus des collines.

— C'est si beau, murmura-t-elle, songeuse.

— Oui, incroyablement beau. Si beau que je n'ai vraiment pas envie de partir.

Marilee leva les yeux et le vit qui fixait l'horizon.

— Tu t'inquiètes encore pour ton travail ?

— Il faut croire que oui.

— Ne soyons pas pessimistes.

— S'il ne s'agissait que de Zachary et de moi, ce ne serait pas si grave.

Il va mieux, à présent, et il y a des dizaines de petites villes dans l'Oregon, la plupart assez proches d'ici pour que nous puissions venir voir ma mère régulièrement. Je suis sûr que je pourrais y trouver un autre poste d'entraîneur. Mais je ne veux pas bouleverser ta vie plus que je ne l'ai déjà fait.

— Ne t'inquiète pas pour moi, Joe. Il hocha la tête.

— Cette maison est ton refuge, observa-t-il. Un univers que tu as créé avec soin. Je sais que c'est le seul endroit où tu te sentes vraiment en sécurité, même encore maintenant.

— Une sorte de prison dorée, tu veux dire ? Il déglutit avec peine.

— Ce n'est pas une critique, Mari. Seulement... Je ne sais pas. Quand suis-je apparu dans ta vie ? En juillet ? En moins de deux mois, j'ai mis ton univers sens dessus dessous. Nous n'avons pas encore résolu toutes nos difficultés. Alors, si je te demandais en plus de déménager...

Elle songea à sa maison, à ses bibelots adorés, aux tableaux et aux photos qui décoraient les murs. Peut-être était-ce son refuge, en effet.

Mais c'avait aussi été un endroit vide et solitaire avant que Zachary et Joe ne viennent y vivre.

— Je gagne bien ma vie, lui rappela-t-elle. Si tu perdais ton travail, je pourrais nous maintenir à flot jusqu'à ce que tu trouves autre chose. Et si ce nouveau travail impliquait un déménagement, nous aviserions à ce moment-là.

Elle souda son regard au sien.

— Ensemble.

— Mari...

— Je parle sérieusement, insista-t-elle. Cesse de t'inquiéter pour ce stupide poste. J'irai où tu iras, et ça ne me posera pas de problèmes. Ne te plie pas à leurs règles, Joe. Tu adores le football, et l'important pour toi n'a jamais été de gagner à tout prix. Gagner est fantastique, mais ce n'est pas de cela qu'est faite ta passion pour le football. Si tu trahis tes idéaux pour ce travail, tu le regretteras. Demain, dis aux membres du conseil d'administration d'aller se faire voir et entraîne ton équipe comme tu le juges bon. Il baissa la tête.

— Ces gosses font de leur mieux pour moi. Ils ont énormément progressé depuis le début de la saison.

— Dis-le-leur.

Il eut un léger sourire.

— Je le ferai, promit-il avant d'effleurer d'une caresse la joue de Marilee, une lueur amusée dans les yeux. J'ai du mal à croire que tu viennes de me conseiller de dire aux membres du conseil d'administration d'aller se faire voir. Il y a trop longtemps que lu vis avec moi.

Pas assez longtemps, au contraire, songea-t-elle.

À quelques mètres d'eux, Zachary poussa un cri excité à la vue de salamandres. Boo se joignit à lui en aboyant.

— Tu as des écrevisses dans ton seau ? s'enquit Joe.

— Oui.

— Fais ton choix ! répondit Joe. Soit les salamandres, soit les écrevisses. Tu ne peux pas les mettre ensemble.

— Pourquoi ?

— Les écrevisses pourraient faire du mal aux salamandres.

Zachary plongea la main dans le seau pour en sortir une écrevisse et la retira avec un petit cri.

— Aie!

Joe se mit à rire.

— Tu vois ?

Avec un sourire, Marilee alla s'asseoir sur la pente herbue qui dominait la rivière. Au bout d'un moment, Joe vint prendre place à côté d'elle et glissa un bras autour de ses épaules. Ils regardèrent Zachary regagner la rive et vider son seau au bord de l'eau. Boo aboya et poursuivit une écrevisse. Un instant plus tard, il parvint à l'attraper, mais se fit aussitôt pincer le museau. Il poussa un jappement de douleur et courut se réfugier vers Marilee. Arrivé à sa hauteur, il s'ébroua vigoureusement.

— Oh, Boo, Va-t'en !

Joe laissa échapper un juron.

— Dis-moi encore pourquoi tu as sauvé ce chien, marmonna-t-il.

Marilee gloussa.

— Parce qu'il est irrésistible ? Joe contempla le chien.

— Dans ce cas, il y a peut-être encore de l'espoir pour moi.

De l'espoir? Marilee avait perdu la guerre et ne savait comment le lui dire. « Quand tu seras prête, tu n'auras qu'à me faire signe », avait-il dit.

Oui, mais comment ?

Joe lui souleva délicatement le menton et essuya d'un geste tendre les petites gouttelettes de boue projetées par Boo. Au contact léger de ses doigts sur sa peau, un frisson de plaisir la parcourut. Son regard se riva au sien pendant un instant, puis il lui décocha un de ces sourires qui faisaient battre son cœur à tout rompre et lui donnaient une folle envie de l'embrasser.

— Je ne sais pas pourquoi j'ai tant de chance, soufi-fla-t-il. Tu es si belle, Marilee, même couverte de boue.

Elle rit, il l'entoura de ses bras, et ils reportèrent leur attention sur Zachary, qui pataugeait dans l'eau, attrapant des salamandres qu'il laissait tomber dans son seau.

Joe ne dit rien d'autre. Mais il n'avait pas besoin de parler. La main qui caressait le bras de Marilee parlait à sa place. Il traçait de légers cercles sur sa manche, embrasant sa peau à travers le coton léger. Marilee ferma les yeux et s'abandonna à ses sensations, essayant d'imaginer ce qu'elle éprouverait s'il la touchait ainsi ailleurs. Elle aurait des frissons partout, sans doute.

— Joe?

— Mmm?

Pour la première fois depuis longtemps, Marilee eut l'impression affolante de manquer de souffle.

— Je... je crois que je suis prête, murmura-t-elle faiblement.

— Oui, moi aussi, répondit-il sans quitter son fils du regard. Hé, Zachary, il est temps de te changer. Marilee et moi sommes prêts à rentrer.

Marilee lui lança un regard stupéfait, persuadée qu'il la taquinait. Mais non. Il n'avait réellement pas compris ce qu'elle avait essayé de lui dire.

— Oh, papa !

— Oh, Zachary, fit Joe, imitant son ton. Pas de discussion. Il va bientôt faire nuit.

Le mercredi suivant, lorsque Joe rentra du travail, Marilee n'était pas à la maison. Bizarre, songea-t-il. La plupart du temps, quand il revenait de l'entraînement, il la trouvait dans la cuisine, occupée à préparer le repas.

Ce soir, cependant, le seul indice révélant qu'elle avait l'intention de cuisiner était un paquet de viande hachée qu'elle avait mis à décongeler sur le plan de travail. Après avoir cherché un message en vain, Joe se souvint qu'elle avait rendez-vous avec sa thérapeute cet après-midi-là.

Sans doute avait-elle décidé de faire des courses après sa séance. Parfois, elle s'arrêtait à Bedford avant de rentrer.

Il prit une douche rapide, enfila un pantalon en toile et un tee-shirt en coton, puis retourna dans la cuisine, déterminé à lui faire une surprise en préparant le repas. Après avoir considéré la viande pendant quelques

secondes, il jugea préférable d'opter pour la simplicité Il confectionnerait des hamburgers accompagnés de pommes de terre au four et d'une salade verte. Même un cuisinier aussi piètre que lui ne pouvait pas rater ça

Vingt minutes plus tard, quand Marilee ouvrit la porte, une odeur de brûlé flottait dans l'air, et Joe dut agiter la main devant lui pour la voir clairement à travers le rideau de fumée.

— Mari, je suis désolé. Je ne me suis retourné qu'une seconde pour laver la salade, et po, tout était calciné

Le teint pâle, Marilee referma la porte derrière elle et s'avança vers la table, sur laquelle elle posa deux sacs, l'un petit et en papier brun, l'autre blanc et portant le nom d'un grand magasin.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, mon chou ? s'inquiéta Joe.

— Non, rien.

Il jeta un coup d'œil vers les portes-fenêtres, mais il n'y avait pas trace de son fils sur la véranda.

— Où est Zachary ?

— Il passe la nuit chez ta mère. Mme Rasmussen est là pour l'aider à préparer le dîner. Ensuite, ils feront des jeux tous les trois.

Elle lui décocha un sourire crispé.

— Ce soir, nous sommes seuls.

— Voudrais-tu que je t'emmène dîner quelque part ? Elle secoua la tête.

— Non. Mangeons ici.

— La viande est brûlée. Tu as des suggestions ?

— Faisons quelque chose de simple.

Les mains tremblantes, elle sortit deux objets du sac brun.

— Je me suis dit qu'on pourrait peut-être dîner rapidement ce soir, puis faire... enfin, tu sais... autre chose.

Elle était devenue écarlate.

— Le docteur Patterson a pensé que je pourrais attirer ton attention avec ça.

Le regard de Joe se fixa sur la bombe de crème Chantilly et le petit pot de cerises posé à côté. Pendant plusieurs secondes, il fut incapable de penser ou d'émettre un son.

— Joe ? fit-elle nerveusement. Tu ne dis rien ?

Il déglutit avec peine, tentant de recouvrer l'usage de la parole. Puis il arracha son regard à la table et le plongea dans les grands yeux bleus de Marilee, dans lesquels il lisait une foule d'émotions, dont la peur.

— Je crois que je vais faire une crise cardiaque, marmonna-t-il d'une voix rauque.

Elle eut un rire stupéfait, qu'elle étouffa aussitôt en se mordillant la lèvre inférieure.

— Je... je suppose que je te prends par surprise.

— Oui. Je suis surpris, tu peux le dire. Il s'avança vers elle.

— Puis-je te demander ce qui s'est passé ?

Elle se détourna, triturant la bride de son sac à main.

— Je pense que je suis prête, c'est tout. Le docteur Patterson dit que oui.

Joe fit un autre pas en avant.

— Ah. Je vois.

Il attendit une seconde.

— Et que dit Marilee ? A-t-elle au moins le droit de vote?

— Bien sûr.

— Bien sûr quoi ?

— J'ai le droit de vote.

Elle plongea la main dans le sac blanc et en sortit de la lingerie blanche.

— J'ai failli acheter du rouge - ou du noir. Mais finalement, je me suis décidée pour du blanc. Le genre femme fatale ne me convient pas, il me semble.

Elle déplia une noisette vaporeuse à fines bretelles devant elle.

— Elle te plaît?

Il pouvait compter les boutons de son chemisier à travers les deux épaisseurs de nylon, et l'espace d'une seconde, il se demanda s'il n'allait pas réellement» avoir une crise cardiaque.

— C'est... joli. Très joli.

Il était tellement stupéfait que les mots lui faisaient» défaut.

Elle froissa le tissu entre ses mains, laissa retomber ses bras et soupira.

— Je ne m'en tire pas très bien, n'est-ce pas ? J' avais tout préparé, pourtant. Ce que je dirais, ce que tu répondrais et... Oh, Joe. Pourquoi est-ce que je ne peux pas être comme les autres femmes ? Ce n'est pas

romantique du tout, n'est-ce pas ?

— Dis-moi ce que je dois dire, mon cœur, et je le dirai.

— Laisse tomber. Ce n'était pas une bonne idée. Joe mourait d'envie de prendre la crème Chantilly et d'entraîner Marilee dans la chambre la plus proche

— Ce n'était pas une mauvaise idée, protesta-t-il.

— Si. J'aurais dû attendre.

— Attendre quoi ?

— Que tu... tu sais ! Non, il ne savait pas.

— Tu n'as rien fait ! s'écria-t-elle d'une voix où périt la frustration.

Non que je te le reproche. Je sais que c'était seulement par égard pour moi. C'est juste que ... Enfin, j'ai essayé de te le dire. Au parc. Pour que tu prennes l'initiative. Mais tu as cru que je voulais rentrer.

Joe se souvenait vaguement de la conversation ils avaient eue ce soir-là.

— Tu étais prête ?

— Eh bien... disons que j'étais prête à essayer.

— Et maintenant ?

— C'est pareil. Nous ne pouvons pas continuer comme ça éternellement. Tu me donnes des frissons partout.

— C'est vrai ?

— Tu le sais très bien. Tu le fais exprès.

— Oh ! Ça a marché ?

Elle plissa les yeux, et Joe n'eut pas besoin d'une autre confirmation.

Il s'avança vers elle, et elle lança la nuisette sur la table.

— Je ne suis pas vraiment capable de porter ça. C'était juste une sorte de drapeau blanc.

Et quelle douce reddition c'était aux yeux de Joe ! Si elle n'était pas capable de porter cette nuisette, qu'elle ne porte rien du tout, alors. Il en serait ravi

— Pareil pour la crème, ajouta-t-elle.

Elle était si délicieuse qu'il pouvait s'en passer sans problème. Il la prit par le bras, et elle tressaillit, soudant ses yeux aux siens.

— Détends-toi, Mari. Je suis fou de joie que tu es pris cette décision.

C'est vrai. Mais faire l'amour, ce n'est pas un cent mètres. On ne se lance pas dedans sur un coup de sifflet. Il faut attendre le bon moment.

— Si tu attends que ce soit le bon moment pour moi, nous sommes mal partis. Et pour te dire la vérité, plutôt que de faire durer la torture, je préférerais en finir tout de suite.

Joe sourit malgré lui. En finir?

— Tu ne vas pas subir une intervention sans anesthésie, Mari.

— C'est bon à savoir. On peut ouvrir une bouteille de vin?

Il gloussa et l'attira contre lui.

— Oh, non. Notre nuit de noces m'a servi de leçon. Et je ne vais pas me précipiter. Si nous allions grignoter du fromage et des biscuits au lit en bavardant ? Si tu es toujours aussi nerveuse après, nous ne ferons pas l'amour tout de suite.

— Du fromage et des biscuits au lit ? On ne va pas faire de miettes ?

— Non, ne t'inquiète pas.

Et s'ils faisaient des miettes, il serait heureux de les lécher sur son nombril.

15.

Joe disposa la collation sur un plateau, sifflotant gaiement et se frottant les mains de temps à autre. Marilee lui lançait des regards méfiants. Elle doutait [que cet enthousiasme soit inspiré par les gâteaux salés.

Elle faillit laisser échapper le pot de cornichons qu'elle sortait du réfrigérateur. Avec un clin d'œil, Joe lui retira le couteau qu'elle tenait entre ses mains tremblantes.

— Tu vas te blesser, dit-il. Laisse-moi faire. Je refuse [qu'une mauvaise coupure gâche cette soirée.

Autrement dit, elle allait faire le grand saut, qu'elle en ait le courage ou non.

Une fois dans la chambre, Marilee hésita, debout à côté du lit, tandis que Joe déposait le plateau sur la table de nuit. Elle le regarda ensuite retirer son tee-shirt, puis fixa les muscles bien définis de son torse, fascinée.

— Qu'y a-t-il ? demanda Joe doucement, l'interrogeant de ses yeux bruns.

— Mmm... rien.

— Tu vas enlever ton jean et tes chaussures ?

— À vrai dire, Joe... je me sens un peu bizarre. D'habitude, je suis tout habillée quand je mange des biscuits et du fromage.

Il lui décocha un lent sourire.

— Ce ne sont pas le fromage et les biscuits qui t'inquiètent. Je te propose un marché, poursuivit-il sans s'approcher. Si je garde mon pantalon et que tu gardes ton chemisier, à nous deux nous avons une personne tout habillée.

Elle ne dit rien, et il mit les mains sur ses hanches adoptant une pose si masculine qu'elle dut réprimer la tentation de prendre ses jambes à son cou.

— Mari, tu sais où est le problème, à mon avis? Tout cela ne te vient pas naturellement.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Il se mit à rire.

— Ce que je veux dire, c'est que tu t'en fais une montagne.

Elle baissa les yeux.

— Ne fais pas ça, murmura-t-il.

— Quoi?

— Ne me fixe pas là, dit-il en changeant de position, sans doute pour minimiser le renflement visible sous son jean - espoir vain.

Il poussa un soupir et se frotta le menton.

— Mari, arrête, veux-tu? Je ne peux pas le contrôler, tu sais.

— Qui?

Il lui adressa un clin d'œil.

— John Henry. Et pas de commentaires, s'il te plaît La plupart des

types ont un sobriquet pour cette partie de leur anatomie.

— Pourquoi ?

— Parce que... Bon sang !

Il se pinça l'arête du nez et baissa la tête un instant.

— Je n'arrive pas à croire que nous soyons en train d'avoir cette conversation. Je ne sais pas pourquoi ! Je lui ai donné un nom, c'est tout.

Tu n'as pas de nom pour ton...

— Non ! coupa-t-elle en se hâtant de détourner les yeux.

Joe se laissa tomber sur le matelas, puis se tourna pour s'adosser à la tête de lit. Il plia une jambe et posa un pied nu sur le lit, sa position dissimulant John Henry à la vue de Marilee.

— Tu sais, mon chou, je suis dans cet état quatre-vingt-dix-neuf pour cent du temps quand je suis avec toi. Il suffit que tu passes devant moi...

ou que tu souries... ou que je te regarde dans les yeux.

— Mes sourires ont cet effet-là sur toi ?

— Et d'autres choses aussi. Il tapota le matelas.

— Retire tes chaussures et viens t'asseoir. Toi de ce côté et moi ici.

Parlons, d'accord?

Elle s'assit timidement tout au bord du lit, puis replia les jambes et entourra ses genoux de ses bras, avant de poser sur Joe un regard solennel.

— De quoi allons-nous parler ?

— Je ne sais pas... Tiens, jouons aux questions et aux réponses. Toi d'abord. Y a-t-il quelque chose que tu meures d'envie de savoir ?

Il se pencha pour attraper le plateau, l'installa sur la courtepoinette entre

eux deux et prit un morceau de fromage.

— Non, dit-elle. C'est toi qui commences.

Il réfléchit un instant. Quand ses yeux plongèrent de nouveau dans les siens, ils étaient graves.

— Pourquoi est-ce que tu m'aimes ?

Le cœur de Marilee fit un bond dans sa poitrine, et elle soupesa longuement sa réponse avant de la lui donner.

— Parce que tu m'as toujours traitée avec respect, murmura-t-elle enfin. Tu avais un côté tête brûlée, pourtant. Tu roulais trop vite, tu as bu avant l'âge légal, tu avais souvent des ennuis. Mais avec moi, tu te comportais toujours en gentleman. Quand j'étais dans ta voiture, tu conduisais prudemment, et lorsque je sortais avec toi, tu ne buvais pas d'alcool.

— J'étais un as de la dissimulation, et c'est pour ça que tu es tombée amoureuse de moi ?

Marilee sourit.

— Tu me protégeais. Tu m'as toujours donné l'impression que j'étais spéciale. Et ce n'était pas de la dissimulation. Au contraire, tu n'as jamais essayé de me cacher quoi que ce soit. Seulement, quand tu étais avec moi, tu obéissais à des règles différentes. Elle reposa le biscuit qu'elle avait pris sur le plateau.

— Tu m'as fait cuire des marshmallows dans la forêt au lieu d'insister pour que je couche avec toi. À l'époque, je n'ai pas eu conscience du sacrifice que cela représentait pour toi, mais je l'apprécie à présent, et

c'est exactement pour ce genre de choses que je t'aimais. Et que je t'aime encore.

Les larmes lui picotèrent les yeux.

— Et aujourd'hui, tu es en train de grignoter des biscuits et du fromage, alors que je sais que tu préférerais de loin faire autre chose.

Elle serra plus fort ses bras autour de ses genoux.

— Je suis désolée d'être si difficile. Je ne veux pas l'être. C'est seulement...

Elle s'interrompit, cherchant ses mots.

— Je sais qu'en théorie, je n'ai pas de raison d'avoir peur. Mais au fond de moi, il y a quelque chose qui se souvient de la douleur. Du temps qu'elle a duré. Et je ne peux pas m'empêcher d'y penser.

Il reposa le plateau sur la table de nuit et vint s'asseoir à côté d'elle. Il glissa un bras autour de sa taille et allongea les jambes.

— Rapproche-toi.

A peine installée contre lui, Marilee lui décocha un regard inquiet.

— Tout va bien, assura-t-il en lui adressant un clin d'œil.

Il se laissa glisser contre la tête de lit, entraînant Marilee avec lui.

— Quand le moment viendra, je ne te ferai pas mal, murmura-t-il en frottant le menton sur ses cheveux. Si tu éprouves le moindre inconfort, dis-le-moi, et j'arrêterai. Je t'en donne ma parole.

— Je le sais, Joe. Je le sais, franchement. Je suis nerveuse, c'est tout.

— Eh bien, cesse de l'être. Nous n'allons rien faire qui puisse te rendre nerveuse. Nous attendrons le bon moment, Mari. Il faut que ça vienne

spontanément. Tu ne peux pas juste décider de le faire et t'y mettre. Plus tard, oui, peut-être - les gens ont quelques minutes de tranquillité sans les enfants, et ils décident de faire l'amour. Mais pas les premières fois. Il faut que tu sois dans un état d'esprit propice. Que tu ne penses à rien.

— À rien ?

Il sourit et lui embrassa le front.

— Tu verras. Tu ne seras pas gênée. L'intimité viendra naturellement.

— Je l'espère.

— Je le sais.

Il lui pressa l'épaule tendrement.

— Et maintenant, pardonne-moi, Mari, mais si nous ne mangeons pas quelque chose, mon estomac va commencer à gronder.

— Je suppose que tu meurs de faim. Moi aussi, à vrai dire.

— Retire ton jean. Je te promets de ne pas toucher, mais laisse-moi au moins regarder.

Au grand soulagement de Marilee, il ne la regarda pas quand elle se leva pour enlever son pantalon. Avant qu'elle revienne prendre sa place près de lui, il se souleva et ouvrit le drap, puis le remonta sur leurs jambes.

— Tu ne peux pas voir grand-chose avec le drap par-dessus.

Il sourit et lui mit un morceau de fromage dans la bouche.

— Je jetterai de petits coups d'œil dessous. Mange. Je ne voudrais pas que ces jolis genoux perdent leurs fossettes.

— Je n'ai pas de fossettes aux genoux !

— Tu veux parier ? Les fossettes les plus mignonnes que j'aie jamais vues.

Il mit le plateau en équilibre sur leurs jambes, et ils dégustèrent leur repas improvisé dans un silence confortable, puis s'adossèrent aux oreillers, la tête de Marilee nichée contre l'épaule de Joe. Ils parlèrent alors, de tout ce qui leur venait à l'esprit, leurs voix à peine plus fortes que des murmures, leurs paupières de plus en plus lourdes à mesure que la nuit tombait au-dehors.

Emportés par le sommeil, ils s'endormirent dans les bras l'un de l'autre.

Marilee se réveilla peu après minuit, les sens en alerte, éprouvant un léger picotement dans le dos. Une main chaude se promenait sur sa hanche. Elle cilla et ouvrit les yeux, désorientée, et pourtant envahie par un curieux bien-être. Joe. C'était la main de Joe. Ses doigts légèrement calleux. Sa paume dure qui lui caressait la peau et lui donnait des frissons.

Elle roula sur le dos, calant son épaule contre le torse de Joe.

— Joe?

Dans le clair de lune qui entrait à flots à travers les rideaux en dentelle, ses traits semblaient presque argentés. Il esquissa un sourire et tendit la main vers elle pour écarter les mèches qui lui tombaient sur le visage.

— Mari chérie.

Elle lui rendit son sourire et battit des paupières, ensommeillée.

— Que fais-tu ? demanda-t-elle alors qu'il promenait les doigts sur sa cuisse nue, laissant une traînée brûlante dans son sillage.

— Rien.

Ce n'était pas rien. Certainement pas. Et pourtant, sa caresse semblait... naturelle. Marilee ne se sentait ni nerveuse ni gênée. Se réveiller entre les bras de Joe, déjà frémissante à son contact, était divin. Il l'avait caressée pendant qu'elle dormait, devina-t-elle. Il avait éveillé le désir en elle. Elle se cambra légèrement, savourant la sensation de sa main sur elle. Il avait su tromper sa vigilance, l'exciter sans qu'elle s'en aperçoive. Et à présent, ses doigts remontaient, décrivant un chemin délicieux vers la bande de coton entre ses cuisses, frôlant son sexe, lui coupant le souffle.

— Joe?

— Je suis là...

Il se pencha pour lui mordiller le cou, et elle laissa tomber sa tête en arrière pour lui faciliter la tâche. Elle portait toujours son chemisier et ses sous-vêtements, se rappela-t-elle pour se rassurer. Au moment même où cette pensée lui vint, il défit un bouton de son chemisier, et ses lèvres descendirent plus bas.

— Et là, murmura-t-il contre sa peau nue. Un autre bouton céda.

— Et là, chuchota-t-il en ouvrant son chemisier, ses lèvres prenant la place du tissu.

Lorsqu'il glissa un doigt sous l'élastique de son soutien-gorge, elle se raidit et crispa les doigts dans ses cheveux.

— Joe?

— Oui. Continue à dire mon nom. C'est moi. Personne d'autre.

Elle tressaillit quand il abaissa un bonnet du soutien-gorge, libérant le sein de son fourreau de dentelle. L'air frais déferla sur son mamelon dénudé, et la pointe se durcit aussitôt.

Il recula légèrement et la contempla.

— Ah, Mari. Il est exactement comme je l'imaginai - aussi délicat qu'un bouton de rose.

Elle rabattit sa main sur son sein, embarrassée non seulement parce qu'il regardait, mais parce qu'il commentait ce qu'il voyait. Il gloussa et se pencha sur son autre sein, qu'il dénuda.

— Celui-ci est pour moi.

Il effleura la pointe palpitante du bout de la langue, la mouillant de salive avant de souffler doucement dessus, son haleine flottant autour de la chair de Marilee, faisant durcir le bouton. Elle retint un cri, et lorsqu'il prit la pointe entre ses dents, ce fut un sanglot qu'elle dut étouffer. Joe éveillait en elle des sensations qui se répercutaient jusqu'au creux de son ventre.

— Oh, Mari, murmura-t-il, les lèvres effleurant sa chair comme une caresse. Tu es si douce. Il y a une éternité que j'attends ce moment.

Les sanglots de Mari se changèrent en gémissements à mesure que ses seins se durcissaient, se tendaient vers les lèvres de Joe, comme pour quêter d'autres caresses. Il effleura de nouveau ses seins du bout de la langue.

— Donne-toi à moi, demanda-t-il dans un murmure. Je t'en prie. Dis

que tu vas être mienne.

Marilee alla à sa rencontre, comme reliée à lui par un fil invisible. Elle était incapable de penser, encore moins de dire ce qu'il avait besoin d'entendre.

— Oh, Joe... Oh, Joe...

Il frôla les pointes douloureuses de ses seins du bout des dents.

— Dis-le. Je suis à toi, Joe. J'ai besoin de te l'entendre dire.

— Je suis à toi, murmura-t-elle. J'ai toujours été à toi. Toujours.

Sa bouche se referma sur le sein de Marilee. Le souffle coupé, elle poussa un cri et se pressa contre lui tandis qu'il la torturait de ses lèvres expertes, prenant possession d'elle d'une manière irrévocable. Puis il s'écarta soudain, et ses grandes mains achevèrent de la dévêtir si vite que Marilee n'eut même pas le temps de s'en rendre compte. Elle était totalement nue quand il se pencha de nouveau vers elle, un sourire éclatant sur les lèvres.

— Ça va ?

Marilee n'était pas sûre que cela décrive ce qu'elle ressentait. Mais avant qu'elle ait pu exprimer cette pensée, il se pencha et aspira son autre mamelon, qui n'avait jamais rien connu d'aussi délicieux. À cet instant précis, il lui semblait être le centre de son être. Et elle s'en remettait à Joe, incapable de réfléchir, de se souvenir même de son propre nom. Il poursuivit son délicieux assaut, descendant sur son ventre, puis remontant, sa bouche éveillant chaque atome du corps de Marilee, jusqu'à

ce qu'elle ne soit plus qu'une flaque de chair palpitante étendue sous lui.

— Ça va ? demanda-t-il de nouveau.

Elle se fit violence pour prendre une inspiration et s'éclaircir les idées avant de répondre. Elle avait presque trouvé sa voix quand il taquina son nombril du bout de la langue.

— Oh... Joe, arrête! Je ne peux pas... penser.

— Tant mieux, répondit-il d'une voix rauque. J'adore ton intellect,

Mari. Je te le jure. Mais ne le laisse pas entrer dans la chambre.

Il encercla son nombril de petits coups de langue, l'amenant au bord du vertige.

— Mari, n'aie pas peur. Je vais t'embrasser là maintenant. D'accord?

Elle éprouva un léger et délicieux chatouillement d'excitation.

— D'accord, souffla-t-elle. Il se pencha.

Et manqua complètement son nombril.

Marilee se souleva brusquement, sous le choc. Prenant appui sur un coude, elle empoigna les cheveux de Joe, dans l'intention de le forcer à s'arrêter. Seulement, sa bouche s'était déjà posée à l'endroit le plus sensible de son corps, et sa langue qui s'y activait la priva soudain de toute volonté.

Elle se laissa retomber sur le dos et fixa le plafond sans le voir. Une petite voix, dans une partie très lointaine de son cerveau, lui disait qu'elle aurait dû être choquée. Scandalisée. Le reste de son être brûlait de fondre entièrement dans la bouche de Joe. C'était si... Oh ! Que lui faisait-il ?

Il aspira goulûment son sexe, vidant du même coup l'esprit de Marilee

de toute pensée. Ses hanches se soulevèrent d'elles-mêmes. Sa main se crispa dans les cheveux de Joe, le pressant de venir plus près. Mais il n'avait pas besoin d'encouragement. Il était déjà là, aussi proche qu'il pouvait l'être, prenant possession d'elle d'une manière qui ne laissait aucune partie de son intimité vierge.

Et elle s'abandonna, l'autorisant à prendre, à donner du plaisir. Les sensations qui montaient en elle étaient au-delà de tout ce qu'elle aurait pu imaginer et submergeaient son corps d'un besoin de plus en plus urgent.

— Joe ! Je t'en prie ! gémit-elle, sans même savoir ce qu'elle lui demandait.

Mais lui le savait, et il le lui donna, augmentant la pression et le rythme de ses caresses, jusqu'à ce que l'orgasme déferle en elle, la secouant de vagues successives de plaisir.

Ensuite, il se redressa, les yeux brillants dans la pénombre, et retira son pantalon. Marilee eut un bref instant de panique, car c'était l'instant qu'elle avait toujours redouté, la poussée brutale, l'invasion de son corps.

— N'aie pas peur de moi, murmura-t-il d'une voix rauque alors qu'il s'étendait contre elle. Je préférerais mourir plutôt que de te faire du mal.

Tu ne le sais pas ?

Elle le savait. Mais il n'avait jamais traversé l'épreuve qu'elle avait traversée. Elle sentait son sexe palpitant contre sa cuisse et ne pouvait s'empêcher d'avoir peur, d'anticiper la douleur déchirante, l'interminable agonie.

À sa grande consternation, il lui prit la main et la posa sur son sexe.

Elle voulut s'écarter, mais il garda les doigts pressés sur les siens.

— Fais-le, toi, murmura-t-il. Seulement ce que tu peux supporter.

Garde ta main sur moi pour que je ne puisse pas aller trop loin et te blesser.

Il voulait qu'elle le fasse ? Elle faillit s'enfuir, mais I était sur elle, et elle avait la nette impression qu'il la rattraperait si elle essayait de s'échapper.

— Vas-y. Juste un peu. Vois comment tu te sens. Je te jure que tu n'auras pas mal, Mari.

Jamais il n'avait rompu une promesse qu'il lui avait faite, se rappela-t-elle, et cela lui donna du courage. Elle l'amena vers elle, et Joe s'avança légèrement. Son membre la pénétra.

Elle émit un sanglot et se raidit, s'attendant à souffrir, mais la douleur ne vint pas. Dans la pénombre, les yeux de Joe cherchèrent les siens. Il lui adressa un sourire tendu.

— Fais-moi confiance, Mari chérie. Enlève ta main et laisse-moi prendre la relève.

Elle obéit, et en une poussée fluide, il la pénétra entièrement. Marilee laissa échapper un cri et mit les mains sur ses épaules. Il se figea, l'interrogeant du regard.

— Ça va ?

Miraculeusement, ça allait, en effet. Aucune douleur. Aucune gêne.

Rien qu'une sensation de plénitude. Il se détendit et prit appui sur un

coude pour ne pas l'écraser.

— Je t'aime, Mari, murmura-t-il avant de l'embrasser. Son baiser fut lent, intime. Marilee comprit qu'il essayait de l'exciter de nouveau, qu'il voulait qu'elle s'abandonne. Mais elle savait qu'elle était trop tendue.

— Tu n'as qu'à finir, dit-elle d'un ton suppliant.

Avec un soupir, il se souleva, ses bras puissants luisant comme du marbre poli dans la lumière du clair de lune. Les muscles de ses épaules jouèrent sous sa peau tandis qu'il s'enfonçait précautionneusement en elle.

Marilee retint son souffle, saisie d'une sensation inconnue.

— Dis-moi si je te fais mal. J'arrêterai.

— Non, non. Ça va. Et c'était vrai. Elle se sentait bien, merveilleusement bien. Il bougea de nouveau et sourit cette fois en voyant sa réaction.

— Ça te plaît? demanda-t-il. Elle ne put qu'acquiescer.

Il augmenta légèrement le rythme de ses va-et-vient chacun d'entre eux intensifiant les sensations qu'elle éprouvait. Son souffle s'accéléra, et Joe sentit le changement qui se produisait en elle.

— Viens avec moi, murmura-t-il.

— Où ? balbutia-t-elle, décontenancée.

— Au septième ciel. Viens avec moi.

— Oh, Joe... je suis nerveuse, souffla-t-elle, la gorge serrée.

— Viens avec moi, et tout ira bien.

— Comment ?

— Mets tes mains autour de mon cou. Je t'emmène. Elle se blottit

contre lui. A l'instant où elle noua les bras autour de lui, il plongea en elle, de plus en plus loin, de plus en plus vite. Marilee eut l'impression que son esprit explosait. Elle remonta les genoux, allant à sa rencontre, secouée par la force avec laquelle il la pénétrait, et savourant pourtant la brûlure de son corps.

Le septième ciel... Il n'avait pas exagéré. Six étages au-dessus du paradis ordinaire, l'endroit que seuls les amants pouvaient atteindre.

Joe Lakota lui en donnait une visite guidée.

16.

Joe était déjà parti quand Marilee se réveilla le lendemain matin.

D'une main alanguie, elle effleura le creux qu'avait laissé sa tête sur son oreiller, mourant d'envie de sentir son grand corps chaud contre le sien de nouveau. À cette pensée, elle laissa échapper un rire léger. Quel revirement ! Elle avait hâte de refaire l'amour avec lui. Comment diable allaient-ils s'y prendre avec un enfant de quatre ans dans la maison ?

Zachary. Marilee se redressa brusquement et jeta un coup d'œil à sa montre. Il était déjà 10 heures passées. Il fallait qu'elle prenne une douche rapide, qu'elle s'habille et qu'elle aille récupérer son fils. Son fils. Oh, comme elle aimait ce mot. Il était sans doute très bien chez sa grand-mère, mais il devait tout de même se demander quand elle viendrait le chercher. D'ailleurs, elle ne voulait pas que Faye se fatigue trop.

Bâillant et se frottant les yeux, elle traversa le couloir pour gagner la salle de bains, ouvrit le robinet de la douche et voulut retirer sa chemise de nuit, avant de se souvenir qu'elle n'en portait pas. Un sourire aux

lèvres, elle écarta le rideau et se glissa sous le jet d'eau chaude. Elle tendit la main vers le shampoing, et, une seconde plus tard, alors qu'elle se frictionnait les cheveux, quelque chose sur sa main s'accrocha à ses boucles. Avec une grimace, elle tira pour se dégager et sentit une bague. Joe avait dû la glisser à son doigt pendant qu'elle dormait, songea-t-elle en plissant les yeux pour regarder le bijou.

C'était un solitaire, qui brillait de tous ses feux au-dessus de son alliance. Sous le choc, Marilee s'adossa à la paroi carrelée, tandis que son cœur faisait un bond dans sa poitrine. Ce n'était pas n'importe quelle bague, mais *sa* bague, celle qu'elle avait rendue à Joe dix ans plus tôt. Elle l'aurait reconnue entre mille.

— Oh, Joe !

L'instant d'après, elle se laissait glisser le long de la paroi. Assise dans la baignoire, elle se mit à sangloter suffoquant à cause de l'eau qui lui entraît dans la bouche. Sa bague. Il l'avait gardée. Pendant toutes ces années, il l'avait gardée. Elle n'arrivait pas à y croire. Il avait été marié à une autre femme, il avait eu un enfant, mais il avait gardé sa bague. Si elle avait jamais douté de son amour pour elle, cela prouvait, plus que n'importe quoi d'autre, que son cœur n'avait jamais cessé de lui appartenir.

Joe ouvrit la porte de derrière et s'effaça pour l a i s s e r entrer Zachary et Boo, puis les suivit dans la cuisine.

— Mari?

Pas de réponse. Après avoir envoyé des roses au docteur Patterson et

pris une journée de congé, Joe était allé chercher Zachary lui-même, afin de laisser sa femme dormir et se remettre de leurs activités nocturnes.

Mais elle était sûrement réveillée à présent.

Un sourire aux lèvres, Joe traversa la maison pour la trouver. Elle serait ravie d'apprendre qu'il aurait toute la journée, plus celle du lendemain et le week-end à lui consacrer. Par chance, il n'y avait pas de match prévu cette semaine, et son assistant, Ted, avait accepté de le remplacer pour les séances d'entraînement. L'équipe avait accompli de gros progrès, même si une victoire contre Bedford High était encore peu probable. Mais ce qui était certain, c'était que ses joueurs donneraient du fil à retordre à l'équipe adverse.

Ted avait éclaté de rire quand Joe lui avait téléphoné ce matin-là.

— Il est grand temps que tu aies une lune de miel, avait-il dit. Ne t'inquiète pas, je te couvre.

— Merci, Ted. J'apprécie.

— Tu n'auras qu'à me rendre la pareille pendant la saison du chevreuil. J'aimerais prendre toute une semaine, si tu penses pouvoir t'en sortir sans moi.

— Pas de problème, mon vieux.

— Et passe un bon week-end avec ta femme, avait lancé Ted. On n'est jeunes mariés qu'une fois, tu sais.

Quatre jours pour une lune de miel, c'était un peu court, mais Joe avait bien l'intention d'en profiter au maximum. Après sa conversation avec Ted, il avait appelé le médecin de sa mère afin de lui demander s'il la

pensait capable de garder Zachary pendant le week-end.

— Je sais que vous avez donné votre feu vert pour une garde de vingt-quatre heures, mais...

— Sa voisine sera là pour l'aider ?

— Oui.

— Dans ce cas, je ne vois pas de problème. À vrai dire, cela fera sans doute du bien à votre mère d'avoir son petit-fils quelques jours. Elle va beaucoup mieux à présent.

La mère de Joe avait été ravie d'apprendre qu'elle pouvait garder Zachary pendant un week-end prolongé.

— Justement, le cirque est en ville. Il faut absolument qu'on y aille. Je vais appeler Sarah tout de suite. Elle voudra louer des cassettes vidéo de films pour enfants. Je ne sais pas qui d'elle ou de Zachary les aime le plus.

Quatre jours. Joe espérait que Marilee accepterait d'aller camper au lac de Holt, là où il l'avait emmenée douze ans plus tôt, juste après qu'elle avait fêté ses seize ans. Ron avait une tente qu'ils pourraient emprunter. Il ferait griller des marshmallows à la flamme d'un feu de bois et dirait des mots doux à sa femme au clair de lune. Puis il l'emmènerait se coucher et lui montrerait à quoi servaient les sacs de couchage.

Comme il se dirigeait vers la chambre qu'ils avaient partagée cette nuit-là, Joe entendit l'eau couler et fit demi-tour pour entrer dans la salle de bains, dont il referma la porte derrière lui. Il avait oublié les délices des sacs de couchage et envisageait maintenant d'interrompre la douche

matinale de sa belle épouse. Sans doute serait-elle toute gênée. Elle lui crierait de s'en aller et voudrait saisir une serviette pour se couvrir. Pas question. La nuit précédente, il n'avait pas eu la possibilité de l'admirer tout son soûl. Elle s'était montrée trop timide, et lui avait été si préoccupé par l'envie de dévoiler certaines parties de son corps qu'il n'avait pu apprécier la vue d'ensemble.

Plus maintenant. Certes, Zachary était là, et Joe savait qu'il devrait se contenter de regarder. Mais c'était déjà beaucoup. Il y avait si longtemps qu'il rêvait d'avoir ce privilège !

Comme il s'approchait, Joe prit conscience d'un bruit étrange. Quand il écarta le rideau de douche, tous ses projets sensuels s'envolèrent d'un coup, remplacés par l'inquiétude. Marilee était recroquevillée dans un coin de la baignoire et pleurait à chaudes larmes.

— Ma chérie ? Qu'y a-t-il ?

Ses cheveux formaient un rideau devant son visage. Joe ferma le robinet, puis tomba à genoux à côté de la baignoire et écarta les mèches trempées pour révéler les traits de sa femme. Au lieu de saisir une serviette, comme il l'avait imaginé, elle s'accrocha à lui.

— Oh, Joe!

Elle se mit à genoux, se jetant à son cou.

— Ma bague. Tu l'as gardée. Pendant toutes ces années. Oh, je t'aime.

Je t'aime tant !

Toutes ces larmes pour une bague ?

— Mari, mon ange, ne sois pas triste. Je ne l'ai pas fait pour que tu

aies du chagrin.

Des cheveux mouillés fouettèrent son visage, et il sentit des filets d'eau descendre le long de son cou.

— Je ne suis pas triste ! Je suis si... heu... heureuse ! Heureuse ?

Une bouche chaude et mouillée chercha la sienne. La langue de Marilee se faufila entre ses dents, taquine, tandis qu'il caressait sa peau humide et soyeuse. Elle lança une jambe par-dessus la baignoire pour s'approcher de lui, et alors qu'elle prenait appui sur le rebord, sa bouche se détacha de la sienne. Joe le remarqua à peine, car un mamelon rose avait surgi sous son nez, des gouttelettes d'eau perlant sur la pointe.

Comment y résister ?

Joe ne sut pas vraiment comment il se retrouva sur le dos, les genoux repliés contre le placard et les épaules coincées entre la baignoire et la cuvette des toilettes. La position n'était pas des plus confortables, mais il y avait des compensations. Deux mamelons rosés lui tenaient compagnie, reliés à une magnifique créature à califourchon sur lui.

Si un seul diamant provoquait une telle réaction, il lui en ferait livrer une douzaine.

Joe glissa une main entre eux, et son doigt trouva l'intimité chaude et mouillée de Marilee. Elle tressaillit, gémit et se laissa aller sur lui, ses cheveux formant un rideau autour du visage de Joe.

— Papa ? fit la voix de Zachary à travers la porte. Joe se figea et cessa de respirer.

— Papa ? Boo et moi, on peut regarder Mickey ? Tant bien que mal,

Joe replia un bras et écarta les cheveux qui lui couvraient le visage.

— Mickey ? répéta-t-il d'une voix suraiguë. Bien sûr. Va regarder

Mickey.

Tout en parlant, il effleurait de ses lèvres la pointe palpitante d'un des seins de Marilee, qui haletait doucement.

— Tu peux venir me mettre la cassette ? Je n'y arrive pas.

— Bien sûr. Je te rejoins dans une minute. Marilee se redressa,

déglutit et passa une main tremblante sur ses yeux. Joe resta immobile un

instant, à contempler sa superbe poitrine qui s'abaissait et se soulevait

tandis qu'elle tentait d'apaiser le rythme de sa respiration.

— Je ne savais pas qu'il était là, souffla-t-elle. Oh, c'est affreux.

— Je suis coincé.

— Je suis désolée, Joe. Je...

— Mari. Je suis coincé.

Elle retira sa main et le fixa entre les boucles de cheveux blonds qui lui tombaient sur les yeux.

— Quoi ?

— Coincé. Il faut que tu te relèves pour que j'essaie de me dégager.

Elle obéit, donnant au passage à Joe une vue panoramique d'un paysage de rêve. Mais bon. Il avait un fils dans le couloir, et l'enfant avait l'ouïe fine. John Henry n'avait pas de chance.

Marilee le regarda par-dessus la cuvette des toilettes.

— Flûte. C'est vrai que tu es coincé. Comment est-ce arrivé ?

Il avait été attaqué par une nymphomane mouillée, superbe et adorable.

— Je me demande bien qui a eu l'idée d'installer cette cuvette si près de la baignoire, maugréa-t-il.

— Mon père. Il m'a aidée quand j'ai refait la salle de bains.

Joe retint un grognement. Apparemment, Karl Nelson avait pris sa revanche sur lui.

— Tu peux m'aider ?

Marilee lui tendit une main, qu'il saisit. Il y eut une brève lutte, au cours de laquelle une femme qui pesait cinquante kilos tenta de dégager un homme deux fois plus lourd qu'elle, coincé dans le minuscule espace

qui séparait la baignoire de la cuvette des toilettes.

Après deux essais, Marilee poussa un soupir découragé.

— Oh, Joe ! Tu penses que je devrais appeler les pompiers ?

A cette pensée, Joe rassembla ses forces et, faisant appel à tous ses muscles abdominaux pour tenter de s'asseoir, finit par extirper ses épaules de leur prison. Il se releva, jaugea du regard l'espace où il avait été étendu et parvint à la conclusion que les sacs de couchage étaient une option beaucoup plus sûre.

Zachary passa l'heure suivante à regarder Mickey. Joe s'assura que le volume était à fond, puis entraîna Marilee dans la chambre afin de lui montrer comment on tournait les scènes d'amour à l'époque du cinéma muet.

Et peu après l'heure du déjeuner, un autre bouquet de roses fut livré au cabinet du docteur Patterson.

Clair de lune et feu de camp.

Assise sur une souche, Marilee se pelotonna contre Joe, appuya la tête contre son épaule et contempla les flammes d'un regard rêveur. La nuit était fraîche, mais parfaite, et le parfum des pins embaumait l'air. De toute sa vie, elle n'avait jamais été aussi heureuse. Joe. Elle l'aimait depuis si longtemps, et à présent, elle pouvait enfin imaginer un avenir avec lui.

— À quoi penses-tu ? demanda-t-il.

— À avoir des enfants et un chalet sur la colline qui domine la vallée.

Tu te souviens qu'on rêvait ensemble de la maison qu'on aurait ?

Il déposa un baiser sur ses cheveux.

— Oublie la maison une minute. Tu as parlé de bébés?

— Oui. J'en veux plein.

— Tu es sûre d'avoir envie de t'encombrer d'une tribu de petits Lakota ?

— Je verrai comment on s'en sort quand on en aura cinq ou six. S'ils sont turbulents, peut-être que je changerai d'avis et que je n'en voudrai pas d'autres.

Elle devina qu'un sourire faisait frémir les lèvres de Joe.

— Seulement cinq ou six ? Tu m'as menacé de m'en faire une douzaine, si je ne me trompe. Je pensais que tu en voudrais bien plus que ça.

— Seigneur ! À combien pensais-tu ?

— Disons dix. Un pour chaque année que nous avons perdue.

Elle soupira.

— Rappelle-toi Amanda et le savon. Tu as failli être malade. Tu es sûr que tu pourrais avoir dix enfants ?

— Tu veux la vérité ?

Il demeura silencieux une seconde.

— Je pense que deux enfants sont suffisants, et je suis convaincu que Ron est fou d'en avoir huit. Rien qu'en leur achetant des chaussures à tous, il doit frôler la faillite !

— Ah, zut.

— Quoi?

— Notre premier désaccord.

Il se pencha vers elle et la souleva dans ses bras pour l'emmener sous la tente. Ils s'agenouillèrent sur les sacs de couchage, face à face.

— Nous sommes en retard sur le programme, murmura Joe en retirant le coupe-vent de Marilee. J'ai du pain sur la planche si tu veux vraiment dix petits Lakota.

Il déposa un baiser sur le bout de son nez et se mit à déboutonner son chemisier.

— Il n'y a pas de temps à perdre.

Il avait laissé la tente ouverte, et le feu de bois éclairait l'intérieur.

Marilee se sentit soudain embarrassée.

— Tu peux fermer la tente, s'il te plaît ? Il y a trop de lumière ici.

— C'est parfait.

— Il y a trop de lumière, répéta-t-elle.

Il fit glisser son chemisier sur ses épaules et abaissa la fermeture de son jean. Ses grandes mains effleurèrent les hanches de Marilee tandis qu'il lui descendait son pantalon. Puis il tendit la main derrière elle, dégrafa son soutien-gorge et baissa les bretelles sur ses bras, avant de reculer légèrement pour apprécier le spectacle.

Marilee retint un petit cri en sentant l'air frais sur ses seins dénudés et croisa les bras sur sa poitrine. Joe sourit et les écarta.

— Ne sois pas timide, chuchota-t-il. Tu es magnifique, Marilee. Je pourrais passer toute la nuit à te regarder.

— Je t'aime, souffla-t-elle en se penchant vers lui. Embrasse-moi. Ça me rend nerveuse quand tu me regardes.

Il la prit par les épaules et la força à s'allonger.

— Je t'en prie, mon ange. Ce soir, je veux tout voir. Il y a bien treize ans que j'attends ce moment, et je vais le savourer.

Il se baissa et, d'un geste rapide, lui ôta ses chaussures. Ensuite, il la fit rouler sur le dos et lui retira son jean et sa culotte. Quand elle fut nue, il s'assit sur ses talons et la contempla.

— Ne bouge pas.

Marilee posa les mains sur ses seins et ferma les yeux.

— C'est de la torture !

— Pourquoi es-tu si timide ?

— J'ai de grosses cuisses.

— Tes cuisses sont rondes et douces, pas grosses. Moi, je les trouve parfaites.

— Et quand je suis allongée sur le dos, mes seins glissent vers mes aisselles !

Il gloussa.

— Vraiment? Il faut que je vérifie.

Elle entendit un bruit, et l'instant d'après, son grand corps était étendu près du sien.

— Ah, Mari. Cette bague a retrouvé sa place, à ton doigt.

Marilee ouvrit les yeux. Le solitaire étincelait dans la lumière vacillante des flammes comme seul peut le faire un diamant. Sa gorge se noua, et elle oublia tout le reste tandis qu'elle levait la main pour l'admirer.

— Elle est si belle, Joe ! Et tu sais pourquoi elle brille autant ?

— Non. Pourquoi ?

— Parce qu'elle est le symbole de nos promesses, Joe. Tant que nous tiendrons nos promesses, elle brillera du même éclat.

— Jamais je ne romprai les promesses que je t'ai faites, dit-il en se penchant pour l'embrasser. Jamais, Mari. Souviens-t' en.

Marilee s'abandonna au baiser et à son mari, heureuse comme elle n'avait jamais imaginé pouvoir l'être.

Le mercredi soir suivant, Joe rentra tard. Marilee vint à sa rencontre alors qu'il franchissait la porte, noua les bras autour de son cou et lui adressa un regard faussement sévère.

— Bon, dis-moi la vérité. Comment s'appelle-t-elle ? Il sourit et se pencha pour l'embrasser.

— Elle s'appelle Marilee, et elle s'appellera toujours Marilee. Je suis allé à Bedford High ce soir pour regarder nos adversaires s'entraîner.

Notre match approche, et je me suis dit que je pourrais peut-être exploiter quelques-unes de leurs faiblesses. Malheureusement, ils n'en ont pas beaucoup.

— Je suis surprise qu'ils t'aient laissé partir sans te couvrir de goudron et de plumes, plaisanta-t-elle. C'est une infiltration du camp ennemi, non ?

— J'étais déguisé, expliqua-t-il en lui montrant la casquette de baseball qu'il tenait à la main. Je portais ça pour dissimuler mes yeux, et la veste de Ted. Et je suis resté dans les tribunes pour que personne ne me

reconnaisse.

— Oh. Je tiens à t'accompagner la prochaine fois. Je mettrai une perruque noire et des lunettes de soleil.

Joe éclata de rire.

— Et une petite robe rouge moulante ? D'accord ! Je t'emmène en mission d'espionnage quand tu veux.

— Marché conclu. Maintenant, viens dîner, agent **007**. Du rôti de porc, ça te va ?

— Et toi en dessert ?

Marilee se dégagea en souriant et claqua soudain des doigts.

— J'ai failli oublier. J'ai vu le docteur Patterson aujourd'hui. Elle m'a donné un message pour toi.

Elle haussa les sourcils d'un air interrogateur.

— Pour une raison obscure, elle voulait que je te dise qu'elle n'est pas grosse.

Joe parut perplexe.

— Elle n'est pas grosse ? Et c'est tout ?

Marilee se dirigea vers le four pour jeter un coup d'œil au rôti.

— Pas mot pour mot. Ses paroles ont été : « Dites à Joe que je ne pèse que soixante kilos et que s'il continue, je vais être vexée. »

Joe laissa échapper un rire, et Marilee lui lança un regard soupçonneux par-dessus son épaule.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

Pour toute réponse, il prit un air innocent qui ne fit que renforcer les

soupçons de Marilee.

— Rien. Tu ne veux pas le savoir.

— Si, justement.

— Je lui ai écrit une carte en disant qu'elle méritait son poids en pétales de roses, et je suppose qu'elle essaie de me dire que j'en ai déjà envoyé plus qu'elle ne pèse... Mais c'est une exagération. Je n'en ai pas envoyé tant que ça.

— Toutes ces roses qu'il y a dans son cabinet, c'est toi qui les lui as offertes ?

Il haussa les épaules.

— Je tenais à lui témoigner ma gratitude, c'est tout.

— Ta gratitude pour quoi au juste ?

— C'est ça que tu ne veux pas savoir.

— Si!

— Tu dis ça, mais je te connais ! Tu vas te fâcher. Ce n'est rien d'important. D'accord ? Juste ma manière de dire au docteur Patterson que son traitement a été un succès et que je lui suis très reconnaissant.

Marilee se retourna, la fourchette à viande encore dans la main.

— Non. Tu n'as tout de même pas...

Elle réfléchit à toute allure, calculant combien de fois ils avaient fait l'amour depuis le mercredi précédent, et ouvrit des yeux horrifiés.

— Il y a onze bouquets de roses dans son bureau.

— Mari, le docteur Patterson ne sait pas que je lui en ai envoyé un chaque fois que nous avons...

— Ne le dis pas ! coupa-t-elle en désignant le salon, où Zachary regardait une émission pour enfants. Il y a un enfant de quatre ans dans la maison !

— Je n'ai rien dit sur les cartes. C'était un remerciement courtois, rien de plus.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies envoyé des roses à ma psy chaque fois que nous...

— Ne le dis pas !

— Elle savait, reprit Marilee. C'est pour cela qu'elle m'a demandé de lui raconter les détails. Tu lui as envoyé des roses chaque fois que nous...

— Ne le dis pas.

— Je suis morte de honte ! Pourquoi pas publier une annonce dans le journal, pendant que tu y es ?

— Mari, allons. Le docteur Patterson n'est pas n'importe qui. Les roses m'ont paru un moyen idéal de la remercier sans lui dire ouvertement les choses. Je ne pouvais pas vraiment décrocher le téléphone et lui dire : «Hé, docteur, vous ne devinerez jamais... » C'est vrai que son traitement a été fantastique, non ? Et puis, c'était seulement pour la première semaine.

Pas de roses demain, promis.

— Qu'est-ce qui te dit que tu auras une raison de lui en faire livrer demain ?

L'espace d'une seconde, l'incompréhension se lut sur le visage de Joe.

Puis il fronça les sourcils et se frotta le menton.

— Tu n'es pas fâchée à ce point, quand même ? Bon sang ! Il ne faut

pas dramatiser.

Marilee réprima une envie de rire.

— Si c'était à ce point fantastique, pourquoi est-ce que je n'en ai pas reçu ?

— Reçu quoi ?

— Des roses !

— Tu veux des roses ? Mon ange, si tu veux des roses,

Il s'interrompit, l'œil sur la fourchette qu'elle brandissait d'un air menaçant.

— Marilee Nelson Lakota, n'y pense même pas. Elle éclata de rire et s'élança vers lui. Rapide comme l'éclair, Joe lui saisit le poignet, la fit pivoter de manière qu'elle se retrouve adossée à son torse et la plaqua contre lui d'une main de fer.

— Et maintenant, madame Lakota ? Qu'allez-vous faire ?

Elle tourna la tête vers lui.

— Rien. Je suis là où je voulais être. Joe lui mordilla la nuque.

— Je suis désolé de t'avoir embarrassée, murmura-t-il enfin. Mais je suis si heureux, Mari. Il fallait que je la remercie de t'avoir aidée, et c'est la seule solution que j'aie trouvée.

— Je comprends, répondit-elle, tandis qu'un frisson de plaisir courait le long de son dos. Mais continue à essayer de te faire pardonner. Ça me plaît.

— Quand Zachary sera couché, j'essaierai pour de bon, promit-il. Et plus de roses pour le docteur, c'est juré. A partir de maintenant, elles

seront pour toi.

— Je ne veux pas de roses. Je préfère que tu fasses des heures supplémentaires.

Il éclata de rire.

— Est-ce que tu vas être une amante exigeante ?

— Oui.

— Mmm, fit-il en se penchant pour l'embrasser. Peut-être que j'enverrai des roses à ta psy une dernière fois...

Une heure plus tard, Joe et Zachary aidaient Marilee à mettre de l'ordre dans la cuisine, Joe rinçant les plats avant de les passer à son fils, qui les disposait dans le lave-vaisselle d'une manière si originale que Marilee devait se mordre la langue pour ne pas rire.

Elle sourit et haussa les épaules. Ils s'amusaient trop pour qu'elle gâche ce moment en se montrant maniaque. Joe chantonnait gaiement une comptine et échangeait avec elle des clins d'œil complices qui lui rappelaient qu'ils avaient rendez-vous dans la chambre un peu plus tard.

Elle se pencha pour déposer un baiser sur la tête de Zachary.

— Dis-moi, Zachary, tu es vraiment un bon assistant à la cuisine.

J'ignorais que tu savais remplir le lave-vaisselle.

Zachary sourit jusqu'aux oreilles.

— Mon papa m'a montré.

Marilee le crut sur parole et réprima un sourire. Pas de problème. Elle apprendrait à Joe les rudiments en matière de travaux ménagers, et il continuerait à lui enseigner le sport en chambre. À eux deux, ils seraient

experts dans chaque pièce de la maison.

Ses pensées furent interrompues par la sonnette de la porte d'entrée.

Elle se hâta de s'essuyer les mains et alla ouvrir. Boo prit soin de rester un bon pas derrière elle tandis qu'il jouait son rôle de chien de garde, lequel consistait pour lui à émettre un aboiement sourd à intervalles réguliers. À travers la vitre de la porte, Marilee distingua deux policiers en uniforme sur la véranda.

— Que diable...

Elle tendit la main vers la poignée et entendit Boo freiner des quatre fers derrière elle. Pour une raison qui **lui** échappait, ce chien était terrorisé lorsqu'il voyait un uniforme, quel qu'il soit. Il détala dans la direction opposée alors qu'elle ouvrait la porte.

— Bonsoir. Puis-je vous aider?

Le plus âgé des deux policiers, un homme aux joues rebondies d'une trentaine d'années, aux cheveux bruns et aux yeux gris amicaux, la salua d'un signe de tête.

— Bonsoir, madame. Nous voudrions parler à Joseph Lakota. Il est ici ?

Le cœur de Marilee manqua un battement. Puis elle se reprocha intérieurement d'être sotte. La vie n'était pas une gigantesque roulette russe, et la peur qu'elle avait de voir son bonheur lui échapper, crainte dont elle avait fait part à sa thérapeute cet après-midi-là, était absurde. Il pouvait y avoir quantité de raisons pour lesquelles la police désirait parler à Joe. Peut-être qu'un des garçons de son équipe avait fait une bêtise. Ou peut-être que la police locale organisait une soirée caritative pour

rassembler des fonds et qu'on voulait demander à Joe de faire un discours.

Après tout, son mari, en tant qu'ancien footballeur professionnel, était une célébrité.

— Oui. Joe est ici.

Marilee était sur le point de l'appeler quand sa voix s'éleva derrière elle.

— Bonsoir, Pete ! s'écria-t-il avec chaleur. Comment vas-tu ?

Il entoura d'un bras les épaules de Marilee.

— Je te présente ma femme, Marilee. Tu te souviens de Pete Mueller, mon ange? Nous étions dans la même classe au lycée.

Marilee sourit.

— Oh, oui, dit-elle en désignant sa casquette. C'est à cause de l'uniforme. Je ne t'avais pas reconnu, Pete. Excuse-moi.

— Ce n'est pas grave.

Il se balançait d'un pied sur l'autre, l'air gêné. Le jeune officier qui l'accompagnait, un rouquin au visage parsemé de taches de rousseur, semblait tendu lui aussi.

— A vrai dire, Joe, nous devons t'emmener au poste pour t'interroger.

Le sourire de Joe disparut.

— À quel sujet ?

Pete se tourna vers Marilee.

— A quelle heure Joe est-il rentré ce soir? Marilee lança à Joe un coup d'œil abasourdi.

— Je... euh... Vers 19h 15, je crois. Pourquoi cette question ?

Pete Mueller planta son regard dans celui de Joe.

— C'est un peu tard, non, Joe ? Tu avais beaucoup de boulot au lycée ?

— Mon travail ne se limite pas aux séances d'entraînement, rétorqua Joe, un muscle tressautant dans sa mâchoire. Que se passe-t-il, Pete ?

— Où étais-tu ce soir ? Ted nous a dit que tu n'étais pas là cet après-midi.

— Je suis allé à Bedford High pour observer leur équipe. Le match est dans deux semaines.

— Je vois.

Pete hocha la tête et jeta un coup d'œil à son collègue pour s'assurer qu'il prenait des notes.

— Et c'est là-bas que tu as récolté toute cette boue sur ton pick-up ?

— Non. Nous avons campé au lac de Holt le week-end dernier.

— Tu as parlé à quelqu'un à Bedford ? Quelqu'un qui pourrait confirmer que tu étais là ?

La main de Joe se crispa sur l'épaule de Marilee.

— Je ne répondrai plus à aucune question avant de savoir de quoi il s'agit.

Le visage de Pete se durcit.

— Stan Salisbury a été assassiné. Sa femme affirme que tu l'as menacé de mort il y a trois semaines. C'est la vérité ?

Joe blêmit. Marilee crut qu'elle allait s'évanouir.

— Oui c'est la vérité, répondit Joe à voix basse, J'étais en colère. Je ne

parlais pas sérieusement. Assassiné ? Ô mon Dieu !

17.

Une gigantesque roulette russe.

Pendant l'heure qui suivit, Marilee s'efforça de se rassurer. D'ici quelques heures, Joe serait de retour, et ils riraient ensemble de ce malentendu. La police lui présenterait ses excuses pour l'avoir accusé de meurtre.

Pelotonnée sur le canapé, Marilee tint Zachary sur ses genoux pendant que la police fouillait la maison. Ils renversèrent même le paquet de céréales de Zachary sur la table, à la recherche de Dieu savait quoi.

Ensuite, un policier se mit à décoller l'arrière de ses tableaux, ignorant ses protestations indignées.

Au bout d'un moment, un autre agent entra dans le salon et jeta un regard éloquent en direction de Zachary.

— Madame Lakota, je sais que le petit garçon est bouleversé, et cela m'ennuie de vous demander de le laisser, mais j'aimerais que vous m'accompagniez sur la véranda. Cela ne prendra que quelques minutes.

Quand Marilee déposa Zachary à côté d'elle sur le canapé, il se recroquevilla sur lui-même et se couvrit la tête de ses bras.

— Je reviens tout de suite, mon chéri, murmura-t-elle. D'accord ? Ne bouge pas.

— Je veux mon papa, cria Zachary d'une voix farouche. Force-les à le ramener, Marilee. H n'a frappé personne, cette fois. Pourquoi est-ce qu'ils l'ont emmené dans une voiture de police comme l'autre fois ?

Marilee faillit plaquer sa main sur la bouche de l'enfant pour le faire taire et lança un regard anxieux au policier qui l'attendait.

— Nous avons consulté le casier judiciaire de M. Lakota, dit-il, lisant dans ses pensées. Le petit ne m'apprend rien que je ne sache déjà.

Les jambes flageolantes, Marilee le dévisagea.

— Que voulez-vous dire ?

Le visage de l'homme se durcit.

— Que nous sommes au courant du passé violent de votre mari.

Marilee le suivit dehors, submergée par la panique. Quand elle sortit sur la véranda, un autre policier s'y trouvait. Dans sa main gantée, il tenait précautionneusement un objet qui ressemblait à une courte batte de baseball.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? murmura-t-elle.

— Avez-vous déjà vu cet objet, madame Lakota ? Nous l'avons trouvé sous le siège avant de la Honda appartenant à votre mari. Ici, dans l'Oregon, il est formellement interdit d'avoir ce genre d'objet dans son véhicule.

Il y avait quelque chose sur la batte, une sorte de pâte rougeâtre d'où émergeaient quelques fils pâles. Marilee sentit un haut-le-cœur l'envahir. De petits points noirs dansèrent devant ses yeux. Stan avait les cheveux clairs.

— Madame Lakota ?

La voix du policier semblait venir de très loin. Marilee serra les poings, luttant pour se ressaisir. Elle ne devait pas s'évanouir. Elle était en

train de faire un cauchemar. Un affreux cauchemar. Elle n'allait pas tarder à se réveiller, et elle ne raconterait pas ce rêve à Joe parce qu'il serait peiné d'apprendre qu'elle le croyait capable d'un tel acte, même si ce n'était qu'en rêve.

— Je... euh...

Sa voix était faible ; elle bégayait.

— Non, je n'ai jamais vu cette chose épouvantable, et elle n'appartient pas à mon mari.

— Peut-être la gardait-il sous le siège à votre insu. Marilee cilla, s'efforçant de se concentrer. Elle aurait voulu dire qu'elle avait regardé cent fois sous les sièges de la Honda et qu'elle n'avait jamais vu cette maudite batte. Mais la vérité était qu'elle n'avait jamais eu de raison d'inspecter la voiture de Joe.

— Elle n'est pas à lui, insista-t-elle. Nous sommes allés camper ce week-end. Si cette batte avait été là, je m'en serais rendu compte.

— Vous avez regardé sous les sièges ?

Marilee scruta le regard du policier et comprit subitement que ce n'était pas un mauvais rêve. Stan Salisbury avait été frappé à mort, et l'arme du crime venait d'être retrouvée dans la voiture de Joe.

C'était sa faute. Dix ans durant, elle avait gardé le silence, de peur que Joe ne se mette dans une rage folle en apprenant ce que Stan avait fait.

Elle aurait dû continuer à se taire. A présent, ses pires craintes s'étaient réalisées.

Joe n'avait pu supporter la vérité, et il avait tué Stan Salisbury.

— Oui, dit-elle enfin, d'une voix calme, plus forte qu'à l'habitude. J'ai regardé sous le siège passager. Sous tous les autres aussi. Et dans le coffre ! Cette affreuse chose n'était pas dans la voiture de mon mari.

Le policier hocha la tête.

— Puis-je vous demander ce que vous cherchiez, madame Lakota ? Il est rare que les gens regardent sous les sièges.

— Je cherchais une bombe d'insecticide !

D'où cette réponse lui était-elle venue ? Elle n'en avait aucune idée.

Elle savait seulement qu'elle devait mentir pour protéger Joe et qu'il lui fallait être convaincante.

— À cause des moustiques. Vous savez, ces petites créatures qui vous dévorent pendant la nuit. J'avais besoin de la bombe d'insecticide.

— Je ne mettais pas votre parole en doute, madame Lakota.

— Ah, non ?

Marilee allait serrer ses bras autour d'elle quand les paroles de Joe lui revinrent brusquement à l'esprit. «Posture défensive», avait-il dit. A ce souvenir, elle faillit éclater en sanglots.

— Je crois que si.

Elle entendit Zachary pleurer dans le salon.

— Je veux que vous sortiez de chez moi tout de suite. Vous faites peur à mon enfant. Cela ne vous suffit pas d'avoir emmené son père en prison ?

— Pas en prison, madame. Nous l'interrogeons, c'est tout.

Le policier changea de position, l'air gêné.

— Est-il vrai que vous avez été violée par Stan Salisbury et quatre autres hommes il y a dix ans, madame Lakota ?

Autour de Marilee, tout sembla basculer. Le ciel, les arbres, le jardin. Sa vue se brouilla. Elle lutta de toutes ses forces pour se reprendre.

— Nous croyons savoir que vous avez récemment révélé ce fait à votre mari et que vous lui avez désigné Stan Salisbury comme étant l'un des coupables. Ensuite, votre mari s'est rendu chez les Salisbury. Il y a eu un échange violent, pendant lequel votre mari a ordonné à Salisbury de quitter la ville. Durant cette même conversation, il l'a également menacé de mort. Est-ce exact ?

— Je ne répondrai plus à aucune question tant que je n'aurai pas contacté mon avocat, répondit Marilee, avant de poser de nouveau les yeux sur la batte. Vous avez beau dire qu'il s'agit seulement d'interroger mon mari, j'ai l'impression que vous n'allez pas tarder à l'accuser de meurtre.

— Entraver le cours de la justice est un délit, lui rappela le policier. Si vous dissimulez des preuves susceptibles de mener à une arrestation ou à une condamnation, vous pouvez vous-même être poursuivie en justice. D'ailleurs, si vous croyez à l'innocence de votre mari, qu'avez-vous à cacher ? En refusant de répondre à mes questions, vous le faites paraître plus coupable.

— Votre opinion est sans importance, rétorqua-t-elle. C'est l'opinion du jury qui compte, et tout ce que je vous dis peut être utilisé contre mon mari. N'est-ce pas exact ?

— En gros, si.

— On ne peut pas me forcer à témoigner contre lui. C'est mon mari.

— C'est vrai.

— Cela étant, même si je dissimulais des preuves -et je ne suis pas en train de dire que c'est ce que je fais -, je doute que vous puissiez m'accuser d'entrave à la justice. Je crois également que j'ai le droit de faire appel à un avocat.

Il poussa un soupir.

— Vous commettez une grave erreur, madame Lakota.

— Je ne dirai rien de plus avant d'avoir consulté mon avocat.

— Votre silence me porte à ajouter foi aux allégations de Susan Salisbury.

— Je ne dirai rien de plus avant d'avoir consulté mon avocat.

Le policier lui adressa un sourire ironique.

— En parlant d'avocat, je vous conseille d'en trouver rapidement un pour votre mari, dit-il en glissant la batte ensanglantée dans un sac plastique déjà étiqueté.

Il retira ses gants en latex, puis jeta un dernier coup d'œil à Marilee.

— Ceci doit être examiné par les techniciens du labo de Bedford avant que nous puissions être absolument sûrs qu'il s'agit de l'arme du crime. Mais je suis convaincu que nous avons trouvé l'arme qui a été utilisée pour tuer Salisbury. Dans la voiture de votre mari.

Après le départ de la police, Marilee resta un moment debout au milieu de sa maison dévastée, serrant étroitement Zachary, qui sanglotait

dans ses bras.

— Ne pleure pas, mon chéri, murmura-t-elle. Tout ira bien, tu verras.

— Ils ont pris mon papa ! Ils l'ont pris ! Il n'y aura personne pour me lire une histoire et faire peur au fantôme dans le placard.

C'était la première fois que Marilee entendait parler de la bataille quotidienne de Joe avec le fantôme qui faisait peur à Zachary. Mais elle retrouvait bien là le Joe qu'elle connaissait. Elle l'imaginait en train de se livrer au rituel exigé, ouvrant le placard pour en faire sortir l'effrayant personnage. Absurde ? Certes. Mais Joe s'en moquait. Qu'elles soient réelles ou imaginaires, les peurs de son fils étaient importantes à ses yeux. Tant pis s'il était fatigué à la fin d'une longue journée de travail. Il parlait à Zachary, lui lisait une histoire et faisait en sorte que l'enfant se sente en sécurité et entouré d'amour.

Des larmes brûlaient les paupières de Marilee. Comment pouvaient-ils se retrouver dans cette situation ? Joe était un homme bon, un homme merveilleux. Elle ferma les yeux et prit une profonde inspiration. Elle ne pouvait se laisser aller au désespoir. Pour le bien de Zachary, il était impératif qu'elle reste calme.

— Je peux le chasser, moi, affirma-t-elle, s'efforçant d'injecter une note de gaieté dans sa voix.

— Non ! Tu n'es pas grande ni forte comme mon papa.

— C'est vrai. Mmm... Je pourrais peut-être me faire aider de Boo.

Qu'en dis-tu?

— Boo est une poule mouillée. Il se cache sous ton lit. Il n'aime pas

les policiers et moi non plus.

Marilee se garda de répondre qu'elle ne les aimait guère non plus. Elle parcourut du regard le salon en désordre. Il allait lui falloir plusieurs jours pour tout ranger. A peine cette pensée lui eut-elle traversé l'esprit qu'elle se demanda si elle avait perdu la tête. Le désordre ? Qui s'en souciait ?

Son mari était en prison. Et pas pour une peccadille. Pour meurtre.

Qu'allait-elle faire ? Elle devait aider Joe, mais comment ? Il avait besoin d'un avocat. Oui. C'était la première chose dont il fallait s'occuper.

Seulement... quel avocat ? Elle devait en trouver un qui soit compétent.

Efficace.

Elle s'assit dans le fauteuil à bascule et se mit à bercer Zachary. C'était ce que Joe aurait voulu qu'elle fasse, songea-t-elle. Zachary passait avant tout. Elle lissa doucement les cheveux de l'enfant et déposa un baiser sur son front.

— Peut-être que je ne suis pas aussi forte que ton papa, mais tu sais quoi ? Je t'aime, Zachary Lakota. Je ne laisserai rien ni personne te faire de mal.

Zachary se cramponna à son cou en tremblant.

— J'ai peur, Marilee. Ils vont mettre mon papa en prison. Il n'a pas tué le monsieur. Je le sais. J'ai entendu parler les policiers. Ils ont dit que mon papa lui avait fracassé le crâne avec une batte de base-ball. Il n'a pas fait ça. Je sais qu'il ne l'a pas fait !

Pauvre petit Zachary! Il n'avait que quatre ans. Il était bien trop jeune pour s'inquiéter de choses pareilles. Comment ces hommes avaient-ils pu

formuler de pareilles accusations devant lui ? Marilee le serra plus étroitement contre elle.

— Bien sûr que non, Zachary, murmura-t-elle. Ton papa ne ferait jamais une chose pareille. Tu as raison

Alors même qu'elle prononçait ces paroles rassurantes, elle se rendit compte qu'elle croyait vraiment ce qu'elle venait de dire à l'enfant. La police avait trouvé l'arme du crime dans la voiture de Joe. Et alors ? Il s'était absenté du lycée pendant quelques heures cet après-midi. Et alors ? Tout au fond d'elle là où ne régnaient ni la peur ni la raison, elle ne pouvait croire que Joe ait commis un tel acte. *Jamais je ne romprai les promesses que je t'ai faites. Jamais, Mari. Souviens-t' en.*

À présent, sa remarque semblait presque prophétique. Et elle réconfortait Marilee mieux que n'importe quoi d'autre. Joe Lakota avait sa part de défauts, parmi lesquels une impulsivité regrettable quand il s'agissait de défendre ceux qu'il aimait, mais ce n'était pas un menteur. Il lui avait donné sa parole qu'il ne porterait pas la main sur Stan Salisbury. Il ne lui aurait pas fait cette promesse pour la briser aussitôt après.

Marilee se souvint du premier jour où elle avait gardé Zachary. Joe avait téléphoné toutes les heures, exactement comme il l'avait promis. Il était terriblement inquiet pour sa mère, mais il n'avait pas oublié la promesse faite à son enfant, et il avait pris soin de lui expliquer comment regarder l'horloge pour savoir quand il rappellerait.

Elle prit une nouvelle inspiration et expira lentement. Elle devait se concentrer sur l'essentiel. Joe ne l'avait jamais trahie. Jamais. À sa

connaissance, il ne lui avait jamais menti. Et il avait toujours agi en pensant à son bien. Comme il le faisait pour son fils.

Prendre le risque d'aller en prison pour meurtre, c'aurait été les laisser tomber, Zachary et elle. Or, Joe n'aurait jamais fait quoi que ce soit qui puisse les mettre en danger.

— Zachary, tu as tout à fait raison, répéta-t-elle plus fort. Ton père est innocent.

— Je sais, dit l'enfant.

Marilee pressa son visage contre les cheveux de l'enfant et laissa échapper un léger rire. Elle était tellement soulagée ! L'espace d'un moment, elle avait perdu l'esprit. Sans doute parce qu'elle traversait une période d'angoisse, une nouvelle étape dans son rétablissement. Elle s'était attendue qu'il arrive quelque chose d'affreux, et, par pure coïncidence, cela s'était produit. Elle s'en voulait pourtant d'avoir tiré des conclusions hâtives. Mais les erreurs pouvaient se rectifier, et elle s'était rendu compte de la sienne assez tôt.

Joe était innocent. Elle en était certaine. Elle pressa Zachary contre elle pour attirer son attention.

— Un ordre de ta nouvelle maman, mon grand : à partir de maintenant, il est interdit d'avoir peur. Ton papa est peut-être en prison pour l'instant, mais il ne va pas y rester. Toi et moi, on va le sortir de là.

— Vraiment ?

— Bien sûr, affirma-t-elle en lui essuyant les joues. Mais je vais avoir besoin de beaucoup d'aide pour le faire. Je peux compter sur toi ?

— Oui ! J'aime mon papa très, très fort ! Marilee refoula les larmes qui lui montaient aux yeux.

— Moi aussi. Et ensemble, nous allons battre la police de Laurel Creek.

Zachary acquiesça, puis la regarda.

— Comment ?

Un nœud se forma dans l'estomac de Marilee.

— D'abord, nous allons prêter serment. Elle leva la main droite.

— Je promets d'être courageuse et de me battre pour faire sortir ton papa de prison. Tu promets d'être vraiment, vraiment courageux et de m'aider ?

— Oui.

Zachary mit sa petite main dans la sienne.

— Qu'est-ce que je dois faire ? Marilee lui serra la main.

— D'abord, si jamais ton papa doit rester en prison pendant un tout petit moment, il va falloir que tu m'aides à chasser le fantôme de ton placard le soir.

Zachary écarquilla les yeux.

— Nous prendrons le balai et ma grosse marmite. Dès qu'il sortira, je l'assommerai et tu pourras lui donner un coup sur la tête avec le couvercle.

— Je voudrais bien qu'on puisse laisser faire mon papa.

Marilee acquiesça.

— Je sais. Mais nous ferons presque aussi bien que lui. Je parlerai à

ton papa au téléphone. Il nous dira exactement comment procéder. Il a l'habitude.

— Oui.

— Tu vois ? Problème réglé. Ton papa est un bon professeur.

— Oui, dit Zachary en lui lançant un regard méfiant. Il y a autre chose que je dois faire ?

— Eh bien...

Elle prit une profonde inspiration.

— Il faut que tu me tiennes la main pour me donner du courage pendant que je passe un coup de téléphone. Je crois qu'il est temps d'alerter la cavalerie.

— C'est qui ?

— Ma famille.

Zachary ouvrit des yeux ronds.

— Est-ce que la dame avec les bijoux clignotants et les cheveux roses va venir ici ?

— Tante Luce, dit Marilee avec un sourire. En fait, Zachary, c'est la plus gentille de tous. Je sais qu'elle est un peu bizarre, mais c'est ma meilleure amie. Enfin, la troisième de mes meilleurs amis. Ton papa est le premier.

— Et qui est le deuxième ? Marilee le serra dans ses bras.

— Toi, mon grand.

Après avoir téléphoné à Gerry, Marilee appela Sarah Rasmussen, lui apprit l'affreuse nouvelle et lui demanda d'avertir Faye Lakota aussi

délicatement que possible.

— Dites-lui que je viendrai la voir dès que j'aurai des nouvelles, d'accord ?

Sarah soupira.

— Je ne peux pas croire que Joseph ait fait une chose pareille.

— Il est innocent, affirma calmement Marilee, et je suis sûre que tout va s'arranger très vite. La police a fait une terrible erreur. Je vous en prie, dites à Faye que je suis sûre que Joe rentrera à la maison demain.

Marilee mit fin à la communication et composa le numéro du commissariat. On lui passa un policier peu amène et évasif qui finit par déclarer qu'il était impossible que Joe parle avec son fils au téléphone.

— Il est déjà en cellule. Demain matin, il aura droit à un coup de téléphone. S'il choisit de le gaspiller en appelant son fils, c'est son problème. Mais c'est tout ce qu'il aura.

— Je suis désolée, répondit Marilee, je ne veux pas faire de difficultés. Vraiment. Je comprends que vous ayez une procédure à respecter, mais il ne s'agit pas d'une situation ordinaire. M. Lakota est le seul tuteur de cet enfant, et le petit garçon est dans tous ses états.

— Je n'y peux rien, madame.

— Vous n'ignorez pas que les jeunes enfants risquent d'être traumatisés par certaines expériences ?

— Ce n'est pas vraiment mon problème, madame. Je suis désolé pour le gamin. Mais son père aurait dû y penser avant de fracasser le crâne de Salisbury.

Marilee bouillait d'indignation.

— Avez-vous jamais entendu l'expression « présumé innocent » ?

— Oui, madame.

— Partant de là, et étant donné ce que je viens de vous expliquer, ne pouvez-vous faire une exception pour cet enfant ?

— Non, madame. Si on commençait à faire des exceptions pour tout un chacun, ce serait la foire, ici.

— J'imagine bien que les cellules ne sont pas équipées de téléphone.

Mais il doit y avoir des téléphones portables dans le commissariat, non ?

— Et alors ?

— Y aurait-il un téléphone portable disponible ?

— Notre système téléphonique ne vous concerne en rien.

— Comment vous appelez-vous ? demanda Marilee.

— Brandt.

Elle lui pria d'épeler son nom.

— Pourquoi ?

— Je veux écrire votre nom correctement quand je le transmettrai à l'avocat de mon mari.

— Etes-vous en train de me menacer de poursuites judiciaires ?

Marilee regarda les grands yeux inquiets de Zachary.

— Vous savez qui est mon mari ?

— Oui, madame. Joe Lakota, le joueur de football. Et alors ?

Marilee redressa les épaules.

— Imaginez un instant le cirque médiatique que ce sera dès que la

nouvelle sera connue. Un sportif célèbre accusé de meurtre ? L'affaire sera à la une de tous les journaux du pays. Des reporters vont venir de partout. Et la première chose que j'ai l'intention de leur dire quand ils m'interrogeront, c'est qu'un policier du nom de Brandt a refusé d'autoriser un enfant de quatre ans terrifié à parler à son papa - lequel, soit dit en passant, est innocent. Vous n'allez pas apparaître sous un jour très flatteur. Donc, pour répondre à votre question, non, je ne vous menace pas de poursuites judiciaires. Mais je vous promets que si vous ne laissez pas mon mari rassurer son fils, je ferai personnellement en sorte de détruire votre carrière. L'avocat de Joe Lakota n'est pas n'importe qui, croyez-moi.

Il y eut un long silence à l'autre bout du fil.

— Le capitaine Croise pourra peut-être vous aider.

— Merci. Croise, dites-vous ? Comment cela s'écrit-il ?

Dix minutes plus tard, Joe téléphonait à son fils à partir d'un téléphone portable qui lui avait miraculeusement été apporté par un policier appelé Brandt. Zachary décrocha au salon, et Marilee alla écouter depuis le poste qui se trouvait dans sa chambre.

— Salut, mon chou. Comment ça va ?

— J'ai peur, papa. Pourquoi est-ce qu'on t'a emmené dans une voiture de police ?

Joe eut un petit rire.

— C'est tout simple, fiston. C'est une erreur.

— Bonsoir, Joe, intervint Marilee.

— Bonsoir, Mari, mon ange. La voix de Joe se fit rauque.

— Je suis vraiment désolé. Je sais que cette affaire t'a prise au dépourvu et que tu ne savais pas quoi penser.

La gorge de Marilee se noua.

— Ça va mieux, à présent. La raison pour laquelle j'ai manigancé cet appel, c'est que Zachary a besoin de tes conseils.

— C'est vrai, mon chéri ? Quel genre de conseils ?

— Tu ne vas pas être là pour chasser le fantôme ce soir, papa.

— Ah.

Marilee devina que Joe se grattait la tête.

— C'est un problème.

— Oui.

— Tu sais, Zachary, je ne suis pas là pour chasser le fantôme quand tu passes la nuit chez mamie.

— Il n'est pas là-bas.

— Ah, non ? Pourquoi ?

— Je ne lui dis pas que je vais rester toute la nuit. À en juger par le silence de Joe, il essayait de suivre le raisonnement de son fils. À sa grande surprise, Marilee se surprit à sourire. Elle n'avait aucun mal à comprendre la logique de Zachary, ce qui en disait sans doute long sur son propre état mental.

— Le fantôme croit que Zachary va rentrer, expliqua-t-elle, alors il reste à la maison. Il ne va pas chez sa mamie.

— Oh, fit Joe d'un ton perplexe. Un bref silence s'ensuivit.

— Oui, évidemment, s'écria enfin Joe. Bien vu, Zachary.

— Qu'est-ce que je vais faire, papa ? demanda Zachary d'une voix tremblante. Marilee n'est pas assez grande pour le chasser.

— Elle n'est pas très grande, c'est vrai.

Marilee écouta un instant le père et le fils discuter de ses déficiences physiques. Zachary se plaignait qu'elle ait de petits bras dépourvus de muscles. Le rire perçait dans la voix de Joe quand il répondit :

— Oui, c'est vrai. Elle est un peu maigrichonne.

— Et en plus, je crois qu'elle a peur aussi. Elle dit qu'il faut que je l'aide.

— Mmm. Vous deux, vous avez besoin d'un bon plan d'attaque.

— Boo ne nous sera d'aucun secours, intervint Marilee. Les policiers lui ont fait peur, et il est encore terré sous mon lit.

— Ce chien est incroyable ! fit Joe en riant. Hé, Zachary ? Mari peut être assez effrayante parfois, même pour moi.

— Ah, bon ?

— Tu devrais la voir avec sa fourchette à viande. Marilee sourit malgré les larmes qui coulaient sur ses joues.

— Oh, oui. La fourchette. Pourquoi diable n'y ai-je pas pensé ?

— La fourchette fera l'affaire, fiston, affirma Joe. Aucun fantôme sain d'esprit n'osera s'attaquer à Marilee, et tu n'auras pas besoin de l'aider à le chasser.

— Qu'en dis-tu, Zachary ? demanda Marilee. Si je lui fais peur avec ma fourchette, ça ira ?

— Oui, puisque mon papa le dit.

— Crois-moi, Zachary, elle me fait peur quand elle a cette fourchette entre les mains. Ça va, mon chéri ?

— Oui, répondit l'enfant d'une voix incertaine. Mais je voudrais que tu rentres à la maison.

— Moi aussi. Je vais rentrer bientôt. Je porte ma médaille magique. Il ne peut rien m'arriver, souviens-toi.

— Ne l'enlève pas, papa.

— Promis.

Joe resta silencieux un instant.

— Hé, fiston, tu te souviens quand je t'envoyais des câlins par téléphone ? Je vais t'en envoyer un gros tout de suite. Tu es prêt ?

— Je suis prêt, s'écria Zachary, tout excité.

Joe émit une sorte de grognement sourd. L'instant d'après, Marilee entendit un bruit de chute.

— Tu m'as renversé !

— Je t'avais dit de te tenir prêt.

— Il était vraiment gros, celui-là, papa, répondit l'enfant avec un gloussement ravi.

— Mes câlins pour toi seront toujours gros, même si je suis très loin.

Marilee écoutait, comprenant que c'était un jeu auquel ils avaient souvent joué par le passé. Son cœur se serra à la pensée que Joe ne pourrait peut-être plus jamais tenir son fils dans ses bras. Non. Elle se secoua mentalement. Elle ne pouvait s'autoriser à sombrer dans le

pessimisme.

— Quelle histoire as-tu envie d'entendre ce soir ? demanda Joe.

— Je ne sais pas.

— Ce soir, quand je vais m'endormir, je veux m'imaginer que je suis en train de te lire une histoire. Va dans ta chambre et regarde tes livres.

Ne reviens pas avant d'en avoir choisi un.

Marilee entendit l'appareil tomber sur la table et les pas de Zachary qui courait dans la maison. Elle sourit.

— Très futé, monsieur Lakota.

— Oui, eh bien, il y a des choses que je ne veux pas qu'il entende. Je suis dans de sales draps, Mari. Je ne suis pas sûr de pouvoir m'en sortir.

— Ne parle pas comme ça. Tu me fais peur.

— Je ne veux pas t'effrayer, mais il faut que je sois réaliste. L'affaire se présente mal. Salisbury a été assassiné vers 17 heures à Laurel Bend.

On a retrouvé son corps au bord de l'eau, et d'après ce que j'ai compris, il n'était pas beau à voir.

— Seigneur !

— Il y a de la terre rouge là-bas, Mari, et les pneus de la Honda sont justement incrustés de terre rouge après notre week-end au lac de Holt. Il y a trois semaines, je me suis présenté chez Stan fou de rage et j'ai menacé de le tuer, alors que sa femme était là. Ajoute l'arme du crime, et je suis fichu.

— Quelqu'un a mis cette batte dans ta voiture exprès, s'écria-t-elle.

— Oui, mais qui ? Quelqu'un qui sait que j'ai menacé Stan. Susan n'a

pas pu faire ça, Marilee. Elle n'est pas assez forte.

Marilee se mit à arpenter la chambre.

— Pourquoi n'ont-ils pas fait de tests ? Si tu l'avais tué, tu serais couvert de sang.

— J'aurais pu me laver, me changer, me débarrasser des preuves.

— Et tu aurais gardé la batte ? C'est absurde !

— C'est vrai, mais un assassin peut commettre une erreur. Quant aux tests, nous sommes à Laurel Creek, pas à Los Angeles. Je ne sais même pas s'il y a un médecin légiste ici.

Marilee se laissa retomber sur le lit.

— Tant pis pour eux. Le manque de preuves peut servir ta défense. Je vais te trouver un bon avocat, Joe. Ne t'inquiète pas. Je vais te tirer de là.

— Mon cœur, les bons avocats coûtent une fortune. Tu as quelques économies, je sais, mais il faut que tu penses à l'avenir. Avec moi en prison, tu vas avoir besoin de cet argent pour vivre.

Marilee ne voulait pas entendre ce genre d'arguments.

— Je me débrouillerai. Je peux emprunter de l'argent, vendre la maison...

— Tu plaisantes? Non, ne fais pas ça. Il faut que nous soyons rationnels. Même un avocat fantastique ne peut pas faire de miracles. Quelqu'un m'a tendu un piège, et à en juger par ce qui se passe jusqu'à présent, ça risque de marcher. Apparemment, personne à Bedford ne m'a remarqué dans les tribunes. Je n'ai pas d'alibi. Ne gaspille pas ton argent, ma chérie. Il y a de fortes chances que je ne sois pas là pour reconstituer

le capital.

— Ne dis pas ça !

— Il faut que je le dise. Bon sang, Mari, tu pourrais être enceinte. Tu penses que je veux que ma femme et mes enfants se retrouvent à la rue pendant que je suis en prison ?

Enceinte. Marilee pressa une main sur sa taille. Cette pensée aurait dû la terrifier, mais au contraire, elle espérait que Joe avait raison. Un bébé. Le bébé de Joe. Ce serait un cadeau du Ciel.

— Je ne vais pas finir à la rue. J'ai une famille pour m'aider, souviens-toi, et une carrière !

— Et Zachary ? La question de la garde est encore en suspens. Si nous perdons la maison, Valérie...

Il s'interrompt.

— Bon sang ! Je n'avais pas pensé à ça. Si elle entend parler de cette affaire, elle aura un bon argument pour le reprendre.

Marilee ferma les yeux.

— Ne t'inquiète pas pour ça. Ton fils n'ira nulle part.

— Oh, Mari.

La peur perçait dans la voix de Joe, serrant le cœur de Marilee. Sa main se crispa sur le téléphone. Il était en prison, mais c'était pour elle et pour Zachary qu'il s'inquiétait, et pour un enfant dont il ne savait même pas s'il avait été conçu.

— Écoute-moi, dit-elle d'un ton résolu. Je donnerais ma vie pour protéger Zachary. Si Valérie essaie de le reprendre, je tenterai tout ce qui

est possible sur le plan légal, et si ça ne suffit pas, je m'enfuirai avec lui.

Au diable la maison et l'argent. Sans toi, qu'est-ce que ça vaut ? Je ferai ce que j'ai à faire, et tant pis si je n'ai plus un sou.

— Marilee, je compte sur toi pour rester raisonnable.

— Je t'aime, Joe. C'est tout ce qui importe. Je me fiche de perdre tout le reste.

— Oh, mon ange.

— Je m'occupe de tout. J'ai appelé ma famille. Ils vont arriver d'une minute à l'autre. Je compte sur eux pour m'aider à prendre de bonnes décisions. Je t'en prie, ne t'inquiète pas. D'accord ?

Elle entendit de nouveau les pas pressés de Zachary, qui retraversait la maison.

— Dès que j'aurai mis les choses en branle, je ferai tout ce que je peux à partir d'ici. Et je viendrai te voir demain.

— Non. Je ne veux pas que tu viennes ici, Mari. Un bruit avertit Marilee que Zachary avait repris l'appareil.

— Ça y est, papa. J'ai choisi mon histoire !

— Bravo, tu as fait vite. Laquelle as-tu choisie ?

— *Bonne nuit, madame la lune.*

— Non ! Encore ?

18.

La cuisine de Marilee était pleine à craquer. Ses parents, sa sœur et Ron, tante Luce et Charlie s'étaient précipités chez elle pour lui apporter leur soutien dès qu'ils avaient appris l'arrestation de Joe. Par bonheur,

Marilee était parvenue à endormir Zachary avant leur arrivée, et en dépit de l'agitation qui régnait dans la maison, l'enfant était encore assoupi sur le canapé du salon.

Gerry, qui sortait de la douche quand Marilee avait téléphoné, n'avait pas pris le temps de se sécher les cheveux. Ses grands yeux bleus reflétaient son inquiétude.

— J'ai demandé à la fille de la voisine de garder les enfants, Marilee.

Nous pouvons rester aussi longtemps que tu auras besoin de nous.

Elle repoussa une mèche humide sur son front, tout en baissant les yeux vers le bébé endormi dans ses bras.

— Il a fallu que j'amène mon petit goinfre. En ce moment, il a toujours faim.

Ron la suivait, les bras pleins d'affaires de bébé. Ses yeux verts croisèrent ceux de Marilee par-dessus la tête de sa femme. Son visage était pâle et grave.

— Ne t'inquiète pas, mon chou. Je connais un assez bon avocat. Nous allons faire libérer Joe sous caution, et d'ici demain, toute cette affaire sera réglée. C'est de la folie. Joe ne pourrait jamais tuer quelqu'un.

Marilee se sentait étrangement engourdie.

— À vrai dire, un assez bon avocat risque de ne pas suffire. C'est une situation très grave, et Joe a besoin du meilleur défenseur que je puisse trouver.

Elle parvint à esquisser un sourire pour ses parents, arrivés juste après Ron et Gerry.

— Bonsoir, papa, maman. Merci d'être venus. Karl s'avance pour

l'étreindre avec émotion.

— Je suis désolé, mon petit. C'est inouï. Cet homme ne t'aura apporté que des ennuis.

Marilee se dégagea.

— Ce n'est pas vrai, papa. Je t'en prie, réserve ton jugement pendant quelques instants. Il y a des choses que je dois vous dire, et quand je les aurai dites, tu regretteras tes paroles.

Elle se tourna vers sa mère, qui semblait sortie d'un feuilleton télévisé des années cinquante, avec sa robe bleu marine à col blanc et ses cheveux argentés soigneusement permanentes.

— Oh, maman.

Emily lui tapota l'épaule.

— Allons, allons, ma chérie. Tout va s'arranger. Il faut avoir la foi.

La foi. Marilee regretta de ne pas en avoir davantage. Pour l'instant, elle n'éprouvait que de la peur.

Tante Luce prit la place de ses parents, suivie de Charlie. Perchée sur des talons aiguilles noirs, elle portait une robe d'un pourpre éclatant, qui n'était pas sans rappeler une manche à air un jour de grand vent. De minuscules feux de circulation pendaient à ses oreilles, et Marilee sourit en songeant à Zachary. La dame aux bijoux clignotants était arrivée.

— Ma chérie !

Sa tante l'étreignit, l'enveloppant dans un nuage de nylon pourpre et de Chanel.

— Bonsoir, tante Luce.

— Ma pauvre petite ! Tu viens de le récupérer, et voilà que tu le perds de nouveau. Mais ne t'inquiète pas. Il va vite rentrer à la maison.

— Je l'espère.

— J'en suis sûre. Les hommes sont comme les taches de graisse. On croit s'en être débarrassé, et hop, ils réapparaissent.

Marilee ne put s'empêcher de rire.

— Tante Luce, ce que tu dis est épouvantable.

— Mais ça t'a fait sourire, non ?

Elle lui pinça affectueusement les joues.

— Crois-moi, il mange sûrement beaucoup trop pour que tu envisages de le garder.

Souriant encore des plaisanteries de sa tante, Marilee fit asseoir tout le monde et leur servit du café à tous avant de prendre place à côté de sa mère, une tasse fumante entre les mains.

— J'ai quelque chose à vous dire, commença-t-elle. Plus tard, Marilee ne put se souvenir exactement de ce qu'elle avait raconté à sa famille.

Mais elle en dit assez. Quand elle se tut, tous les visages autour de la table exprimaient l'horreur et l'incrédulité.

— Pourquoi ne nous as-tu rien dit ? murmura enfin son père.

Marilee affronta son regard douloureux.

— J'aimerais pouvoir te donner une réponse claire, papa, mais tant de choses ont contribué à ma décision... J'avais peur, j'avais honte, j'étais désemparée. De l'extérieur, il est très difficile de se mettre à la place d'une

femme dans une telle situation. Et puis, j'étais très jeune quand ça s'est passé. C'est difficile à expliquer. J'étais absolument terrifiée. Tant de gens risquaient de souffrir si je parlais. Joe, surtout, et même Ron et Gerry. Si Ron était allé avec Joe donner une correction à ces types...

Marilee haussa les épaules, ne sachant comment continuer.

— Peut-être que j'ai simplement pris une mauvaise décision pour ce qui me semblait être de bonnes raisons. Je ne sais pas. J'ai fait du mal à Joe. Je me suis presque détruite. À l'époque, je ne voyais pas d'issue. C'est tout ce que je peux dire. Je vous regardais tous, et j'avais l'impression d'être très loin de vous, malgré l'amour que vous me portiez.

Karl baissa la tête et fixa longuement sa tasse de café. Quand il leva de nouveau les yeux vers elle, son visage reflétait la détresse qu'il éprouvait.

— J'ai le sentiment que ta mère et moi avons échoué en tant que parents.

— Oh, papa !

Les yeux de Marilee s'emplirent de larmes.

— S'il y a une chose que j'ai apprise au cours de ma thérapie, c'est qu'il est vain et destructeur de se faire des reproches. Peut-être que j'étais en état de choc quand je suis revenue ici. Je sais en tout cas que je ne réfléchissais pas de manière rationnelle. Nous pourrions passer toute la nuit à analyser mon comportement d'alors, mais à quoi cela servirait-il ? J'ai fait ce que j'ai fait, à tort ou à raison. C'est fini maintenant, et nous ne pouvons rien y changer. Tout ce que nous pouvons faire, c'est aller de

l'avant et mettre tout cela derrière nous.

— Marilee a raison, intervint tante Luce. Elle jeta un coup d'œil à Karl.

— Em et toi avez été de bons parents, Karl. Vous avez fait de votre mieux. Accrochez-vous à cette idée et oubliez le reste. Il est beaucoup plus important maintenant de nous concentrer sur le présent. Joseph est dans le pétrin, et c'est peut-être à nous qu'il revient de l'en tirer.

— Oui, dit Marilee d'une voix tendue. Un horrible pétrin, tante Luce. Comme je l'ai dit, j'avais peur de révéler à Joe ce qui m'était arrivé, et je ne lui ai avoué la vérité qu'il y a trois semaines.

Elle relata rapidement les événements qui s'étaient produits ce soir-là.

— Susan était là quand Joe a menacé Stan, et c'est elle qui a dit à la police que Joe était peut-être l'assassin de son mari.

— Et la batte a été retrouvée dans la voiture de Joe? demanda Ron.

— Oui, et je suis sûre que c'est l'arme du crime. Il y avait des traces de sang et des cheveux dessus.

— Ô mon Dieu, murmura Gerry. Joe l'a tué ? Marilee allait protester, mais tante Luce la prit de vitesse.

— Ne dis pas de bêtises, Gerry. Si Joe allait tuer quelqu'un, tu crois qu'il se munirait d'une batte ?

Elle secoua la tête.

— Ce n'est pas son genre. Dans un accès de rage, Joe se servirait de ses poings. Il n'irait pas chercher une arme.

Les joues de Ron reprirent un peu de couleur.

— C'est vrai, dit-il fermement. Je connais Joe. Je ne dis pas que c'est un saint, ni qu'il est incapable de se mettre en rage, mais il ne prendrait jamais une batte pour régler son compte à quelqu'un.

— Dans ce cas, comment est-elle arrivée dans sa voiture ? demanda Gerry.

Tante Luce se leva.

— Mon Dieu, quelle histoire fascinante ! Comment est-elle arrivée là, en effet ? Quelqu'un a dû la mettre dans la voiture de Joe dans le but de faire peser les soupçons sur lui.

Elle commença à faire les cent pas autour de la table, le front barré d'un pli perplexe.

— Susan, peut-être ? Marilee réprima un frisson.

— Joe dit qu'une femme n'aurait pas pu tuer Stan. D'après lui, l'assassin est forcément un homme. Les coups ont été portés avec beaucoup de force.

Emily tira son chapelet de sa poche.

— Seigneur tout-puissant !

— Lucy et moi sommes d'avidés lecteurs de romans policiers, intervint Charlie. Je suis doué pour résoudre les énigmes.

Il réfléchit un instant.

— Susan est le dénominateur commun. C'est par elle qu'il faut commencer.

— Commencer quoi ? demanda Karl.

— L'enquête, répondit Charlie, les yeux brillants.

— Ce n'est pas le travail de la police ? s'enquit Emily. On ne peut pas se faire justice soi-même.

— Oh, Em ! s'écria tante Luce d'un ton impatient. Tais-toi, veux-tu ?

Il ne s'agit pas de se faire justice soi-même, mais d'essayer d'aider Joseph.

La police pense qu'elle tient le coupable. C'est peut-être à nous de prouver qu'elle se trompe.

— Oh.

Emily, qui faisait défiler les perles de son chapelet, posa un regard horrifié sur sa sœur.

— C'est affreux. Le mari de Marilee, en prison pour meurtre. Je n'arrive pas à croire que nous soyons là autour de cette table, à parler d'un assassinat comme si c'était une chose banale.

— Nous devons essayer d'aider Joe, maman. Emily tapota la main de Marilee.

— Je sais, ma chérie. Je suis atterrée, c'est tout. Nous sommes à Laurel Creek. Il ne se passe jamais ce genre de choses ici.

Mais c'était arrivé, songea Marilee, et à moins d'un miracle, Joe risquait d'être condamné pour un crime qu'il n'avait pas commis. Elle prit une profonde inspiration et leva les yeux vers sa tante.

— Susan est le seul témoin de la conversation qui a eu lieu entre Stan et Joe. Charlie a peut-être raison. Celui qui a mis cette batte dans la voiture de Joe devait savoir que Joe avait menacé Stan, et il n'a pu l'apprendre que de la bouche de Susan.

— Ce qui nous mène où, au juste ? demanda Gerry. Regardons les

choses en face : il suffit que Susan ait raconté l'incident à une ou deux personnes pour que, en une demi-journée, toute la ville ait été au courant.

Certes, l'information émanait de Susan, et quelqu'un s'en est servi pour incriminer Joe, mais qui ? N'oublions pas que Stan était malhonnête et qu'il a embarqué une bonne partie des habitants de la ville dans des opérations immobilières douteuses. Il s'est certainement fait beaucoup d'ennemis.

— Paix à son âme, murmura Emily en embrassant son chapelet.

— Maman, je t'en prie, dit Gerry. Si tu veux prier pour l'âme de Stan Salisbury, ne le fais pas dans la cuisine de Marilee.

— Ce malheureux est mort. Quelqu'un doit prier pour son âme.

Gerry leva les yeux au ciel.

— Pas toi, maman. Je suis sérieuse. Ce monstre a violé ma sœur. Si tu pries pour lui devant nous, je ne te le pardonnerai jamais.

Emily lança un regard stupéfait à son mari. Karl lui retira son chapelet et le glissa dans sa poche.

— Gerry a raison, ma chérie. Prie pour ce salaud plus tard, si ça te fait plaisir, mais pas maintenant et pas ici. |

— Karl ! s'écria Emily, horrifiée. Tu n'as pas honte ?

Marilee réprima un rire nerveux et se rendit vaguement compte qu'elle était au bord de l'hystérie. Quelle famille ! Elle regrettait que Joe ne soit pas là. Il l'aurait regardée en haussant les sourcils, une lueur espiègle dans les yeux. Comme il lui manquait !

Ignorant la réprimande de sa femme, le père de Marilee leva la main pour réclamer la parole.

— Ce qui est important, c'est que Joe a bel et bien menacé Stan et qu'il avait un mobile pour désirer sa mort. Non seulement l'arme du crime a été trouvée dans sa voiture, mais il n'a pas d'alibi pour l'heure du meurtre.

Il lança un regard à Marilee.

— Tu as raison, ma chérie. Ton mari a besoin d'un avocat exceptionnel.

— Qui ? demanda tante Luce. Je ne connais pas d'avocats de ce calibre. Et en engager un va coûter très cher.

— Je m'occupe de ça, déclara Marilee. Elle se tourna vers son père.

— J'y ai déjà réfléchi, papa. Joe a des amis assez célèbres. L'un d'eux pourrait me recommander un avocat.

— Oui, acquiesça-t-il. Mais comment savoir qui appeler ?

— J'ai le carnet d'adresses de Joe. J'y ai jeté un coup d'œil tout à l'heure, mais je ne connais pas le nom des joueurs.

Son regard se porta sur Ron.

— J'ai pensé que vous pourriez les identifier, tous les deux.

— Pourquoi ne pas demander son avis à Joe, tout simplement ?

Marilee soupira.

— Parce qu'il ne veut pas que j'engage un avocat célèbre. Il dit que nous n'en avons pas les moyens.

— C'est le cas ? Marilee se redressa.

— Non. Je vais vendre ma maison.

A sa grande surprise, personne n'éleva d'objection à son projet. Karl se contenta de lui adresser un regard chargé de tristesse.

— Je ne demande pas mieux que de t'aider, mais l'essentiel de notre argent est placé, dit-il. Vendre des actions me prendra quelques jours.

— Non, papa. Maman et toi avez besoin de vos économies pour vivre.

Laisse-moi d'abord vendre ma maison. Si l'argent de la vente et celui que j'ai à la banque ne suffisent pas, je te demanderai peut-être un prêt.

D'accord ?

— J'ai dit des choses affreuses à Joe quand vous êtes rentrés de Reno.

Lui prêter de l'argent pour un avocat allégerait un peu ma conscience.

— Oh, papa. Joe ne voudrait pas que tu te sentes coupable. S'il devait blâmer quelqu'un pour les choses que tu lui as dites, ce serait moi, et il ne le fait pas. Mais je te remercie.

Ron remarqua le carnet d'adresses de Joe posé près du téléphone et regagna la table en le feuilletant. Au bout d'un moment, il encercla un nom.

— Mac. Je me souviens distinctement d'avoir entendu Joe parler de lui. Je pense qu'il joue pour San Milagos. Tu veux que je l'appelle ?

Marilee hocha la tête.

— S'il te plaît. Je suis si émue que je risque d'ouïer la moitié de ce qu'il dit.

Dix minutes plus tard, Marilee parlait au téléphone avec un certain

John Sénon, qui, d'après Mac, était un des avocats les plus recherchés de

la côte Ouest. Vers la fin de la conversation, Marilee demanda à son interlocuteur si elle pouvait lui régler les trois quarts de ses honoraires immédiatement et le solde dans quelques jours. Il accepta, avant d'ajouter qu'il serait à Laurel Creek le lendemain en fin d'après-midi ou le matin suivant, selon les vols disponibles. Jusque-là, déclara-t-il, elle ne devait parler à personne, et en aucun cas aux journalistes.

— Croyez-moi, il y aura une invasion de reporters dès demain matin, assura-t-il. Vous devez vous y préparer. Ne faites aucun commentaire.

C'est clair?

— Oui.

— Je verrai votre mari dès mon arrivée. Ne vous inquiétez pas, madame Lakota. J'ai perdu quatre procès en vingt ans de carrière. Je n'ai pas l'intention d'en perdre un cinquième.

Après avoir mis fin à la communication, Marilee se retourna vers sa famille. Elle chercha le regard de son père.

— Papa, combien de temps te faut-il pour réunir vingt-cinq mille dollars ?

Gerry faillit s'étrangler.

— Vingt-cinq mille ? s'exclama-t-elle. Tu plaisantes ? Marilee pressa une main sur son estomac. Elle avait le ventre noué. Joe allait être furieux quand il serait au courant.

— Il faut que je vende ma maison. Swenson veut cent mille d'avance.

Après le départ de sa famille, Marilee prit Zachary dans ses bras et l'emmena dans la chambre de Joe. C'était peut-être ridicule, mais elle

avait l'impression de se sentir plus proche de lui en couchant dans le lit où ils avaient fait l'amour. Elle serra l'enfant contre elle, déposa un baiser sur ses cheveux et finit par s'endormir en priant pour que Joe soit libéré.

Le lendemain matin, quand elle laissa sortir Boo, le chien provoqua aussitôt une clameur et revint précipitamment sur la véranda, grattant frénétiquement la porte pour rentrer. Dès que Marilee lui ouvrit, il se faufila entre ses jambes et disparut à l'intérieur. Interloquée, elle sortit en peignoir pour voir ce qui se passait.

— Madame Lakota ? cria une voix.

Les pieds nus de Marilee semblaient cloués au plancher de la véranda. Elle fixa un regard incrédule sur les gens qui convergeaient vers elles, grimpaient les marches de sa véranda, certains par l'avant, d'autres par l'arrière. Des gens cachés dans son jardin ? Quelqu'un lui fourra un micro sous le nez. Elle leva le bras et poussa un cri.

— Votre mari a-t-il tué Stan Salisbury ?

— Pourquoi, madame Lakota ?

Totalement prise au dépourvu, Marilee resta muette, immobile, l'esprit vide. Elle cilla, essayant de regarder au-delà des micros tendus vers elle, le cœur battant à tout rompre.

— Allez-vous-en !

Zachary avait surgi sur la véranda et saisi la main de Marilee dans la sienne.

— Allez-vous-en ! Laissez-nous tranquilles !

Au son de sa voix, Marilee tressaillit et baissa les yeux. Elle était sur

le point de prendre le petit garçon dans ses bras et de rentrer en hâte à l'intérieur quand un journaliste s'avança vers elle. Zachary la dépassa alors et se planta entre eux deux.

— Descendez de notre véranda, cria-t-il, ses petits poings serrés. Tout de suite ! Vous faites peur à ma maman.

— Zachary? Zachary Lakota? s'écria un reporter en brandissant un micro devant son visage.

Zachary repoussa le micro d'une tape de la main.

— Je vous dis de descendre !

Marilee prit le petit garçon par les bras. Son petit corps était raidi, tremblant d'indignation. Elle songea à battre en retraite avec lui, mais se ravisa presque aussitôt, frappée soudain par une pensée : non seulement Zachary affrontait ses propres démons, mais il la défendait contre eux. Joe lui avait dit que son fils était terrifié par les reporters. Qu'il soit là, face à eux, en train de leur crier dessus, était une incroyable transformation, et quelque chose lui disait qu'elle devait le laisser faire, que c'était une étape nécessaire pour lui.

Elle resta donc debout derrière lui, jouant une fois de plus le rôle de la femme sans défense pendant qu'un Lakota livrait bataille pour elle.

Zachary était indéniablement le fils de Joe Lakota, songea-t-elle, presque aveuglée par les larmes. Jamais il ne lui avait tant rappelé son père qu'en cet instant. Il semblait prêt à attaquer ces journalistes - guerrier sioux en pyjama Mickey.

— Ton père a tué Stan Salisbury ? demanda une femme.

Zachary lui décocha un regard assassin.

— Sortez de notre jardin, sinon je vais appeler la police. Si vous faites encore peur à Boo, vous le regretterez.

Il se tourna et poussa Marilee devant lui en direction de la cuisine, puis claqua la porte et tourna la clé dans la serrure.

— Stupides reporters, marmonna-t-il. N'aie pas peur, Marilee. Ils ne te feront pas de mal.

Marilee se laissa tomber dans un fauteuil, vaguement consciente que les larmes roulaient sur ses joues. Zachary s'approcha d'elle et leva la main pour les essuyer.

— Tout va bien. Ils se cachent pour te parler, c'est tout. Ils n'ont pas surgi pour jouer à des jeux méchants, comme dans une soirée ou quelque chose comme ça. Ne sors pas sans moi, d'accord ? Je les ferai partir.

— Oh, Zachary !

Marilee le prit dans ses bras.

— Merci d'être venu à mon secours. Je ne savais pas quoi faire.

Elle pressa son visage contre son pyjama, les yeux embués. Joe serait si heureux quand elle lui raconterait cela. Son petit garçon sortait de sa coquille.

— Tu as été si courageux, Zachary. Exactement comme ton papa. Il serait si fier de toi.

Il mit le bras autour de son cou.

— N'aie pas peur. Je les ai vus des tas de fois avec papa. Je sais quoi faire. Ça ira jusqu'à ce que papa revienne, et puis il les chassera, c'est sûr.

Jusqu'à ce que papa revienne. Marilee le serra étroitement contre elle, convaincue qu'il avait raison. Ils surmonteraient cette épreuve, et ils seraient réunis, tous les trois. Il n'y avait pas d'autre issue possible. C'était leur tour d'être heureux.

19.

Marilee avait l'impression d'être un animal au zoo. Elle se faufilait dans sa propre maison pour tirer les rideaux et baisser les stores, afin de se dissimuler à la vue des reporters. John Swenson n'avait pas exagéré. Les journalistes s'étaient précipités à Laurel Creek, attirés par la nouvelle excitante que Joe Lakota avait été arrêté pour meurtre.

Marilee commença par téléphoner à Faye Lakota pour l'avertir. Si la vieille dame était surprise par les journalistes, son cœur déjà fragile risquait de ne pas tenir le choc. Cette seule pensée glaçait Marilee.

— J'ai tellement peur pour lui, avoua Faye d'une voix tremblante.

Comment diable cette batte est-elle arrivée dans sa voiture, Marilee ?

Quelqu'un essaie de faire endosser ce crime à mon fils.

— Je sais, répondit Marilee, cherchant désespérément une réponse plus optimiste, mais trop effrayée elle-même pour en trouver une. J'ai engagé un excellent avocat recommandé par un ami de Joe. Nous allons le tirer de là, je vous le promets. En attendant, il nous faut rester calmes.

— As-tu les moyens de payer cet avocat ?

— J'ai peur de devoir vendre la maison, fit Marilee en jetant un coup d'œil autour d'elle à la cuisine toujours sens dessus dessous après la fouille de la police, la veille. Je vais appeler un agent immobilier et la

mettre sur le marché ce matin.

— La maison ? Oh, mon petit, ne prends pas de décision hâtive. Si tu vends la maison, où vivras-tu ?

Marilee soupira.

— A vrai dire, Faye, j'espérais que vous nous inviteriez peut-être à vivre avec vous. Mes parents sont adorables, mais maman est un peu maniaque et elle aurait du mal à supporter la présence d'un enfant de quatre ans et d'un chien qui bave dans sa maison si bien tenue. Quant à Gerry, elle a déjà huit enfants. Ai-je besoin d'en dire plus ?

Faye eut un petit rire.

— Je serais absolument ravie que vous veniez vivre ici, mais il n'est sans doute pas nécessaire de vendre ta maison. Joseph a toujours été très généreux quand il signait de gros contrats. J'ai une somme considérable à la banque.

Joe avait dû lui envoyer quelques centaines de dollars de temps en temps, songea Marilee.

— Cet avocat est vraiment très cher, Faye.

— J'ai sûrement assez.

Marilee sourit. Faye était sans doute incapable d'imaginer qu'un avocat puisse demander une avance de cent mille dollars.

— C'est vraiment très généreux à vous. Mais vous aurez sans doute besoin de cet argent à l'avenir.

— Tu parles exactement comme Joseph, protesta Faye. Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, mon petit, j'ai déjà un certain âge. Je n'ai pas

besoin de tout cet argent. Je lui ai dit cet été, quand il a acheté sa maison, qu'il pouvait prendre ce qu'il voulait. Il a refusé.

Marilee savait déjà que Joe avait souscrit un gros emprunt pour la maison qu'il essayait de vendre. Son seul espoir était de vendre sa propre maison rapidement, et à un bon prix.

— Écoutez, dit-elle à Faye, si j'ai du mal à joindre les deux bouts, je ferai appel à vous. Mais laissez-moi essayer de me débrouiller toute seule d'abord. D'accord?

— Vous, les jeunes ! soupira Faye. Ça me semble ridicule que Joseph soit à court d'argent alors qu'il héritera à ma mort de toute façon.

— Oh, Faye ! Ne parlez pas de mourir.

Marilee avait à peine mis fin à la communication que la sonnerie du téléphone retentit. Elle décrocha.

— Bonjour, Marilee. Ici Valérie, l'ex-femme de Joe. L'espace d'une seconde, Marilee resta figée, sans voix. Puis elle se ressaisit.

— Bonjour, Valérie, dit-elle en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que Zachary n'était pas dans la cuisine. Si vous voulez parler à Joe, il n'est pas là pour le moment.

— Je sais où est Joe. Les nouvelles vont vite.

— Je vois.

Marilee fixait le robinet de l'évier, qui gouttait lentement. Il fallait vraiment qu'elle fasse réparer cette fuite, songea-t-elle distraitement.

— Je ne voudrais pas paraître impolie, Valérie, mais si vous ne souhaitez pas parler à Joe, quel est le but de votre appel ?

— Je viens sortir Zachary de là. J'arriverai demain après-midi.

J'aimerais que ses bagages soient prêts.

Le pouls de Marilee s'accéléra. Elle déglutit avec peine et enroula le cordon du téléphone autour de ses doigts si étroitement que sa peau blanchit.

— Joe est temporairement en prison à la suite d'un malentendu, parvint-elle enfin à répondre. Sauf erreur de ma part, il a encore la garde de son fils. Il est hors de question que vous emmeniez Zachary où que ce soit.

— Joe est en prison pour meurtre ! cria Valérie. Vous ne pouvez pas m'empêcher de prendre mon fils.

— C'est ce que nous verrons. Joe a la garde de Zachary. Tant que le tribunal n'en aura pas décidé autrement, Zachary restera ici.

— J'obtiendrai un jugement exceptionnel. Je ne vais pas laisser mon fils avec un meurtrier, et aucun juge digne de ce nom ne s'attendra que je le fasse.

— Aucun juge digne de ce nom ne supposera que Joe est coupable avant d'en avoir la preuve, rétorqua

Marilee, au bord de la nausée. C'est la loi. Déposez un recours si vous en avez envie. Si vous voulez perdre votre temps et votre argent, cela vous regarde. Pour l'instant, Zachary reste ici.

Marilee raccrocha violemment et demeura un instant immobile, tremblant de la tête aux pieds. Les choses pouvaient-elles encore empirer? Elle avait besoin de voir Joe, ne serait-ce que quelques minutes.

Il lui avait demandé de ne pas venir à la prison, et il serait peut-être fâché qu'elle ne respecte pas son souhait. Mais c'était un risque qu'elle devait courir.

Marilee se fraya tant bien que mal un chemin à travers la foule de reporters pour monter dans sa voiture. Elle regrettait presque à présent de ne pas être restée à la maison. Les mains moites de sueur, elle recula enfin dans la rue, sidérée par ces gens qui se précipitaient devant sa voiture ou qui se collaient contre le véhicule pour prendre des photos à travers les vitres.

Zachary, assis sur la banquette arrière, se pencha en avant.

— Ne t'arrête pas ! lança-t-il. Fais comme si tu allais les écraser, et ils vont s'écarter.

Marilee imagina le corps ensanglanté d'un reporter étendu sur l'asphalte après qu'elle l'avait renversé. Elle klaxonna et abaissa sa vitre de quelques centimètres pour crier :

— Dégagez le chemin !

— Madame Lakota !

Ignorant la question, elle remonta sa vitre.

— Il faut que tu avances, insista Zachary. Papa fait ça tout le temps.

Vas-y, Marilee. N'aie pas peur. Ils vont s'écarter.

— O mon Dieu, murmura-t-elle, les yeux fixés sur les hommes qui semblaient sur le point de grimper sur son capot.

Elle donna quelques derniers coups de Klaxon en guise d'avertissement, puis ferma les yeux et pressa la pédale d'accélérateur.

Zachary gloussa.

— Dégagez ! C'est comme ça qu'il faut faire, Marilee. Exactement comme papa !

Luttant contre des visions de cervelle écrabouillée, elle entrouvrit un œil. Miraculeusement, les reporters s'étaient rangés de chaque côté du véhicule, et elle n'avait renversé personne. Zachary se remit à rire et se pencha entre les sièges avant pour adresser un geste obscène à un homme qui les prenait en photo à travers le pare-brise.

— Zachary ! gronda Marilee, scandalisée. Où diable as-tu appris un geste pareil ?

L'enfant se figea et lui lança un regard écarquillé.

— Mon papa fait ça tout le temps.

— Oh.

Marilee jeta un coup d'œil dans son rétroviseur pour s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis, mais personne ne courait derrière eux dans la rue.

— Eh bien, il faudra que je dise deux mots à ton père à ce sujet.

Elle arrêta la voiture au carrefour, regardant à droite et à gauche avant de franchir l'intersection.

— C'est un geste grossier, et personne ne devrait le faire, encore moins un garçon de ton âge.

— Tu devrais aller plus vite, conseilla Zachary en se redressant. Ils vont nous suivre en voiture.

— C'est vrai ?

Juste au moment où elle tournait à gauche, une voiture remonta la rue

en trombe, et, sans même s'arrêter au croisement, s'élança derrière sa Taurus.

— Mais pourquoi font-ils ça ?

— Pour prendre plus de photos. Va plus vite, Marilee. Change de direction. C'est ce que fait mon papa.

Marilee appuya sur la pédale d'accélérateur.

— Zachary, accroche-toi !

Quelques minutes plus tard, Marilee engageait sa Taurus dans l'allée d'une maison.

— Qui habite ici ? demanda Zachary.

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Les gens qui vivent ici ne vont pas se fâcher ?

— J'espère que non.

— Pourquoi tu t'es arrêtée là ?

Marilee laissa échapper une inspiration tremblante.

— Pour semer les reporters. Ton papa accélère et change de direction, moi je vais moins vite et j'emprunte l'allée de quelqu'un. On va rester ici en attendant qu'ils soient tous passés, puis je t'emmènerai chez ta grand-mère par un chemin différent.

À cet instant précis, leur poursuivant passa à toute allure devant l'allée où ils s'étaient réfugiés, bientôt suivi d'un autre véhicule. Zachary éclata de rire.

— Tu es vraiment douée, Marilee. Attends que je raconte ça à papa !

Au commissariat, Marilee dut se soumettre à tant de formalités qu'elle

était à bout de nerfs quand elle obtint enfin la permission de voir Joe.

Exactement comme dans les films, ils se retrouvèrent assis l'un en face de l'autre, séparés par une paroi en verre épais. Pour se parler, ils devaient se servir de téléphones noirs maculés de traces de doigts.

— Oh, Joe, tu as l'air épuisé, balbutia-t-elle.

C'était vrai. Il portait une combinaison orange froissée, sur laquelle était cousue une étiquette grisâtre au niveau de la poitrine. Ses cheveux étaient ébouriffés, comme s'il s'était passé les doigts dedans toute la nuit, et il avait des cernes sombres sous les yeux.

— Mari, que fais-tu ici ? demanda-t-il d'une voix rauque et lasse.

Elle mourait d'envie de le toucher. Elle se pencha vers lui et pressa la main sur le verre.

— Tu es ici.

— Oh, Mari, Mari...

Il soupira et appuya à son tour la main sur la paroi vitrée, quêtant son contact. Seulement, ils ne pouvaient pas se toucher. Un épais mur de verre et une accusation de meurtre les séparaient.

— Je ne veux pas que tu restes dans cet endroit. Je t'en prie, ma chérie, rentre à la maison. Mieux vaut que tu te tiennes à l'écart de cette affaire.

Il voulait qu'elle reste à l'écart ? Elle avait l'impression qu'on lui arrachait le cœur. Comment aurait-elle pu le voir ainsi, en sachant qu'il ne sortirait peut-être jamais de cette prison, et ne rien faire ?

— Je t'aime, Joe. Ce qui t'affecte m'affecte aussi. Un muscle tressauta

dans la mâchoire de Joe. Il baissa les paupières.

— Si tu m'aimes, reste à la maison, occupe-toi de Zachary et attends.

— Attendre quoi ?

— Que les choses se calment. On m'a assigné un avocat d'office. Je le verrai après déjeuner. Ça va s'arranger.

Un froid terrible envahit soudain Marilee tandis qu'elle scrutait le regard de Joe. Elle comprit brusquement qu'il ne croyait pas pouvoir sortir de là.

— Joe, je sais que les choses se présentent mal, mais la situation ne peut que s'améliorer. Le pire est déjà arrivé. Maintenant, nous allons prouver que tu es innocent.

— Comment, Mari ? Pour les policiers, c'est comme si j'avais déjà été jugé coupable et condamné. Ils ne cherchent pas l'assassin. Je suis leur homme.

Cela lui ressemblait si peu ! Il avait toujours été le plus optimiste des deux, celui qui la faisait sourire et lui donnait de l'espoir. Pour la première fois de sa vie, Marilee voyait Joe vaincu. Elle pressa plus fort ses doigts contre le verre.

— Oh, Joe. Je t'en prie, ne renonce pas. Garde espoir.

— On me transfère à la prison du comté demain matin, reprit-il, comme s'il ne l'avait pas entendue. C'est là qu'ils mettent les assassins.

— Écoute-moi, dit-elle d'un ton sévère. Je ne sais pas ce qu'on t'a raconté ici, mais voici ce que nous avons fait : Ron a téléphoné à ton ami Mac hier soir, et il a recommandé un excellent avocat, un certain John

Swenson. Il sera à Laurel Creek cet après-midi, au plus tard demain matin. Il dit qu'il n'a perdu que quatre procès dans toute sa carrière et que le tien ne sera pas le cinquième. Il va faire le ménage ici !

— Tu as engagé Swenson? s'écria Joe, les traits altérés par la colère.

Enfin, Mari ! Est-ce que je ne t'avais pas expressément dit de ne pas prendre d'avocat? Qu'on n'en avait pas les moyens ? Et tu m'as désobéi délibérément !

Marilee s'écarta légèrement de la paroi en verre.

— Désobéi ? Excuse-moi, mais nous ne sommes pas à l'armée et tu n'es pas mon supérieur.

— Ah, non ? fit Joe en serrant le poing. Et que veut dire cette bague à ton doigt ?

Elle cilla.

— Je te demande pardon ? Je t'ai épousé. Je ne me suis pas engagée à t'obéir. Nous sommes égaux dans ce mariage, Joe.

Il ferma les yeux et prit une profonde inspiration.

— Je t'ai dit de ne pas engager d'avocat.

— Je t'aime et je te soutiendrai, Joe. Ta vie est en jeu.

— Justement. *Ma* vie.

— Non. *Notre* vie.

— Il est hors de question que tu dépenses toutes tes économies alors que j'ai une chance sur un million de m'en tirer! C'est clair?

— Pas vraiment.

— Marilee Sue, fit-il d'un ton d'avertissement.

— Quoi, John Henry? Il plissa les yeux d'un air menaçant.

— Que veux-tu dire ?

— Que tu ne réfléchis pas avec ta tête. J'ai engagé Swenson. Tu peux crier tant que tu voudras, il te défendra, un point c'est tout. Et tant que tu seras ici, tu ne pourras rien y changer.

— Les honoraires de Swenson sont affreusement élevés, protesta Joe.

Tu n'as pas les moyens de le payer, mon ange. Je t'en prie, ne fais pas ça.

Ma seule consolation dans ce gâchis, c'est de savoir que Zachary et toi êtes à l'abri de soucis financiers.

— J'ai de quoi régler l'avance qu'il demande.

— Avec quel argent ?

— Papa me prête vingt-cinq en plus de mes soixante-quinze.

Joe sembla sur le point de faire une attaque. Des veines se gonflèrent sur ses tempes, ses yeux étincelèrent.

— Mille ? cria-t-il.

— Joe, je t'en prie, ne t'inquiète pas.

— Que vas-tu manger, des pissenlits du jardin ? Appelle Swenson immédiatement et dis-lui que tu as changé d'avis.

— Non. Il est ta seule chance.

— Si tu prends une hypothèque sur ta maison pour le payer, je...

— Tu quoi ? Tu me donneras une fessée ? fit-elle en lui décochant un adorable sourire. C'est promis ? Evidemment, il faut que tu sortes d'ici d'abord.

Elle soupira, feignant la déception.

— Et tu ne seras sans doute plus d'humeur à ce moment-là.

La stupeur se lut sur le visage de Joe, puis les commissures de ses lèvres se retroussèrent, et il éclata de rire. Il secoua la tête et se pencha vers la paroi, plongeant son regard dans celui de Marilee.

— Mon cœur, je suis touché. Vraiment. Je sais combien cette maison compte pour toi.

— Joe, je serai la femme la plus heureuse au monde quand tu sortiras d'ici, et tu viens d'admettre que tu vas peut-être y parvenir - avec l'aide de Swenson.

— Ce que tu peux être obstinée, parfois ! Swenson est un bon avocat, je l'admets, mais toutes les preuves sont contre moi. Tu ne t'en rends pas compte ?

Si, elle s'en rendait compte, mais elle n'allait certainement pas l'admettre. Pas devant lui. Il avait besoin qu'elle soit forte.

— Je ne crois pas que ces preuves soient si concluantes, en fait. Ont-ils l'intention de faire des analyses ADN, ou n'en ont-ils jamais entendu parler ?

— Ils ont fait des prélèvements sous mes ongles, et ils ont embarqué tous mes vêtements, chaussures comprises.

Il soupira et passa une main sur son front.

— Ils ont aussi braqué une espèce de lampe sur moi. Je ne sais pas ce que c'est au juste, mais apparemment, ça détecte les traces de sang.

— Oh, Joe, c'est merveilleux ! Tu ne comprends pas ? Ils vont voir que tu es innocent.

Le regard de Joe se riva au sien, et Marilee eut l'impression qu'il refermait un poing autour de son cœur.

— Tu crois vraiment que je ne l'ai pas tué, mur-mura-t-il.

— Oh, Joe, je *sais* que tu ne l'as pas tué.

— J'ai vu ton expression quand les policiers sont venus.

Il déglutit et détourna les yeux une seconde. Quand il la fixa de nouveau, ses traits étaient effroyablement tendus.

— Tu as cru que j'étais coupable. Même avant qu'ils trouvent la batte, tu l'as cru.

Marilee avait envie de mourir. Cette brève période de doute. Oh, comme elle aurait voulu retourner en arrière et effacer ces soixante minutes de folie. Elle l'avait fait souffrir. Jusqu'à cet instant, il n'en avait rien montré. Mais elle lisait la vérité sur son visage.

— Oui, je l'ai cru, avoua-t-elle doucement. Pendant à peu près une heure, je l'ai cru.

— Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ?

— Toi.

Ses yeux s'emplirent de larmes. Elle aurait tout donné pour pouvoir l'étreindre.

— Toi, Joe. Je te connais. C'est vrai, pendant quelques instants, j'ai cédé à la terreur. J'avais toujours eu peur de ce que tu ferais si je te disais tout. Peur de ta réaction, peur de ne pouvoir t'empêcher de commettre une bêtise. Quand la police est arrivée, j'ai tout de suite pensé que mes pires craintes s'étaient réalisées. Je suis désolée. Dès que j'ai commencé à

réfléchir, je me suis rendu compte de mon erreur.

— Peut-être que tu ne m'as pas empêché de commettre une bêtise.

Peut-être que je suis allé tuer Stan à ton insu.

— Tu as des défauts, concéda-t-elle, à commencer par ton sale caractère...

Elle secoua la tête et rit à travers ses larmes.

— Tu fais des erreurs, comme nous tous, poursuivit-elle. Mais tu sais quoi ? Tu n'as jamais, jamais trahi la parole que tu m'avais donnée. Et je sais que tu ne l'as pas fait cette fois non plus. Tu m'avais juré que tu ne porterais pas la main sur Stan.

Il ferma les yeux. Un muscle tressaillit sur sa joue, et il déglutit avec difficulté.

— J'aurais pu le tuer ce soir-là, Mari. Tu le sais.

— Oui.

— Peut-être que Stan m'a appelé hier, qu'il a demandé à me voir.

Peut-être qu'il espérait me persuader de ne pas le forcer à quitter la ville et que je suis allé le retrouver à Laurel Bend. Il a dit quelque chose qui m'a énervé, et j'ai perdu mon sang-froid.

Il déglutit de nouveau.

— L'instant d'après, il était mort.

— Mmm. Parce que, bien sûr, tu avais pris ta batte pour aller lui parler.

Marilee secoua la tête.

— Tu ne me feras pas douter de toi de nouveau, Joe. Tu n'es pas un

tueur. Tu es un homme bon, un homme qui a du cœur, et surtout, tu es un homme juste. Jamais tu ne continuerais à frapper quelqu'un qui ne peut plus se défendre.

— Tu en es sûre ?

— Plus que sûre. C'est gravé dans mon cœur, Joe. Elle marqua une pause.

— Je sais que tu haïssais suffisamment Stan pour lui faire du mal, et si tu me disais que tu as perdu ton sang-froid, que tu l'as frappé de toutes tes forces et qu'il est mort sans que tu le veuilles, je te croirais. Mais t'acharner sur lui avec une batte ? La mort de Stan n'est pas le résultat d'un ou deux coups portés sous l'effet de la colère. Celui qui l'a tué l'a battu à mort. Et ça, ce n'est pas toi, Joe.

Il eut un geste d'impuissance.

— Ils le croient, eux ! C'est le scénario qu'ils ont en tête. Susan leur a répété notre conversation. Ils sont au courant de ce qui s'est passé il y a dix ans, et ils savent que je voulais forcer Stan à décamper. Même toi, tu as douté de moi, Mari. Tu me connais depuis toujours, et tu m'as cru coupable pendant quelques instants. Comment ces types pourraient-ils changer d'avis ?

Il pressa de nouveau sa main contre le verre.

— Ça n'arrivera pas. Tu ne le comprends donc pas ? Ils sont convaincus que j'avais rendez-vous avec lui là-bas, qu'on s'est mis à se battre et que je l'ai tué. Ils ne cherchent même pas le vrai coupable, bon sang ! Qu'est-ce qui va me sauver, d'après toi ? Un miracle ? Ou

Swenson, peut-être ? Tu ne peux pas perdre tout ton argent et ta maison sur une chance aussi minime.

— C'est là que tu voulais en venir ?

Soudain furieuse, elle bondit sur ses pieds, oubliant qu'elle tenait le cordon du téléphone entre ses mains, et faillit perdre l'équilibre. Aussitôt,

Joe se leva, comme pour l'empêcher de tomber. Ils se fixèrent.

— Tu voulais que je doute de toi pour que je retrouve mon bon sens et que je renonce à engager Swenson ?

— Il faut bien qu'un de nous deux au moins se montre raisonnable.

— Pas moi. Je ne suis jamais raisonnable.

— Marilee, calme-toi. Tu t'énerves, ma chérie.

— Et comment, je m'énerve ! Je m'en veux tellement d'avoir douté de toi que tu m'as presque brisé le cœur avec ta petite comédie. Et pour quoi ? Pour sauver cette fichue maison ?

— Cette maison est l'endroit où tu vis.

— Je me moque pas mal de la maison. Je la vends. Pas question d'hypothèque. Je ne peux pas obtenir assez d'argent comme ça.

— Je t'interdis de vendre cette maison !

— La décision a déjà été prise. C'est ma maison. J'y mettrai le feu si ça me chante.

— Écoute-moi. Tu...

— Non, c'est toi qui vas m'écouter. Même si ça doit engloutir jusqu'à mon dernier sou, même si je dois emprunter de l'argent à toute ma famille, nous allons nous battre, et nous allons gagner. Cesse de t'apitoyer

sur ton sort, Joe Lakota. Tu n'as jamais été du genre à baisser les bras, et tu ne peux pas commencer maintenant.

Il raccrocha brutalement, ses yeux lançant des éclairs à travers la paroi vitrée. Quand il lui tourna le dos, elle crut que son cœur allait vraiment se briser. Il se dirigea vers la sortie à grands pas et leva le poing vers la porte en métal, prêt à frapper pour appeler le gardien. Au dernier moment, il jeta un coup d'œil derrière lui et fit demi-tour. Il saisit le téléphone.

— Je ne baisse pas les bras ! aboya-t-il. Et je ne m'apitoie pas sur mon sort ! J'essaie d'agir dans ton intérêt parce que je t'aime, bon sang !

— Moi aussi, je t'aime, répondit-elle d'une voix tremblante. Et ce que je veux, c'est sentir tes bras autour de moi le soir. Il est là, mon intérêt. Je me moque de la maison. Nous pouvons vivre sous une tente, Joe. Je suis sûre que Ron nous prêterait encore la sienne.

Il appuya une main sur la paroi et baissa la tête. Au bout d'un long moment, il poussa un soupir.

— Très bien. Tu as gagné.

Quand il releva la tête pour croiser son regard, ses yeux brillaient de larmes.

— Si je ne peux pas te convaincre de renoncer à cette folie, tu ne me laisses pas d'autre choix que de me battre de toutes mes forces pour que tu n'aies pas gaspillé ton argent.

Un élan de joie monta en Marilee.

— Nous allons gagner, Joe. Je le sais. Tu seras bientôt de retour à la maison.

— J'espère que tu as raison.

Il sourit légèrement et l'enveloppa d'un regard brûlant.

— J'ai hâte de poser mes mains sur toi.

— Oh, Joe. Moi aussi.

20.

John Swenson était un homme mince aux yeux bleus et graves, aux cheveux bruns grisonnants et aux traits sans caractère. Il sonna à la porte de Marilee vêtu d'un jean délavé, d'une vieille veste en tweed marron et d'un polo jaune, tenue complétée par une paire de baskets tachées de marque indéterminée. Le cœur de Marilee manqua un battement. Ce type était l'avocat réputé qu'on lui avait recommandé ? L'homme à qui elle avait accepté de payer cent mille dollars d'avance ? Celui qui devait sauver Joe de la chaise électrique ?

— La situation n'est pas engageante, déclara Swenson quelques minutes plus tard, alors qu'ils buvaient une tasse de café.

Il poussa un soupir et promena son regard dans le salon, plissant les yeux à la vue des cadres défaits, des bibelots renversés et autres signes de chaos.

— Qu'est-ce qui s'est passé ici ?

— Les policiers ont fouillé la maison hier soir.

— Ils avaient un mandat ? Marilee le regarda.

— Eh bien, je suppose.

— Vous n'avez pas posé la question ?

— Non.

Il tira un petit calepin de sa poche et écarta sa tasse pour griffonner quelques mots.

— C'est important ?

— Peut-être, dit-il distraitement. Ils ont trouvé quelque chose ?

— L'arme du crime dans la voiture de Joe.

— Ah, oui.

Il hocha la tête et sourit.

— Autre chose ?

— Je... je ne crois pas. A moins qu'on n'inclue le jouet cadeau dans le paquet de céréales de Zachary.

L'avocat laissa échapper un petit rire.

— Ils ont été méticuleux, je vois. J'imagine que la police n'a pas souvent ce genre de distraction par ici.

Il empocha son calepin, but une nouvelle gorgée de café, puis mit les coudes sur les genoux et se frotta les mains.

— Résumons. Personne ne peut témoigner de la présence de votre mari à Bedford hier. La femme de la victime l'a entendu menacer son mari de mort. En outre, il a un mobile - vous venger - et l'arme du crime a été trouvée dans sa voiture. Ce n'est pas bon.

Marilee refoula une subite envie de fondre en larmes.

— Allez-vous pouvoir l'aider? Swenson sourit.

— Voudriez-vous qu'il rentre à la maison ce soir?

— Oh, je... Elle s'interrompt.

— Vous ne parlez pas sérieusement, n'est-ce pas ?

— Si. Je travaille en ce moment même à le faire libérer sous caution.

— On libère les meurtriers sous caution ?

— Il est soupçonné de meurtre, corrigea-t-il. Pour répondre à votre question, tout dépend du dossier. Si le juge estime que votre mari est un danger pour la société, celui-ci ne sera pas libéré. S'il n'en est pas convaincu, il est possible qu'il autorise une libération sous caution. C'est à moi de faire en sorte qu'il prenne une décision dans ce sens.

John Swenson commençait à plaire à Marilee. Sous son allure ordinaire se cachait une personnalité dynamique d'autant plus efficace qu'elle prenait les gens par surprise.

— Vous pouvez faire cela ?

— Pourquoi pensez-vous que vous me payiez, madame Lakota ? Mes beaux yeux ?

— Mais il y a beaucoup de preuves accablantes, non ?

— Je ne dirais pas beaucoup, non.

Il but une dernière gorgée de café, puis se leva.

— Où est le sang ? demanda-t-il. Quand on tue un homme de cette manière, on est couvert de sang. Votre mari a-t-il pris une douche en rentrant à la maison ? Non. A-t-il pris une douche au lycée ? Non. Son visage est connu. A-t-il été vu dans un motel quelconque où il aurait pu se doucher ? Non. A-t-il été vu chez sa mère ? Non. Comment peuvent-ils expliquer qu'il n'y ait pas la moindre trace de sang sur lui ?

Il marqua une pause.

— Ce n'est pas tout. Où sont les vêtements qu'il portait lorsqu'il a

commis le crime ? Il ne pouvait pas porter ceux qu'il avait quand il est rentré ici, puis qu'ils sont propres. Y a-t-il eu des tests afin de déterminer si la boue sur les pneus de sa voiture provenait bel et bien de... Comment s'appelle l'endroit, déjà?

— Laurel Bend.

— C'est ça, Laurel Bend. Les traces de pneus trouvées sur les lieux correspondent-elles à celles de la voiture de votre mari ? A-t-on découvert du sang dans sa voiture ? Ses empreintes figurent-elles sur l'arme du crime ? Si ce n'est pas le cas, où sont les gants qu'il portait, qui devraient eux aussi être couverts de sang ?

Il haussa les épaules.

— Ai-je besoin de poursuivre ? Je crois que vous pouvez vous attendre que votre mari rentre chez vous ce soir, demain au plus tard.

— Oh, monsieur Swenson, merci !

— Ne me remerciez pas. Il s'agit d'une libération sous caution, et non d'un acquittement. Votre mari est dans une situation très grave. J'ai vu condamner des hommes avec moins de preuves qu'il n'y en a dans cette affaire.

Marilee le raccompagna à la porte. Il s'avança sur la véranda et regarda d'un air songeur les journalistes qui entouraient sa voiture de location grise.

— Maudits reporters ! À cause d'eux, j'ai eu un mal fou à trouver une chambre dans cette ville minuscule.

— Vous pourriez toujours loger ici. Je serais ravie de vous offrir

l'hospitalité.

Il sourit.

— Merci de votre proposition, mais je ne fréquente jamais mes clients. On court le risque qu'ils deviennent des amis.

— C'est un inconvénient ?

— Ça l'est quand je leur présente ma note d'honoraires.

Marilee eut un rire étonné.

— Oh. C'est si terrible que ça ? Dites-moi, monsieur Swenson, quand j'aurai payé cette note, mon mari sera-t-il de retour à la maison pour de bon? Y a-t-il une chance que vous réussissiez à faire innocenter Joe?

— Ce qu'il me faut, c'est un autre suspect, répondit-il. Je crois que votre mari est innocent, madame Lakota. Mais le prouver risque d'être difficile.

Il se gratta la tête, le front plissé sous l'effet de la concentration.

— Il doit y avoir quelqu'un d'autre - un ou plusieurs individus qui avaient des raisons de vouloir la mort de Salisbury. Des gens qui le haïssaient assez pour lui fracasser le crâne. Nous devons les trouver. Je n'ai pas besoin de prouver leur culpabilité. Il faut seulement que je puisse les désigner comme suspects. Sinon, Joe va continuer à être le centre d'attention. Vous comprenez ?

Marilee hocha la tête.

— Qui, en dehors de Joe, aurait pu désirer la mort de Salisbury, d'après vous ?

— Moi.

— À part vous, répondit-il avec un léger rire. Salisbury mesurait deux mètres et devait peser plus de cent dix kilos. Vous n'auriez pas pu le tuer.

Pas de cette façon, en tout cas.

Marilee se mordilla la lèvre, songeuse.

— Je connais une personne qui pourrait peut-être me mettre sur la piste si elle acceptait de me parler. Quelqu'un qui connaissait sans doute la plupart des amis et des relations d'affaires de Stan.

— Qui?

— Sa femme.

— Vous la connaissez ?

— Oui. Nous ne sommes pas à proprement parler des amies, mais je la connais.

— Vous pensez pouvoir la persuader de vous parler?

Il y avait dix ans que Marilee n'avait pas adressé la parole à Susan.

— Je peux essayer. Swenson fronça les sourcils.

— Tout ce qu'il me faut, c'est le nom des gens qui avaient de bonnes raisons d'en vouloir à Salisbury. À partir de là, je prendrai le relais et fouinerai un peu.

Il hocha la tête.

— Essayez. Voyez si vous réussissez à tirer quelque chose d'elle. De toute façon, ça ne peut pas faire de mal. Si vous n'arrivez à rien, j'irai la voir à mon tour.

Après avoir téléphoné à Faye pour s'assurer qu'elle pouvait garder

Zachary jusqu'au lendemain matin, Marilee composa le numéro de Susan

Salisbury.

— Et pourquoi est-ce que j'accepterais de te voir ? rétorqua celle-ci d'un ton acerbe. Tu es indirectement responsable de la mort de Stan.

Pourquoi as-tu fait ça, Marilee? Tu t'es tue pendant dix ans. Pourquoi ce besoin soudain de tout raconter à Joe ? J'espère que tu te sens mieux, parce que mes enfants n'ont plus de père ! Pire encore, ils ne peuvent pas se souvenir de lui avec fierté. Tous les journaux disent que c'était un violeur. Tu les as lus ?

— Non, répondit Marilee, qui luttait pour maîtriser sa colère. Je n'ai jamais désiré la mort de Stan, Susan et j'aurais préféré que personne n'entende parler du viol. Je suis désolée que les choses se soient déroulées ainsi. Je sais que ça doit être dur pour tes enfants.

— Oui, je parie que ça te fait de la peine, ironisa Susan. Tu penses que je t'ai tendu un piège ce soir-là pour qu'ils te violent les uns après les autres, hein ?

Une nausée souleva le cœur de Marilee.

— C'est vrai ?

— Pour qui me prends-tu ? Ils étaient censés te faire peur, t'intimider un peu, c'est tout.

Il y eut un silence.

— J'ai fait des choses dont je ne suis pas fière dans ma vie, reprit enfin Susan, mais jamais je ne t'aurais entraînée là-dedans si j'avais su qu'ils t'infligeraient ça. Seigneur! J'ai cru que j'allais tuer Stan quand j'ai découvert la vérité. Ce salaud ! Il a couché avec moi ce soir-là. Tu

imagines? Il t'a violée, puis il m'a demandée en mariage et il a pris ma virginité. Que crois-tu que je ressente? Pour moi, c'avait été si romantique, si spécial.

Elle se tut un instant.

— Qu'il aille au diable ! Je peux lui pardonner toutes les liaisons qu'il a eues après notre mariage, mais je ne lui pardonnerai jamais ça.

Comment a-t-il pu commettre un acte aussi vil, et puis venir à moi en jouant les amoureux romantiques ? gémit-elle dans un sanglot. Quel salaud sans cœur! Il a toujours été égoïste. Mais ça ne veut pas dire que mes enfants doivent payer. Moi, peut-être, parce que j'ai été stupide. Mais pas mes enfants.

Marilee se passa une main sur les yeux. Bizarrement, elle n'avait jamais pris le temps de penser à la situation de Susan, ni à ce que celle-ci avait pu ressentir en apprenant qu'elle était mariée à un homme qui avait violé une de ses amies.

— Oh, Susan... je suis vraiment désolée, dit-elle, sincère.

Elle avait besoin d'informations, mais à quel prix ? Elle savait que, si Joe avait été à sa place, il n'aurait pas eu le cœur de faire souffrir Susan plus qu'elle n'avait déjà souffert.

— Je... je n'aurais pas dû te téléphoner. Ce n'était pas une bonne idée.

Joe ne voudrait pas cela. Ton mari est mort, et je ne pense qu'à sauver le mien. Je suis désolée. Je n'ai jamais songé à tes enfants. D'ailleurs, tu ne pourrais pas les laisser en ce moment pour venir me retrouver. Ils doivent avoir besoin de toi.

— Ils ne sont pas là. Mes parents sont venus les chercher ce matin, murmura Susan d'une voix brisée. Je suis toute seule ici. La police ne veut pas que je parte, au cas où elle aurait d'autres questions à me poser. Quant à mes amis... je ne sais pas ce qu'ils sont devenus. Les seules gens qui téléphonent sont des curieux. Ils se fichent pas mal de moi.

— Oh, Susan...

Marilee passa une main dans ses cheveux.

— Veux-tu que je vienne ?

— Toi ? s'écria Susan. Ce serait le comble !

— Au moins, tu sais que je ne viendrais pas par curiosité. Je suis parfaitement au courant de ce qui se passe.

Entre ses sanglots, Susan émit un petit rire hystérique.

— Les reporters trouveraient ça génial, non? Ils sont rassemblés autour de chez moi comme des vautours.

— C'est pareil ici, soupira Marilee. Susan renifla.

— Pourquoi voulais-tu me voir?

— Pour te poser des questions. Pour essayer de sauver mon mari. Joe n'a pas tué Stan, Susan. Je ne dis pas qu'il n'en aurait pas été capable, mais Joe n'aurait pas utilisé une batte.

— C'est ce que tu aimerais croire.

— Je le sais.

— Oh, je t'en prie, Marilee. Qui d'autre aurait pu assassiner Stan?

Donne-moi un nom. Un seul.

— C'est pour ça que je voulais te parler. Je crois que si tu réfléchis, tu

pourras peut-être trouver le nom de cette personne.

— Non. Stan était une ordure, mais personne n'avait envie de le tuer.

À part moi, de temps à autre.

— Il doit y avoir quelqu'un, Susan. Quelqu'un qui détestait vraiment Stan. Quelqu'un qui aurait pu être assez furieux pour le frapper à mort.

Crois-moi quand je te dis que Joe ne l'a pas tué.

— Je suppose qu'il t'a regardée dans les yeux et qu'il t'a juré qu'il était innocent.

Elle eut un rire amer et renifla de nouveau.

— Nous sommes pitoyables, nous les femmes. Ils nous mentent, et nous les croyons. Apprendrons-nous jamais notre leçon ?

— Je suppose que je ne peux pas te reprocher d'être de cet avis.

— Question d'expérience, Marilee. Plus on en a, plus on devient cynique.

Elle poussa un soupir las.

— J'ai du whisky. Si tu veux venir boire un verre chez moi, tu pourras me poser des questions. Je suis sûre que ça ne mènera à rien, et je devrais sans doute t'envoyer sur les roses, mais à vrai dire, je préférerais me soûler avec mon pire ennemi plutôt que de rester toute seule ce soir.

— Chez toi ? Et les journalistes ?

— Je fournis l'alcool. Occupe-toi des journalistes.

Quand Marilee eut enfin réussi à se frayer un chemin parmi les reporters massés devant la maison des Salisbury, ce fut une Susan à la mine épouvantable qui l'accueillit à l'intérieur. Ses yeux étaient rouges et

gonflés, et ses cheveux sombres pendaient mollement sur ses épaules

frêles. Pire encore, elle avait un gros bleu sur la pommette.

— Mon Dieu, Susan ! s'écria Marilee en refermant la porte derrière elle, soulagée d'échapper au barrage de questions de la presse. Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Stan et moi nous sommes disputés il y a quelques jours, répondit Susan avec un haussement d'épaules, tandis que ses yeux s'emplissaient de larmes. Mais il ne me battra plus. Je peux au moins remercier Joe pour ça.

Elle se détourna pour conduire Marilee dans la cuisine et continua de parler par-dessus son épaule, ses vêtements amples flottant gracieusement à chacun de ses mouvements. Marilee regarda sa silhouette menue, incapable d'imaginer ce qu'elle avait pu endurer entre les mains de Stan Salisbury. Pauvre Susan.

— Voilà ce qui arrive quand on épouse un violeur, fit celle-ci d'un ton sarcastique et amer. Un salaud.

Elle s'arrêta devant le bar et versa du whisky dans deux verres.

— Tu veux des glaçons ?

Marilee posa un regard stupéfait sur les verres. Elle n'avait pas vraiment eu l'intention de boire, mais Susan, en revanche, semblait résolue à noyer ses déboires dans l'alcool.

— Non, merci. Ça ira très bien comme ça. Susan fit glisser un verre vers elle.

— Aux hommes ! dit-elle d'une voix ironique. On ne peut pas vivre

avec eux, et on ne peut pas vivre sans eux.

Marilee but une gorgée de whisky et fit la grimace en sentant le liquide brûlant descendre dans sa gorge.

— Tu n'arrêtes pas de me regarder, observa Susan en portant la main à sa joue tuméfiée. Je suppose que Joe Lakota ne songerait jamais à gifler une femme.

— Non.

Susan éclata d'un rire moqueur.

— Non ? Oh, ma belle, attends quelques années. S'il arrive à se tirer d'affaire, il finira bien par te battre. Un type qui a pu faire ça à Stan en est capable. Crois-moi.

— Joe est innocent, répéta Marilee doucement. Je te l'ai dit, Susan. Tu ne le connais pas. Ce n'est pas un tueur.

— Ce n'est pas l'impression que j'ai eue quand il est venu ici, rétorqua Susan en se versant un nouveau whisky.

Elle fit signe à Marilee d'entrer dans le salon, s'assit sur le canapé turquoise et replia les jambes sous elle. Le journal du soir traînait sur un coussin, roulé en boule, comme prêt à être mis à la corbeille. Elle y jeta un coup d'œil et grimaça.

— Tu l'as lu ? Nous sommes célèbres. Fantastique, non ?

Elle eut un geste vers la fenêtre.

— Je me demande ce que sera la une demain. *L'épouse de l'assassin console la veuve éplorée* ? fit-elle avec un léger rire, aussitôt suivi d'un soupir. Les langues n'ont pas fini de s'agiter ici. Laurel Creek, l'endroit où

il ne se passe jamais rien.

Marilee prit place sur un fauteuil en face du canapé.

— C'est vraiment un vilain bleu, Susan. Pourquoi Stan et toi vous étiez-vous disputés ?

Susan prit une autre gorgée de whisky, visiblement déterminée à s'enivrer aussi vite que possible. Malgré son manque d'expérience en la matière, Marilee soupçonnait que cela ne tarderait pas. Il était clair que Susan avait commencé à boire bien avant son arrivée.

— Je lui faisais des reproches parce qu'on allait devoir déménager, dit-elle. Changer les enfants d'école, quitter nos amis.

Elle eut un sourire triste et se mordit la lèvre.

— Il a essayé... il a essayé de m'embrasser. Mais je ne supportais plus qu'il me touche. Je pouvais lui pardonner ses infidélités - on s'y habitue, et ça finit par ne plus faire mal. Mais après que j'ai appris qu'il t'avait violée... il me donnait la nausée.

— Je vois.

Susan vida son verre et se leva pour aller le remplir de nouveau.

— J'ai failli connaître le même sort que toi ce soir-là. Il ne comprenait pas que je lui dise non.

Debout devant le bar, elle se versa un whisky, le but d'un trait et se resservit aussitôt, les doigts tremblant si violemment que la bouteille et le verre s'entrechoquèrent.

— Dieu merci, les enfants étaient sortis. Il est devenu violent. Je l'ai giflé parce qu'il essayait de me forcer. Il s'est énervé et il m'a battue.

C'était un vrai gentleman, mon Stan.

— Oh, Susan, murmura Marilee, l'estomac noué. Susan haussa les épaules et revint vers le canapé, apportant la bouteille de whisky avec elle.

— Enfin, soupira-t-elle. On a sonné à la porte, et il a arrêté. Mais quand j'y pense, c'aurait été un juste retour des choses qu'il parvienne à ses fins.

Elle se rassit et agita son verre, le regard rivé sur le liquide ambré.

— Je suis sûre que tu pensais que je me moquais complètement de ce qui t'était arrivé. Tu te trompais, dit-elle, les lèvres tremblantes. J'avais des remords de savoir qu'ils t'avaient malmenée et fait peur ce soir-là. Une fois, je t'ai vue au supermarché, et tu t'es enfuie comme un chien battu. Après, j'y ai pensé pendant des jours entiers, alors que je ne savais même pas jusqu'où ils étaient allés. Maintenant...

Elle haussa les épaules et but une nouvelle gorgée d'alcool.

— Maintenant, je sais, et je me déteste. J'essaie de me dire que j'étais jeune et naïve. Il a dit qu'ils ne te feraient pas de mal, qu'ils voulaient seulement provoquer Joe. Et comme une idiote, je l'ai cru.

Marilee ferma les yeux.

— Si tu n'étais pas au courant de leurs intentions, Susan, tu ne devrais pas te faire de reproches. Nous étions jeunes. Tu avais quoi, dix-neuf ans?

Tu en savais à peine plus long que moi.

— Jamais je n'agirais ainsi maintenant, c'est certain, murmura Susan.

Annie, ma petite fille, a six ans. Depuis que Joe est venu et qu'il a craché

le morceau, je suis terrifiée à la pensée qu'il pourrait lui arriver la même chose qu'à toi. J'en mourrais. Et j'ai ça dans ma tête quelque part - que ce sera peut-être ma punition.

— Je crois que tu as été suffisamment punie, Susan. Je suis désolée que Stan t'ait battue.

— Si tu savais... C'a été un salaud depuis le début. Elle frissonna et but une gorgée de whisky.

— Au moins, notre dernière bagarre a été interrompue. Il ne m'a jamais violée. Un de nos amis est arrivé, un vieux copain de Stan qui jouait au football avec lui autrefois.

Son regard s'adoucit.

— Le parrain d'Annie, en fait. C'est un type vraiment gentil - un des rares amis que Stan ait jamais eus. Il m'a soutenue plus d'une fois.

— Je suis contente que quelqu'un ait été là pour toi.

— Moi aussi, soupira Susan. Il a été fantastique. J'ai compris dès le début de mon mariage que j'avais peut-être fait le mauvais choix. J'ai regretté plus d'une fois ma décision, je peux te le dire. Il m'a suppliée de divorcer. Je sais qu'il m'aurait épousée. Mais je ne pouvais pas faire une chose pareille à mes enfants. Stan avait ses défauts, mais ce n'était pas un mauvais père, et ils l'aimaient.

— Cet ami habite ici, à Laurel Creek?

— Non, il vit à Bedford.

Susan joua distraitement avec son alliance, puis laissa retomber sa main.

— Qui sait ? Peut-être aurai-je ma chance avec lui, à présent. Il est vraiment adorable. Il était si furieux l'autre soir quand il a vu ce que Stan m'avait fait ! J'ai cru qu'ils allaient se battre. Marilee se força à boire une autre gorgée de whisky.

— Je me sens coupable de venir te poser des questions après tout ce que tu as subi, dit-elle.

— Vas-y, fit Susan. Je ne crois pas pouvoir t'aider, mais je voudrais le faire.

Elle lui lança un regard brillant de larmes.

— J'aimerais que Joe soit innocent. Pas pour lui, mais parce que ça me ferait plaisir que les choses s'arrangent pour toi. Je sais que tu n'as pas eu une vie facile.

— Non, reconnut Marilee. Non, ça n'a pas été facile. Elle parla à Susan des crises de panique, des années passées à vivre dans l'angoisse.

— Mais ça va beaucoup mieux depuis ma thérapie, conclut-elle.

Maintenant, je veux regarder vers l'avenir plutôt que vers le passé, et me donner une chance d'être heureuse. Et puis, il y a Zachary, le petit garçon de Joe.

En quelques mots, elle résuma la situation avec Valérie.

— Si Joe est jugé coupable, il est probable qu'elle récupérera la garde de l'enfant.

Susan fit la moue.

— C'est affreux. Et si injuste. Mais c'est toujours les enfants qui trinquent, n'est-ce pas ?

Marilee acquiesça.

— J'aimerais épargner cette épreuve-là à Zachary. Susan hocha la tête.

— Bon. Laisse-moi réfléchir. Les ennemis de Stan. Tu as une feuille et un stylo ? Je doute que l'un d'eux l'ait détesté au point de le tuer, mais il y avait quantité de gens qui ne l'aimaient pas.

Elle commença à citer des noms, en expliquant pour quelle raison ces gens pouvaient en vouloir à Stan.

— Où en sommes-nous ? demanda-t-elle au bout d'un moment.

Marilee baissa les yeux sur ses notes.

— Il y en a tant ! soupira-t-elle, sentant le découragement la gagner.

Presque une vingtaine. Tu es sûre que tous ces gens lui en voulaient ?

— La moitié de la ville le détestait. Les personnes que j'ai mentionnées sont celles qu'il a escroquées et qui auraient pu désirer sa mort prématurée.

Marilee porta son verre à ses lèvres.

— Je suppose que tu peux ajouter Don Albin à cette liste, observa

Susan avec un léger rire. Il n'aurait jamais tué Stan, évidemment, mais il était vraiment si furieux l'autre soir qu'il aurait pu lui mettre son poing dans la figure.

Le verre à moitié plein de Marilee lui échappa et tomba sur la moquette. L'alcool éclaboussa son jean, le tapis. Susan se leva d'un bond, prit une boîte de mouchoirs en papier et se mit à éponger la flaque.

— Seigneur, qu'y a-t-il ? On dirait que tu as vu un fantôme.

Elle avait à peine prononcé ces mots que son regard s'assombrit. Les

mouchoirs lui tombèrent des mains.

— Non, murmura-t-elle d'un ton suppliant. Marilee ne put que la fixer.

— Non, gémit Susan. Non ! Il n'a pas pu faire ça. Il ne forcerait jamais une femme à... Je le sais.

Elle porta une main à son cœur.

— Je t'en prie, dis-moi qu'il n'était pas là.

— Oh, Susan, répondit Marilee, la mort dans l'âme. Je suis désolée. Je n'ai jamais...

— Non ! cria Susan d'une voix sèche. Non ! Il ne ferait jamais une chose pareille.

— Susan, calme-toi.

— Va-t'en. Tout de suite. Nous avons assez parlé. Je veux être seule à présent.

Marilee ramassa son sac, fourra sa liste dedans et se hâta vers la porte, bouleversée. Don Albin était le soutien de Susan, l'ami qui avait toujours été là pour elle?

— Il n'a pas tué Stan ! cria Susan dans son dos. Tu m'entends, Marilee ? Je sais qu'il ne l'a pas fait. C'est quelqu'un de bien. Il ne ferait jamais une chose pareille. C'est quelqu'un de bien !

Marilee sortit sur la véranda et referma la porte. Puis elle courut vers sa voiture, à peine consciente des journalistes qui se ruaient à sa rencontre tant elle était glacée d'horreur. Don. Elle devait contacter John Swenson immédiatement. Elle pensait savoir qui avait tué Stan Salisbury.

Dans une ville aussi petite que Laurel Creek, il ne fallut pas longtemps à Marilee pour découvrir l'hôtel où logeait John Swenson. Malheureusement, l'avocat n'était pas dans sa chambre, et elle dut se contenter de lui laisser un message.

Elle raccrocha, envisagea vaguement de téléphoner à la police pour donner le nom d'Albin aux enquêteurs avant de repousser aussitôt cette idée. Après tout, c'était Swenson l'expert en la matière. Pas elle.

L'information qu'elle venait de récolter pourrait être utilisée de manière plus efficace si l'avocat la donnait au moment propice.

Après avoir donné à manger à Boo, Marilee entreprit sans grand enthousiasme de ranger les placards que la police avait laissés en désordre. De temps à autre, elle entendait une portière de voiture claquer et se précipitait vers la porte d'entrée pour jeter un coup d'œil dans la rue, espérant voir Joe descendre d'un taxi. Si on le libérait sous caution, il voudrait peut-être lui faire une surprise au lieu de lui téléphoner.

Chacune de ces courses vers la porte d'entrée se conclut par une déception. Les journalistes campaient toujours devant sa maison. Les bruits qu'elle entendait étaient invariablement ceux des reporters qui montaient et descendaient de leurs voitures. Elle les imaginait, assis là dans le noir, écoutant leur autoradio et buvant du café pour rester éveillés. Quel affreux métier!

Tout ça pour quelques photos. Elle se demanda s'ils étaient mariés.

Sans doute la plupart d'entre eux regrettaient-ils de ne pas être chez eux, avec leur famille, tout comme elle brûlait d'être avec Joe.

Vers 20 heures, Marilee abandonna tout espoir de voir rentrer Joe ce soir-là. Peut-être serait-il libéré le lendemain matin - s'ils avaient de la chance. Swenson ne lui avait donné aucune garantie, après tout.

Re foulant la déception qui l'envahissait, elle se concentra sur l'idée qu'elle avait au moins une information qui pourrait finir par innocenter Joe. C'était cela qu'elle devait garder en tête. Il fallait qu'elle ait des pensées positives, des pensées heureuses. Si difficile que soit sa situation, elle pouvait espérer que le cauchemar prendrait fin. Susan Salisbury n'avait pas cette chance.

Son cœur se serra lorsqu'elle repensa à son ancienne camarade. La malheureuse avait aimé par deux fois des hommes qui ne méritaient pas son amour. La vie était parfois injuste. Marilee avait commis une erreur qui avait eu des répercussions catastrophiques, non seulement pour elle, mais pour Joe, et, en fin de compte, pour sa famille. Mais au moins n'avait-elle jamais donné son cœur à un homme qui possédait un côté monstrueux dont elle ignorait tout. Malgré ce que Joe et elle avaient enduré, l'amour qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre était sincère. Joe aurait préféré mourir plutôt que de porter la main sur elle ou de la trahir dans les bras d'une autre.

Il lui manquait tant! Mais peut-être serait-il de retour le lendemain, se dit-elle. Elle achèterait une bouteille de vin pour fêter l'occasion. Ils pourraient passer la soirée avec Zachary, et une fois que l'enfant serait couché, la nuit leur appartiendrait. Cette pensée à l'esprit, Marilee décida de changer les draps dans le lit de Joe et de disposer quelques bougies

autour de la pièce. Le lendemain soir, ils pourraient faire l'amour à la lueur des chandelles.

Elle venait de retirer les draps quand elle crut entendre une porte-fenêtre s'ouvrir et se refermer. Elle se figea, tendant l'oreille. Une seconde plus tard, Boo aboya doucement. Marilee sourit. Joe. Il était le seul à posséder les clés de la maison. Ce ne pouvait être personne d'autre. A la fois étourdie et ravie, elle courut dans le couloir pour aller se jeter dans ses bras.

— Je vous serai éternellement reconnaissant, dit Joe en serrant la main de John Swenson. Je suis si heureux de passer cette soirée avec ma famille. Vous ne pouvez pas savoir à quel point. Peut-être que vous méritez ces honoraires astronomiques, après tout.

Swenson sourit.

— Espérons seulement que nous allons mettre le doigt sur quelque chose et que vous n'aurez pas à revenir ici.

Joe hocha la tête, tout en empochant sa monnaie et son portefeuille qu'un agent lui rendait.

— Allez-vous téléphoner à votre femme ou voulez-vous que je vous dépose ?

Joe régla son allure sur celle de l'avocat tandis qu'ils sortaient du commissariat, en priant pour ne jamais y remettre les pieds.

— C'est un détour pour vous ? J'aimerais vraiment lui faire la surprise.

— J'ai peut-être gâché votre effet. Je lui ai dit que vous pourriez être libéré sous caution ce soir.

Joe sourit.

— J'accepte votre offre, en tout cas. Elle ne sera pas sûre que je reviens avant de m'avoir vu, n'est-ce pas ?

Marilee tourna le coin qui menait à la cuisine et s'arrêta si net que ses semelles couinèrent sur le parquet. Don Albin se tenait à côté d'une des portes-fenêtres. Ses yeux gris se plantèrent dans les siens.

— Comment es-tu entré ici ? balbutia-t-elle faiblement.

Il sourit et lui montra la carte de crédit qu'il tenait à la main.

— Ça n'a pas été très difficile, commenta-t-il à voix basse.

Les portes-fenêtres, comprit Marilee, l'estomac noué. Toutes les autres portes étaient équipées de verrous de sécurité, mais elle n'avait pas encore eu le temps d'en faire poser sur ses portes-fenêtres neuves.

Du coin de l'œil, elle vit Boo passer la tête hors de sa chambre. Il poussa un aboiement, avant de disparaître de nouveau.

Elle était seule.

Des gouttes de sueur perlaient entre ses omoplates. Elle recula d'un pas, le regard fixé sur l'un des visages qui avaient hanté ses cauchemars pendant dix interminables années.

— Que... que fais-tu ici, Don?

Il empocha la carte de crédit, et Marilee remarqua brusquement qu'il portait des gants. Une bouffée de terreur l'envahit. Les paroles de Swenson lui revinrent en mémoire. *Où sont les gants qu'il portait ?* Ô Seigneur. Cet homme allait la tuer. Elle le voyait dans ses yeux.

Mille pensées se bousculèrent dans son esprit. Elle jugea la distance

qui la séparait de la porte d'entrée, se demandant si elle avait une chance de l'atteindre. Les journalistes. Si elle réussissait à arriver jusqu'au jardin, elle serait sauvée. Don n'oserait pas la toucher devant tous ces témoins.

— Tu ne peux rien faire, Don, dit-elle doucement. Réfléchis. Il y a des tas de reporters dehors. On a dû te voir entrer.

— Non, répondit-il sans se départir de son sourire. Je me suis garé un peu plus haut et je suis passé par les jardins. Les reporters sont encore assis dans leurs voitures, à surveiller l'avant de la maison. Ils ne savent pas que je suis ici.

Marilee banda ses muscles, prête à s'élancer. Il se jeta sur elle. Elle pivota, hurla de toutes ses forces, aussi longtemps qu'elle le put, et courut, courut. Mais, comme dans un rêve, elle eut l'impression que ses pas ne la menaient nulle part. Puis un bras solide s'enroula autour de sa taille, expulsant tout l'air de ses poumons. Elle tira désespérément sur la manche de la veste de son agresseur pour se dégager, avant de se retourner pour le griffer au visage. Son cri de détresse, étranglé par la prise brutale, s'était transformé en un gémissement pathétique, et elle savait que personne ne pouvait l'entendre de l'extérieur.

Avec un grognement, il relâcha son étreinte une seconde pour ceinturer Marilee. Elle voulut hurler de nouveau, mais une grosse main gantée se pressa sur sa bouche. Elle était prisonnière, le dos plaqué contre le torse d'Albin, ses pieds touchant à peine le sol. Il appuya le pouce sur ses narines, l'empêchant de respirer.

— Quel effet ça te fait ? demanda-t-il à voix basse. Tu te souviens de

ça, Marilee ?

Elle se tordit violemment contre lui pour lui échapper, tentant frénétiquement d'inspirer, la poitrine secouée de spasmes. En vain. Elle suffoquait.

Il bougea son pouce et rit doucement tandis qu'elle absorbait goulûment une bouffée d'oxygène par ses narines soudain libérées.

— Tu n'as pas pu te taire, hein? murmura-t-il. D'abord, tu l'as dit à Joe, et tu as causé des ennuis à Stan. Puis tu es allée pleurer chez Susan. Elle était la seule personne qui comptait dans ma fichue vie, et tu as tout gâché en un instant. Pourquoi ? Ça t'a fait plaisir, Marilee ? Tu as enfin eu ta vengeance. Eh bien, devine quoi, ma belle ? Je ne compte pas aller en prison pour meurtre.

Il la poussa vers le salon. Marilee essaya de lui donner des coups de pied, mais ses mocassins n'infligèrent pas suffisamment de dégâts pour qu'il lâche prise. Il fallait qu'elle réfléchisse, songea-t-elle. Qu'elle trouve le moyen de se libérer. Qu'elle atteigne la porte d'entrée.

L'instant d'après, il s'agenouilla sur le tapis du salon, la maintenant contre lui. Qu'allait-il faire ? Terrifiée, Marilee avait l'impression que ses os s'étaient transformés en gelée. La main gantée de Don restait plaquée contre sa bouche.

— Je n'avais pas l'intention de te faire du mal ce soir-là, murmura-t-il.

On voulait juste te flanquer la trouille. Mais tu t'es énervée, tu as griffé Buckley, et tout est devenu un peu dingue. J'ai tout de suite compris qu'on finirait par le regretter. Que tu irais le crier sur les toits et qu'on aurait des

problèmes. C'est pour ça que je t'ai bloqué le nez. Tu n'arrêtais pas de me regarder, tu t'en souviens ? Tu essayais de me dire avec tes yeux que je t'étouffais. Comme si je ne le savais pas !

«J'essayais de faire en sorte que tu la fermes, espèce d'idiote. Que tu la fermes pour toujours. Les autres auraient pensé que je ne l'avais pas fait exprès, et ils m'auraient aidé à maquiller ça en accident. J'aurais pu réussir, mais tu n'arrêtais pas de tourner la tête pour prendre un peu d'air. Et avant que j'aie pu finir, Stan m'a crié que c'était mon tour. Quels imbéciles ils étaient tous ! Comme si on pouvait faire une chose pareille et laisser la fille se tirer. Je savais que tu nous causerais des ennuis. Et j'avais raison. Tu as seulement pris ton temps.

Un frisson parcourut Marilee.

— Eh bien, il n'y a que moi ce soir, et je vais m'assurer que tu n'ouvres plus jamais la bouche. Il n'est pas question que je paie pour ça. Pas question.

Il pressa de nouveau le pouce sur son nez et se mit à rire quand elle se débattit.

— Vas-y. Continue. J'en finirai plus vite, ironisa-t-il. Le pire cauchemar de Marilee se réalisait, la peur paralysante de suffoquer qui la hantait depuis si longtemps.

— Ils vont croire que tu as fait une de tes crises, murmura-t-il. Susan m'en a parlé avant que je vienne.

Je ne laisserai pas une seule marque sur toi. Ils te trouveront par terre, morte. Pauvre petite Marilee.

Des points noirs dansaient devant les yeux de Marilee. Elle cilla, étourdie par le sang qui battait à ses tempes. Don continuait à parler, mais ce qu'il disait lui semblait absurde. Jamais il ne s'en tirerait. Jamais. Seulement, cela ne ferait aucune différence pour elle. D'ici là, elle serait morte.

Un bruit lointain lui parvint. Elle comprit vaguement que c'était Boo qui aboyait. Soudain, Don retira la main qui couvrait sa bouche et son nez. Elle demeura immobile, enfermée dans le cercle de son bras, haletante, aspirant l'air à grandes goulées.

— Tais-toi ! cria-t-il avec un moulinet du bras. Tais-toi, sale bête !

Luttant encore pour reprendre haleine, Marilee essaya de comprendre ce qui se passait. Boo ? Elle n'arrivait pas à croire que l'animal ait trouvé le courage de sortir de la chambre et d'aboyer, encore moins de s'approcher suffisamment de Don pour que ce dernier essaie de le repousser.

Soudain, le chien se rua sur lui et saisit la manche de sa veste entre ses énormes canines qui, jusque-là, n'avaient jamais mordu que des croquettes.

— Saloperie !

Par miracle, Don la lâcha pour s'en prendre au chien. Marilee s'effondra, secouée de sanglots. Dès qu'elle fut debout, elle se mit à courir.

— Oh, non ! grogna Don en lui attrapant une cheville, la faisant tomber. Tu ne... Lâche-moi, sale clébard!

Boo attaqua pour de bon, ses aboiements se changeant en un hurlement frénétique, le cri d'une bête prête à tuer. Marilee se releva tant bien que mal et se précipita vers la porte. Si seulement elle pouvait atteindre le jardin, tous ces merveilleux reporters sortiraient de leur voiture pour la prendre en photo...

Elle se rua dans le couloir, en proie à une terreur aveugle. L'instant d'après, elle heurtait un mur. Elle tomba en arrière, et deux bras solides se refermèrent autour d'elle.

— Mari?

Joe. Marilee distingua son visage à travers les larmes qui l'aveuglaient. Elle se cramponna à sa chemise, se pressa contre lui, terrorisée au point de ne pouvoir articuler un son.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? C'est Boo ? Soudain, il laissa échapper un juron et se détacha d'elle.

— Sors ! Sors, Marilee.

Elle se laissa tomber contre le mur du couloir, les jambes si flageolantes qu'elle ne pouvait avancer. Joe courut vers le salon, guidé par les aboiements de Boo.

— Boo!

Marilee entendit Don pousser un grognement de rage. Puis il y eut un bruit de chute et celui du verre qui se casse. Joe ! Pourvu qu'il n'ait rien.

Elle retourna en titubant vers le salon, affolée. Et si Don lui faisait du mal ? Joe avait un genou blessé. Il ne pourrait peut-être pas se défendre...

Au moment où Marilee allait entrer dans le salon, Boo passa devant

elle, dérapant sur le parquet ciré. Il se cogna contre le mur, mais reprit son équilibre et s'enfuit vers la chambre. Quand Marilee vit les deux hommes qui luttèrent dans le salon, elle partagea sa terreur.

Mais son inquiétude pour Joe triompha de sa peur. Elle traversa la pièce, marchant sur les débris de sa lampe en cristal, puis, ne sachant que faire d'autre, saisit une chaise.

Elle souleva la chaise à bout de bras et visa la tête de Don. Juste au moment où elle abaissait les bras, Joe fit passer Don par-dessus son épaule. Ce dernier atterrit sur le ventre. Aussitôt, Joe se laissa tomber à califourchon sur lui et le maîtrisa en lui bloquant le bras dans le dos.

Emportée par son élan, Marilee faillit assommer Joe. Au dernier moment, elle parvint à rectifier son geste, et la chaise s'abattit violemment sur le sol avec un bruit de tonnerre.

Joe lui lança un regard stupéfait, comprit qu'elle avait été à deux doigts de le toucher et ferma les yeux.

Deux heures plus tard, Marilee et Joe étaient assis en tailleur sur le sol de la cuisine. Joe tenait une assiette en équilibre sur ses genoux. Elle était pleine à ras bord de morceaux d'entrecôte qu'il avait décongelés aux micro-ondes. Boo était allongé devant lui, les paupières à demi closes, bavant copieusement.

— Je crois qu'il a assez mangé, observa Marilee. Il risque d'être malade, Joe.

Son mari se contenta de sourire et tendit à Boo un nouveau morceau de viande.

— Il n'a pas si souvent l'occasion de manger de l'entrecôte. Hein, Boo

? Quand je pense à toutes les fois où je me suis moqué de lui ! Il t'a sauvé la vie ce soir. Le pauvre était terrifié, mais il a quand même trouvé le courage de venir te défendre.

Marilee sourit à son tour, les larmes aux yeux.

— Il a été magnifique. Jamais je n'ai été aussi surprise. Sans lui, Don m'aurait étouffée. J'étais sur le point de perdre connaissance, murmura-t-elle en grattant affectueusement les oreilles du chien. Hein, mon bébé ?

Tu es venu me sauver.

Joe se pencha et chuchota des mots tendres à Boo. Marilee regarda son séduisant mari, regrettant que ce ne soit pas à elle qu'il adresse ces paroles. Il était si beau, avec son teint hâlé hérité de ses ancêtres indiens et ses cheveux clairs qui tombaient en boucles paresseuses sur son front. Son seul amour, songea-t-elle avec émotion. Malgré la reconnaissance qu'elle vouait à Boo, elle voulait avoir son mari pour elle toute seule, à présent.

Grâce au Ciel, l'agitation s'était enfin calmée. La police venait de partir, et Joe et elle avaient la maison saccagée pour eux seuls. Le lendemain, la vie reprendrait son cours, et il y aurait un enfant de quatre ans à la maison. Ce soir était leur seule chance de faire l'amour passionnément sans crainte d'être entendus, et Joe gâchait de précieuses minutes à donner du steak à Boo !

Enfin ! Tout était bien qui finissait bien. Joe était innocenté, et la police avait emmené Don en prison. Il était accusé du meurtre de Stan

Salisbury et de tentative de meurtre sur Susan Salisbury. D'après les dernières nouvelles qu'ils avaient eues de l'hôpital, celle-ci était dans un état stable et se remettrait de la blessure causée par la balle qu'elle avait reçue à la poitrine. Quand Don avait compris qu'elle était au courant de ce qu'il avait fait et qu'elle risquait de le dénoncer, il lui avait tiré dessus avec l'arme qu'elle gardait dans le tiroir de sa table de nuit.

Selon la police, Don avait tenté de faire croire à un suicide - le geste désespéré d'une veuve éplorée, submergée par le chagrin et incapable de faire face au scandale. Après avoir tiré sur Susan, il s'était éclipsé par la porte de derrière, la laissant pour morte. Par malheur pour lui, les reporters avaient entendu le coup de feu et donné l'alarme. Susan avait été découverte très vite et emmenée à l'hôpital, où une intervention d'urgence lui avait sauvé la vie.

— Pourquoi ce soupir? S'enquit Joe doucement.

— Je réfléchissais, c'est tout. Don devait vraiment aimer Susan à sa manière. Assez pour ne pas pouvoir supporter ce que Stan lui avait fait et le tuer. Que se passe-t-il donc dans l'esprit humain, pour qu'un sentiment si doux se transforme en quelque chose de si horrible ?

Ce fut au tour de Joe de soupirer.

— Mon chou, même un serpent à sonnettes aime sans doute à sa manière. Mais si tu le menaces, il va s'en prendre aux siens dans une panique aveugle. Don n'aimait pas Susan comme je t'aime, ni comme tu m'aimes. C'était un amour malsain. Il y a quelque chose de malade chez ce type. Depuis toujours, sans doute.

— Je sais. Et ça me donne des frissons. Don et Stan, les trois autres types d'il y a dix ans... Tous des sportifs qui avaient décroché une bourse pour aller à l'université. Ils avaient toute la vie devant eux, et pourtant, ils ont commis un acte affreux, quelque chose d'inconcevable pour la plupart d'entre nous, comme s'ils avaient été pris d'une sorte de folie.

Joe secoua la tête.

— Peut-être qu'ils s'étaient liés d'amitié parce qu'ils avaient tous quelque chose d'étrange en eux. On voit ça dans les gangs ou pendant la guerre, parfois. Un groupe de types qui, tout à coup, perdent la tête et commettent des atrocités. Ensuite, on se demande comment de telles choses ont pu se produire, pourquoi il n'y avait pas un homme sain d'esprit dans le tas. Je soupçonne que, dans ce cas précis, ils étaient ensemble parce qu'ils avaient tous un côté impitoyable.

Marilee frissonna.

— Je suppose que je ne comprendrai jamais. Il vaut mieux que je cesse d'y réfléchir.

— Oui, dit-il d'une voix rauque. Ces monstres t'ont volé dix ans de ta vie. Les cinquante à venir sont pour moi.

Elle sourit.

— J'aime que tu dises ça. Cinquante ans. Quand les policiers ont trouvé cette batte dans ta voiture, je me suis demandé si le destin nous accorderait une autre chance.

— C'est de ma faute. Je n'aurais pas dû menacer Stan de le tuer. Ça a fait de moi un bouc émissaire idéal. Ce qui est effrayant, c'est que Don

aurait pu s'en tirer si tu n'étais pas allée voir Susan.

Marilee se mordilla la lèvre inférieure et regarda Joe avec inquiétude.

— Tu sais, Joe... les autres types ne paieront jamais pour ce qu'ils ont fait. Je...

Elle haussa les épaules et soupira.

— Il y a longtemps que je l'ai accepté, mais je sais que ça va te tourmenter de savoir qu'ils continuent à vivre leur vie comme s'ils n'avaient jamais rien fait de mal.

Joe eut un léger sourire.

— Non. Ils ne s'en sont pas tirés à si bon compte, Mari. Crois-moi. Ils paient.

Ses lèvres formèrent un mince sourire.

— Ce soir-là, je suis allé voir Stan pour gâcher sa vie. Quand je suis parti, j'ai compris qu'il n'avait pas besoin d'aide pour ça. Il s'était très bien débrouillé pour la gâcher tout seul. On ne peut pas faire du mal à quelqu'un comme ils t'ont fait du mal sans en être affecté. Je pense que la vie de ces types est empoisonnée par leur propre cruauté.

— Tu as peut-être raison. Je n'avais jamais songé à cela.

— Il nous faut oublier tout cela, Mari. Je suis en paix, maintenant. Et je suis résolu à nous construire une belle vie. Toi et moi, nous avons la chance de nous aimer. Concentrons-nous là-dessus.

Marilee sourit et acquiesça. Des événements tragiques les avaient séparés dix ans durant, mais ils étaient revenus dans les bras l'un de l'autre. Plus rien ne les séparerait, désormais.

Joe se leva, déposa l'assiette de steak sur le plan de travail et alla se laver les mains. Puis il se tourna vers Marilee avec ce regard sensuel qui ne manquait jamais de la faire fondre. Il lui tendit la main et l'attira doucement à lui, sans la quitter des yeux.

Marilee attendit qu'il l'embrasse. Il se pencha vers elle comme pour s'emparer de sa bouche, puis, à la vitesse de l'éclair, il s'accroupit, la prit par les genoux et se redressa. Marilee se retrouva à califourchon sur son épaule, les fesses tournées vers le plafond.

— Joe ! Qu'est-ce que tu fais ?

— Il y a un petit détail à régler, madame Lakota. Rappelle-moi qui est le chef de cette famille ?

Marilee gémit.

— Oh, Joe.

— Oh, Joe, répéta-t-il d'un ton moqueur. Je meurs d'envie de donner une fessée à ce joli petit derrière depuis ce matin. L'heure du châtiment a sonné.

Il traversa la maison en direction de la chambre, Marilee souriant jusqu'aux oreilles sur son épaule.

— Non seulement tu as engagé Swenson contre mon gré, mais tu as voulu vendre la maison alors que j'y étais opposé. Ensuite, pour couronner le tout, au lieu de te ruer dehors comme je te l'avais dit, tu es venue te jeter dans la mêlée pendant que je me battais avec Don. Et qu'est-ce que tu as fait ? Tu as pris une chaise et tu as failli m'assommer !

Il posa une main sur les fesses de Marilee et la pinça doucement.

— Bref, il semble que nous ayons un sérieux problème. Tu n'as pas l'air de comprendre qui est le chef. Quand il s'agit de choses importantes, c'est moi qui décide. Compris, madame Lakota?

— Mmm.

Il l'étendit sur le lit et s'allongea sur elle, la plaquant sur le matelas.

— Qu'en dis-tu, madame Lakota? Admets-tu que j'ai raison, ou est-ce qu'il va falloir que j'insiste ?

Elle noua les bras autour de son cou.

— Tu as raison, Joe. Donne-moi des ordres et j'obéirai.

— Retire ce chemisier, grogna-t-il.

Marilee obtempéra et lança le vêtement à travers la chambre. Il posa sur sa poitrine un regard brûlant.

— Le soutien-gorge, à présent. Elle le dégrafa, révélant ses seins.

— J'ai bien obéi aux ordres ?

— Pas mal, dit-il en se penchant vers elle. Pas mal du tout. Donne-moi cinquante ans pour te former, et ce sera parfait.

Sa bouche se referma sur un mamelon, et Marilee retint un cri. Elle se cambra, et ses doigts se raidirent dans les cheveux de Joe. Cinquante ans.

Oh, oui. Il pouvait la former aussi longtemps qu'il le désirait. Pendant ce temps, elle opterait pour une formation plus subtile.

Il ne saurait jamais qui était vraiment le chef dans cette maison.

Épilogue

Joe tenait Marilee sur ses genoux, une main reposant légèrement sur son ventre rond. Comme tous les dimanches après-midi, ils étaient chez la

mère de Joe. Sur la table en chêne, Joe avait étalé les plans de la maison de leurs rêves, un chalet sur la colline qui dominait la vallée d'Umpqua.

— Redis-moi où est ma chambre, demanda Zachary, penché par-dessus le bras de son père.

— Là, répondit Joe en pointant l'endroit demandé du doigt. Elle donne sur l'entrée. Et là, c'est ton placard. Et tu vois ces petits carrés ? C'est un bureau, avec des étagères et une place pour ton ordinateur.

— Pour quand j'irai à l'école ?

— C'est ça. Maintenant que nous avons obtenu ta garde, tu es coincé avec nous jusqu'à la fin du lycée, fit Joe en lui décochant un clin d'œil. Plus longtemps encore si je mets un cadenas sur la porte de ta chambre pour t'empêcher de partir à l'université.

— Quand est-ce qu'on va construire notre nouvelle maison, papa?

Joe déposa un baiser sur l'épaule de Marilee. L'été était revenu, et elle portait une robe de grossesse sans manches.

— Dès que possible, mon chou. Nous avons presque économisé assez d'argent.

— À temps pour le nouveau bébé, tu crois ?

— Non, peut-être pas tout à fait.

Debout devant le plan de travail, Faye étalait de la pâte. Elle leur lança un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Il pourrait commencer demain s'il n'était pas si têtù.

— Ah, maman, fit Joe distraitement. Qu'y a-t-il ? Tu es de mauvaise humeur ?

Faye eut un geste agacé de la main.

— De mauvaise humeur ? Frustrée, plutôt. Je sais que Marilee voudrait bien avoir ce chalet avant la naissance du bébé. Elle aimerait décorer sa chambre et emmener ce bébé dans sa nouvelle maison, comme vous en avez toujours rêvé.

— Ce n'est pas grave, Faye, intervint Marilee. Nous avons une chambre libre dans l'autre maison. Ça ira pour l'instant.

— Pour le prochain, nous serons dans notre nouvelle maison, maman. Je te le promets.

Le bébé bougea soudain sous la paume de Joe, et il tressaillit, surpris.

— Ça t'a fait mal, mon chou ? Ce garçon va savoir shooter, c'est sûr.

— Cette fille va être championne de football, corrigea Marilee.

Joe sourit et lui mordilla l'épaule.

— Tu m'as promis une équipe !

— Eh bien, le sexe est déterminé par le papa, et d'après l'échographie, papa a fait une boulette. C'est indéniablement une fille. Je suppose que tu lui apprendras à jouer au foot. Mais ce sera dur pour tes joueurs mâles d'être humiliés par une fille.

Joe gloussa et lui caressa tendrement le ventre.

— Si c'est une fille, j'espère qu'elle sera tout le portrait de sa maman.

— Elle te ressemble, assura Marilee. Je l'ai vu sur le cliché.

— L'image était floue !

— Pas si floue que ça. D'ailleurs, je reconnaîtrais ton nez entre mille.

— Tais-toi. Si cette petite a mon nez, je vais pleurer.

— C'est le tien en miniature, et il a l'air adorable sur elle, alors ne t'inquiète pas. Elle sera magnifique.

— Les enfants ! Coupa Faye. Pourrions-nous revenir au sujet qui nous occupe ? Joseph, écoute-moi. Je ne vois aucune raison de ne pas utiliser l'argent que tu m'as donné pour construire cette maison. Je t'ai dit à l'époque que je n'en avais pas besoin et que je le mettrais de côté. Tu m'as répondu : « Place-le, maman. Rends-nous riches tous les deux. » Alors, j'ai appelé ce garçon que tu connais - un jeune homme très gentil qui s'occupe d'actions et de ce genre de choses - et je l'ai investi. Et maintenant, tu ne veux pas y toucher. C'est absurde !

— Maman, je t'ai donné cet argent pour que tu sois à l'abri du besoin quand tu seras vieille.

— Et quel âge crois-tu donc que je vais atteindre ? Je t'en prie, Joseph, je ne veux pas vivre si longtemps !

Elle poussa un soupir de frustration et ouvrit un tiroir.

— J'ai investi cet argent, comme tu me l'as conseillé, et maintenant, il est là, prêt à être dépensé, dit-elle en sortant une pile de documents. A quoi bon laisser souffrir ta famille ?

— Nous ne souffrons pas, affirma Marilee. Nous aurons la maison bientôt. Nous avons presque réussi à économiser l'apport nécessaire. Joe ébouriffa les cheveux de Zachary.

— Nous sommes heureux comme ça, maman. Mais je vais te dire quelque chose. Laisse cet argent où il est, et quand tu auras deux millions, tu pourras m'en donner la moitié. Hein, fiston ? fit-il en se tournant vers

Zachary. On pourra acheter du matériel de camping, un bateau pour aller sur le lac, un...

— Un VTT ? Coupa Zachary, les yeux brillants.

— Bien sûr. Ce sera la première chose que je t'achèterai. Dès que mamie sera millionnaire.

— Dépêche-toi, mamie ! s'écria Zachary.

Faye ouvrait des enveloppes et regardait des chiffres, les sourcils froncés.

— Ça fait combien de chiffres ?

Joe était déjà retourné à sa contemplation des plans.

— Quand on compte en millions, reprit Faye, ça fait six ou sept chiffres? J'ai plein de six et quelques sept. Je me demande pourquoi ils ne peuvent pas tout mettre sur une seule feuille de papier. J'ai tellement de relevés que je n'y comprends rien. Ce jeune n'a pas tout investi dans la même chose. Oh, non. C'aurait été trop facile. Il a fallu qu'il en mette ici et là. C'est pour ça que je fourre tout dans ce tiroir. Ça me donne mal à la tête.

Joe leva les yeux des plans et fixa le dos de sa mère.

— S'il y a tant de chiffres, c'est sans doute ton numéro de compte, maman.

Faye tourna la tête et le foudroya du regard.

— Je suis vieille, Joseph, mais pas sénile. Je crois connaître la différence entre un numéro de compte et un solde. Tu avais tellement d'argent à l'époque que tu ne savais pas quoi en faire. Je veux bien en

garder un peu, mais pas tout. C'est toi qui l'as gagné. Et tous ces papiers sont trop compliqués.

Joe fit descendre Marilee de ses genoux, se leva et s'approcha de sa mère.

— Maman, je peux te les expliquer si tu es un peu perdue.

Faye fronça les sourcils et toisa son fils, qui la dominait tel un guerrier sioux.

— Tu me rappelles de plus en plus ton père. Ai-je l'air perdue ?

— Non, maman. Tu as l'air fâchée. Elle acquiesça.

— J'en ai assez que tu refuses de m'écouter. J'ai eu des problèmes de cœur, pas de cerveau !

Elle rassembla les enveloppes et les poussa vers lui.

— Vas-y, regarde. Et va construire une maison pour ta famille. Tu as gagné cet argent.

Joe déplia une feuille et fronça les sourcils.

— Maman ? C'est presque un million de dollars ! Faye se pencha pour mieux voir.

— Il n'y en a que six.

— Six ?

— Six chiffres, dit-elle en tirant une feuille d'une autre enveloppe.

J'en ai avec sept.

— Nom d'une pipe, murmura Joe. Tu es riche ! Faye leva les yeux au ciel.

— Non, Joseph. J'ai placé cet argent pour toi, grand nigaud ! Au lieu

d'aller acheter une Lambri...

— Une Lamborghini, tu veux dire?

— Oui. Enfin, peu importe. Tu étais bien trop jeune pour avoir tout cet argent. Tu m'envoyais des chèques comme si c'était de la petite monnaie. Je me suis dit : « Faye, ce garçon aura besoin de cet argent un jour. » Et je ne m'étais pas trompée.

— Papa? Intervint Zachary. Mamie est millionnaire? Comme Joe fixait toujours les relevés, bouche bée, Zachary tira sur la jambe de son pantalon.

— Papa ? Elle est assez riche pour que tu m'achètes un VTT?

Joe baissa enfin les yeux vers son fils.

— Combien de VTT veux-tu, fiston ?